THE TISCH LIBRARY
AT TUFTS UNIVERSITY

MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME HUITIEME.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME HUITIEME.

A MAESTRICHT,

Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs & Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXVI.

TUFTS COLLEGE LIBRARY

83332.

DC
130
.M8 A3
v.8

SUITE
DES
MEMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,
OU
DIVERSES PIECES

De la composition de cette Princesse, ou qui servent à son Histoire.

La Relation de l'Isle invisible, & l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.

Sur l'Imprimé de 1659.

AVEC LA CLEF,

Tirée des MÉMOIRES ANECDOTES DE MR. DE SEGRAIS.

LA RELATION DE L'ISLE INVISIBLE.

A MADAME

DE PONTAC,

Premiere Présidente de Bordeaux.

ON ne croiroit jamais que ce fut par l'avis d'une Dévote que j'eusse fait imprimer la Relation del'Isle, & l'Histoire de Paphlagonie; mais ceux qui connoîtront votre dévotion ne s'en étonneront pas, sachant qu'elle est véritable, & d'une maniere à toucher plutôt le monde par votre bon

exemple, qu'à se faire craindre par une févérité triste. Vous n'avez point de ces façons qui épouvantent, comme beaucoup d'autres qui professent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous ressembler ? Vous qui lisez des choses pareilles à celle-ci, & qui y prenez plaisir, vous savez qu'elles sont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la vérité, ce ne seroit pas manque de charité que de me dire, à quoi vous amusez-vous ? Il faut que les personnes de votre qualité songent à des choses grandes & solides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuseroit à des choses qui ne seroient pas si frivoles, & qui seroient bien plus dangereuses pour la conscience. Je suis assurée qu'il n'y a Confesseur, même des plus séveres du temps, qui ne donne l'absolution d'un mensonge pareil à celui que je vous dédie, & qu'il n'y a personne dans la Cour qui ajoute moins de foi à ma parole, pour savoir que je ments de cette sorte. Enfin, votre approbation autorise tout : vous pouvez donner votre avis sur toute autre chose que sur la dévotion. Vous avez l'esprit délicat & juste : vous avez le discernement bon, & vous savez beaucoup ; mais ce seroit assez dire (à qui ne vous

connoîtroit pas) que vous êtes de la Maiſon de Thou, connue par toute l'Europe, pour les excellents hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Meſſieurs Dupuy. La Cour & le monde ont achevé de vous donner la derniere politeſſe; s'il vous avoit manqué quelque vivacité, vous l'auriez priſe au pays où vous avez été mariée, & où vous faites votre principale demeure : & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, ſur-tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre mari, qui a toutes les bonnes qualités des Gaſcons, & qui n'a pas une des mauvaiſes qu'on leur attribue. Les louanges que je vous donnerois à tous deux ſeroient ſuſpectes, venant d'une perſonne auſſi intéreſſée que je le ſuis; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre.

Il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que le perſonnage à qui on adreſſe la Relation de l'Iſle; car aſſurément c'eſt quelque choſe de trop joli pour un nom auſſi inconnu que le ſien; mais ce fut lui qui me donna le ſujet de cette imagination. L'Epître qui lui eſt adreſſée vous dit ſon nom & ſes Charges. Celle qu'il a au Par-

lement de Dombes lui, a causé quelque démêlé avec sa compagnie, & ce démêlé l'a obligé à m'écrire souvent pour ses intérêts; mais d'exagérer le rang de sa Charge d'une maniere, & en des termes qui m'ont donné sujet de prolonger son affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui se rapportent tout-à-fait à lui, & où je me sers quelquefois des termes qui lui sont les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui prévalut sur le divertissement que j'en tirois; néanmoins il me vint en pensée de m'en procurer un nouveau. Je lui fis croire que l'on me proposoit d'acheter une Isle, & je lui donnai à entendre que je le destinois pour en être le Gouverneur. Il s'informa si on ne m'en avoit point envoyé une description; & voyant la continuation de sa curiosité, & comme il prenoit la chose à cœur, au-lieu que je croyois borner ce divertissement par une conversation, je trouvai qu'il me donnoit occasion de la pousser plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Relation au premier ordinaire. Je partis pour Dombes le lendemain; n'ayant que faire le soir, je me mis à écrire cette bagatelle, & le matin, avant que de dîner, je l'achevai. Il

paroît assez que ce n'est point une chose préméditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous savez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des lettres. Pour l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, vous y étiez présente quand Madame de Monglat me pria de la faire: vous en avez vu le commencement & le progrès en me voyant écrire, & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aye eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on saura premiérement que j'ai cru que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les manuscrits; & après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez souhaité, & qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t-on qu'à ses parents & à ses amis? Vous m'êtes l'une & l'autre; par-dessus cela éclairée, dévote & charitable. Puis-je faillir à votre persuasion? Il me semble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une chose qui est faite sous votre aveu, & c'est pourquoi je me mets l'esprit en repos.

A MONSIEUR

DE BUSSILLET,

Seigneur de Meſſimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre, Conſeiller de leurs Alteſſes Royales Monſeigneur le Duc d'Orléans & Mademoiſelle ſa fille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Iſle de ***.

MONSEIGNEUR,

La particuliere profeſſion que j'ai toujours faite de vous honorer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des marques en prenant part à la joie qui eſt en ce pays, du Gouvernement que Madame vous a donné. Elle a bien montré par toutes ſes actions combien elle eſt juſte; mais cette derniere nous le perſuade plus que toute autre; car à qui pouvoit-elle faire ce beau préſent? Il eſt digne d'elle, & il eſt beaucoup plus digne de vous. Je vous aſſure, MONSEIGNEUR, qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la relation qu'on a envoyée à Madame, il m'a ſemblé que

celui qui la faisoit, avoit eu l'esprit de pénétrer dans ses desseins, ou quelque connoissance de l'avenir; car il y a mille choses qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une lettre qui l'offrît à VOTRE GRANDEUR; *mais voyant le présent que Madame vous a fait de l'original, j'ai cru vous devoir donner cette marque de ma servitude, de vous présenter la copie avec mes très-humbles respects. Je suis bien-aise qu'ils soient connus, & que la voix publique aille disant en tous lieux, comme dans la Principauté de Dombes, que je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant & très-obligé serviteur.....

De Trévoux, ce dernier Décembre 1658.

LA RELATION
DE
L'ISLE INVISIBLE.

L'Isle dont je veux vous parler, n'eſt ni au Nord ni au Midi : le climat eſt d'une juſte température, qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot Italien: *Il mezzo tempo*; & certainement il eſt fait tout comme cela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y eſt grande, & le plaiſir qu'il y a à le reſpirer eſt inconcevable. Cette Iſle n'a point de nom, & elle eſt inhabitée. Il y auroit aſſez lieu de croire que c'eſt l'Iſle-Ferme par ſa beauté, quoiqu'il n'y reſte rien du palais d'Apollidon; mais vraiſemblablement il a été détruit faute d'être hanté, perſonne n'étant digne de pouvoir parvenir à paſſer le Lac des loyaux Amants; ainſi ce maudit temps qui détruit tout, a détruit ce digne & ſuperbe édifice; en récompenſe il y a de quoi en faire de plus beaux & de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons

envoyés pour en faire le tour, nous apprenons que cette Iſle a cent lieues de circonférence ; qu'elle eſt toute revêtue de porphyre & de marbre, qu'à hauteur d'appui elle a tout alentour une baluſtrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat ; il n'y a que deux havres où l'on entre à tous vents, & où les vaiſſeaux les plus en danger de la tempête trouvent leur aſyle contre les plus fiers orages ; ſes ports ſont commandés par deux places les plus belles & les meilleures du monde ; elles ſont fortes par leur ſituation ; l'une eſt un rocher eſcarpé, ſur le haut duquel eſt une terraſſe en maniere de baſtion d'une pierre auſſi dure qu'elle eſt précieuſe & éclatante ; je ne l'oſerois nommer, de crainte de paſſer pour menteur ; mais je laiſſe à deviner, & je me perſuade que l'on le ſera aiſément. Il y a force canons qui ne ſont point de fonte verte, mais qui ſont d'une plus noble matiere, & l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en ayant jamais eu que ceux-là ; ils ſont de ce métal à qui le ſoleil donne ſon éclat & ſa couleur ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'ils ſont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait expérience en Europe ; leurs affuts ſont de bois de galembours, qui s'y trouve plus

propre qu'on ne croiroit : les logements pour les ſoldats, & les magaſins ſont creuſés dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit pavillon ; mais très-ſplendidement bâti de corail, de gais & de la pierre même du rocher. L'autre fort eſt conſtruit tout d'acier, & armé de même que celui qui lui eſt oppoſé. C'eſt une choſe aſſez extraordinaire à voir ; mais fort rare & fort belle, & encore meilleure.

Je penſe que perſonne ne doutera que n'ayant que ces deux avenues à garder, la domination de cette Iſle ne ſoit fort conſidérable, & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La perſonne qui achete cette Iſle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ſes meſures pour ſavoir à qui elle donnera ce Gouvernement, puiſqu'il il eſt très-honorable, & ſur-tout fort utile, ſi celui à qui elle le deſtine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le détail de tout ce qui y eſt néceſſaire ; mais revenons à notre ſujet.

Le pays eſt bon, & depuis deux ans que j'y ſuis, je m'étudie d'en connoître tout, d'expérimenter ce qui y peut venir. La converſation ne m'occupant point, puiſque je n'ai avec moi que deux

valets que je pourrois nommer esclaves, vous serez peut-être en curiosité de savoir qui m'y a mené. Je vous le vais dire.

Étant jeune, je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fîmes dessein de nous en aller en pélérinage à St. Jacques-en-Galice, & nous fûmes jusqu'à Orléans. Nous nous amusions, pendant le séjour que nous y fîmes, à pêcher dans la riviere de Loire; & étant fort avancés pour trouver plus de poisson, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta jusqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un bateau séparé de mes camarades. Je fus au désespoir, ne sachant que devenir, & n'ayant pas un sol. Le batelier eut pitié de moi, & me mena avec lui jusqu'à Rouanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me souvins d'avoir lu dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchantement le jour qu'on le berna à l'hôtel de Rambouillet. Je songeai alors que je serois heureux s'il arrivoit une aventure pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelque isle enchantée. A l'instant je me sentis élevé, & je me trouvai à Marseille sur le port, en état bien différent de celui auquel j'étois parti de Paris; car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beau-

coup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie. Force gens me vinrent accoster, & me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un écolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nues : je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur ville, & que j'y venois à dessein de prendre emploi sur les vaisseaux, n'ayant pas trouvé le service de terre à ma fantaisie, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fût un ; mais comme je me serois fort mal démêlé d'un tel récit, n'ayant jamas ni vu ni fait de combats de ma vie, je me tirai honnêtement de celui-ci sans coup férir, & j'évitai d'entrer en matiere. Ces Messieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne méritois à mon âge ; car je n'avois que seize ans, & je n'avois rien vu. Je les hantai, je les régalai : enfin, je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me souviens, ce fut avec le Chevalier de la Ferriere, qui fut si malheureux que de

périr, & tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureusement sur une planche de Galere du debris des nôtres, qui me porta dans un vaisseau Turc, où l'on me reçut fort bien. J'y trouvai des François, des Espagnols, des Allemands; enfin des gens de tout pays : mais peu de jours après nous fûmes attaqués, nous combattîmes, & tout fut tué sur notre vaisseau; il n'y demeura que moi, & je fus victorieux de ceux contre qui nous combattions. Enfin, je me vis maître des ennemis, d'un navire, & de quantité de richesses. Cela me plut fort. Je m'en allai à la premiere ville rajuster mon vaisseau, & me munir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer cette vie qui me sembloit fort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux fideles esclaves que j'ai avec moi. Nous fîmes encore quantité de prises; entre autres nous en fîmes une où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princesse d'une beauté sans pareille; elle n'avoit que dix-huit ans. Vous disant que c'est la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait; car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un casque d'une escarboucle seule, avec une maniere de plume d'or, où il pendoit des poires de diamants, taillés

à facettes, gros comme des amandes : elle avoit deux émeraudes, dont elle étoit armée comme d'une cuirasse ; une juppe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu ; car c'étoit en été ; les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec des petits brodequins seulement d'un tissu couleur de feu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit aussi-bien partagé que le visage ; j'en fus surpris & étonné : elle étoit sur une maniere de trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame ; mais je ne l'appris pas sitôt, car personne ne parloit ni François ni aucune des autres langues que je savois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de sa suite, & jamais prisonniers ne furent si maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, sans que je vous le dise, que dès ce premier moment, je fus prévenu d'une grande passion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeasse bien que cette charmante Princesse me mépriseroit quand elle sauroit que je n'étois qu'un misérable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien fait, tout cela ne lui pourroit plaire. Je m'avisai de me faire servir avec beaucoup de cérémonie, & de lui

donner à juger par la maniere qu'on en usoit avec moi, que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aisé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoissoit, & ne savoit qui j'étois. Je pris donc cette résolution le lendemain de son arrivée. Le premier jour elle avoit été retirée; ainsi ni elle ni sa suite n'avoient pu remarquer que je vécusse autrement. Je l'allois voir avec soin; mon silence lui parloit de ma passion, & il me sembloit que le sien me faisoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout-à-fait désagréable. Enfin, Amour qui entend toutes les langues, & qui est le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'apprit son langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous eûmes ensemble furent de plaindre son malheur, de lui protester qu'elle étoit la maîtresse de ses volontés, que j'étois incapable de me prévaloir de sa disgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagascar, & que son pere l'avoit promise au Roi d'Ethiopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit son oncle qui la menoit au mari qui lui étoit destiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette allian-

ce. La conjoncture étoit fort belle pour faire paroître ma paſſion ; mais comme je ſongeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée ſur les civilités que je lui avois rendues, lui donnoit la curioſité de me connoître. Je me défendis autant que je pus ; mais de façon que je lui donnois encore plus de curioſité. Enfin, elle me preſſa tant, que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une choſe aſſez difficile à croire en l'état où j'étois, puiſque le Roi mon pere étoit le plus puiſſant des Rois ; mais que des raiſons que je n'oſois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la ſuppliois très-humblement de ne me point commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma ſupplication, & elle me commanda abſolument de lui dire mon aventure. Le même amour qui m'avoit fait céler ce que je voulois taire, m'obligea à parler. Un jour (dis-je à cette Princeſſe) comme je chaſſois dans la forêt de Livry, mon cheval étant tombé, & s'étant enfui avant que je fuſſe relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce temps-là je vis proche de moi une Bergere d'une ſi grande beauté, qu'elle me donna dans la

vue : je l'approchai, & je lui trouvai autant de fierté que de charmes ; & dans le peu de temps que je lui parlai, son esprit me parut aussi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai sa demeure, elle me dit que c'étoit dans le village de Livry, & que son occupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint, je rattrapai la chasse, & pendant que je courois après le cerf, je n'y songeois guere, mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Astrée, & je me résolus d'être Céladon, & de quitter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour suivre la vie champêtre, & passer une partie de la mienne avec elle ; me persuadant que le Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouser de son vivant, & que tant qu'il vivroit, je serois Berger. Je retournai au Louvre où je fis comme j'avois accoutumé ; je donnai mes ordres à un valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin, je me défis de tous mes gens ; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à

celui qui me les avoit apportés, & je le renvoyai avec ordre de m'apporter toutes les ſemaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trouver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir; mais elle fut ſurpriſe de mon changement d'habit : toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur, car j'avois une caſaque d'un valet de chiens. Je lui dis que la vie de la Cour, & la ſujétion de panſer les chiens ne m'avoit pas plu, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occaſion fort favorable, que ſon maître n'avoit plus qu'elle à garder ſes troupeaux, ayant chaſſé un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accuſoit d'être ſorcier; mais que n'ayant point de répondant, elle ne ſavoit ſi on me prendroit. Je me trouvai fort embarraſſé; elle le reconnut bien : mais nous ne laiſſâmes pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je ſongeois par le chemin, que je m'embarquois ici à une affaire mal-aiſée à achever; que dès que le Roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livry n'étoit qu'à quatre lieues de Paris; que ſi

ces gens-ci en avoient le bruit (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre) le bon homme chez qui je ſerois auroit une grande joie de me livrer ; que ma Bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit dès que je ſerois connu, & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choſes me donnoient tant d'embarras, que me trouvant arrivé à la maiſon du Laboureur, la Bergere me préſenta; & comme ce bon homme commença à me parler, je ne ſavois comment lui répondre. Enfin, je commençai en diſant en moi-même : Amour, aide-moi : ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois ; je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaiſir je m'étois amuſé à faire le métier que maintenant j'exerçois par néceſſité. Il ſe tourna vers ſa femme, & lui dit : Ma mie, ce jeune garçon me plaît ; il paroît à la naïveté de ſon diſcours, qu'il dit vrai, & à ſa mine, qu'il a été bien nourri : il ne faut point s'arrêter à des répondants ; il me plaît, prenons-le. La bonne femme, à qui je revenois autant qu'à ſon mari, en convint, & lui répondit : Ces malheurs peuvent arriver à tout le monde, & s'il

nous arrivoit, nous ferions bien heureux de trouver des gens qui en fiſſent autant à nos enfants. De ſorte que je fus arrêté au logis. J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere : nous chantions aſſis ſur l'herbe ; nous faiſions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimés ; je leur mettois des rubans ; enfin rien n'étoit ſi joli que nos troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les ſoulageoit ; à la fin je trouvai que je n'avois plus de ſujet de me plaindre, puiſqu'elle m'étoit ſi favorable. Mais un Dimanche comme nous étions au Prône, j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoit. L'appréhenſion que j'eus d'être, connu me fit réſoudre à me déclarer à elle. Je le fis, & lui proteſtai en même temps que rien ne pouvoit empêcher le deſſein que j'avois de l'épouſer. Je lui propoſai de quitter ce pays, & de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartés, ne logeant ni en Bourg, ni en Village, couchant dans les bois. Comme la France n'eſt plus comme elle étoit autrefois du temps des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers errants, & no-

tre voyage se passa sans aucune aventure. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point. Nous allâmes voir les Saules où Celadon & Astrée mettoient leurs lettres; nous vîmes la fontaine de la Vérité d'amour; nous visitâmes tous les lieux où se faisoient les sacrifices, & nous passâmes-là quelque temps avec beaucoup de douceur : mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un village prochain, la foule ou la chaleur causa à ma Bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur dans une si funeste aventure. Ma premiere résolution fut de m'en aller en la Thébaïde, pour y vivre comme j'avois lu qu'ont fait autrefois les Peres du désert; mais comme j'étois en chemin pour y aller, il me sembla que de la qualité dont j'étois, je pouvois faire une plus rude pénitence en ce monde, puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai; mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'absence, il faudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée, & qu'encore qu'il fût beau pour ceux qui avoient vu la Bergere, il ne seroit pas de même pour le Roi mon pere; qu'il valoit mieux m'en aller à la guerre, & ne point

revenir que je n'eusse fait quelque chose de considérable, & que ce seroit un honnête prétexte d'avoir quitté la Cour, en disant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc sur cette pensée dans un vaisseau étranger, ne voulant pas être connu. Mon dessein a réussi, ayant fait d'assez belles choses pour m'acquérir quelque réputation ; & le ressouvenir de tous mes maux passés est bien effacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorsque je commençai mon aventure ; ainsi dès qu'elle fut finie, la Princesse me donna le bon soir. Quand je fus retiré, j'admirai mon bonheur de m'être si bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être fait si grand Seigneur : mais quand il faut feindre, il ne faut point que ce soit à moitié, & il ne coûte pas plus de se faire fils d'un Roi que le dernier de son Royaume. Je connus à la mine de la Princesse que mon récit lui avoit plu, & je me flattai de belles espérances ; je passai toute la nuit à faire ce qui s'appelle des châteaux en Espagne, ce qui fit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller, & j'appris que c'étoit une des Dames de la Princesse

qui

qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la Mer lui étoit tout-à-fait contraire; mais qu'elle étoit si peu accoutumée à prier personne, qu'elle mourroit plutôt que de se remettre à me faire une priere de laquelle elle pourroit être refusée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juste de la tenir toujours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéie. Elle me dit qu'elle étoit plutôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fûmes longtemps sur ces propos, interdits l'un & l'autre, & de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler, & n'osoit. Je crus qu'en cette rencontre mon silence seroit criminel, & que c'étoit à moi à parler. Je me déterminai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plutôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au Laboureur. Je dis donc alors : Amour, seconde-moi, & je lui fis une déclaration tout de mon mieux; mais une telle chose est toujours ridicule à redire, & n'est

jamais agréable qu'à ceux qui la font quand elle eſt bien reçue, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princeſſe reçut la mienne fort agréablement. Je ne ſais pas ſi ce ſont les charmes de ma perſonne, du moins ne le puiſ-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avoit dit que j'étois, que mon récit ſeul pouvoit avoir captivé ſa bonne volonté ſans y rien ajouter. Je lui alléguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la Cour de France, les agréments qu'elle y trouveroit. Enfin, nous conclûmes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir mari d'une ſi parfaite & d'une ſi grande Princeſſe. Le reſpect que les honnêtes gens ont toujours pour le ſexe, & celui qu'elle m'inſpira à ſa premiere vue, fut cauſe qu'elle demeura toujours dans ſon vaiſſeau, & que l'on ne toucha à rien; de ſorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un ſi riche tréſor que celui de ſa perſonne, me fit paroître beaucoup de choſes qu'elle poſſédoit. Elle me fit voir des millions d'or monnoyé, des lingots en quantité, des barils tout pleins de diamants taillés à facettes, en table & de toutes les manieres; de fort gros rubis, des perles rondes & en poires d'une

grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit encore des pieces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux mille ameublements. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feuilles de chêne, & je ne fis autre réflexion, sinon que mon bon homme de pere seroit bien-aise de me voir marié à un si riche parti, & que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille. Notre dessein étoit de venir en France; mais tous les vents nous furent contraires; nous fûmes attaqués, & victorieux plusieurs fois : à la fin nous fûmes vaincus; & par malheur, dans un fort rude combat, la Princesse fut tuée d'un coup de mousquet qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien. Je demeurai dix jours sans parler & sans manger; de sorte que mes deux fideles esclaves avoient soin du vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie, je fus encore un long temps sans parler, & peu après je revins, mais comme un homme outré de mélancolie : nous al-

lions dessus la mer errant deçà & delà sans savoir où, & sans dessein. Un jour pour me divertir, ces fideles esclaves s'aviserent de m'apporter des livres qu'ils avoient trouvés dans quelques-unes de nos prises; je m'amusai à les lire; c'étoit des Philosophes: sur-tout Epictete me plut; car en l'état où j'étois, *souffrir* & *s'abstenir* étoit une philosophie qui donnoit fort dans mon sens. Le vent me jetta dans l'Isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce port. Etant entré dans ce beau & brillant rocher dont je vous ai fait le récit, je fis mon possible pour en sortir, ne jugeant pas que tant de beauté convînt à ma mauvaise fortune; mais il me fut impossible. J'appréhendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu; mais quand je n'y trouvai personne, j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir, de me trouver seul avec mes deux esclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit réduit au misérable état où l'on me croyoit mort, nos vaisseaux avoient combattu, & que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes richesses, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choses nécessaires, dont je ne me soucions point. Pendant que je lisois mon

Epictete, & que je paſſois les jours & les nuits ſur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faiſoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes eſclaves ſe promenant dans l'Iſle y découvrirent des raretés ſi grandes, qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque choſe de nouveau. A force de lire les Philoſophes, je le devins tant, que je me conſolai de la mort de la Princeſſe, & n'y ſongeai plus. Séneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictete, ayant poſſédé des biens en les mépriſant. Je commençai à ſortir, & à me promener par toute l'Iſle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver, ce qui nous fit connoître la bonté du terroir, & ce qui me donna lieu de penſer à la peupler, & à en donner avis à quelque perſonne conſidérable, comme j'ai fait, ſongeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquillité, même à y avoir du bien pour y vivre heureuſement. Ce fut dans cette penſée que je dreſſai ce projet.

L'Iſle a, comme j'ai déja dit, cent lieues de circonférence; de longueur & de largeur en tout ſens, environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle eſt revêtue. Il y a dix forêts, à ſavoir une d'o-

rangers, qui eſt en partie à mi-côte : au milieu, qui eſt ſur une hauteur, il y a un grand étang d'une eau claire & vive ; cette ſource forme un ruiſſeau qui tombe en caſcade ſur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond au-bas. Les routes y ſont à perte de vue, & les arbres touchent aux nues. A l'oppoſite l'on rencontre une autre forêt de grenadiers, qui eſt très-agréable par la couleur de ſes fleurs, & par la groſſeur de ſes fruits. Des grenades que l'on y cueille, il y en a la moitié qui ſont douces : ces arbres fleuriſſent, & portent des fruits deux fois l'année, & les orangers de même. Une autre m'a paru aſſez extraordinaire, parce que les arbres qui la compoſent groſſiſſent rarement en France : elle eſt de jaſmin ; mais d'une hauteur & d'une groſſeur incroyable, auſſi-bien que la quatrieme, qui eſt de Genêt d'Eſpagne. Les autres ſont de chênes, d'ormes, de ſapins, & de cedres ; ſi on en avoit le débit, elles feroient de grand revenu, un arbre y croiſſant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres ſont d'oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes ſortes, de poires, de prunes, ceriſes, bigarreaux & pêches de toutes les manieres; celles-là ſont beaucoup plus grandes que toutes les au-

tres; & au pied des arbres, il y vient des raiſins muſcats de toutes les façons, qui entourent les arbres, & ſur la terre toute ſorte de fruits rampants, comme fraiſes, framboiſes, groſeilles, melons, concombres & citrouilles; enfin, de tout ce que l'on ſe peut imaginer, & de toutes ſortes de légumes ſous les autres. Il y vient du bled, de l'avoine, de l'orge, fors ſous celles des orangers, grenadiers, jaſmin & genêt d'Eſpagne, ſemblant que cela eſt plus pour la décoration du pays que pour l'utilité; mais il y naît de toutes ſortes de fleurs qui y ſont toujours comme au printemps. Les prés y ſont d'une beauté, & d'une bonté ſinguliere, puiſque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des champignons de toute ſorte de couleurs pour réjouir la vue, & dans le même endroit des trufes. Il y a force rivieres de toutes longueurs & largeurs, des lacs & des ruiſſeaux; le cours des uns eſt doux, des autres il eſt rapide, & les eaux de différent œil. L'on y prend des poiſſons d'une monſtrueuſe groſſeur; l'on y voit ſouvent des chevaux marins, des baleines, des dauphins, des naïades, & des ſyrenes les plus jolies du monde. Elles chantent mélodieuſement; & quand le ſoleil donne ſur leurs écailles, rien n'eſt

plus plaiſant à voir. Les petits ruiſſeaux & les prés d'alentour ſont toujours couverts de tous les oiſeaux qui aiment cet élément, & qui ſont d'un plumage le mieux nué du monde; & l'on peut croire par-là que la nature mèle mieux les couleurs que les marchands du Palais. Les forêts ſont toutes pleines de ſatyres qui ſont beaucoup plus modeſtes qu'ailleurs, ne ſongeant qu'à jouer de leur flûte douce, & à les accorder au chant des oiſeaux qui font un agréable concert. Les cerfs y ſont tous communément pies, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs, avec les cornes couleur de feu ſi vive, qu'il ſemble qu'elle ſoit de vernis. Les biches, faons, chevreuils & dains ſont preſque toujours couleur de roſe & Iſabelle. Pour les lapins ils y ſont de toutes couleurs; ainſi des autres bêtes, elles ſont toutes différentes des autres : mais les chevaux noirs, blancs, bays ou gris y ſont rares, étant tous bleux, incarnat, gris de lin & mêlés de ces couleurs; il n'y en eut jamais de ſi beaux : comme ils y ſont ſauvages, leurs queues & leurs crins pendent juſques à terre; cela fait un effet admirable. Les éléphants, les licornes, les dromadaires & les chameaux y ſont communs : enfin, il n'y a d'aucune ſorte de

bêtes ni d'oiseaux dont vous ayiez vu, ouï parler, ou lu, qui n'y soit en quantité, & d'une beauté exquise & rare. Le gibier y est merveilleux. Le bœuf, le mouton y ont un goût qui n'est point connu en lieu du monde. Les soirs rien n'est si beau à voir que les prairies au coucher du soleil. Toute sorte d'animaux y viennent : les Sylvains aussi & les Naïades se viennent promener quelquefois dans ces petits ruisseaux ; de sorte que leur voix, les flûtes des Sylvains, avec le chant des oiseaux, les mugissements & hennissements des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde ; & le plaisir qu'on à de voir tant de créatures irraisonnables donner une telle satisfaction, montre bien que la nature est une chose bien admirable ; encore plus celui qui en est l'auteur, & cela très-assurément donne de beaux sujets de penser à soi, & de faire de bonnes & solides réflexions. J'oubliois une espece de bête que l'on ne devroit point nommer ainsi, puisque, hors la parole, rien ne se rapporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'esprit, puisqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils sont fideles & intelligents : personne ne doutera que ce ne soit des chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette isle ils

y font comme en maniere de république, ainfi que quelques naturaliftes ont écrit des fourmis & des mouches à miel ; mais affurément les chiens de cette Ifle le font avec plus de connoiffance & de raifon. Ayant donc remarqué qu'ils avoient un chef, & que les uns & les autres le révéroient, je me fuis tout-à-fait appliqué à voir où la chofe alloit ; j'ai trouvé en eux une vraie monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur maifon. Ce font les levriers qui regnent maintenant ; il m'a même paru qu'ils ont difputé long-temps avec les épagneuls ; mais ce parti étoit le plus foible, puifqu'il n'étoit foutenu que des bichons, & que les chiens courants, les dogues, les turcs, les chiens d'Artois, les mâtins, & toute autre efpece, avoient reconnu les levriers comme leurs véritables princes. La race qui regne maintenant eft d'une fort petite efpece ; mais beaux à merveille : ils ne chaffent point ; mais ils font chaffer les autres pour leur divertiffement : la reine en eft noire avec du blanc & du feu : le roi eft blanc, & les princes du fang font communément gris & blancs, noirs, blancs & noirs ou fort gris. Il y en a deux feulement ifabelle & blancs d'une beauté finguliere, que l'on deftine de marier enfemble. Leur mo-

narchie eſt en fort bon ordre ; ils y vivent ſans diſſention ; les barbets agiſſent peu ; mais pour les épagneuls, ils ſont contre fortune bon cœur ; car ils chaſſent, & apportant de leurs priſes, font ſubſiſter les autres ; enfin ils paroiſſent fort zélés pour l'Etat. De vous dire ſi c'eſt par politique ou par inclination qu'ils agiſſent, je ne vous le dirai point ; mais vous ſaurez que les lions y ſont fort jolis, ils ſont couleur de feu, & enjoués extrêmement. Je penſe que cela leur vient de la liaiſon qu'ils ont avec les chiens ; car aſſurément il y a alliance & confédération, & dans cette derniere affaire ils furent fort zélés pour le parti des lévriers ; les ſinges & les renards furent pour les épagneuls : pour les autres bêtes, je ne les vis point prendre parti dans cette guerre. L'on mange en toute ſaiſon des poids verds, des feves & des aſperges & toute autre ſorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de ſi aiſé que de faire des confitures. Les cannes de ſucre y ſont en quantité ; la canelle, la caffé, le riz, la rhubarbe, le ſené, le tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foiſon. Nous ne manquons que de gens pour travailler ; car nous avons de toutes matieres ; & dès que nous aurons du monde, nous aurons

de l'argent. Les vers à ſoie ſont à milliers, tous les mûriers en ſont pleins : enfin, amenez-nous de toutes ſortes d'ouvriers, car tout eſt à faire ici. Les carrieres ſont viſibles; quoique l'on n'en ait rien tiré, le marbre, le porphyre, la pierre de touche, le lapis, la cornaline, le geais, les roches de diamants, d'émeraudes, de rubis, de ſaphyrs, de turquoiſes y ſont de même; & les bords de la mer y ſont tous remplis de coquilles où l'on trouve des perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Iſle, des bourgeois, des Gentilshommes & des gens d'Egliſe; car il faut que la vigne du Seigneur y ſoit cultivée auſſi-bien que le reſte; des Religieux & des Jéſuites, car autrement l'Iſle ſeroit décriée, & un lieu où ils ne veulent pas être n'eſt pas en réputation : ils y feront de ſuperbes Colleges. Si vous voulez, envoyez-y des Janſéniſtes, ils ſont laborieux, & ne ſongent pas ſeulement au travail de l'eſprit : quoiqu'ils faſſent les plus beaux ouvrages, & que ce ſoient les meilleures plumes de ce temps, ils ne laiſſent pas de s'adonner à travailler à toute ſorte de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il ſeroit aſſez à propos d'y amener des gens de guerre, de police & de juſtice. Des pre-

miers, si on en suit mon avis, il y en aura de plusieurs nations, comme François, Allemands & Suisses, qui sont les peuples de tous assurément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de guerre; mais seulement pour garder les ports, & pour suivre le Gouverneur, qui représentera la personne du Prince. Ce n'est point une chose extraordinaire d'en user ainsi; il y en a en Flandres qui servoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui servent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y sont pour Sa Majesté Catholique. Quant à la Justice, je pense que c'est sur quoi on aura plus long-temps à penser, afin de n'y envoyer que des gens triés sur le volet, ne prévoyant pas qu'il puisse y avoir de plus d'une année aucun procédé litigieux. Je suis toutefois d'avis que l'on y établisse un Parlement, quand ce ne seroit que pour le *decorum* de la magistrature; le nombre dont il sera composé, je n'en dis rien, n'ayant point de connoissance de ces choses-là, non plus que de beaucoup d'autres dont je ne parle ici que par les Livres; mais je dirai, s'il m'est permis de donner mon avis, que j'ai lu quelque part qu'au Parlement de Dijon, il y avoit un Chevalier d'honneur, & même dans

un autre qui avoit été créé à l'*inſtar* d'Y-celui ; mais ma mémoire me manque auſſi-bien que la maniere dont il fut fait. Comme vous êtes ſur les lieux, vous pouvez prendre vos meſures, & vous fonder ſur des exemples; car les innovations ne ſont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout ſoit nouveau. Les Corps-de-Ville auront ſoin de la police, quand on en aura bâti. Pour de la monnoie, on y en battra tant que l'on voudra; car nous avons des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, & d'autres choſes qui, faute de nom, ne ſe peuvent dire. Les Comédiens eſt choſe néceſſaire : de Francois, d'Italiens, de Batteleurs, Sauteurs de cordes, & buveurs d'eau, ſans oublier les Marionnettes & joueurs de gobelets; des chiens dreſſés à ſauter, & des ſinges pour montrer aux nôtres; des violons, des trompettes, des joueurs de luth, de harpe, de claveſſins, d'épinette, d'orgues, de mandores, de ſiſtres, des pſalterions, manicordions, trompes marines & trompes de cors pour la chaſſe, car il eſt bon de joindre les arts libéraux aux méchaniques: & comme la muſique eſt un de ceux qui me plaît davantage, j'en ai fait le détail; ce que je ne ferai point des autres : des Baladins & bons danſeurs eſt une dépendance : ſur-

tout qu'ils ſachent la ſarabande à l'Eſpagnole, avec des caſtagnettes, rien ne me paroiſſant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un machiniſte. J'ai vu autrefois à Paris de certaines gens de tout ſexe & conditions, qui hantoient les honnêtes gens; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillés différemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Empereurs, des gens de rien, des oiſeaux, le Saint Eſprit même, à ce qu'il diſoit; enfin, des perſonnages propres à récréer la compagnie: comme les Cours ne ſont jamais ſans cela, amenez-en pour divertir notre Gouverneur; le mot qui les ſignifie m'eſt échappé de la mémoire; mais je crois le déſigner aſſez pour me faire entendre; quelque bouffon, qui ſoit demi-fait. Je penſe que voilà toutes les choſes que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable ſéjour, & en rendre la demeure telle. Après avoir ſongé à ce bien public, je veux ſonger au mien: je crois qu'il me faudra marier; mais je ſongerois plutôt à l'alliance qu'à la perſonne de mon Infante; car étant fille d'un homme tel que je le vais dépeindre, elle ne pourroit être qu'incomparable. Je voudrois donc que

mon prétendu beau-pere fût un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cygne, assez frisé, pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a une belle tête, de grosseur à l'avoir bonne, rouge en visage, des gros yeux bleux un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle, & que quand ils ne le sont pas, il faut qu'ils se sentent de son humeur martiale; que son nez soit entre le camard & le pied de marmite, sa bouche assez commune : enfin à tout prendre, qu'il ait bonne mine, & qu'il soit bien fait, qu'il ait l'air fin, qu'il fasse des mines, selon les occurrences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le vois ; son esprit ne se peut exprimer ; il parle comme un livre, & a la langue mieux pendue qu'aucun homme du monde ; il écrit comme Nerveze ; il est un registre vivant de tous les commandements, soit en guerre ou en Province : il fait la fonction de toutes les Charges, & parfaitement bien les formalités de Justice, les séances, les rangs des Compagnies souveraines, & sur-tout leur maniere de siéger. Il a pour ses maîtres des respects inouïs, une fidélité sans égale, & aussi

pour ſes amis eſt le plus ferme & le meilleur homme du monde; il eſt à naître qu'homme qui vive s'en ſoit plaint. Il rend toujours de bons offices, ſert l'un, oblige l'autre, & n'abuſe point du crédit qu'il s'eſt acquis par ſon propre mérite : ce qui a fait ſur l'eſprit de ſon maître une impreſſion capable d'éblouir par ſes rayons tous ſes compatriotes d'envie; mais ils ne ſont pas aſſez forts pour la diſſiper : je penſe que voilà un abrégé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant; car puiſqu'il ſera mon beau-pere, il y a quelque apparence qu'il eſt ſous la voûte des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Faſſe le Ciel que ce ſoit plutôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité! ſi c'étoit le Gouvernement de notre Iſle, je ſerois au comble de mes ſouhaits; mais il faudroit être Noſtradamus pour le connoître maintenant : mais à propos de Noſtradamus, envoyez-nous auſſi de ces gens, qui de leurs cabinets ſe promenent dans la moyenne région de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les aſtres, fouillent, par la permiſſion des Dieux, dans les plus cachés ſecrets de nos Rois, même pénetrent juſques dans l'avenir.

Fin de la Relation de l'Iſle Inviſible.

Histoire de la Princeſſe de Paphlagonie.

A MADAME *LA MARQUISE* DE MONGLAT.

Il est difficile de ne se pas rendre à vos prieres, ayant autant d'amitié que j'en ai pour vous; & l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avoue ingénument que j'ai beaucoup d'amour-propre, & que les louanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont su me plaire; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites d'écrire l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, non pas comme elle est dans Cyrus; car d'entreprendre une même chose que Mademoiselle Scudery, il ne m'appartient pas; ce seroit donner dans un grand ridicule; & tout grand qu'est cet amour-propre, ma raison est si dominante sur lui, que je suis assuré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lourdes fautes. Il ne me fera jamais échouer que dans les Isles inhabitées, & je crois que l'on ne périt point dans de pareils écueils, puisque ceux qui viennent pour les reconnoître, tirent du péril où l'on s'est trouvé, & amenent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette

hiſtoire comme de ces beautés qui n'ont guere d'eſprit; pourvu qu'elles ayent de l'agrément, & qu'elles faſſent des mines, elles ſoutiennent toutes ſortes de converſations ſans parler, & les perſonnes qui les quittent vont diſant que ces mines ſignifient de jolies choſes, & qu'elles en font plus entendre que ſi elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais toutes ces grimaces ne font rien ſur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon ouvrage par le feu de mon eſprit : où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les eſprits vifs conçoivent tant de choſes à la fois, que cette confuſion de penſées, au-lieu de s'exprimer, ſe diſſipe & ſe conſomme en ſoi-même : ſi j'en dis trop, vous l'attribuerez auſſi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de ſa grande lumiere : enfin, on peut trouver de bonnes excuſes à mes fautes, puiſqu'elles partent d'un bon principe, & même de quoi me louer quand on voudra me traiter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me loue trop moi-même; mais je ne le trouve pas, puiſqu'à mon gré la vivacité eſt plutôt un défaut dont je m'accuſe, que je ne la crois une qualité néceſſaire, quand elle n'eſt pas accompagnée de jugement.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.*

LORSQUE les Perſes vinrent dans la Paphlagonie, & que Cyrus † s'en rendit le maître, tout le pays eut de la terreur, & de l'effroi des conquêtes d'un ſi grand Capitaine, ſi honnête homme, & ſi bien fait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce conquérant ne donnaſſent dans la vue de ſa fille, ou qu'il ne reſſentît lui-même les charmes de la Princeſſe; & comme ce n'étoit point des intérêts de leurs Etats que l'union de ces deux Maiſons, la bonne femme de Pa-

* C'étoit Mlle. de Vandi de la Maiſon d'Apremont.
† Mr. le Prince.

phlagonie envoya la Princeſſe ſa fille chez la Reine de Miſnie * ſa tante. La jeune Princeſſe étoit née avec beaucoup d'eſprit & de beauté; elle étoit fort aimée de ſa mere, & elle l'avoit été encore davantage de ſon pere, de qui elle tenoit la vivacité d'eſprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choſes; ce qui redoubloit ſa tendreſſe pour elle par cette reſſemblance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galants hommes de ſon temps, & l'on peut dire que s'il avoit vécu, les Perſes ne ſeroient pas entrés dans ſon pays, ou du moins n'y auroient pas fait de ſi grands progrès, & aſſurément il eſt mort trop-tôt pour le bien de ſes Etats. Cette jeune Princeſſe, dont l'enfance avoit été chérie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencements de ſes belles lumieres dans ſa Cour, qui étoit auſſi grande, auſſi agréable, & pleine d'auſſi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ſes voiſins; mais cette Cour devint une ſolitude par ſa mort, & ce lieu reſſembloit plutôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit, qu'à la Cour d'une grande Princeſſe : ce qui donnoit beaucoup d'ennui à ſa fille, qui s'adonnoit à toute ſorte de lecture; car c'étoit un eſ-

* La Comteſſe de Maure.

prit à qui il falloit donner toujours de l'occupation : elle apprit toutes les Langues qui étoient à la mode du temps, & convenables aux perſonnes de ſon ſexe ; & pendant que ſa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, adreſſant ſes prieres aux Dieux pour la conſervation de ſes Etats, notre jeune Princeſſe tâchoit de ſe rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la Princeſſe de Miſnie, on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pu faire au point qu'elle étoit dans la ſolitude où ſa mere la faiſoit vivre, ce qui faiſoit d'autant plus admirer la beauté de ſon naturel ; mais ce que l'on y remarqua ſur-tout fut un grand éloignement pour la galanterie, quoiqu'elle aimât les eſprits galants, & qu'elle eût une délicateſſe admirable à en faire le diſcernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une hiſtoire, nomma l'Amour ; à l'inſtant il lui vint un vermillon aux joues beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie, que le Chevalier avoit dit quelque choſe qui avoit bleſſé ſa pudeur. Il s'arrêta tout court (car le reſpect l'interdit juſqu'à lui faire perdre la

parole) & elle remédia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuse & la plus nouvelle. Elle reprit le discours en lui disant : Hé bien, l'autre qu'a-t-il fait? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à se faire entendre sans prononcer une chose qui lui déplaisoit; de sorte que depuis on ne parla plus que de l'*autre*, & l'amour fut banni des conversations de la Princesse, aussi-bien que de son cœur.

Rien ne ressemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Misnie, & rien n'étoit plus semblable à la place Royale qu'une place où étoit son palais; c'est pourquoi après cette comparaison il seroit inutile d'en faire la description : mais il n'en est pas ainsi de sa personne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille & de bonne mine ; sa beauté étoit journaliere par ses indispositions qui en diminuoient un peu l'éclat : elle avoit un air distrait & rêveur, qui lui donnoit une élévation dans les yeux, & qui faisoit croire qu'elle méprisoit ceux qu'elle regardoit; mais sa civilité & sa bonté raccommodoient en un moment de conversation ce que les distractions pouvoient avoir gâté par cet air méprisant. Elle avoit de l'esprit infiniment,

ment, un eſprit capable, inſtruit, connoiſſant & extraordinaire en toutes choſes. Il falloit avoir une grande politeſſe pour être de ſa Cour : car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout ſexe, s'y rendoient de tous côtés; mais quelque bonté qu'elle eût pour excuſer les défauts des perſonnes qui venoient pour y apprendre, ſes Courtiſans moins charitables qu'elles n'avoient pas la même indulgence, & ainſi la crainte en banniſſoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reſte des mortels, & elle ne s'abaiſſoit pas à cette regle où l'uſage aſſujettit les gens du commun à ſe régler ſelon les horloges; elles étoient défendues dans tous ſes Etats, & on eût réputé pour inſenſé un homme ou une femme qui ſe fuſſent aſſervis à un coup de cloche : on croyoit en ce pays-là que cela choquoit tout-à-fait le bon-ſens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans ſur le Soleil, & c'étoit l'ennemi mortel de la Princeſſe. Elle avoit coutume de dire pour s'excuſer, qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les rayons de cet aſtre entroient dans ſa chambre, elle ſe mouroit, elle s'évanouiſſoit; mais pour moi je crois que l'averſion en étoit réciproque, & que ſi le feu de l'eſprit de la Princeſſe & celui de ſes yeux ſe fuſſent rencontrés avec

celui du Soleil, ils euſſent fait un tel incendie, que le genre humain en eût souffert. Peut-être croyoit-elle que ce devoit être par là que devoit commencer le déluge de feu, qui viendra à la fin du monde: peut-être auſſi notre Princeſſe, qui étoit très-éclairée en toutes Sciences, pénétroit-elle dans l'avenir par l'Aſtrologie; & par ce moyen connoiſſant le mal qu'elle craignoit de cauſer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit poſſible. Sans doute c'étoit la raiſon qui faiſoit qu'elle ne ſortoit jamais en plein midi, qu'elle ne ſe levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne ſe couchoit qu'à ſon lever. Elle craignoit extrêmement la mort, par cette raiſon encore, à ce qu'elle diſoit, qu'elle vouloit allonger le monde tant qu'elle pourroit; & aſſurément quand elle n'auroit pas eu ce ſentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Princeſſe Parthenie ſon amie * intime, qui avoit des frayeurs de la mort au-delà de l'imagination; il n'y avoit point d'heures où elles ne conféraſſent des moyens de s'empêcher de mourir, & de l'art de ſe rendre immortelles. Leurs conférences ne ſe faiſoient pas comme celles des autres;

* La Marquiſe de Sablé.

la crainte de reſpirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhenſion que le vent ne fût trop ſec, ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût auſſi tempéré qu'elles le jugeoient néceſſaire pour la conſervation de leur ſanté, étoit cauſe qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On ſeroit trop heureux ſi on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un recueil; je ſuis aſſuré que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions juſques au temps propre à faire des remedes, & des remedes même dont Hippocrate & Gallien n'ont jamais entendu parler avec toute leur ſcience; ce ſeroit une choſe fort utile au Public, & dont les Facultés de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres; car c'étoient des Princeſſes qui n'avoient rien de mortel que la connoiſſance de l'être dans leurs écrits; on apprendroit toute la politeſſe du ſtyle, & la plus délicate maniere de parler ſur toutes choſes. Il n'y a rien dont elles n'ayent eu connoiſſance: elles ont ſu les affaires de touts les Etats du monde, par la participation qu'elles y ont eue de toutes les intrigues des particuliers, ſoit de galanterie ou d'autres cho-

ſes où leurs avis ont été néceſſaires, tantôt pour appaiſer les brouilleries & les querelles, tantôt pour les faire naître ſelon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer. Enfin, c'étoient des perſonnes par les mains deſquelles le ſecret de tout le monde avoit à paſſer. La Princeſſe Parthenie avoit le goût auſſi délicat que l'eſprit : rien n'égaloit la magnificence des feſtins qu'elle faiſoit ; tous les mêts en étoient exquis, & ſa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'eſt de leur temps que l'écriture a été miſe en uſage : auparavant on n'écrivoit que les contrats de mariage, & des lettres il ne s'en entendoit point parler ; ainſi nous leur avons l'obligation d'une choſe ſi commode pour le commerce. Cyrus vint en Miſnie, & s'adonna à rendre viſite très-ſoigneuſement à la Reine de cette contrée ; la Princeſſe de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplut point, il aimoit fort ſa converſation. Comme ce Prince étoit fort jeune & fort enjoué, un ſoir il vint chez la Princeſſe habillé en femme ; car de ce temps-là on s'habilloit en maſque auſſi-bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur, il embraſſa la Princeſſe de Paphlagonie, & ſe jouant avec elle comme auroit pû faire quelqu'autre Prin-

ceſſe, puis il ſe démaſqua; elle en demeura tranſie à un tel point, qu'elle en penſa mourir, & Cyrus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point cru manquer au reſpect qu'il lui devoit: elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille *: il eſt bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui, depuis la mort de ſon mari, étoit venue habiter la Ville de Moriſate †, c'eſt le nom de la Capitale de Miſnie. Comme le Royaume de cette veuve étoit dans un pays ſi éloigné & ſi barbare, qu'elle n'avoit vu le monde, elle le cherchoit avec empreſſement; & pour en être plus proche, par la permiſſion de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde: elle avoit de beaux yeux & un beau teint; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faiſoit juger, auſſi-bien que ſa conduite, de ſon peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis

* Madame la Comteſſe de Fieſque, qui ſe nommoit Gelone d'Harcourt.

† Paris.

le matin jusques au soir; on y vivoit sans respect, dînant & soupant avec elle quand il y avoit de quoi; car bien qu'elle ne fût pas dans une grande opulence, elle en avoit assez pour maintenir sa dignité. Dans son déréglement, qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand désordre, elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train; & entre ses principaux Officiers, elle avoit un Chancelier * qui étoit une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa cour chez la Princesse, tous ses Courtisans suivoient son exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princesse de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princesse, poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; il tenoit dans sa main un espece de manifeste pour justifier l'homicide de soi-même, par sa cause; & comme cette folie lui avoit encore assez laissé de sens pour respecter la Princesse, ce manifeste étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui l'expliqueroient le fissent d'une maniere moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, sachant bien

* De Lionne, Président de la Monnoie.

que les termes tendres & amoureux lui déplaisoient; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement. Enfin, il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Misnie eut soin de le faire emporter à son logis, & donna charge qu'on tâchât de le guérir. Cette aventure fit fort rire toute la Cour, & Cyrus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la Princesse de Paphlagonie. Elle en rougissoit comme si c'eût été Cyrus qui se fût poignardé pour elle. Je crois que maintenant ceux qui voyagent en ce pays-là, en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la Reine Gelatille; on ne parloit que d'elle & des siens, il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelque aventure chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit héroïque. Un certain Chevalier * jeune & étourdi comme elle, en devint amoureux; assurément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit. Ce Chevalier ne lui déplut point. Un Prince de ses cousins, qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand intérêt à la conservation de la sienne, fit son possible pour lui faire

* Mr. le Comte de Grammont d'aujourd'hui, alors le Chevalier de Grammont.

connoîtré l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât. Je ne ſais ſi elle le redit au Chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le Chevalier l'envoya appeller, & lui donna rendez-vous ſur le rempart de la ville où le Prince ſe rendit. C'étoit en hyver. Comme le Chevalier arriva, d'abord il s'excuſa de ſon retardement ſur quelque indiſpoſition; enſuite il lui dit que le feu de ſon amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle, qu'il ne ſe pouvoit aider ni de ſes pieds, ni de ſes mains; qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de ſe battre. L'autre qui ne paſſoit pas pour le plus grand Héros de ce temps, le contrefit fort à l'égard du Chevalier, il le menaça, il lui dit pluſieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de ſon démêlé à la Reine, qui depuis fut dégoûtée de ſon amant. Cet aventure fit oublier celle du Chancelier, qui ſe guérit de ſes bleſſures.

Dans ce temps-là il vint en cette Cour un Prince Italien *, très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ſes premiers devoirs à la Reine de Mîſnie, il s'alla échouer comme les autres chez la Reine Gc la ille; il en devint amoureux, ce qui donna

* Mr. le Comte de Fieſque.

beaucoup de divertiſſement au public; car les Italiens étant fort galants, il n'y avoit jour qu'il ne fît voir choſe nouvelle : on couroit la bague, les têtes & le faquin; on faiſoit des carouſels; il donnoit mille ſérénades, & toujours de différentes manieres. La Princeſſe de Paphlagonie regardoit ces divertiſſements avec plaiſir; ſongeant avec une ſatisfaction intérieure combien elle étoit heureuſe de voir cela pour une autre, puiſqu'elle auroit été au déſeſpoir ſi on en avoit autant fait pour elle, ayant une vraie horreur pour les amants. Pour la Reine de Miſnie, le récit de toutes ces choſes la divertiſſoit, & le plaiſir d'en parler avec Parthenie (dans ſes lettres s'entend); car le moindre zéphyr qu'elle eût ſenti à la fenêtre elle l'eût trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince fit venir des Comédiens de ſon pays, qui repréſentoient les plus belles pieces du monde, en muſique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vu de pareilles. Il avoit infiniment de l'eſprit; il étoit adroit à toutes ſortes d'exercices; il écrivoit bien, ſe connoiſſoit en Vers, & en faiſoit de fort agréables : il n'y avoit paſſions qu'il n'eût eues avant celle de l'amour; il ſembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, & pour ſe

mieux faire aimer, que cela étoit arrivé ainsi; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes & des dez; même je pense que cela avoit été jusqu'aux jeux de la merele, de la poule & du renard, tant il portoit loin les choses. Pour la poésie, il en avoit été fou aussi-bien que de tous les vieux livres: il n'ignoroit pas une langue: il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoissance des tableaux, celle des fleurs, des plantes & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoissoit la sculpture: il avoit aimé les bâtiments, les jardinages & les fontaines; il avoit eu la curiosité des meubles & des pierreries, & toutes ces choses avoient succédé les unes aux autres, quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à son tour. Il n'y avoit que l'astrologie dont il n'avoit point eu de connoissance, & sa fortune le fit assez connoître; car s'il eût connu l'avenir, il auroit évité toutes les disgraces qui lui sont arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela est facile à croire, puisque par-dessus toutes ces bonnes qualités, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amours durerent long-temps, & cette longueur les di-

minua. Ils entrerent en jaloufie l'un de l'autre à un tel point, qu'ils fe querellerent fouvent, & même je ne fais s'ils ne s'étoient point battus; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne fe mariaffent enfemble fans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout paffé. Elle s'en alla demeurer au pays de fon mari, ce qui fâcha fort toute la jeuneffe de cette Cour; les plaifirs finirent prefque en même-temps. Cyrus pourfuivit fes conquêtes, & le Roi de Mifnie * s'étant attaché à fes intérêts auffi-bien que le Prince Italien, ils le fuivirent. L'Hiftoire de Perfe fait affez mention de fes conquêtes, & du progrès de fes armes, fans que j'en parle; c'eft pourquoi je demeurerai toujours à nos Dames. La Princeffe Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour fervir les Dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monaftere : là elle converfoit quand elle vouloit avec fes Dames, & quand elle vouloit auffi, elle voyoit fes amies. Pendant le voyage du Roi de Mifnie, la Reine fa femme alloit quelquefois fe retirer avec elle, dont la Princeffe de Paphlagonie étoit au défefpoir, n'y

* Mr. le Comte de Maure.

ayant jamais eu une vertu si libertine que la sienne : la clôture lui étoit insupportable, aussi-bien que le silence : jamais personne n'aima tant à parler qu'elle, aussi s'en acquittoit-elle admirablement bien. La Reine de Misnie étoit fort éloignée de la dévotion, & ainsi elle ne confirmoit pas la Princesse Parthenie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir dévote. Je dis de le devenir, car je sus qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée, espérant cet effet du bon exemple. Assurément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentiments; c'étoit une société de personnes d'une vertu & d'un mérite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siecle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette assemblée. Un grand mérite ne s'acquérant pas pour le vouloir acquérir, & la vertu étant un effet de la grace, ne l'a pas qui veut.

Le Prince Italien fut tué dans les guerres de Cyrus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille : quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers moments. Elle se retira en Italie dans les Etats

de ſon mari. Ce fut-là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande * qui avoit épouſé par amour un ſoldat eſtropié de la garniſon d'une des places de ſon mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune : cela ſe peut croire aiſément par ceux qui auront oui-dire que le diable même étoit beau dans ſa jeuneſſe. Cette créature plaiſoit par ſa gentilleſſe ; car il me ſemble que le mot de beauté ou d'agrément ſeroit profané pour elle. Cette gentille Dame danſoit & chantoit bien ; elle jouoit du luth : elle avoit enfin force qualités qui la faiſoient ſouffrir dans les bonnes maiſons, même chez les plus Grands. Elle s'amouracha de ce pauvre ſoldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'eſprit : elle en avoit auſſi ; mais ſon eſprit étoit peu délicat, & ſans lumieres, & elle étoit encore aveuglée de la paſſion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien ſon amant avoit l'eſprit de travers. Cette inclination ſe fit en un village où il étoit allé prendre l'air pour ſe remettre de la bleſſure dont il étoit eſtropié. Pour elle, elle étoit à la maiſon des champs de ſon pere, qui eut cette amour déſagréable, & qui défendit

* Madame de Frontenac.

ſa maiſon au ſoldat ; même elle n'oſoit plus aller danſer ſous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille. Le mari ſe fit ſoldat dans le château où demeuroit cette Princeſſe, qui prit ſa femme en ſi grande amitié, que fermant les yeux à ſa naiſſance, elle la fit la principale perſonne de ſa Cour : elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguiſa fort ; cet habit étoit ſi oppoſé à ſon air, qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille, que l'on ne la connoiſſoit plus ; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour ſon mari ſe tourna en une ſi grande haine, qu'elle ne le pouvoit plus ſouffrir : cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne ſachant où donner de la tête en ſon pays, ſe fit bandit ; il courut long-temps ſur la mer, & fit toutes ſortes de métiers ; enfin, ſachant que le mari de la Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie ; & comme

Une flamme mal éteinte
Eſt facile à rallumer,

la Dame dont je n'ai pu trouver le nom, non plus que celui de ſon mari dans tous

les livres où j'ai vu cette hiſtoire, ni même de quel pays ils étoient, tant ils ont été peu remarquables : cette femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épouſer le Chevalier, & à s'en aller ſur les mers avec lui, par le ſeul intérêt que par ce moyen elle quitteroit ce ſoldat qui lui étoit devenu un mari inſupportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtreſſe qui l'aimoit comme ſon amie, & quelle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi j'avoue qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectionne point aux perſonnes que l'on n'a jamais connues, je ne ſonge point à cette hiſtoire ſans ſentir pour elle de la compaſſion, au-lieu que je ſens un grand mépris pour l'autre, que même cela iroit aiſément à l'averſion, tant je trouve dans ſon procédé de ſentiments bas, & de marques d'une méchante ame, & d'un cœur peu reconnoiſſant. La Princeſſe de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ſes Etats, & que ſa mere étoit morte, ſe crut obligée de s'en retourner : elle devint Reine, quoique nous l'appellions toujours Princeſſe, & on la vint querir avec un équipage auſſi pompeux que l'on en ait jamais vu en Paphlagonie. Je crois, ſelon ce que j'en ſais, que ceux qui la ve-

noient querir, étoient vêtus à peu près comme les Polonois lorsqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier, c'étoit une certaine calêche doublée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de six cerfs pies. La Princesse qui avoit toujours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Misnie, s'écria : *Seigneur Dieu! me veut-on faire mourir, de m'envoyer une telle voiture? il vaudroit autant que j'allasse à cheval*; ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'instant on lui fit voir une litiere de cryſtal de roche, ce qui la satisfit fort. Les adieux de la Reine sa tante & d'elle furent *du dernier tendre.* Pour moi je m'imagine que sa tante lui dit : *Ah, petite! ah, mignonne! le moyen de vous quitter; mais au moins on vous écrira. Il faudra songer pour se mettre l'esprit en repos, que nous sommes enrhumées toutes deux : que vous êtes là-haut dans votre lit, & moi dans le mien :* & je m'imagine encore que la Princesse lui répondoit : *En effet, il faut bien croire cela, Madame; car autrement on seroit au désespoir.* Elle partit, & elle fut reçue dans ses Etats avec des applaudissements non pareils; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient sous les armes, ni la quantité de chars

qui vinrent au-devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un livre où sont tous les vers que l'on fit pour elle, & les devises qui étoient par-tout. Un de ses serviteurs les recueillit, & les augmenta de quelques épigrammes, ayant un talent particulier pour cela. Un des beaux esprits de ce temps, & qui est de l'académie, les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ses peuples, ni à sa prospérité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ses audiences qu'aux flambeaux; sa chambre & un grand nombre d'autres que l'on passoit pour y arriver, étoient éclairées de mille lustres plus beaux, à ce que je crois, que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoit que de consommés, ne mangeoit que des ortolans, & d'autres viandes de cette délicatesse, & beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort: elle étoit toujours couchée sur un lit de repos, d'où elle ne levoit sa tête, qui étoit sur mille petits oreillers, pour personne: elle ne sortoit point : dès que l'on l'importunoit, elle faisoit sortir le monde, & envoyoit querir qui il lui plaisoit; mais hélas! il lui survint un embarras qui lui causa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres bandits qui étoient les plus forts, fut obligé de s'échouer dans

un port de Paphlagonie, où ayant pris terre avec ſa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y paſſoit, & de la Reine; on leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne ſera que trop remarquable par ſes méchancetés, dit qu'il falloit troubler ſes Etats, & en profiter; & s'adreſſant à ſa troupe: *Laiſſez-moi faire*, s'écria-t-elle. Compoſant des placards contre la Princeſſe, elle les envoya afficher par-tout. La Princeſſe qui eſt fort prompte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de reſpect, fit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent ſaiſis, quoiqu'ils n'en fuſſent pas coupables; & comme elle vit que l'inſolence continuoit, elle continua les châtiments de même. Cela ſouleva les eſprits, & il ſe fit quelque maniere de révolte. Le bandit & ſa ſuite ſe mirent à la tête des rebelles; & ces troubles durerent quelque temps, pendant que la Princeſſe envoya demander du ſecours à ſes alliés. Il y avoit long-temps que les Amazones deſiroient de s'allier avec elle, & même il y avoit un Ambaſſadeur de la part de leur Reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-temps. La Reine des Amazones * vint

* MADEMOISELLE.

avec des troupes fort lestes & fort aguerries; elle tailla en pieces tous ces révoltés, chassa les conjurés hors de la Paphlagonie, & notre Princesse demeura sur son trône triomphante de tous ses ennemis. Le bandit & sa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoient des gens qui ne respiroient que feu & flamme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où régnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles. Ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux, ils se rembarquent, & ils y parviennent; mais incontinent après leur arrivée, la paix se fit, ce qui les embarrassa extrêmement; néanmoins ils n'y furent pas long-temps qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit-là une maniere de Ministre de ce Roi de Thrace *, qui avoit fait sa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien-aise de donner des marques de son élévation en toutes choses: même pour imiter les Souverains, il se faisoit bâtir un serrail; & comme d'ordinaire ces lieux-là sont remplis d'esclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des

* L'Abbé Fouquet.

gens qui eussent quelque politesse. Il entendit parler de ces étrangers nouvellement arrivés; & les jugeant propres à le servir, il les envoya querir, & leur communiqua son dessein. Ils accepterent cette commission avec la plus grande joie du monde, ne sachant plus où donner de la tête, & on leur donna le gouvernement de ce serrail. Cet emploi nous paroît une chose bien odieuse; mais en un pays où l'on ne connoissoit point le Christianisme, & où la coutume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une chose ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange réduction, après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine se voir réduite à servir des personnes si inférieures. Quand cette nouvelle vint à la Princesse de Paphlagonie, elle en fut fort étonnée. Quelque sujet qu'elle eût de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du Bandit, & de la Reine, de s'être laissée entraîner à une si abjecte condition, par les mauvais conseils de la créature qui les avoit ainsi perdus. Cette malicieuse femme n'y trouva pas son compte elle-même : après avoir jetté la Reine dans cet abyme, elle commença à se vouloir séparer d'elle; elle la voyoit quelquefois; mais elle alloit blâmant la

conduite qu'elle lui avoit inſpirée. C'eſt proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laiſſer. Depuis, pour ſe faire une autre ſociété, cette femme s'attacha à une cabale de Thraciennes qui demeuroient auparavant ſur la frontiere; en ſorte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chaſſées de leurs maiſons. Ces Dames de campagne * avoient de l'eſprit; mais l'âge & leurs déplaiſirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fâchées, ne ſachant par où ſe faire valoir. Elles avoient quelque choſe d'agréable dans la converſation; car elles étoient fort railleuſes, & cela plaît quelquefois. De ſorte qu'elles attiroient du monde chez elles, ſe faiſant aimer de peu, & haïr de beaucoup. Voilà la maniere dont elles ſe firent connoître. Elles avoient de la vertu; mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles mépriſoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts ſi elles n'en avoient pas, ou les exagérant pour peu qu'elles en euſſent: enfin, elles critiquoient tout le monde, &

* Mad. de Schomberg, qui étoit d'Aumale, & Madame d'Harcourt ſa ſœur.

on leur rendoit la pareille. La Dame ſans nom commença à renier Gelatille, & à blâmer ſes deſſeins, auſſi-bien que ces autres Dames avec qui elle s'étoit aſſociée; mais pourtant le beſoin qu'elles eurent du Miniſtre, fut cauſe qu'elles la viſiterent, non pas dans le ſerrail; car bien qu'elle en prit le ſoin, elle n'y demeuroit pas. Quand on diſoit à ces Dames qu'elles hantoient des perſonnes moins auſteres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup ſûr de chercher leur compte, & puis de ſe moquer des perſonnes qui le leur faiſoient trouver. Elles s'aviſerent de faire des railleries de la Princeſſe de Paphlagonie. Rien n'eſt plus éloigné des belles ames que d'envier la proſpérité des autres, & quelquefois en cherchant le foible de ſes ennemis, on montre le ſien. Elles en firent de même; car elles ne purent trouver de foibleſſe en la Princeſſe, & ne firent que montrer leur mauvaiſe volonté, & l'envie ſecrete qu'elles avoient de ſa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Miniſtre dans ſes intérêts pour fournir aux fraix de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coutume de faire toutes les choſes d'éclat : mais leur deſſein ayant été divulgué, le bruit

en vint jusqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princesse de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne se mît point en peine, qu'elle la tireroit de cette affaire, aussi-bien que de l'autre; qu'il étoit au-dessous d'elle de demeurer sur la défensive avec des personnes si inégales; qu'elle y donneroit remede dans le principe de ses mauvais desseins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable Amazone envoya un Ambassadeur au Roi de Thrace pour lui faire des plaintes de son Ministre & de Gelatille. Cette généreuse Reine & le Roi de Thrace avoient liaison ensemble, leur traité de paix & d'alliance ayant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoya querir le personnage; & lui faisant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones, pour la satisfaire sur toutes les choses en quoi il auroit pu manquer envers la Princesse de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la satisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait espérer. Gelatille & les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miséricorde de la Princesse de Paphlagonie; & pour cela em-

ployerent la Princesse Aminte *, amie particuliere de notre héroïne. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la Princesse, qui la reçut avec tout l'accueil imaginable : elle la régala de tous les plaisirs qui se peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque proposition à lui faire ; car cette Princesse avoit un esprit de pacification, & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une personne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, & qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit, qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux su qu'elle, conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites, étoient désertes & décriées : enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; & pour bien débuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle

---

* Mad. de Montauzier.

d'elle. C'eſt une choſe qui ſemblera difficile à croire; (mais je l'ai ſu de fort bonne part:) elle étoit fille de la Déeſſe d'Athenes * qui vivoit en ce temps-là, & qui fut adorée dès ſon vivant. Cette déité étoit ſi honnête, ſi ſavante & ſi ſage, que c'eſt ſans doute ce qui a donné ſujet à la fable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toujours été fille. Toute révérée qu'elle étoit, elle s'humaniſoit quelquefois: elle écoutoit les prieres & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure ſans diſtinction de la qualité, mais bien de la vertu, & ſouvent ſans qu'elle en fût requiſe. Lorſque des perſonnes profanes ont eu la témérité d'entrer dans ſon temple, elle les en a chaſſées avec toutes les fulminations dignes d'un tel ſacrilege, & leur a donné toutes les malédictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perverſité de leur naturel par la crainte, puiſqu'à ſa vue ils ne s'étoient point rendus à ſa douceur; jamais il n'y en eut de pareille: pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athenes pour la voir, ſi cela ſe pouvoit encore; car je me perſuade que j'au-

* Mad. de Rambouillet.

rois grande ſatisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le ſoleil ne pénetre point, & d'où la lumiere n'eſt pas tout-à-fait bannie. Cet antre eſt entouré de grands vaſes de cryſtal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui ſont auprès de ſon temple, pour lui produire ce qui lui eſt agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les perſonnes qu'elle aime; ſes regards ſur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres ſur les tablettes qui ſont dans cette grotte; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confuſion lui déplaiſant & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'eſt d'ordinaire éclatante que dans ſon courroux, lorſqu'elle lance les tonnerres; celle-ci n'en a jamais, c'eſt la douceur même. La dévotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon ſujet pour en parler; mais je ſuis aſſurée que je n'ennuverai point le Lecteur en parlant d'une choſe ſi adorable.

La divine Aminte ſa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princeſſe

du ſujet qui l'amenoit. La Princeſſe lui répondit que la Reine des Amazones l'ayant traité ſi obligeamment dans tout le cours de ſes affaires, elle ne pouvoit rien répondre ſans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, & lui fit ſavoir les propoſitions. La Reine manda que quelque égard que l'on dût avoir pour toutes les choſes dont Aminte ſe mêloit, la Princeſſe ne devoit rien écouter ſur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces perſonnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les enſevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de reſpect la réponſe de la Reine des Amazones, & fut ſatisfaite du procédé de la Princeſſe; car elle entendoit raiſon mieux que perſonne du monde.

Alors il y avoit en Syrie un Roi de Damas, * qui s'étant marié par une aventure bizarre à une Princeſſe des Celtes, envoya un Ambaſſadeur à la Princeſſe de Paphlagonie lui donner part de ſon mariage, à cauſe de la parenté qui étoit entr'eux. L'Ambaſſadeur lui contant com-

* M. de Thianges, de la Maiſon de Damas, qui avoit épouſé Mlle de Mortemart, déſignée ici ſous le nom de *Galathée.*

me la chose s'étoit passée, lui disoit que son maître voyageant comme un Chevalier errant dans un pays si éloigné du sien, rencontra cette Princesse qui avoit nom Galathée, & qu'à l'instant il en étoit devenu amoureux; aussi étoit-elle d'une exquise beauté. Son pere *, qui étoit Roi des Pictes, peuples des plus éloignés des Celtes, avoit beaucoup d'enfants, & elle n'avoit jamais été l'inclination de sa mere; de sorte que l'un & l'autre furent bien-aises de donner au Roi de Damas la satisfaction qu'il desiroit. Il la vit, il l'aima; le mariage fut résolu, & il l'épousa en vingt-quatre heures. Sa condition plaisoit à Galathée, l'extérieur de sa personne lui revenoit moins; & pour les bonnes & mauvaises qualités de son ame, elle ne les pouvoit connoître en si peu de temps. Elle eût bien desiré que la chose n'eût pas été si précipitée; mais je crois que la raison qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoissance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. † Ce Prince étoit jeune, bien fait, en grande estime, puissamment établi par les belles Charges qu'il avoit

* Le Duc de Mortemart.

† Mr. de Candale fils.

auprès du grand Empereur des Celtes,* & possédoit les plus belles maisons du monde, & dans le voisinage du pere de Galathée. Il commandoit pour lors les Armées de son pere, pour mettre à la raison quelques Villes qui s'étoient révoltées contre lui. Je ne sais si Galathée étoit fort assurée de l'épouser; mais la simple espérance qu'elle en avoit lui sembloit plus avantageuse que le parti qui se présentoit. Pour éloigner ce mariage, elle se servit de tous les moyens qui lui furent possibles. Voyant que tous lui avoient manqué, & étant devant celui qui étoit proposé pour recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient parents: je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu qu'au Concile de Trente; mais assurément il y avoit quelque regle dès ce temps-là que nous ne savons point. Comme on l'appelloit, elle surprit fort la compagnie, & son pere & sa mere plus que tout le reste. Je pense que l'époux ne le fut pas moins, car en Damas on n'est pas accoutumé à de semblables traits. Son pere & sa mere la gronderent, & tournant la chose en plaisanterie tâcherent de la faire prendre ainsi à sa Majesté Damasquine. Ce Prince

* Le Roi de France.

avoit fort peu de politesse, & il avoit si peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pu en prendre les mœurs. Quoique sa femme eût bien du regret à quittter son pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir son mari, qui lui faisoit honte, & s'il eût voulu s'en aller seul, elle en eût été bien-aise; mais il ne voulut pas. Ils partirent; & comme ils furent près de ses Etats, un Prince son beau-frere vint au-devant d'elle qui lui fit la révérence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, & ne le salua pas, quoique ce fût la mode du pays. Lorsqu'elle fut arrivée dans son palais, au-lieu de se montrer à ses sujets, elle se mit sur son lit avec son masque, & ne l'ôta point de tout le jour, même les jours suivants elle le mettoit souvent. Quand ses belles-sœurs la vinrent visiter, elles la trouverent sur un lit qui filoit sa quenouille. On dit qu'en Damas l'usage est d'aller mener les Dames, qui vous viennent voir, dans leur chambre. Galathée ne prit point cette peine. Se tournant vers ses belles-sœurs : *Vous êtes nées céans*, leur dit-elle, *vous en savez mieux les êtres que moi qui y arrive; c'est pourquoi allez en vos chambres, vous en savez le chemin.* Elle vécut dans ce Royaume les premieres années avec une

grande hauteur, n'en voulant apprendre, ni la langue ni les coutumes; cela fini, elle les apprit, & se fit aimer des sujets de son mari. Voilà la relation que l'Ambassadeur de Damas fit à la Princesse de Paphlagonie, qui eut plus de joie de la fin que du commencement de cette aventure, étant bien-aise de la satisfaction qu'avoit alors le Roi son cousin, & ayant été en inquiétude des peines qu'il avoit eues dans le commencement de son mariage. A la vérité on pourroit excuser la Reine sa femme de s'être ainsi masquée dans son avénement à la Couronne, parce que les Damasquines ont le regard rude, & possible craignoit-elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchassent le teint, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conserva toujours avec soin. Quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable; mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui causa bien du chagrin au Roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manege; se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à son cheval, qui l'emporta comme dans une carriere; il sautoit les hayes, les fossés & les buis-

ſons, & la Reine ayant eu peur tomba ſur des épines ; elle avoit oublié alors à mettre ſon maſque, & elle eut le viſage, la gorge & les bras un peu écorchés, elle en fut quitte pour cela. Mais puiſque nous ſommes ſur les Ambaſſades, il eſt bon d'ajouter encore une particularité qui ne ſera peut-être pas des moins conſidérables de cette hiſtoire Paphlagonique. Il revint un Ambaſſadeur extraordinaire, que notre Princeſſe avoit envoyé en grande diligence vers la Reine Uralinde *, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à ſon voyage, ce qui étonnoit fort toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ſes lettres qu'il partiroit au plutôt pour s'en revenir, & que le Royaume d'Uralinde n'étoit pas exceſſivement éloigné de Paphlagonie : enfin, à ſon retour la Princeſſe lui demanda le ſujet d'un ſi long retardement, & il lui dit, que le lendemain de ſon arrivée, il avoit vu la Reine, qui l'avoit reçu avec tous les honneurs poſſibles, & avec toutes les marques d'un grand reſpect, & d'une grande affection pour elle ; que le même jour elle lui avoit pro-

* Madame de Mongiat, de la Maiſon de Hurault de Chiverny.

mis de le dépêcher au plutôt, & de donner à la Princeſſe toute la ſatisfaction qu'elle pouvoit deſirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée; mais que depuis ce temps-là ayant ſollicité ſes dépêches & ſon audience de congé, on l'avoit toujours remis de jour à autre ſans lui en dire la raiſon : qu'enfin, avec bien de la peine, il avoit découvert que le jour de ſa premiere audience cette Reine ayant été jouer, (ce qu'elle faiſoit tous les jours) elle avoit perdu, & s'étoit miſe dans l'eſprit que l'Ambaſſade & l'Ambaſſadeur lui avoient porté guignon; de ſorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revînt depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre ſa bonne fortune par une ſeconde vue de ce viſage qui l'avoit choquée; & comme ſa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui cauſa le long retardement. Au bout de ce temps, la Reine ayant été preſſée au ſortir du jeu de l'expédier, elle avoit répondu : *J'y conſens, auſſi-bien je ſuis en malheur :* & dès qu'il avoit eu ſa réponſe, il étoit parti à l'inſtant. La Princeſſe le queſtionna fort de la beauté du pays, & de la demeure de la Reine. Il lui dit que le pays étoit fort beau, & que ſa maiſon étoit admirablement belle; mais que ſi quelqu'un y eût

voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faisoit mettre ces critiques-là en prison. La Princesse lui demanda si la maniere de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit semblable à celle de Paphlagonie; il répondit qu'il y trouvoit peu de différence, que cette Reine étoit toujours superbement vêtue, qu'elle avoit des assortiments de toutes sortes de pierreries d'une beauté extraordinaire; qu'elle avoit une affection fort vive pour les bijoux; enfin, que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art que des beautés de la nature. Il ajouta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant sa main à baiser, elle montroit son coude, ce qui l'avoit surpris d'abord; mais que le considérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté si extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raison. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été assez long-temps inutile pour chercher ce divertissement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie sur l'ajustement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu : Vraiment elle n'est pas toujours ainsi, elle est quelquefois quinze jours sans

changer de linge, avec une robe grasse, des rubans sales, les cheveux dans la même négligence, faute de se peigner ; & le tout de peur de changer sa fortune au jeu, son scrupule étant si grand qu'elle fait garder jusqu'aux épingles dont elle étoit vêtue le jour qu'elle a gagné ; & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute sa Cour seroit en consternation ; qu'au reste, c'étoit la meilleure femme du monde, & que ses peuples l'adoroient ; qu'elle étoit bonne & familiere ; qu'elle avoit beaucoup d'esprit, & l'avoit fort agréable dans la conversation. Il n'y a qu'au jeu, disoit le chef de l'Ambassade, où elle n'est pas toujours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait souvent manger avec elle ; car elle n'aime pas à garder sa gravité en mangeant. Sa table est servie magnifiquement ; mais, Madame, il y a bien des mêts dont Votre Majesté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Princesse ? Des gigots de moutons à l'ail, répondit l'Ambassadeur, des barberobert, des pigeons à la poivrade, des canards à la dodine, des pâtés froids, des pigeonneaux en compote, le tout fort poivré & assaisonné avec oignons ou échalottes ; & pour son fruit, des saucissons de Boulogne, & des

cervelas ; elle trouve que cela lui fortifie l'estomac, & elle me dit dans ma derniere audience qu'elle feroit d'avis que Votre Majesté s'en servît. La Princesse demanda quelle étoit sa boisson ordinaire ; l'Ambassadeur repartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le pays des Celtes, elle faisoit venir ses vins de ce pays-là, & vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux & de la Cioutat, qui étoient déja en vogue dès ce temps-là ; comme aussi, à ce que dit le même Ambassadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'est pas fort éloignée de celle-là ; & par la description qu'il en fit, tous les Auteurs qui ont traité cette Histoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût ; quelqu'éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit, elle en faisoit venir jusqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voisins des siens. Mais la Princesse continuant ses questions : Prend-elle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle à son Ambassadeur? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellents vins avec une rôtie de-

dans, & ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après-dînée de limonnade? Point du tout, elle ne mange même ni confiture, ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la Princesse, & toutes ces viandes si salées & si épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin, qu'elle but soudain pour se rafraîchir, & la suite de la relation acheva de dissiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à sa tête; car l'Ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la Musique, & le plaisir qu'elle prenoit à l'entendre: il dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eût voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette Reine eût toujours grondé. On sut encore par cette relation, que les dedans de sa maison avoient été tous renouvellés & changés par son ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent Ministre, rien n'est plus galant, plus commode ni plus superbe; mais elle a une fantaisie dont les plus sages de son Royaume sont fort étonnés; c'est qu'elle ne couche qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pour-

roient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux Officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoisonner; & cette charge est si considérable dans son Etat, qu'on ne la donne que pour récompense de grands services, & à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier Votre Majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a assuré qu'elle vous traiteroit à votre mode. La Princesse dit qu'il falloit attendre un temps favorable pour cela. L'Ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce pays-là la Reine des Amazones au printemps. La Princesse témoigna qu'elle seroit bien-aise de prendre le même temps pour visiter Uralinde; & congédiant l'Ambassadeur, lui fit connoître qu'elle étoit satisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme *l'autre* (on se souvient bien que *l'Amour* s'appelloit ainsi en Paphlagonie) régnoit dans tous les Etats voisins; mais cela se doit entendre : Qui est maître du cœur des Rois, & des Souverains, l'est toujours de tout ce qui est sous leur domination. On ne rencontroit sur la frontiere qu'Ambassadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que messagers qui portoient lettres

douces; mais on jettoit toutes ces lettres au feu ſans les lire, & l'on renvoyoit les Ambaſſadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princeſſe s'éveilla, & ouvrant ſon rideau, elle vit Diane qui fît force compliments & amitiés, pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, & pour la louer de la conſtance qu'elle avoit eue à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que cela méritoit qu'on la déïfiât, & que la choſe avoit été réſolue dans le conſeil de tous les Dieux; que ceux qui faiſoient vœu de virginité, s'adreſſeroient déſormais à la Princeſſe de Paphlagonie auſſi-bien qu'à Diane même, & que bien-loin d'être jalouſe des autels & des ſacrifices qu'elle lui ôteroit, elle ſe tiendroit honorée d'être aſſociée à elle, & d'être ſa compagne. La Princeſſe toute ſurpriſe, ne ſavoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit ſi naturelle, fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ſes chaſtes compagnes; & au-lieu qu'elle va chaſſant & errant dans les bois, attendu l'humeur ſédentaire de notre Princeſſe, il fut arrêté qu'elle demeureroit en

l'air dans une gloire fixe, ſans bouger de la même place; ſinon qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais eue, & plus encore s'il ſe pouvoit, comme Meluſine à Luſignan; enfin, être dans la gloire, c'eſt tout dire, & même davantage que ſi on particulariſoit; car on n'a point encore fait de deſcription d'une gloire immortelle. La gloire de Niquée eſt une choſe profane, & outre qu'elle n'eſt qu'une imagination de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparfaite idée.

Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie.

DIVERS PORTRAITS

Imprimés en l'année M. DC. LIX.

A

MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

AYant connu que Votre Altesse Royale s'étoit divertie à la lecture des portraits qui sont à la mode, même qu'elle s'étoit donné le plaisir d'en faire les plus agréables, & que nous lui devions ceux qui étoient d'un meilleur tour, j'ai cru que je renouvellerois ce divertissement en lui présentant ce recueil, qui est composé de ceux que j'ai pu choisir entre les meilleurs, & qui lui doit ce qu'il a de plus parfait. Si elle trouve mauvais que j'aye fait imprimer les siens, sans lui en demander permission, je lui en demande pardon à cette

heure, & je la supplie très-humblement de considérer que ce sont de ces crimes qui deviennent services dans l'exécution, & que ce que j'ai commis contre ses ordres ne lui peut déplaire maintenant, puisque par la suite ma désobéissance peut devenir capable de contribuer à son plaisir. J'ai connu ma faute quand je l'ai commise, mais j'ai cru que le succès la diminueroit avec le temps, que V. A. R. trouveroit une si grande approbation de ce qu'elle a écrit en se jouant, que l'encens ne lui plairoit pas moins, pour lui coûter si peu; même qu'elle verroit un jour avec joie, qu'elle devoit la meilleure partie de la gloire qui lui en reviendroit, à la témérité d'un serviteur que présentement elle accusera peut-être d'un zele inconsidéré. La plupart de ces choses étant tombées entre mes mains, je songeai, Mademoiselle, qu'elles se dissiperoient comme la plupart des papiers volants, ou qu'enfin elles tomberoient entre les mains des Libraires ignorants, (malheureux dernier destin des plus jolies choses:) mais en même-temps j'ai prévu qu'ils n'en prendroient pas le soin que mérite un ouvrage, qui, outre la grande part que V. A. R. y a elle seule, devoit sa naissance à tant de personnes considérables; & j'aimai mieux pour cet effet en prendre le

ſoin contre vos ordres, que de l'abandonner impitoyablement, par une obéiſſance un peu trop aveugle, à un commandement trop cruel. Je ſongeai que c'étoient d'aſſez illuſtres orphelins, qui méritoient d'être accueillis; que j'obligerois le Public de lui apprendre leur fortune, & dans un ſiecle peu favorable aux amateurs des belles-lettres, je ne me rendrois pas mépriſable au peu de partiſans qui en reſtent, de faire voir par ce noble exemple l'état qu'a fait d'un ſi louable amuſement une perſonne célebre tout à la fois par une érudition, & par une beauté auſſi illuſtre que la vôtre, & par tous les autres aventages qui peuvent diſtinguer une grande Princeſſe des perſonnes ordinaires, & lui aſſurer les plus certaines marques de l'immortalité. Car enfin, Mademoiſelle, qui eſt celui qui peut craindre quelque reproche d'une occupation qui a l'honneur de devenir la vôtre? Qui peut être touché des charmes des beaux-arts, & s'en retirer par le mépris qu'on en fait, après que V. A. R. les a comme illuſtrés par ſon exemple? Et qui peut par galanterie prendre le parti de l'ignorance, après la grande victoire que vous avez remportée contre elle en tant de rencontres? Ceux qui ſauront le peu de peine que ces productions

vous coûtent, les admireront encore bien davantage, & ce n'eſt pas une choſe que l'on puiſſe oublier en cette occaſion, ſans ſe rendre répréhenſible. Il ſeroit criminel, Mademoiſelle, de céler en ce lieu, que le plus long de ces ouvrages n'a jamais coûté à V. A. R. plus d'un quart d'heure, & que l'activité & la fécondité de votre eſprit n'en trouve point qui la puiſſent ſuivre. Ne valoit-il pas mieux, Mademoiſelle, ſe priver d'une approbation que vous ne m'auriez pas accordée, que d'ôter au Public tant d'illuſtres marques de ce que je dis? Et ne vaut-il pas mieux que criminel par le zele que j'ai de faire un préſent ſi conſidérable à toute la France, je l'intéreſſe à vous demander pour moi le pardon d'un crime que je n'ai commis que pour votre gloire & pour ſa ſatisfaction? Sans doute, ſi la renommée des Auteurs peut donner quelque mérite à leurs ouvrages, que ne doit attendre celui-ci, quand on jettéra les yeux ſur les excellentes qualités & ſur les grandes louanges qui ſont dues aux Belles qui ont voulu s'intéreſſer dans ce travail? Madame la Princeſſe de Tarente & Mademoiſelle de la Trimouille s'en peuvent attribuer l'invention, & elles ont V. A. R. pour témoin qu'avant qu'on parlât encore de ces

ſortes de productions en France, elles avoient déjà fait leurs portraits d'une maniere qui l'avoit excitée à s'appliquer aux autres, où elle a ſi bien réuſſi depuis ; & je crois que je ne puis paſſer cela ſous ſilence, ſans me rendre coupable envers l'affection que V. A. R. a toujours témoignée à ces Princeſſes, & à toute leur illuſtre Maiſon, qui a l'honneur de lui être jointe par une alliance ſi proche, & dans laquelle le mérite des perſonnes ſoutient ſi dignement la grande nobleſſe du ſang. Madame la Ducheſſe de la Trimouille fit ſon portrait peu de temps après ; & ce bel ouvrage qui a couru toute la France, & en a été l'admiration, a été, avec celui de V. A. R. qui fut fait en même temps, le modele le plus parfait que ſe ſoient propoſé ceux qui en ont voulu faire depuis. Mais bien que par conſéquent, & comme il paroît par ce Livre même, on leur doive beaucoup de portraits rares & conſidérables, par ceux qu'ils repréſentent, ou par leurs auteurs ; je puis dire, (& le ſuccès l'a bien fait voir par la grande quantité de mauvais ouvrages qui ſe ſont expoſés effrontément au jour ſous de ſi celébres Guides) qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de vouloir ſuivre V. A. R., & encore moins de

l'imiter. Je puis dire auſſi qu'il falloit avoir avec les grandes & excellentes qualités de Madame la Ducheſſe de la Trimouille, un eſprit & un ſens de la Maiſon de Bouillon, pour faire un Ouvrage qui, ſans flatterie, pût reſſembler au ſien. Ce n'eſt pas dans ſon Portrait qu'il faut admirer ce qu'elle écrit, c'eſt dans ſa perſonne, où les grandes qualités jointes aux plus agréables, font voir l'adorable union d'une vertu toute héroïque avec toutes le graces de l'eſprit, & avec toute la capacité qu'on peut acquérir. L'eſtime que V. A. R. fait d'un auſi grand mérite que le ſien, en eſt une preuve bien plus forte que tout ce que j'en puis dire. Je n'entreprendrai pas non plus d'élever toutes les perſonnes qui ont voulu ſe donner part dans ce livre : leur panégyrique excéderoit facilement la grandeur de ce Livre même. V. A. R. la premiere n'en eſt pas encore aux bornes qui doivent ſervir de limites à ſes grandes actions, & il faudroit ſe ſentir plus de force que je n'en trouve en moi, pour oſer entreprendre d'en parler. Je ne prétends que de faire connoître la perpétuelle admiration où m'engagent tant de merveilles, & de prendre cette occaſion de vous proteſter

que je ſuis avec tout le reſpect & toute la vénération poſſible,

MADEMOISELLE,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur.

L'IMPRIMEUR
AU
LECTEUR.

IL paroît assez par l'Epître précédente que ce Livre n'est autre chose que le Recueil que Mademoiselle avoit fait faire, tant des Portraits qu'elle avoit faits elle-même, que de beaucoup d'autres qui ont été composés par des plus considérables personnes de la Cour. Ç'a été pour ton contentement, Lecteur, qu'ayant trouvé moyen d'avoir ce Recueil, on l'a copié sans qu'elle le sût; & qu'enfin on s'est résolu de le mettre au jour. On n'y a osé rien changer pour le reste. Ces Portraits apparemment y ont été mis dans l'ordre qu'ils ont été faits; & quoique les rangs y soient mal observés, on a mieux aimé les laisser dans cet ordre, que de porter une main profane à une chose qui doit être consacrée par l'élevation & par le mérite de son Auteur. C'est pour cela même qu'on laisse encore la Préface qui suit, & qui parle du dessein qu'on a eu en faisant ce Livre. Reçois-le comme une chose qui n'a été entreprise que pour ton divertissement, & pour satisfaire à la curiosité de ceux qui ayant parler quelque jour de la fantaisie qu'on a eue de faire ces Portraits, en voudront savoir l'origine. Adieu.

MAdemoiſelle étant à Champigny, Madame la Princeſſe de Tarente & Mademoiſelle de la Trimouille la vinrent viſiter. Elles lui parlerent de certains Portraits qu'elles avoient vus en Hollande, & ſur leſquels elles avoient fait les leurs. Mademoiſelle eut curioſité de les voir, à quoi elles ſatisfirent; ce qui lui donna auſſi envie de faire le ſien. Il fut penſé & écrit en un quart d'heure, comme il eſt aiſé de le voir, & plus aiſé encore de le croire à ceux qui la connoîtront: car les Perſonnes dont l'eſprit va auſſi vîte que le ſien, ſont rarement les choſes à deux fois; & bien qu'elles ſoient mal dès la premiere, il vaut mieux les laiſſer de la ſorte que d'y rien changer, les graces naturelles ſe découvrant d'autant mieux, qu'elles ſont dégagées de tout artifice. Mademoiſelle ayant donc fait ſon Portrait, & pluſieurs ayant ſuivi ſon exemple, elle eut en fantaiſie de faire faire un Recueil de ceux qu'elle avoit vus; & parce que quelques-uns, dont on voit ici les Portraits, n'en ſont pas les auteurs, l'on a jugé à propos de mettre les noms de ceux qui les ont écrits, & les lieux mêmes où ils furent faits, pour ſatisfaire mieux à la curioſité de Mademoiſelle, & pour inſtruire ceux qui trouveront dans cent ans ce Livre dans les armoires de Saint-Fargeau, pour leſquelles il eſt fait.

I.

Portrait de Madame la Princeſſe de Tarente, fait par elle-même à la Haye 1656.

Comme il n'y a perſonne qui ne ſoit accuſé de l'amour de ſoi-même, quoique les uns plus, & les autres moins, & qu'il nous porte d'ordinaire à nous conſidérer avec des yeux préoccupés, qui ſe trouvent toujours plus diſpoſés à nous faire grace qu'à nous rendre juſtice, je veux eſpérer au jugement favorable de mes amis, (car celui de ceux qui ne le ſont pas m'eſt indifférent) ſi je tombe en la même faute en oubliant quelques-unes des miennes, ou ſi je m'attribue quelque bien que je n'ai pas, dans le portrait que je vais faire, beaucoup plutôt pour ne pas paroître bizarre, que pour eſpérer aucun avantage de la connoiſſance que je leur donnerai de moi-même; & quand ils m'auront promis qu'ils ne m'en aimeront pas moins, je leur dirai que je ſuis grande, la taille ni des mieux ni des plus mal faites, ni fort libre, ni extrêmement contrainte. Je pa-

rois plus déliée que je ne la suis en effet ; parce que j'ai le corps rond, le dos fort droit, les épaules plates, quoiqu'un peu hautes, le port d'une personne de condition, la démarche assez raisonnable, la tête grosse, le visage trop long, & d'un désagréable ovale, le teint gros & fort brun, le front beaucoup trop haut & trop avancé, les yeux noirs, peu ouverts, ni grands, ni petits, ni beaux, ni laids, mais assez doux ; le nez grand & aquilin ; la bouche, quoique pas des plus grandes, néanmoins laide & trop plate ; les levres rouges, les dents pas des mieux arrangées, & point assez blanches, mais saines & nettes ; le visage presque point coupé ; les cheveux extrêmement fins & d'un fort beau cendré ; la gorge pleine, assez bien formée sans pli, peu de sein ; les bras & la main qui n'ont que les doigts de bien faits, trop maigres, encore que j'aye beaucoup d'embonpoint ; la jambe & le pied bien faits, sur-tout quand je prends soin de me bien chausser. Je crois n'avoir ni bonne mine, ni mauvaise grace, & l'un & l'autre se peuvent souffrir. J'ai trop peu de dévotion, dont je demande souvent pardon à Dieu, & qu'il me fasse la grace de mieux vivre, afin de bien mourir. Je ne manque pas tout-à-fait de connoissan-

ce; mais je ſuis ſi peu ſatisfaite de mon peu d'eſprit, que je trouve que celui que j'ai n'en mérite pas le nom; nulle ſolidité, & encore moins de vivacité, plus de jugement que de prudence. J'ai beaucoup de tendreſſe pour mes véritables amis; mais cette qualité leur ſera toujours plus facile à perdre qu'à gagner auprès de moi, étant extrêmement délicate en gens, & plus qu'il ne paroît, parce que j'ai affecté toute ma vie une civilité ſi générale, & elle m'eſt ſi ordinaire, que ceux qui ne me connoiſſent pas la prendroient bien ſouvent pour une bienveillance particuliere. L'amitié que j'ai pour mes parents en général eſt moins forte que celle que j'ai pour mes amis, & leurs intérêts me ſont ſi chers que je les préfere aux miens propres; je les ſers avec plaiſir, & leur perte me touche ſenſiblement. Mais comme je ſuis naturellement beaucoup méfiante de moi-même, auſſi-bien que d'autrui, me connoiſſant comme je fais, il ne leur faut pas moins de temps que d'adreſſe pour me bien perſuader qu'ils en ſont; car je ne le crois pas légérement, quelque mine que j'en faſſe. Je ſais auſſi bien haïr qu'aimer, & ſuis plus curieuſe que patiente, quoique je cache aſſez bien tous les deux. Je ſuis trop bonne, & par-

donne quelquefois avec trop de facilité. J'ai beaucoup de mémoire, & par conséquent je n'oublie point ; mais elle ne me sert qu'à me rendre malheureuse, puisqu'elle me représente continuellement tous les fâcheux accidents de ma vie, qui se trouvent en beaucoup plus grand nombre que les bons. Je me résous fort difficilement ; mais j'exécute fort promptement. J'ai une timidité si importune, qu'elle ne se contente pas de me faire rougir à tous moments ; mais elle me rend si interdite par fois, que j'en parois stupide : la gravité & le sérieux me seyent incomparablement moins mal que l'enjouement, qui n'est nullement mon personnage. Mon premier abord est assez engageant, & promet plus que je ne saurois effectuer. Je me pique tout-à-fait d'être complaisante, mais non pas jusques à la flatterie. Je ne suis pas ingrate, & la reconnoissance trouve toujours lieu chez moi, & j'aime sans contredit mieux que l'on m'ait de l'obligation, que d'en avoir aux autres : ce n'est pourtant pas par gloire, n'en étant point du tout capable. Je hais si mortellement la moquerie, & ses auteurs, que je n'appréhende point de tomber en ce vice. Je déteste la menterie, & maudis la médisance, quelque spirituelle

qu'elle puiſſe être, je n'y prends point de plaiſir, fût-elle de mes plus mortels ennemis, auxquels je rends toujours le plus de juſtice qu'il m'eſt poſſible, en ne célant point les bonnes qualités dont je les crois en poſſeſſion, & cela pour l'amour de moi-même ſeulement. Je me ſais contraindre ſans être politique, encore n'eſt-ce point en toutes ſortes de rencontres. L'intérêt n'a nul pouvoir ſur moi. Je ſuis extraordinairement ſenſible, mais ſans comparaiſon plus à la douleur, qu'à la joie. Je crains plus le mépris que la mort, & je pardonnerai ſans contredit le dernier plutôt que le premier, dont j'aurois peine à revenir jamais, ſi j'en étois bien perſuadée. J'ai paſſé toute ma vie pour intrépide, mais à préſent je connois mieux le péril, quoique je ne manque point de courage, & je m'en trouve ſuffiſamment pour entreprendre des choſes, non-ſeulement difficiles, mais qui rebuteroient une infinité d'autres. J'ai une averſion horrible pour tout ce qui eſt poltron, ayant le cœur ſi bien placé qu'il ne démentira jamais ma naiſſance. Je ſuis incapable de toutes ſortes de lâchetés & de baſſeſſes, principalement de celles qui ſont ſuivies de quelque trahiſon; & en ce rencontre, comme en pluſieurs autres, je ne ferois à autrui que ce que je vou-

drois m'être fait à moi-même. L'inclination a beaucoup de pouvoir ſur moi, & l'emporte bien ſouvent par-deſſus la raiſon, qui ne laiſſe pourtant pas de reprendre ſa place à ſon tour. Je ſuis ferme en mes réſolutions juſqu'à l'opiniâtreté. Je n'aime point à être contredite des perſonnes qui me ſont ſuſpectes; encore moins corrigée de ceux qui ne ſont pas de mes amis : car comme je trouve tout bon de ceux qui le ſont, je prends les corrections & les avis des autres pour autant d'inſultes & de reproches, & je ne le leur puis diſſimuler, ayant trop de ſincérité. J'aime les généreux, & tâcherai toujours de les imiter. Je ne m'attache pas trop à mon opinion, & je m'en rapporte volontiers à ceux dont je l'ai fort bonne. On m'accuſe d'être un peu prompte; mais comme j'ai déja avoué que je ſuis ſenſible au dernier point, ce nom ici m'appartiendroit avec plus de juſtice que le premier. Je ne ſuis point ambitieuſe, & craindrois fort de la devenir, puiſque l'ambition n'eſt point ſans inquiétude, & que j'aime le repos ſans être pareſſeuſe. J'enrage d'être ignorante, & n'ai que cette conſolation, qu'il n'a pas tenu à moi que ne je fuſſe plus habile. Mon humeur eſt inégale, & j'en accuſe mon tempéra-

ment, lequel, quoique naturellement gaî, s'eſt néanmoins ſi fort laiſſé corrompre par divers fâcheux accidents, que je puis paſſer préſentement avec vérité pour une des plus mélancoliques perſonnes du monde. Je ſuis triſte, beaucoup plus rêveuſe, & la plupart du temps diſtraite à ne ſavoir que dire. Je n'aime pas tant la parure que j'ai fait, quoique je ne la haïſſe pas encore. Je préfere la propreté en habits à la ſomptuoſité, & je me plais aſſez à me mettre fort proprement, en quoi je réuſſis moins mal, qu'au deſſein de réparer par l'art & l'adreſſe ce que la nature m'a refuſé. Les grandes fêtes ne m'embarraſſent point; & ſi je ne ſuis pas faite pour elles, elles le ſont pour moi, puiſqu'elles me divertiſſent. La Cour, le grand monde, & ſur-tout la Comédie me plaiſent fort; mais je n'y voudrois pas paroître pour augmenter ſimplement le nombre. J'écris mieux que je ne parle, & on ne peut pas s'acquitter plus médiocrement du dernier que je fais. Cela n'empêche pas pourtant qu'une converſation jolie & ſpirituelle me touche extrêmement, pourvu que toute raillerie piquante en ſoit bannie, & qu'elle n'intéreſſe point ma réputation, de laquelle je ſerai toujours ſi ſoigneuſe, que je me priverai de tou-

tes chofes pour la conferver. On ne m'accufe pas d'être trop mal-adroite. Je n'ai jamais fouhaité du bien & des richeffes que pour fatisfaire mon humeur libérale, ne prenant en rien tant de plaifir qu'à en faire, & à donner. Je ne puis jamais me fier en ceux qui m'ont trompée une fois en ma vie, & je ne me défends pas abfolument d'être un peu vindicative en certaines rencontres. Je trouverois même la vengeance fort douce ; mais je n'y voudrois pas contribuer moi-même. Tous les changements du monde m'inquietent, & une vie folitaire a autant de charmes pour moi, pour peu que j'y fois accoutumée, que le grand monde. Je m'occupe avec plaifir aux ouvrages de celles de mon fexe, & ne hais nullement la chaffe. Enfin, je trouve que peu de chofes me font véritablement indifférentes, au moins en certains temps, & je fuis fi peu hypocrite, que mon vifage découvre prefque toujours les fentiments de mon cœur, fans que ma bouche s'en mêle. Je ne dis point ce dernier, croyant me louer par-là ; mais je ferois confcience de céler quoi que ce foit, de tout ce dont je me fens coupable, & me foumets enfuite à votre cenfure.

II.

Portrait de Mademoiselle de la Tremouille, fait par elle-même.

Bien que je fois perfuadée que j'ai beaucoup plus de défauts que de bonnes qualités, je ne laifferai pas d'exécuter le deffein que j'ai pris de faire mon portrait, afin de me faire connoître à mes amis le plus particuliérement qu'il me fera poffible; car je ne veux point les tromper dans la bonne opinion qu'ils pourroient avoir de moi, ni leur donner fujet de fe repentir de m'avoir trop légérement promis leur amitié. Je leur dirai donc que j'ai la taille moyenne, & affez groffiere, la mine nullement relevée, la phyfionomie ni fpirituelle ni ftupide, la grace ni bonne ni mauvaife, peu de difpofition pour la danfe; la gorge blanche, mais fort mal faite; les mains paffablement belles, & fort mal adroites; les bras fort laids & beaucoup trop courts; le tour du vifage trop long, & affez bien fait par le bas; les yeux fans aucune vivacité, mais du refte affez raifonnables, s'ils n'étoient pas extraordinairement battus; la bouche ni belle ni laide, ni fort

pâle ni fort rouge, la levre de dessus un peu trop avancée; le menton fourchu; le nez gros, sans être choquant; le teint ni beau ni laid; les dents mal arrangées, & nullement blanches; les cheveux châtain-clair. Je n'ai l'esprit ni vif ni plein d'expédients. Je suis autant ignorante qu'on le sauroit être; ma mauvaise mémoire en est la cause, qui ne m'a jamais pu permettre d'apprendre que fort peu de choses, & qui m'a toujours fait oublier le peu même que j'avois appris. Pour ce qui est du jugement, je n'en manque pas. Je me gouverne fort par la raison, & je puis dire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus aise qu'on lui dise ses défauts, & qui témoigne plus le souhaiter. Mon humeur est sincere & franche, & je puis dire qu'elle l'est jusqu'à l'excès; car j'avoue qu'il seroit nécessaire que je fusse quelquefois plus dissimulée que je ne suis : mais c'est une chose de laquelle je ne puis venir à bout, & pour quoi j'ai une furieuse aversion, aussi-bien que pour la flatterie, dont je ne me saurois jamais aider; & la peur que j'ai qu'on ne m'en accuse, me fait souvent être moins complaisante que je ne devrois l'être. Je suis si éloignée de la promptitude, qu'il ne m'est jamais ar-

rivé de m'emporter contre qui que ce ſoit; & quand on m'a donné un juſte ſujet de me fâcher, je témoigne ſi peu ma colere, que perſonne ne la ſauroit remarquer que par mon ſilence; mais pour ce qui eſt de cette ſorte de dépit qui ne s'attaque à perſonne, & qui n'eſt qu'une certaine impatience vive & prompte de voir que les choſes ſe font ou ſe diſent autrement qu'il ne faut, je la cache avec plus de peine, & n'en ſuis pas ſi maîtreſſe que je devrois. Je parois moins tendre que perſonne, & cependant on ne peut pas aimer plus ſincérement que je fais ceux qui ont de la bonté pour moi, ni les ſervir avec plus de joie; & ce m'eſt un ſenſible déplaiſir d'en entendre dire du mal, & de n'oſer prendre leur parti. Je fais fort difficilement connoiſſance, & je m'imagine que ce qui en eſt cauſe en partie, eſt l'indifférence que j'ai pour la plupart des perſonnes; ce qui fait que je m'ennuye preſque par-tout, & que quand je me trouve dans une compagnie où je ne me plais pas, je ſuis inſupportable à tous ceux qui la compoſent, tant je deviens chagrine & diſtraite : ce qui ſe peut auſſi-tôt connoître à mon viſage, qui change à vue d'œil. Mon tempérament panche beaucoup plutôt du cô-

té de la mélancolie que de la joie, à laquelle je ſuis moins ſenſible qu'à la douleur, que je ſupporte pourtant avec aſſez de modération. Il n'y a perſonne au monde qui ſoit ſi ferme dans ſes réſolutions que moi : auſſi eſt-il vrai que je ne les prends jamais légérement, & ſans y avoir bien penſé. Je ne ſuis nullement biſarre ni aiſée à fâcher, mais aſſez vindicative, & incapable de me laiſſer gouverner. Je parois plus mépriſante que je ne la ſuis en effet, parce que j'ai l'abord extraordinairement froid & peu cherchant; mais ce n'eſt ni par la gloire, ni par inimitié, qui ſont des défauts dont je ſuis tout-à-fait éloignée, auſſi-bien que de cette ambition incommode, qui conſiſte en un deſir immodéré de s'agrandir. Je ne me contente pas de n'être pas vaine, je paſſe dans l'autre extrêmité, & j'ai tant de défiance de moi-même, que cela augmente beaucoup ma timidité naturelle, bien qu'elle ſoit ſi grande qu'on me peut faire rougir quand on veut. Je ne ſuis pas ſoupçonneuſe, mais je ne ſaurois me défendre d'être un peu curieuſe : je ne le témoigne pourtant pas, parce que j'enrage quand on refuſe de me dire les choſes que je voudrois ſavoir. Je ne me fais point de fête, & j'affecte ſouvent d'igno-

rer des intrigues & des choses que je sais. J'aime extrêmement à dormir. Le mensonge est un vice que j'ai tout-à-fait en horreur, aussi-bien que l'ingratitude : à mon opinion, l'un & l'autre ne peuvent loger que dans une ame basse, & indigne de l'estime des honnêtes gens. J'ai trop peu de dévotion, & je reconnois fort bien que je ne fais pas mon capital du service de Dieu, & que je ne prie pas avec assez de soin. Je n'ai point ce brillant & ce vif qui divertit les compagnies : il n'y a rien qui me choque plus que les afféteries & les grimaces. La galanterie me déplait infiniment, & j'aurai toujours pour but de le témoigner dans toutes mes actions. J'ai beaucoup d'aversion pour la parure, & ne tiens point de temps plus mal employé que celui que l'on met à s'ajuster. Il est vrai que la négligence que j'ai pour cela est excessive. J'aime la liberté & la commodité sur toutes choses, & suis ennemie jurée de la contrainte & des complaisances. Une des choses qui me touche le plus, est une conversation jolie & spirituelle, exempte de toutes sortes de médisances & de railleries piquantes : je ne les puis souffrir, non plus que les personnes qui prennent plaisir à rompre en visiere, & peut-être suis-je un peu trop

délicate ſur ce chapitre. J'ai la derniere fidélité pour mes amis, & je garderois le ſecret qu'ils m'auroient confié, quand bien ils voudroient rompre avec moi. Je ne m'emporte point de telle ſorte contre mes ennemis, que je ne ſois toujours en état de leur faire juſtice. Je n'ai pas moins d'averſion pour l'hypocriſie, l'artifice & la diſſimulation. Je ne parle ni bien ni mal, mais beaucoup trop vîte; mon ſtyle de lettre eſt fort commun, & je n'écris que lorſque je ne m'en puis diſpenſer. J'ai trop peu d'application pour les choſes qui ne me concernent pas; mais je fais beaucoup de réflexion ſur mes actions. J'aimerois aſſez le bien & l'abondance; mais ce deſir ne procede principalement que de l'envie que j'aurois d'en faire part à pluſieurs. Je ſuis ſi aiſée à ſervir, que l'on m'accuſe de trop d'indulgence pour les perſonnes qui ſont auprès de moi. Je me vante de connoître aſſez-tôt ceux que je fréquente.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai de moi-même; c'eſt aux autres à juger ſi je me fais juſtice ou grace.

III.

Portrait de Madame la Duchesse de la Tremouille, fait par elle-même.

Puisque la suffisance d'un Peintre dépend principalement de bien faire ressembler un portrait à son original, on ne sauroit douter que ce ne soit le but que je me propose, dans le dessein que j'ai de faire ici le mien. Son ébauche vous apprendra, qu'étant jeune je passois pour n'être ni fort belle ni fort laide, & pour avoir plus d'agrément que de beauté. J'avois les yeux petits, un peu penchants aux deux bouts, d'un beau bleu, & assez vifs; le nez fort laid, la bouche petite, & les levres fort rouges, le teint beau, le tour du visage entre le rond & l'ovale, le front trop grand, les cheveux d'un blond châtain, fort déliés & assez longs; & pour la taille, je l'avois des plus belles, soit en sa forme, soit en sa hauteur. Je n'étois ni maigre ni grasse; mais ayant plus de penchant vers la maigreur que vers l'embonpoint. Voilà ce qui se peut dire du passé; il faut le retoucher, pour en faire voir le changement. La

taille que j'avois belle, s'eſt courbée par l'âge & par ma négligence ; mon teint qui étoit blanc & délié, s'eſt jauni par mes maladies ; mes dents qui étoient aſſez blanches, ſe ſont noircies ; le blond de mes cheveux s'eſt blanchi, & la petite-vérole a achevé la laideur de mon nez. Une perſonne qui conſulteroit plus ſoigneuſement ſon miroir que je ne fais le mien, en diroit peut-être davantage. Il me ſuffit que ce ſont les principaux traits, & fort fidélement repréſentés, & il eſt temps de paſſer à la deſcription des choſes plus eſſentielles.

J'ai l'eſprit aſſez fort & pénétrant, mais peu vif, & ſans aucun brillant ; la mémoire ſi diminuée, qu'il ne m'en reſte que pour me ſouvenir du bien que l'on me fait. J'écris mieux que je ne m'exprime, & je me ſens exempte de beaucoup de foibleſſes qui ſont comme naturelles aux femmes. Je cede difficilement à la force, mais volontiers à la raiſon ; je m'attache fort au ſolide, je donne peu aux apparences ; & ſi ma ſanté répondoit au reſte, je me ſentirois aſſez capable des ménagements qui me ſeroient commis. Ma volonté va droit au bien, mes inclinations m'en détournent quelquefois. Mes premiers mouvements ſont prompts & rudes,

mais ils ne vont pas loin ; auſſi partent-ils plutôt d'impatience que de colere, à laquelle je ne me ſens avoir nulle pente. Ce n'eſt pas que le reſſentiment des injures ne ſoit aſſez vif en moi ; mais je le modere par la crainte de faire du bruit ſans effet, qui eſt un procédé pour lequel j'ai beaucoup d'averſion.

J'ai toujours craint plus que la mort de faire aucune tache à ma réputation, & mon humeur a toujours été ſi éloignée de la galanterie, que je n'ai jamais eu beſoin de la combattre ; mais quand il en auroit été autrement, j'ai tellement fait un capital d'être véritablement ce que je voulois paroître, que je n'aurois rien épargné pour parvenir à ce but, & en cela ma phyſionomie n'a pas dementi mes inclinations. J'ai pris peu de ſoin à m'ajuſter, & en mes habillements j'ai toujours également plaint le temps & la dépenſe, & je ne me ſuis jamais regardée en mon miroir, qu'avec cette penſée, que dans peu d'heures je déferois tout ce que je faiſois : je me contentois que mes habits fuſſent propres & modeſtes, & j'étois bien-aiſe qu'ils dévançaſſent mon âge, plutôt que d'en être devancée. J'ai moins aimé la lecture que je ne fais préſentement ; & les Livres qui ſont les plus ſelon mon goût,

après ceux de dévotion, ce font ceux qui reglent les mœurs par les exemples & par les préceptes. La lecture des romans m'a toujours été infupportable, parce qu'ils n'apprennent que ce que je voulois ignorer.

Je n'aime l'oifiveté ni en autrui ni en moi; l'une me donne du dégoût, & l'autre du chagrin; & c'eft ce qui m'a le plus porté au jeu; car ce que j'y hafarde fait bien voir que je ne l'aime pas comme jeu, mais comme un moyen qui m'ôte l'ennui de ne rien faire.

Je me plais fort en la compagnie de gens d'efprit; mais fur-tout de ceux qui s'attachent au bon fens & à la raifon; toutes les fineffes & les fubtilités qui s'en éloignent, me font de mauvais goût.

Je n'ai nul favoir, & ne fais que ce qu'on ne peut ignorer fans honte.

J'entends la raillerie affez pour ne me piquer pas mal à propos de celles qui s'adreffent à moi. Je crains fort de me commettre, & condamne l'humeur de ceux qui aiment à rompre en vifiere; néanmoins je la tolérerois fi elle ne s'adreffoit qu'à des perfonnes préfomptueufes, ennemies de la correction, & ignorantes de leurs défauts : ce que je blâme fi fort en autrui, qu'inceffamment j'y fais des ré-

flexions, & ne vois jamais faillir perſonne, que je ne me tâte pour ne me croire pas innocente des fautes dont je reconnois les autres coupables, & pour éviter ſur-tout l'erreur de ceux qui attribuent à la vertu ce qui vient du vice, n'y ayant rien où j'apporte tant de ſoin qu'à me bien connoître.

J'aime fort ma commodité, & peut-être trop peu celle d'autrui : les compliments & la contrainte, ce ſont mes fléaux, & ne trouvent de place en moi qu'aux dépens de mon amitié & de mon eſtime.

Je me ſens le naturel plus tendre que je ne le fais paroître, & ſur-tout vers mes proches; mais j'avoue qu'il eſt moins étendu qu'il ne devroit être, & que ma charité s'arrête quelquefois où elle devroit paſſer.

Je ne me ſens pas ſenſible au mépris; mais cela peut venir de ce que je ne crois pas le mériter.

Ceux qui me connoiſſent peu, me croyent glorieuſe, parce que mon abord eſt froid & peu careſſant, & que ma réputation ne m'ôte rien de l'ambition que l'on me fait être naturelle; mais la vérité eſt que je hais fort la ſotte gloire.

Je dis la même choſe de la flatterie, & ſens autant d'averſion pour elle que j'ap-

plaudis à la complaiſance; & ſi je ſuis quelquefois chiche de la mienne, c'eſt qu'elle ne s'excite que par un degré d'eſtime dont je trouve peu de perſonnes dignes, & en cela j'avoue que j'y ſuis trop délicate.

Je hais la menterie comme un vice bas & de valet; mais je ne ſaurois dire ſi cette haine m'eſt naturelle, ou ſi elle me vient de l'éducation que j'ai reçue d'un pere qui nous en a toujours imprimé l'horreur avec tous les ſoins imaginables; & cela a pris de ſi fortes racines en moi, que j'apperçois dans mes recits une affectation à exténuer plutôt les choſes qu'à les groſſir, quand elles paſſent pour aſſez extrordinaires.

Je ne me ſens point de pente à la médiſance, & je la ſouffre avec peine, ſi ſa délicateſſe n'aide à la faire digérer. J'ai toujours en moi une extrême timidité, & ſans elle j'aurois profité de mille occaſions que la poſture où j'étois à la Cour me préſentoit à toute heure pour l'avantage de ma Maiſon & de ma perſonne.

Mon humeur eſt franche, je ne retiens que ce que la prudence m'empêche de faire éclater; & une des choſes que je ſouhaiterois avec le plus de paſſion, ce ſeroit de trouver une perſonne également amie &

raiſonnable, qui voulût établir avec moi ce commerce de nous dire auſſi librement nos mauvaiſes qualités que les bonnes, & d'être aſſurée d'une fidélité entiere à ne nous en rien cacher; car j'aime en mes amies de la vérité, & non de la flatterie.

Je garde mieux un ſecret qui m'eſt confié, que les miens propres.

Je donne ma confiance à qui me donne la ſienne, & que je ſais capable d'en bien uſer.

Je ſuis conſtante & ferme en ce que je promets, & mes amis peuvent s'aſſurer que j'ai pour eux la derniere fidélité, & que rien ne me touche plus ſenſiblement que le plaiſir de les obliger.

Je rends l'équité autant que je puis, & qu'elle m'eſt connue, & loue volontiers ceux qui en ſont dignes.

Je ne ſuis point envieuſe des graces méritées; mais j'en ſouffre avec peine l'injuſte diſtribution.

Je ſupporte facilement les fautes de mes domeſtiques, quand elles ne procedent ni d'infidélité, ni de défaut d'affection; je les demande doux, & aimant la correction, & qu'ils attendent de moi leur récompenſe, quand même je n'en ſerois jamais ſollicitée par eux.

Je fais un jugement assez juste de l'humeur & de la portée de l'esprit de ceux avec lesquels j'ai quelque commerce, & je pourrois assez facilement séparer le bien du mal, & me servir utilement de l'un, & me garantir des effets de l'autre.

Je ne suis ni méfiante ni soupçonneuse, ni bisarre, ni moqueuse; mais assez curieuse & dépite: mon humeur est égale & sans emportement, ayant plus de penchant vers la gayeté que vers la tristesse: aussi étois-je née fort saine, & d'un bon tempérament; mais divers déplaisirs, & le soin de beaucoup d'affaires, ont prévalu sur l'un & sur l'autre, & m'ont rendue sujette à beaucoup d'incommodités.

J'apporte une extrême application à tout ce que je fais, & je m'y donne toute entiere.

Je ne m'éloignerois pas du faste & de la dépense, pourvu qu'ils eussent des fondements solides, sans quoi je les improuve totalement.

Je ne me sens pas libérale au point que beaucoup le sont; mais je ne suis pas aussi dans une avarice choquante.

Mon intérêt ne me fera jamais rien faire contre mon honneur & ma conscience; mais cela à part, je le cherche où je puis, & n'y épargne rien.

J'oublie facilement les offenses qui me sont faites, quand je les sais suivies d'un véritable répentir. L'ingratitude est celle qui s'efface le plus difficilement de ma mémoire; aussi est-ce un vice bas, & qui ne peut loger que dans des ames extrêmement lâches, & dont on ne voit que peu de personnes se répentir; mais ce qui me choque le plus, c'est quand il arrive que mes bonnes intentions sont mal interprêtées, & que je reçois des reproches d'où j'aurois à attendre des remerciements.

La passion où j'ai le plus de pente, est celle de l'ambition : néanmoins j'y mets autant que je peux cette borne, de ne la pousser que par de bons & légitimes moyens, & je puis assurer qu'elle ne se termine point en ma personne, & que son objet principal est la maison où je suis entrée.

Quant à ce qui est de la piété, je m'y trouve fort défaillante; mais néanmoins avec des sentiments fort épurés pour le service de Dieu, & une résolution ferme de les préférer à tous les avantages de la terre.

IV.

PORTRAIT de Mr. le Prince DE TARENTE, fait par lui-même.

JE suis si persuadé que personne ne me connoît si bien que moi-même, que quand mon portrait ne paroîtroit ressemblant à tous ceux qui le verront, je ne puis m'empêcher de m'en juger un très-fidele peintre, & de croire que j'ai la tête bien proportionnée, couverte de cheveux blonds en bon nombre, tirant sur le cendré, ni frisés, ni fort plats; les sourcils & la barbe de même couleur, les premiers un peu trop larges: mon visage est ovale, ni fort gras, ni fort maigre; le teint ni pâle, ni haut en couleur; le front & le nez raisonnable; les yeux bleux, petits, peu fendus & brillants; la bouche trop grande, le menton fourchu & double, les dents petites, ni noires, ni blanches.

Ma taille est fort droite & assez libre; elle n'est pas des plus grandes, elle est de celles qu'on appelle les riches: j'ai la main, la jambe & le pied bien faits; la main blanche & trop grosse, la jambe telle qu'elle doit être, & le pied si sensi-

ble, que je ne ſaurois me bien chauſſer ſans beaucoup ſouffrir.

Je ne m'ajuſte que rarement : le plaiſir que d'autres y prennent, m'eſt une fatigue étrange, & j'eſtime que le temps qu'on y donne eſt mal employé.

Le geſte me donne un air qui me ſied fort bien ; mais cela n'arrive pas ſouvent ; car naturellement je ſuis rêveur, chagrin & diſtrait dans les choſes indifférentes.

Ma complexion eſt robuſte, & je ſouffre toutes ſortes de fatigues ſans peine.

J'aime tous les exercices du corps, & y aurois eu grande diſpoſition, ſans un accident qui m'a rendu incapable preſque de tout.

Je n'aurois pas été moins propre à ceux de l'eſprit, ſi la vie errante que j'ai menée ne m'avoit dérobé le loiſir de m'y appliquer.

J'ai eu une mémoire prodigieuſe, & il m'en reſte très-peu ; je veux eſpérer que le jugement à pris la place de ce que j'en ai perdu : j'en ai néanmoins ſuffiſamment conſervé pour apprendre les langues dont j'ai eu beſoin, mais non pas aſſez pour les retenir toutes.

Je ne ſuis pas ignorant dans les fortifications & dans la carte.

J'aime la lecture ſans y avoir le der-

nier attachement, ſur-tout celle de l'Hiſtoire.

J'écris plus facilement que je ne parle; mon ſtyle eſt ſuccint & net, ma parole bruſque & déciſive.

Je cherche plus le divertiſſement pour le plaiſir d'autrui, que pour le mien particulier.

J'ai aſſez de force ſur moi, pour ne m'ennuyer en aucun lieu.

Mon tempérament eſt chaud & bilieux; mais la raiſon le corrige & l'aſſaiſonne de flegmes.

Mon humeur eſt des plus égales, & nullement emportée; mon abord froid me fait paroître glorieux, bien que je ne le ſois pas en effet.

Je ſuis incapable de fauſſe gloire, & je trouve que ceux qui s'y abandonnent en font ſans y penſer leur capital.

Je n'ai pas moins d'ambition que ceux qui m'ont devancé; mais je la regle de ſorte qu'elle ne ſe découvre que lorſqu'il y a lieu de la pouſſer.

J'ai du cœur pour faire toutes les choſes que l'honneur me dictera.

Je n'eſtime pas ceux qui croyent établir leur réputation par de fréquents procédés : j'eſtime qu'ils ſe méfient d'eux-mêmes, & que lorſqu'on ſe ſent incapa-

ble de foiblesse, on mérite davantage d'éviter une querelle sans qu'il y aille du sien, que de la pousser à bout.

Je suis ennemi du mensonge à un point que je ne le souffre pas même dans les bagatelles.

J'ai répugnance à flatter & à être flatté : ce qui l'augmente est, que la flatterie est toujours accompagnée de mensonge.

J'abhorre la médisance, & je ne crois pas légérement le mal qu'on me dit de mon prochain, particuliérement aux dépens des femmes.

Je ne suis pas avare, & si je passe pour moins libéral que je ne suis en effet, c'est à ma mauvaise fortune qu'on s'en doit prendre, & non à mon inclination.

Je condamne la paresse, & je ne remets pas au lendemain les choses que je puis faire par avance.

Je suis timide au dernier point, & ne puis me résoudre de rien demander pour moi, non pas même à mes plus proches.

Je suis ami de l'équité, & en ce qui dépend de moi, je la rends sans avoir égard à l'inégalité des personnes.

Je souffre impatiemment l'oppression, & j'aime passionnément la liberté.

Je suis ennemi de la contrainte & des égards; je cherche autant que je puis la commodité dans la vie.

Je n'ai nul penchant à la cruauté, ni même à châtier févérement; & fi je fuis contraint à forcer mon naturel, c'eft dans une néceffité preffante.

Je fuis trop indulgent à mes domeftiques, & j'en tolere les défauts, pourvu qu'ils ne procedent pas de manque d'affection.

Je fuis naturellement bienfaifant; & fi je ne le témoigne pas en toutes rencontres, c'eft que j'ai expérimenté qu'en obligeant trop indifféremment, on devient enfin inutile à ceux qu'on affectionne le plus.

Je fuis fidele à mes amis autant qu'on le peut être : je fuis fur cela à l'épreuve de tout intérêt : j'aime mieux les fervir de ce qui m'appartient, que d'en avoir l'obligation à autrui.

Je fuis ferme & effectif en mes paroles & dans mes engagements; & bien-loin d'imiter ceux qui ne le font pas, en ce qu'ils donnent beaucoup en apparence pour le déguifer, je néglige l'acceffoire pour me donner tout entier au principal.

Je fuis extrêmement franc à ceux qui le font : mais comme il y en a peu, je parois réfervé à beaucoup.

Je fuis difficile à tromper par ceux qui

m'ont déja trompé : les précautions que je cherche pour m'en garantir, passent souvent pour un excès de méfiance.

Je ne reviens pas aisément lorsqu'on m'a offensé de propos délibéré.

Je suis si peu prompt que je n'ai pas de peine à retenir mon ressentiment tout autant qu'il faut pour examiner s'il est juste.

Je ne me laisse pas abattre à l'adversité, quelque violente & de durée qu'elle soit, & je me sens un fonds de patience inépuisable.

Je ne puis parler par expérience de la prospérité, car jusqu'à cette heure je ne l'ai pas éprouvée : mais comme je me sens, je répondrois bien que je ne l'acheterois jamais par de mauvais moyens, bien que praticables à la plus grande partie du monde, & que lorsqu'elle m'arrivera j'en jouirai avec modération, & sans donner sujet à mes amis de se plaindre du changement que la bonne fortune a accoutumé de produire.

Je suis ferme & bien instruit en ma religion, & incapable d'en changer pour quoi que ce soit ; mais je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon chrétien.

Enfin mon portrait est de ceux qui ne reviennent pas en gros ; mais qui plaisent à la plupart, quand on les considere en détail.

V.

Portrait de Mademoiselle fait par elle-même à Champigny au mois de Novembre 1657.

Puisque l'on veut que je fasse mon Portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art ; car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts ; mais la vérité & la sincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien & de mal en moi, attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point à en faire ; & la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, & que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse, ni maigre ; d'une taille fort belle & fort aisée. J'ai bonne mine, la gorge assez bien faite ; les mains & les bras pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite, & le pied bien fait ; mes che-

veux ſont blonds & d'un beau cendré ; mon viſage eſt long, le tour en eſt beau ; le nez grand & aquilin ; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée & d'une maniere fort agréable ; les levres vermeilles ; les dents point belles, mais pas horribles auſſi ; mes yeux ſont bleus, ni grands ni petits ; mais brillants, doux & fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, ſans l'avoir glorieux. Je ſuis civile & familiere ; mais d'une maniere à m'attirer plutôt le reſpect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement ; mais cela ne va pas juſqu'à la malpropreté ; je la hais fort : je ſuis propre ; & négligée ou ajuſtée, tout ce que je mets eſt de bon air : ce n'eſt pas que je ne ſois incomparablement mieux ajuſtée ; mais la négligence me ſied moins mal qu'à une autre ; car ſans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup ſans dire des ſottiſes, ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, & qui ſe fiant trop en eux-mêmes, mépriſent les autres. J'ai de certains chapitres, où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau : ce ſont de certaines relations des choſes dont j'ai eu

quelque connoiſſance, & quelque part; & quoique d'autres y puiſſent avoir eu part auſſi-bien que moi, & que j'en diſe du bien quand j'en parle, il ſemble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, & que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner. Je penſe que voilà ſeulement en quoi je ſuis moquable. Je ſuis toute propre à me piquer de beaucoup de choſes, & je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie, & fort conſtante en mes amitiés, quand je ſuis aſſez heureuſe pour trouver des perſonnes de mérite, & dont l'humeur ſe rapporte à la mienne; car je ne dois pas pâtir de l'inconſtance des autres. Je ſuis la perſonne du monde la plus ſecrete, & rien n'égale la fidélité & les égards que j'ai pour mes amis: auſſi veux-je que l'on en ait pour moi, & rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'eſt une marque d'eſtime, ce qui eſt ſenſible au dernier point à ceux qui ont du cœur & de l'honneur. Je ſuis fort méchante ennemie, étant fort en colere & fort emportée, & cela, joint à ce que je ſuis née, peut bien faire trembler mes ennemis; mais auſſi j'ai l'ame noble & bonne. Je ſuis incapable de toute action baſſe & noire; ainſi je ſuis plus propre à faire mi-

séricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons & solides; les bagatelles m'ennuyent, hors les Vers; je les aime de quelque nature qu'ils soient, & assurément je juge aussi-bien de ces choses-là, que si j'étois savante. J'aime le monde, & la conversation des honnêtes gens, & néanmoins je ne m'ennuye pas trop avec ceux qui ne le sont pas; parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes: de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuye de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite; car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre, & à les ouir parler de leur métier; & quoique j'aye dit que je ne parle de rien que je ne sache & qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave; j'ai beaucoup de courage & d'ambition; mais Dieu me l'a si hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre, est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolutions, & ferme à

les tenir. Rien ne me paroît difficile pour ſervir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne ſuis point intéreſſée, je ſuis incapable de toute baſſeſſe, & j'ai une telle indifférence pour toutes les choſes du monde, par le mépris que j'ai des autres, & par la bonne opinion que j'ai de moi, que je paſſerois ma vie dans la ſolitude plutôt que de contraindre mon humeur fiere en rien, y allât il de ma fortune. J'aime à être ſeule : je n'ai nulle complaiſance, & j'en demande beaucoup : je ſuis défiante ſans me défier de moi : j'aime à faire plaiſir & à obliger : j'aime auſſi ſouvent à picotter & à déplaire. Comme je n'aime point les plaiſirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre muſique : j'ai aimé à danſer plus que je ne fais, & je danſe fort bien ; je hais à jouer aux cartes, & j'aime les jeux d'exercice : je fais travailler à toutes ſortes d'ouvrages, & ce m'eſt un divertiſſement auſſi-bien que d'aller à la chaſſe, & de monter à cheval. Je ſuis beaucoup plus ſenſible à la douleur qu'à la joie, connoiſſant mieux l'une que l'autre ; mais il eſt difficile de s'en appercevoir ; car quoique je ne ſois ni Comédienne, ni façonniere, & qu'on me voye d'ordinaire juſques au fond du cœur,

j'en ſuis toutefois ſi maîtreſſe, quand je veux, que je le tourne comme il me plaît, & n'en faits voir que le côté que je veux montrer. Jamais perſonne n'a eu tant de pouvoir ſur ſoi, & jamais eſprit n'a été ſi maître de ſon corps; auſſi en ſouffré-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a ſi bien proportionné toutes choſes, & les a rendues ſi ſoumiſes les unes aux autres, qu'il m'a donné une ſanté & une force non pareille; rien ne m'abat, rien ne me fatigue, & il eſt difficile de connoître les événements de ma fortune, & les déplaiſirs que j'ai, par mon viſage; car il eſt rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de ſanté qui répond à ce que je viens de dire : il n'eſt pas délicat; mais il eſt blanc & vif. Je ne ſuis point dévote, je voudrois bien l'être, & déja je ſuis dans une fort grande indifférence pour le monde; mais je crains que ce qui me le fait mépriſer ne m'en détache pas, puiſque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y mépriſe, & il me ſemble que l'amour-propre n'eſt pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout-à-fait, & j'y ſuis auſſi ſoupçonneuſe que ſur le reſte. J'ai-

me la regle & l'ordre jusques aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale ; je sais bien que j'aime toutes les choses de faste & d'éclat, & à donner aux gens de mérite, & à ceux que j'aime ; mais comme je regle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grace du monde, & personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres, & je me blâme rarement. Je ne suis point médisante, ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens, & que j'aye assez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien, naturellement & sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai aucune pente, & même l'on me fait la guerre que les Vers que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'ame tendre ; mais quoiqu'on dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort, car j'aime tout-à-fait ceux qui le méritent & qui m'y obligent, & je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre, & le manger m'est une fatigue ; même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir.

J'aime davantage à dormir ; mais la moindre chose où il eſt néceſſaire que je m'occupe, m'en diſtrait ſans que j'en ſois incommodée. Je ne ſuis point intriguante, j'aime aſſez à ſavoir ce qui ſe paſſe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner, que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire, & je ne manque pas de jugement. J'ai à ſouhaiter que ſi quelques-uns en font de moi, ce ne ſoit pas ſur les événements de ma fortune ; car elle a été ſi malheureuſe juſqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me feroit peut-être pas favorable. Mais aſſurément pour me faire juſtice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite, que la fortune de jugement ; puiſque ſi elle en avoit eu, elle m'auroit ſans doute mieux traitée.

VI.

PORTRAIT de Mr. le Marquis de LA ROCHEPOSÉ, fait par lui-même à Champigny au mois de Décembre 1657.

C'EST une entreprise bien délicate que celle de parler de soi-même. Ce qu'on en dit de mal est facilement persuadé; mais les choses avantageuses attirent la raillerie, & ne gagnent la créance de personne. Ces raisons m'auroient bien empêché de faire mon Portrait pour l'exposer au public; mais rien ne me peut dispenser d'obéir à la personne qui m'a commandé de le faire & de le lui envoyer: aussi-bien ne pourrois-je pas me cacher à la pénétration de son esprit, si elle avoit entrepris de me connoitre.

Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre, assez propre à tous les exercices, entre lesquels je me suis particuliérement attaché à faire des armes & à danser. J'ai le poil châtain & délié; le visage long, le nez grand & aquilin; les yeux petits, enfoncés dans la tête; le regard vif, & je suis assez maigre, à cause de ma complexion bilieuse.

Peu de gens me ſurpaſſent en la facilité de concevoir & d'apprendre : j'applique mon eſprit autant & auſſi long-temps que je veux, ſans être jamais fatigué par la longueur du travail. Je poſſede fortement & nettement ce que j'ai une fois conçu, comme je le débite ſans peine & ſans confuſion. J'aime & cherche la vérité ſeule en toutes choſes : je la ſoutiens avec une extrême fermeté lorſque je penſe l'avoir trouvée, & je ne ſaurois la trahir dans les occaſions même où elle ſe trouve contraire à mes deſſeins & à mes intérêts, ſi l'on me la demande de bonne foi. Je ne me laiſſe néanmoins jamais préoccuper, en ſorte que je ne ſois toujours prêt à changer d'avis auſſi-tôt que l'on me fera connoître des raiſons plus fortes que les miennes, ſans quoi je ne me rends jamais, ſi ce n'eſt dans les matieres de la Foi, où l'autorité fait la preuve. J'ai eu la mémoire excellente, & je l'ai encore aſſez bonne ; mais elle ne me ſert preſque de rien, parce que je m'attache peu à la lecture des Hiſtoires, aimant mieux celle des Livres qui conſiſtent en raiſonnements : d'où vient que je ne retiens les choſes que par la force de l'imagination. L'inclination que j'ai eue à l'étude, me fit prendre la ſoutane à l'âge de vingt-trois ans :

mais quelques intérêts de famille me la firent quitter à vingt-cinq, après avoir acquis la qualité de Bachelier de Sorbonne. Je n'ai pas laissé d'étudier avec grand soin les questions du temps, & je marque à dessein cette particularité de ma vie, pour excuser la liberté que je prends fort souvent de soutenir contre des Ecclésiastiques celle des opinions contestées, que je crois la plus véritable : ce qui me feroit condamner d'imprudence par ceux qui ne sachant pas cette circonstance, ignoreroient aussi l'obligation particuliere en laquelle je suis de défendre avec vigueur les vérités de la Religion. Il est bien nécessaire que je fasse cette petite apologie pour mon jugement, qui ne sauroit éviter une forte censure si l'on veut examiner la suite des actions de ma vie sans en pénétrer les causes, & principalement quand on ne saura pas que je n'ai jamais rien fait contre l'ordre, sans condamner en même-temps l'emportement qui me rendoit coupable; tant il est vrai que mon esprit & ma volonté ont exercé souverainement & séparément leurs fonctions, dans le temps que les passions m'ont possédé, comme je dirai bientôt; ce qui est, ce me semble, une louange assez médiocre.

Il eſt bien mal aiſé de peindre en peu de traits les qualités de mon ame ſous leſquelles je comprends ma volonté, mes habitudes & mes inclinations. La plus forte de toutes, c'eſt le deſir de la liberté en toutes choſes. C'eſt par lui que j'examine tout de nouveau (fors en matiere de Religion) les concluſions qui, ſont plus généralement ſuivies, & qui, par une longue ſuite d'années, ont acquis tant d'autorité, que la plupart des hommes feroient ſcrupule de les remettre en queſtion; & ce qui me fait agir ainſi, eſt que la vérité eſt toujours une, & qu'il n'eſt pas poſſible que ce qui ſe trouvera faux à préſent ait jamais été vrai, au moins en matiere de Science. C'eſt encore par cet amour de la liberté, que les avantages ſeuls de la fortune ne m'ont jamais attaché aux intérêts des Grands, ni porté à leur témoigner aucune affection, ſi je ne les ai crus dignes d'être aimés & capables d'aimer; parce que l'affection a ſeule ce privilege de rendre libres toutes ſortes d'actions. Cette liberté me paroît ſi naturelle & ſi juſte, que dans mon ame je ne défere rien aux avantages ſeuls de la naiſſance, auxquels la coutume & les loix me font déférer tant de choſes; & c'eſt par ce principe auſſi, que me faiſant juſtice à

moi-même, j'ai autant de répugnance aux ſervices que me rendent mes valets, qu'à celui qu'on m'obligeroit de rendre à quelque Maître, & que je conſidere l'ordre commun qu'on voit entre les hommes, comme une Comédie, en laquelle, par le commun conſentement des plus puiſſants, certaines regles ont été établies, différentes, mais proportionnées à leurs puiſſances, que la coutume & le temps ont depuis conſacrées & rendues inviolables.

J'ai l'ame la plus tendre du monde, & c'eſt par-là qu'encore que je ſois fort ſenſible aux offenſes, je ſuis toutefois incapable de me venger, ou de ne pardonner pas à ceux qui ſe répentent, bien que je ne puiſſe me fier à ceux qui m'ont trompé. Je ſuis capable de compaſſion juſques à la foibleſſe; égal autant qu'on le peut être; ennemi juré du faſte & de toutes affectations. J'aime l'honneur qui dépend de moi-même, & n'y renoncerois pas pour choſe du monde; mais je laiſſe à la fortune le ſoin de le faire éclater au-dehors. J'ai tant de ſincérité, & ſuis ſi peu intéreſſé, que jugeant des autres par moi-même, je me fierois en tout le monde ſi je n'avois été ſouvent trompé.

Je meſure les bienfaits par l'intention; ce qui fait que je n'ai point de reconnoiſ-

ſance pour de certaines perſonnes qui m'ont donné, & me tiens étroitement obligé à d'autres qui ne m'ont jamais fait de bien. Je ſerois libéral, & quelque choſe de plus, ſi la fortune me le vouloit permettre, parce que je mépriſe le bien. Je ſuis facile à faire de nouveaux amis, mais incapable de perdre les anciens; leurs ſecrets & leurs intérêts me ſont ſi ſacrés, que l'amour même ne ſauroit me les faire violer.

Je ne ſuis pas médiſant ni curieux, & je ſais trop ce que nous ſommes pour avoir de la gloire & de l'ambition. J'abhorre le ſommeil, & ne m'y rends jamais que je n'y ſois forcé; mais je ne laiſſe pas de dormir beaucoup.

Je ne connois point de paſſion que l'amour : il n'a jamais dépendu de mon choix, ſans inclination. J'en ai toujours été le maître dans les commencements, & l'eſclave dans le progrès. Je l'ai ſuivi de toute l'étendue de mes forces; toutefois ſans aveuglement. Je n'ai jamais été libertin dans ma créance, & je ſerai dévot en pratique comme en théorie, quand il plaira à Dieu de m'en faire la grace.

VII.

PORTRAIT DE Mr. de BRAIS, Écuyer de MADEMOISELLE, écrit à Champigny au mois de Décembre 1667.

PAR MADEMOISELLE.

IL me convient moins qu'à homme du monde de faire mon portrait : mais comme il me convient mieux qu'à nul autre d'obéir, & de faire les chofes qui peuvent plaire & divertir les perfonnes à qui je dois tout, au hafard de faire un portrait mal touché & fort défavantageux pour moi, je m'en vais le commencer; me perfuadant qu'à l'âge que j'ai, je ne dois pas craindre de me montrer mal ajufté & fans fard; car pour l'ordinaire les Portraits en mettent à ceux qui en ont autant de befoin que moi.

Je fuis grand; j'étois de belle taille quand j'étois jeune; j'avois la tête belle, & même l'on difoit que je n'avois pas le vifage laid : mais maintenant l'âge & les fatigues de la guerre ont diminué mes cheveux, qui font prefque gris; m'ont voûté la taille, & m'ont ôté ce que je pouvois

avoir de paſſable au viſage : mais j'ai encore bonne mine, j'ai la jambe belle, & le pied bien fait, les dents grandes, mais ſaines & blanches. J'ai la main paſſable, j'ai l'air & l'abord fort froid, & même incivil à ceux qui ne me connoiſſent point. J'ai été fort gai ; mais je ſuis mélancolique préſentement, ayant contracté cette habitude par des maladies qui m'ont été cauſées par des bleſſures, & dont je me ſens tous les jours. J'ai été aſſez galant étant jeune, & mon âge ne m'empêche pas de m'en ſouvenir, mais bien de dire ſi je l'ai été heureux, ou malheureux. Cela m'a ſervi à me donner un peu plus de politeſſe que ceux qui ont été toute leur vie à la guerre n'ont pas d'ordinaire, & même qui ont ſervi comme moi en un pays où l'on ne l'eſt pas fort. En récompenſe, ſi je n'y ai pas appris la civilité, j'y ai appris la ſincérité ; car les Flamands ſont les gens du monde de la meilleure foi. J'ai été toute ma vie à la guerre, & j'ai fait ce métier avec plaiſir ; auſſi y ai-je ſervi avec ſuccès, ayant été aſſez heureux pour attirer l'eſtime des perſonnes avec qui j'ai ſervi, & pour en avoir reçu des marques par les emplois que j'ai toujours eus, & je n'aurois jamais diſcontinué ſi la paix ne ſe fût faite en Hollande où je ſervois. Je

parle peu, & si je parle mal l'on s'en doit plutôt prendre à ceux que j'ai hantés, à qui la phrase & l'expression de notre langue ne sont pas connues, qu'au manque d'esprit. Je n'ai point étudié, & je n'ai nulle science, & je ne me pique de rien que d'être un fort bon Officier d'infanterie, fort sensible aux obligations que je puis avoir, & fort fidele à mes amis. J'ai été assez heureux pour en avoir partout où j'ai été, & sans me faire de fête, ni m'empresser; ce qui est fort éloigné de mon naturel, qui s'éloigne même trop du monde. J'ai été assez heureux pour avoir été recherché & estimé, lorsqu'on m'a connu. J'ai été assez débauché étant jeune, soit que j'y eusse de l'inclination, ou que je fusse dans un pays où ç'en est assez l'usage; mais, graces à Dieu, je m'en suis fort corrigé, & je suis le plus réglé de tous les hommes, & même cela va jusques à obliger ceux qui me connoissent à me faire la guerre que je suis dévot: ce que je ne suis pas, & que je voudrois bien être.

Si je n'ai pas dit assez de bien de moi, pour me faire aimer & m'attirer des louanges, & si je n'ai pas assez caché mes défauts pour éviter le blâme & la haine des Lecteurs, c'est que je me suis assez déclaré ne savoir ni lire ni écrire, pour que personne n'en doute.

VIII.

Portrait de Mr. le Chevalier de Béthune, fait à Saint-Fargeau au mois de Décembre 1657.

Après avoir tant différé à faire mon Portrait, j'aurois pu m'en passer; puisque je me sens par cette raison plus obligé à le mieux faire que les autres, ayant pu remarquer les défauts des leurs, & me corriger sur leurs fautes. Ces raisons sont bonnes; mais après avoir vu mon Portrait, on trouvera plus que j'en ai pour m'excuser de mon peu d'application, que je n'en aurois de me trop appliquer: enfin, chacun se connoît, chacun sait ses affaires, & souvent celles des autres; si je suis de ce nombre, ce sera une de mes bonnes raisons pour excuser les défauts de mon Portrait.

J'ai l'ame d'un grand Seigneur, & la fortune d'un Cadet; vous pouvez juger par-là combien j'aime les plaisirs, la magnificence & le grand équipage; combien je suis libéral, enfin combien j'aime toutes les choses que doivent aimer les grands Seigneurs, dont l'ame souvent n'est pas, comme à moi, proportionnée à la fortune.

Pour

Pour venir à la mienne, je ſuis Cadet de bonne maiſon; ainſi, peu pernicieux, mais j'ai bonne mine; j'ai l'air noble; je ſuis aſſez agréable; j'ai de l'eſprit & du joli; je fais les Hiſtoires; je fais les Poëtes; & le ſuis quelquefois. Enfin à me voir & à m'entendre, je ſuis perſuadé que je plairai plus qu'un homme de cent mille livres de rente, que ceux qui ne me connoîtront guere croiront que je les ai, & que ceux qui me connoîtront beaucoup me les ſouhaiteront.

Je n'ai nul vice, je ſuis naturellement ſobre & ennemi de toute débauche, je ne mange que des confitures; ce qui fait qu'un de mes plaiſirs eſt de faire collation avec les Demoiſelles, je les aime paſſionnément; & ſi c'étoit un foible, ce ſeroit le mien; mais je ſuis perſuadé que ce n'en eſt pas un; quand je les aime, c'eſt un attachement incroyable, & même cela va à un tel aveuglement, que je crois aveugler les autres; car ſouvent je crois qu'ils ne voyent pas ce qui eſt viſible. J'ai été aſſez léger juſques à cette heure, ou, pour mieux dire, changeant; car mes paſſions ont ſouvent changé d'objet; mais je crois que c'eſt moins ma faute que celle des perſonnes qui me les cauſoient: car, à parler avec toute la ſincérité poſſible, j'avoue

que j'ai été un peu Hylas; mais présentement je me crois un Cyrus; hors que je ne m'estime pas un si grand Capitaine : toutefois je serois bien comme lui, car je m'amuserois volontiers à la Belle pendant que mes troupes se lasseroient sous les armes au retour d'un combat; mais je ne me laisserois pas enlever en écoutant des relations des prisonniers que je prendrois; car hors l'objet aimé, le reste m'ennuye. Je suis brave, & j'aimerois la guerre avec passion sans les fatigues; car j'aime mes aises : toutefois je surmonte en cela mon inclination par l'affection que j'ai pour mon devoir. Je suis le meilleur ami du monde; & pour servir ceux de qui je le suis, j'irois d'un bout du monde à l'autre en poste; ce qui est une fatigue, & que je n'aime pas. Je suis sincere & cordial autant qu'homme du monde, & j'ose dire que j'ai beaucoup de probité, & que je passe fort pour cela, & assurément ceux qui me connoîtront seront persuadés de cette vérité; & plus que nul autre, les personnes qui m'ont ordonné de faire mon Portrait.

IX.

Portrait de la Princesse d'Angleterre, ſous le nom de la Princesse Cleopatre, fait par Madame la Comtesse de Bregy, au mois de Juin 1658.

Appelles même ſeroit indigne de faire le Portrait de la jeune Princeſſe Cléopatre, s'il falloit que l'ouvrage dût entrer en comparaiſon avec le ſujet : de ſorte qu'étant impoſſible de rendre ce qui eſt dû à la façon des Dieux, elle ſe contentera du zele qui porte à travailler pour elle une main ſi peu ſavante, qu'elle ne pourroit ſans honte faire connoître ni faire approuver le deſſein qu'elle a pris de repréſenter Cléopatre.

Pour commencer par ſa taille, je dirai que la jeuneſſe la fait toujours croître, & que l'on voit bien qu'elle ne s'arrêtera qu'à la hauteur où les plus parfaits demeurent : ſon air eſt auſſi noble que ſa naiſſance. Ses cheveux ſont d'un châtain clair, fort déliés ; & pour ſon teint, il n'eſt point dans les fleurs, d'éclat qui lui ſoit comparable. Sa blancheur eſt ſi grande, qu'il eſt aiſé de voir qu'elle la tient

des lys d'où elle ſort. Ses yeux ſont bleus & fort brillants, ſa bouche eſt incarnate, ſa naiſſante gorge eſt belle, & ſes bras & ſes mains fort bien faits; & par tous les charmes qui ſont en elle, l'on voit bien qu'elle ſort du trône, & qu'elle eſt faite pour y remonter. Son eſprit eſt vif & agréable, il la fait admirer dans ſes actions ſérieuſes, & la fait aimer dans les plus ordinaires. Elle eſt douce & obligeante; & bien qu'elle ſe pût moquer avec beaucoup d'adreſſe, ſa bonté l'en empêche. Elle donne la meilleure partie de ſon temps à apprendre ce qui peut faire une Princeſſe parfaite; & pour le reſte de ſes moments, elle les dérobe à l'oiſiveté pour acquérir mille agréables ſciences; car elle danſe d'une grace incomparable, elle chante comme un Ange, & le clavecin n'eſt jamais mieux touché que par ſes belles mains. Tout cela rend la jeune Cléopatre, la plus aimable Princeſſe du monde; & ſi jamais la fortune leve ſon bandeau pour la voir, elle ne lui peut refuſer toutes les grandeurs de la terre; car elle les mérite. Je les lui ſouhaite plus paſſionnément que perſonne ne peut faire; mais j'aime mieux qu'elle ignore mes ſentiments, que de lui déclarer de moins bonne grace qu'il ne faut, pour mériter de plaire à l'aimable Princeſſe dont j'ai fait le Tableau.

X.

PORTRAIT de Madame L'ABBESSE DE CAEN, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658 *par ordre de MADEMOISELLE.*

L'OBÉISSANCE que je dois à Votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, eſt la ſeule raiſon qui pouvoit m'obliger à faire mon Portrait, en ayant mille qui devroient m'empêcher de parler jamais de moi-même, dont les principales ſont, que je n'en puis dire que peu de bien, que je n'aime point à en dire du mal; & que quand même j'en pourrois dire quelque choſe d'avantageux, ce ne feroit pas ſans beaucoup de confuſion; ajoutez à cela que je ſuis prévenue que nous ſommes de fort méchants juges de nous-mêmes; qu'il n'y a point de défaut plus univerſel que celui de ſe méconnoître; ni rien de ſi commun, que d'être les premiers trompés ſur ce qui nous regarde; que nous avons beau avoir des miroirs fideles, notre amour-propre en gâte les plus pures glaces, & nous nous y voyons d'ordinaire ſi différents de ce que nous ſommes, & de ce que les autres nous voyent, qu'il y a ſouvent moins de diffé-

rence de nous aux autres, que de ce que nous sommes à ce que nous pensons être. Toutes ces considérations m'auroient empêché d'entreprendre jamais de faire mon Portrait, si l'ordre de V. A. R. n'étoit pour moi une raison à laquelle toutes les autres doivent céder. Comme l'obéissance que je lui dois, est un des premiers de tous mes devoirs, voici donc, Mademoiselle, non pas peut-être ce que suis, mais au moins ce que je pense être.

Je suis grande, & n'ai point une mauvaise mine, mais beaucoup trop grosse. J'ai quelque hauteur dans la physionomie, & de la modestie. J'ai les yeux bleus, d'assez belle forme, le nez trop grand, la bouche point désagréable, les levres propres, & les dents ni belles ni laides; le teint vif, mais trop rouge; les bras & les mains assez bien faites, si le trop d'embonpoint n'en avoit ôté la délicatesse. J'ai les cheveux blonds & déliés. Il y a de la netteté en toute ma personne; mais cette netteté vient plus de mon bon tempérament & de ma santé que de propreté, car je suis nette même sans être propre. J'ai beaucoup de vivacité dans l'esprit, & son étendüe est, ce me semble, entre la plus grande & la médiocre. Je ne crois pas être tout-à-fait dépourvue de jugement; car bien

que mon tempérament ne ſoit pas de ceux qui font les grands jugements, parce que c'eſt le ſang qui domine en moi, & que je ſuis fort gaye naturellement ; ce que j'ai d'eſprit me ſert à me faire connoître ce qui m'en manque, & j'en ai à un degré & d'une maniere, que c'eſt plutôt ce que j'ai d'eſprit qui fait tout ce que j'ai de jugement, que ce n'eſt mon jugement qui fait mon eſprit. J'ai de la facilité à comprendre preſque toutes ſortes de choſes, excepté les procès & les termes de chicane. J'ai auſſi aſſez de facilité à parler & à écrire, & je connois les fautes que j'y fais ; comme je ſuis prompte à tout ce que je fais, je les connois ſouvent ſans les corriger. Un de mes plus grands plaiſirs eſt celui de la converſation ; mais je le trouve avec peu de perſonnes, bien que j'en voye beaucoup qui ayent plus d'eſprit que moi. Mais ſoit que ceux avec qui je parle l'ayent au-deſſus ou au-deſſous, je rencontre peu de gens qui, ſelon moi, jugent équitablement, qui ne louent ce qu'on devroit blâmer, & qui ne blâment ce qu'on devroit louer, tant pour les perſonnes que pour les choſes ; & le peu de perſonnes que l'on rencontre, qui ſoient ſans préoccupation, qui ayent l'eſprit droit, les lumieres juſtes, & les ſentiments raiſon-

nables, fait que je n'ai nulle peine à garder la ſolitude à laquelle ma profeſſion m'engage, quoique mon naturel y ſoit oppoſé. Ainſi elle pourroit m'être agréable par le ſeul dégoût du monde, quand je ne compterois pour rien les douceurs que la dévotion y fait rencontrer. J'ai de la défiance du monde en général, & je ſuis perſuadée qu'il eſt rempli de méchanceté; & comme je découvre tous les jours que la moitié du monde trompe l'autre, & que les perſonnes les plus éclairées ſont abuſées en quelque choſe, en quoi elles ne croyent pas l'être, je crains que ſouvent il n'en ſoit de même de moi; & cette défiance, ou plutôt cette connoiſſance du monde fait que je me défie des plus belles apparences, & de la plus grande partie des choſes qui me pourroient le plus ſatiſfaire, comme feroit d'avoir beaucoup d'amis, de pouvoir prendre confiance, de parler ſûrement, &c. L'opinion auſſi que je vois qui fait preſque tous les plaiſirs de la vie des autres, ne fait point celui de la mienne; je dis la plupart de celles qui ſont reçues preſque généralement: j'ai les miennes particulieres, & je ne puis me conduire par celles des autres. Je connois bien que ſouvent l'opinion rend heureux ceux qu'elle trompe, au-lieu que la lu-

miere de la vérité, en nous détrompant, nous rend quelquefois misérables : mais comme, selon moi, l'erreur est un des plus grands de tous les malheurs, je ne puis pas vouloir acheter mon bonheur au prix d'être trompée. Il m'est pourtant arrivé quelquefois de regretter un certain temps de ma vie, où mille choses me donnoient de fort sensibles plaisirs, quoique je ne les eusse que parce que j'étois plus jeune & moins raisonnable ; mais c'est qu'en perdant ceux-là je n'en ai pas trouvé d'autres, & qu'il est rude de vivre sans en avoir. Il me semble tous les jours que plus les lumieres me viennent, plus elles m'en ôtent ; parce que plus on juge équitablement, plus on trouve de choses qui doivent donner du dégoût & du chagrin, & moins on en trouve qui puissent donner de véritables joies. Il est vrai aussi que celles qu'on a sont bien plus pures, & que si l'esprit donne plus de sensibilité pour les choses fâcheuses, il fait aussi sentir davantage celles qui sont agréables, & aide à supporter les autres, & à se mettre au-dessus. Il me semble qu'il fait cet effet en moi, & que je suis fort sensible à la joie & à la douleur. Pour l'humeur, je l'ai gaie, comme j'ai déja dit, & portée à la joie : j'aime à en voir aux autres, & à

leur en procurer ; mais j'aime auſſi que les autres ſervent à mon divertiſſement & à mon plaiſir. Je penſe les choſes aſſez plaiſamment, je les dirois de même ſi je voulois, & ſi la modeſtie de ma profeſſion & la charité du prochain ne m'en empêchoient. Les méchantes plaiſanteries me déplaiſent autant que les fines, & les ſpirituelles mes divertiſſent. Quoiqu'aſſurément j'aye beaucoup de gayeté dans l'humeur, les perſonnes qui n'ont qu'une demi-connoiſſance de moi me croyent plutôt froide & ſérieuſe ; je la ſuis toujours avec les perſonnes que je n'eſtime pas ; & généralement parlant, j'ai encore plus de plaiſir dans les converſations ſérieuſes, où je parle de mes ſentiments franchement avec mes amis, & où on dit des choſes ſenſées & raiſonnables, que dans les converſations plus enjouées, & où il y a moins de ſolidité. Je crois avoir de l'égalité dans l'humeur, & n'être pas difficile à vivre. Mon tempérament & mon humeur me portent à eſpérer facilement les choſes que je deſire, & à ne déſeſpérer pas de celles que je crains. J'aime à me former d'agréables idées dans l'avenir ; & quoique le bon ſens me faſſe voir toute la difficulté qu'elles peuvent avoir à réuſſir, ce qui eſt poſſible d'agréable dans l'ave-

nir, eſt déja pour moi quelque choſe de réel dans le préſent. L'eſpérance toutefois, qui en général me donne du plaiſir pour les choſes éloignées, me fait beaucoup de peine pour celles que je vois de plus proche, quand elles n'arrivent pas promptement. Je ſuis ſi vive & ſi prompte, qu'il n'y a pas de plus grand tourment pour moi que l'effet d'un deſir retardé, ni de bonheur que je ne cruſſe avoir acheté ſi je l'avois deſiré long-temps. Je n'aime point à conteſter, quoique j'aye des opinions contraires à celles que l'on ſoutient. Cela vient de ce que j'ai de la complaiſance : je puis même dire que ma complaiſance eſt une vertu en moi ; car quoique je ſois portée à en avoir par inclination, je m'en ſers avec raiſon, & jamais je n'en ai de lâche ; car s'il s'agiſſoit de ſoutenir l'intérêt de mes amis, perſonne ne le feroit contre qui que ce ſoit avec plus de chaleur ; & ſi la complaiſance peut m'obliger à me taire quelquefois, elle ne m'oblige jamais à parler contre mon ſentiment. J'ai le défaut de juger & de parler aſſez ordinairement des autres, plutôt par ce qu'ils ſont à mon égard, que par ce qu'ils ſont à celui d'eux-mêmes. Pourtant ſi je n'aime pas tout ce que j'eſtime, j'ai quelque eſtime pour tout ce que j'aime ;

& pour une personne dont je voudrois faire ma premiere & ma principale amie, je ne le pourrois pas si je ne l'estimois sérieusement. Je ne hais pas à être louée de ce que j'ai de bon, & même un peu flattée : je n'aime pas pourtant les louanges tout-à-fait injustes, parce qu'elles me font honte; mais du plus au moins je ne serois pas fort fâchée que mes amis se trompassent un peu, & qu'ils me fussent indulgents. Pour les louanges de ceux qui ne pensent pas ce qu'ils disent, je les abhorre étrangement. Pour l'ame, je crois l'avoir fort désintéressée, & que c'est une des choses qui est la meilleure en moi, ne connoissant effectivement point d'autres intérêts que ceux de mes amis, pour qui j'ai une chaleur fort grande. Je serois aussi assez méchante ennemie, sans la conscience. Je crois que j'ai de la fermeté; car quoique j'aye quelque peine à me résoudre aux choses, quand une fois je les ai résolues avec raison, tout le monde ensemble ne me feroit pas changer. Pourvu que j'aye prévu les choses fâcheuses, je les reçois avec tranquillité. Il me semble que je serois incapable de faire une bassesse pour quoi que ce fût. Je me sens le cœur plus haut, quand on me veut abaisser. Pour de la sincérité, il me semb' que j'en

aí beaucoup. Je ne ſuis pas naturellement diſſimulée ; & quand je la ſuis, c'eſt plutôt ma raiſon qui m'y porte que mon naturel. On ne me feroit pas pourtant donner aiſément dans le panneau, pour me faire dire mes ſentiments ſur ce que je croirois devoir taire ; car ordinairement je ne fais pas confidence de mes affaires, ni de ce que je penſe, par foibleſſe, ni par occaſion ; mais par deſſein, par choix, & avec diſtinction. Je pourrois pourtant être un peu dupe ſur l'amitié, & ſur la confiance qu'on me témoigneroit, pourvu que ce ne fût pas pour long-temps. J'ai toujours de l'aigreur contre les gens qui m'ont trompée une fois. Je crois que j'ai plus de douceur que de bonté, & que je ſuis meilleure dans mon procédé & dans mes actions, que dans mes penſées & mes jugements. Je ſuis prompte, mais aſſez maîtreſſe de ma colere, qui ne m'a jamais, ce me ſemble, ôté la préſence d'eſprit, & au contraire elle me rend ordinairement éloquente. J'ai le cœur tendre pour mes amis, & les ſentiments fort ſenſibles & délicats : ma délicateſſe fait même que je ſuis aſſez aiſée à bleſſer ſur l'amitié, & que pour des ſujets aſſez légers j'ai même des bizarreries ; mais ma raiſon m'en fait revenir, & fait que je con-

ſidere toujours davantage les qualités eſſentielles. Je ne connois la haine que par l'amitié; & ſi je hais, c'eſt parce que j'aime. Je puis oublier le mal qu'on m'a fait, je ne puis oublier le bien. Je ſuis née fort volontaire, & ma volonté ſeroit une raiſon où j'en ferois céder bien d'autres ſi je ne tâchois ſouvent à la régler. Je n'ai pas trop l'eſprit d'ordre naturellement, & j'avoue qu'il y a de certains déſordres qui apportent de la nouveauté dans les choſes qui me plaiſent. Je mépriſe fort ce que je mépriſe. J'aimerois aſſez le pouvoir de me venger; je crois que j'en uſerois bien, pourvu que je le puſſe faire connoître; mais ce que je ſais bien, c'eſt que je ne me vengerois pas du plus grand ennemi que j'euſſe au monde, par une trahiſon, par une fourberie, ou par une lâcheté. Je ſuis fort glorieuſe naturellement, & l'humilité à laquelle ma profeſſion m'oblige n'a pas pu corriger ce défaut; & quoique je n'aye pas de peine à faire des actions d'humilité par ma profeſſion, parce que je comprends qu'il y a de la gloire à les bien faire; j'ai de la diſpoſition à chercher dans l'humilité même, par une ſecrete inclination que j'ai pour la gloire, celle qu'il y a à s'humilier; ce qui eſt un défaut tout-à-fait contraire

à la pratique de cette vertu. J'aime peut-être un peu trop ma maiſon pour une Religieuſe. Ma profeſſion corrige beaucoup de défauts de mon naturel ; & comme je l'aime fort, & que je l'ai priſe avec choix & avec inclination, quoique j'euſſe pu le faire par raiſon, & que j'en euſſe beaucoup pour cela, les choſes qu'elle m'oblige à faire ne me ſont pas ſi difficiles, que ſi je n'avois point le goût que j'ai pour la condition que j'ai priſe, la connoiſſance que j'ai du monde ne ſert qu'à m'y confirmer tous les jours ; & je puis dire que l'eſtime de l'une croît par le mépris de l'autre. Il me reſteroit beaucoup de choſes à dire, peut-être plus eſſentielles, tant pour le bien que pour le mal qui eſt en moi ; mais comme depuis hier j'ai eu fort peu de temps, & beaucoup de deſir d'obéir promptement à V. A. R., je dis celles qui ſe préſentent les premieres. J'avoue pourtant que j'omets volontairement beaucoup de défauts ; mais V. A. R. ſe contentera, s'il lui plaît, de ceux que j'ai marqués ; parce que la plupart des autres qui me reſtent à dire ſont à l'égard de Dieu, & par conſéquent plus propres à être mis dans ma confeſſion générale que dans mon portrait, que je crains bien, quoique je n'aye pas eu intention de men-

tir en l'écrivant, d'avoir beaucoup flatté par aveuglement. Si j'étois assez heureuse pour être assez connue de V. A. R. pour qu'elle le voulût corriger, elle en seroit plus capable que personne, & je prendrois la liberté de l'en supplier très-humblement, pour récompenser l'obéissance que je lui ai rendue : si j'osois du moins lui en demander son sentiment, je le ferois. Ce que j'ose l'assurer, c'est que ce que je puis encore mettre de plus véritable dans mon Portrait, devant que de le finir, c'est le profond respect que j'ai pour elle, & l'attachement que j'aurai toute ma vie pour ses intérêts & pour son service, n'osant pas parler des sentimens de mon cœur pour son admirable personne.

XI.

PORTRAIT de la fille de Madame la Princesse de TARENTE, âgée de cinq ans & demi, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658.

J'AI les yeux noirs, un peu trop petits; le tour du visage rond; le front trop grand; les nez un peu camus; les sourcils

bien faits, la bouche fort jolie, le menton fourchu, un peu carré; le teint bien blanc quand je me suis décrassée; la tête un petit bien grosse. J'ai plus d'esprit que de jugement. J'aime mieux donner que de recevoir. J'ai l'humeur bien douce; mais je suis pourtant quelquefois un peu dépite. Je suis grande aumôniere. J'aime fort à lire, & principalement la parole de Dieu. J'aime fort mes parents. Je ne suis point gourmande. Je n'aime point qu'on se moque de moi. J'ai l'humeur fort gaie. Je ne suis plus opiniâtre. Pour dire le vrai, je suis un peu poltronne. J'aime bien à jouer, à me divertir, à courir. J'aime fort à voir faire quelque chose, & je hais fort de ne rien faire. Je suis tout-à-fait secrete. J'aime fort ceux qui me servent. Je n'aime point ceux qui mentent, & je me hais quand j'ai menti. J'aime les raretés. La compagnie que j'aime le mieux, c'est d'être avec mes parents. Je ne suis point glorieuse. Je ne serai jamais coquette. Je n'aime point à battre, ni à être battue. Je ne suis point colere, mais je suis un peu prompte. Je suis fort craignant Dieu, j'aime fort à faire sa volonté, & j'espere qu'il me bénira.

XII.

PORTRAIT de la Reine de SUEDE, écrit par Madame la Comteſſe de BREGY, à Paris au mois de Juin 1658.

LA divine Reine que vous voulez que je vous dépeigne, n'eſt pas une choſe qui le puiſſe être; & quand la fortune vous ôta l'occaſion de la voir, vous ne dûtes pas vous promettre que tout ce qui eſt en elle vous pût jamais être repréſenté, puiſqu'il faudroit des yeux propres à regarder fixement le Soleil, pour les oſer lever ſur elle ſans en être ébloui. Ne jugez donc pas de la Reine du Nord par ce que je vous en vais dire, mais ſeulement de mon amitié pour vous, qui me fait entreprendre au-delà du poſſible, vous donnant un portrait qui feroit dans ſon entrepriſe trembler les plus hardis pinceaux.

Ma main pour vous plaire en commence une ébauche, en vous diſant que cette Princeſſe eſt plus petite que grande; mais qu'il ſemble qu'elle ſe ſeroit défendue de croître davantage, afin qu'il fût plus extraordinaire de lui voir dans cette taille une mine ſi haute & ſi majeſtueuſe,

que l'on la connoît d'abord pour maîtreſſe de tout ce qui l'environne. Ses cheveux ſont du plus beau blond cendré : ſon teint eſt fort blanc malgré toutes les ſaiſons à quoi elle l'expoſe : ſon nez eſt un peu grand, mais fort bien fait : ſa bouche petite; ſes dents blanches : la forme de ſon viſage un peu longue, mais fort agréable, & tous les traits y étant réguliérement placés, y font un aſſemblage qui plairoit infiniment à regarder, ſi les beaux yeux de cette Reine en laiſſoient la hardieſſe; mais il n'en eſt point que la rencontre des ſiens ne faſſe baiſſer; ils ſont bleus, & de ce bel azur dont nous paroît le Ciel : ils ſont grands, & de la plus belle forme, & plus brillants que la lumiere même : ils ſe font des ſujets de tous ceux qu'ils regardent; & s'ils voyent moins bien que les autres, la nature ne leur a laiſſé ce petit défaut, que pour donner le temps, avant que d'en être vu, de les voir : ce que le reſpect auroit toujours empêché ſans cela. Sa gorge, ſes bras & ſes mains ſont de la couleur de la neige. Voilà ce qui fait ſa perſonne, & la rend aimable à toute autre, hors à elle-même, qui n'a jamais regardé ſa beauté, ni ſongé à la conſervation de ſa perſonne, ne s'étant appliquée qu'à ſe rendre digne d'être immortelle, ſans ſe ſoucier

du temps, ni de sa durée, qui lui paroîtra toujours assez longue, pourvu qu'elle ne fuye point la mort par des soins & des craintes qui feroient honte à sa belle vie. Pour son esprit, il est si grand & si merveilleux, qu'il faudroit de nouveaux termes pour parler d'une chose qui n'eut jamais de semblable; car elle est née si capable, qu'elle ne trouve dans le monde que ce qu'elle nous y auroit laissé de sciences, s'il n'y en avoit point eu devant elle. Elle possede une si profonde & si véritable connoissance de toutes choses, que, sans s'arrêter à ce que l'erreur ou la coutume les a fait valoir, elle ne les prend que pour ce qu'elles sont. Elle sait mieux l'art de régner, que tous les Politiques ne l'ont jamais su; mais son grand cœur le méprise, puisqu'elle a rendu à la fortune le Royaume qu'elle en a reçu en naissant; comme étant le partage d'une aveugle puissance, qui n'a pas su connoître que toute la terre devoit être soumise à Christine, pour lui donner envie de s'abaisser à régner ailleurs que sur elle-même, & non pas dans un coin du monde, qui en étant un des grands Royaumes, n'étoit néanmoins pas ce qu'il falloit pour borner cette grande Princesse, qui s'est donné un successeur avant sa mort; à condition qu'il occuperoit assez digne-

ment le Trône où elle s'est assise, pour continuer d'en rendre le sceptre redoutable à tous ceux qui en portent, & apprendre à ses voisins à demeurer ses amis, ou à devenir ses Tributaires; & c'est avec tant de discernement qu'elle a fait son choix, que le Prince qu'elle a mis en sa place surpasseroit la gloire de ses devanciers & de ses descendants, si Christine & son pere ne l'arrêtoient dans le chemin, & s'ils ne lui laissoient cueillir des lauriers seulement pour en apporter la Couronne à leurs leurs pieds, puisqu'il n'exécute que les projets de la grande Christine, qu'elle n'a abandonnés ni faute de cœur, ni par la crainte des travaux qui accompagnent les grandes entreprises; mais seulement pour se trouver touchée de la prétention d'une plus haute gloire que celle que se sont proposée Alexandre & Gustave. Elle s'est attachée à une solide vertu, dont la récompense est distribuée par de plus justes mains que ne sont celles de la Renommée, qui souvent arrache ses présents lorsqu'ils sont devenus des biens dont elle ne nous sauroit plus priver sans injustice. Ainsi la grande Christine ne vivant plus que pour connoître la vérité, & pour suivre la vertu, elle se fait de

ſa propre gloire une plus digne Couronne que celle qu'elle avoit reçue de ſes Peres.

XIII.

Portrait de Mademoiſelle de Vandy, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE.

VOUS voulez donc que je faſſe votre Portrait, par une fauſſe humilité qui ne vous permet pas de dire du bien de vous : mais on verra bien que vous êtes telle que je le vais dire ; & comme en vous diſant tout, je vous dirai peut-être des choſes mal-agréables, quelqu'un jugera que c'eſt plutôt par une ſecrete vanité, que vous ne l'avez pas voulu entreprendre. Quoi qu'il en ſoit, puiſque vous avez voulu que ce fût moi, vous aurez contentement, & vous vous allez voir fort bien dépeinte.

Pour faire votre Portrait tout de votre haut, c'eſt ce qui tiendra le moins de temps & de place ; car Dieu vous a faite des plus petites, toutefois fort bien proportionnée ; & cela s'appelle une jolie taille. Quoique vous ſouhaitiez d'être

graſſe, je vous dirai en amie que la maigreur vous ſied bien. Vos cheveux ſont blonds, & par conſéquent vos yeux bleus & beaux : la bouche grande, mais point déſagréable : enfin à tout prendre vous êtes bien faite, & vous avez auſſi bonne mine que peut avoir une petite perſonne. Pour de l'eſprit vous en avez naturellement, & cela ne me ſurprend pas; vous êtes d'une race dont tout ce que je connois en a infiniment, & j'ai ouï dire la même choſe de tout ce que je n'ai pas connu. Comme vous l'avez fort vif, & que ces ſortes d'eſprits demeurent rarement ſans agir, j'ai ſu que les premieres années de votre vie, que vous avez paſſées aux champs, ont été employées à la lecture de tout ce qu'il y a jamais eu de Romans en notre Langue, en Italien, & en Eſpagnol; car il eſt bon que l'on ſache que vous poſſédez ces deux Langues. Cette lecture pour l'ordinaire porte volontiers à aimer la galanterie; les jeunes perſonnes y ſont aſſez ſouvent conduites par ce chemin-là, & la Province n'y nuit pas; mais cette galanterie n'eſt pas d'un bon tour, non plus que les lumieres que ces Livres donnent, ſi tout cela n'eſt corrigé par quelques années de Paris, ou de la Cour, ou de tous les deux

ensemble ; & quelquefois ne devient-on pas plus habile par-là. Mais quand tout cela prend ce bon tour, que j'ai dit être néceſſaire, cette lecture n'eſt pas abſolument inutile. Vous avez été à la Cour en arrivant à Paris, & vous y êtes deſcendue chez la perſonne du monde la plus propre à faire les gens pour les faire fort aimables. Mais d'entreprendre le Portrait de Mad. la Comteſſe de Maure avec le vôtre, ce ſeroit une grande hardieſſe, & cela eſt au-deſſus de mes forces. Revenons à vous & à vos Romans ; ils ne vous ont pas nui, puiſque je ne vous ai vue vous ſervir de cette ſcience que pour entretenir les Dames de campagne qui venoient voir MADEMOISELLE à Saint-Fargeau ; ne ſachant ſouvent que leur dire, vous leur teniez de tels propos, croyant qu'ils leur devoient être agréables : ainſi cela ſert à l'affabilité & à la civilité que vous avez naturellement pour ceux que vous croyez qui en auroient pour vous ; autrement vous êtes fiere au dernier point, & quelquefois glorieuſe, & j'ai découvert que cette fierté & cette gloire vous ſont naturelles, & que ce ſont des maladies de race : car comme votre Maiſon eſt venue d'Allemagne, quand vous vous ſouvenez que vous y êtes Prin-

ceſſe,

cesse, vous oubliez que les chimeres des autres vous donnent sujet de raillerie, & vous seriez toute prête à en donner aux autres. Votre vertu irrépréhensible, & cette haute prudence que vous professez intérieurement & extérieurement (cette explication est bonne en ce temps sans en dire davantage; car en vous disant des vérités favorables, il ne faut pas blâmer les autres) cette haute vertu est donc assurément comme il faut; & s'il y manque quelque chose, c'est que l'humilité n'est pas la dominante. Avec tout cela, si vous aviez trouvé un Galant qui eût seul toutes les qualités que beaucoup de gens ont séparément, je ne sais pas ce qui en fût arrivé: mais comme c'est une chose impossible à trouver, que des gens qui fussent propres à satisfaire un goût de chez la Comtesse de Maure, c'est pourquoi vous êtes prude; car l'on ne fait point de bassesse chez elle de quelque nature que ce soit. Vous n'avez nulle dévotion, & cela vient de ce qu'ayant le cœur bon, vous êtes peu souffrante, & que vous avez de la peine à pardonner; vous avez autant de délicatesse sur la haine que sur l'amitié, & la conduite uniforme de votre vie vous empêchant d'avoir des remords, vous croyez que vivant moralement bien,

c'eſt aſſez, & vous n'êtes pas ſeule que cette penſée éloigne de la dévotion : cela eſt plus Philoſophe que Chrétien. Vous êtes fort pareſſeuſe : vous n'aimez ni à vous promener ni à travailler ; mais beaucoup à dormir, & à être aſſiſe en bonne compagnie ; car la mauvaiſe vous laſſe encore plus que la promenade. Je connois même de telles gens qui vous feroient monter à cheval, ce que vous haïſſez fort, pour éviter l'honneur de leur entretien. Vous feriez volontiers toujours dans une chaiſe, ſi ce n'eſt qu'étant toujours avec des perſonnes qui en donnent à fort peu de monde, en cela ſeul vous préférez l'honneur à la commodité : j'entends l'honneur de la compagnie ; car pour l'honneur perſonnel, il va devant tout : & quand on vous reproche toutes ces choſes, vous vous excuſez ſur la foibleſſe de votre tempérament, quoique vous ayiez plus de force de corps qu'à vous n'appartient ; mais l'eſprit étant le principal reſſort qui agit en vous, ceux qui vous connoîtront ne vous accuſeront jamais d'avoir rien de foible. Vous êtes généreuſe & vigoureuſe pour vos amis ; dès qu'il s'agit de leur faire plaiſir ou de les ſervir, vous courez à ce qui s'appelle par monts & par vaux. Vous êtes ſenſible aux

offices qu'on vous rend ; & pour des choſes de rien, vous en avez beaucoup de reconnoiſſance. Je vous aſſure que rien n'eſt plus difficile que de faire le Portrait des autres ; car de ſe guinder à la moyenne région, ou de grimper, comme vous dites, ſur des flammes pyramidales, quoique je ſois aſſez alerte, & que j'aye aſſez de diſpoſition, cela me ſeroit fort difficile, & je crains toujours les choſes dont on ne voit point le retour, & où l'on ne regarde que le commencement ; car j'ai ouï dire que les retours valent bien matines. Mais comme je n'ai rien dit dans votre Portrait qui puiſſe être interprêté ni contre vous, ni contre moi, je me mets l'eſprit en repos. Je vous donne le bon ſoir, & je vous ſupplie de me continuer l'honneur de vos bonnes graces : je dois avec juſtice y avoir quelque part, par celle que je ſais que vous avez dans les miennes.

XIV.

PORTRAIT de Madame la Duchesse D'ÉPERNON, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE,

JE ferai plutôt un abrégé de ma vie que mon Portrait, étant assez difficile de faire l'un sans l'autre : c'est pourquoi l'on m'excusera si je m'étends un peu au long ; & comme on soulage ses maux quand on en fait part à ses amis, on ne doit point s'étonner que je me donne cette consolation, puisque faisant ma peinture, je l'adresse à des personnes qui m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié.

Je suis née comme la faveur de Mr. le Cardinal de Richelieu, qui étoit mon oncle ; sa fortune & moi croissions en même temps : mais comme la fortune va plus vîte que les années, pour ceux à qui elle veut être favorable, je n'avois pas douze ans qu'elle étoit à ce haut degré qui a toujours duré jusques à sa mort. Il me fit venir à Paris, où j'étois regardée de tout le monde comme le font d'ordinaire les nieces d'un favori. J'étois l'objet

du desir de toutes les meres, & celui de l'amour des plus ambitieux; & assurément je puis dire que j'ai mérité l'un & l'autre par ma personne. J'étois aussi bien faite en ma taille, que l'on le peut être pour cet âge. Mes cheveux sont noirs, & plantés d'une maniere qui me donne un certain agrément à la tête, que l'on me dit toujours que personne n'a que moi. J'ai les yeux noirs, le nez fort bien fait, la bouche ni grande, ni petite; le teint blanc pour une brune, le tour du visage assez bien fait, & tout cela accompagné de la plus grande douceur du monde, que j'ai dans l'humeur aussi-bien que sur le visage. Je n'aime pas beaucoup de personnes; mais j'aime mes amis avec la derniere constance & fermeté. Je suis affable, bonne, complaisante, & libérale au dernier point. J'ai du cœur infiniment. Si je suis souffrante, c'est bien malgré moi, & la prudence m'est souvent une vertu rude à pratiquer. J'ai de la voix, elle n'est pas forte, & vous jugerez bien, quand je ne l'aurois pas dit, qu'elle est fort douce, puisqu'il n'y a rien en moi qui ne soit ainsi: je l'ai assez agréable, & j'aime passionnément la Musique; les violons sont celle que j'aime le moins, parce que c'est celle qui fait le plus du bruit. Je

n'aime point à danſer, & je ne vais aux bals & aux aſſemblées que quand je ne m'en puis diſpenſer. Depuis quelques années j'en ai peu vu; car ma ſanté, qui eſt fort délicate, ne me permet pas de veiller, & l'état de ma fortune m'eſt une aſſez honnête excuſe, & ne m'eſt qu'un trop fâcheux prétexte de m'en priver. Je n'aime pas trop le monde, hors mes amis particuliers, & ma malheureuſe deſtinée m'a fort accoutumée à la ſolitude, & n'a pas peu contribué à me la rendre agréable. J'aime la promenade, mais modérée; car je n'aime pas à m'échauffer, & je me laſſe aiſément. Par la maniere dont je me ſuis dépeinte, on jugera peut-être que je ſuis aſſez propre à la dévotion; car je n'aime qu'à faire du bien; je ſuis charitable, retirée & malheureuſe, tout cela peut aiſément faire une Dévote: j'aime les Chapelets; mais je ne ſais ſi c'eſt parce que j'aime les bijoux, ou ſi c'eſt que j'aime les Reliques; car je ſuis une grande bijoutiere, & je ſuis trop heureuſe d'avoir de quoi m'occuper; j'aime les jolies heures & les images; voilà bien des dépendances de la dévotion; mais après tout, ſi Dieu ne touche le cœur, il n'y a rien de fait. Je lui demande tous les jours ſa grace, je l'attends avec impatience, &

il me la faut pour être tout-à-fait dévote. J'aime à lire; mais je penſe que voilà ſuffiſamment de quoi vous faire connoître que je ne mérite pas tout ce que je vais vous dire. Lors donc que j'étois à la Cour dans l'état que je vous ai dépeint, Monſieur le Cardinal, mon oncle, me maria tout auſſi-bien qu'il ſe pouvoit. J'épouſai l'héritier de la faveur de Mr. d'Epernon qui avoit été favori d'Henri III, le plus libéral Prince du monde (ce ſeroit peu de dire des nôtres, car l'on a toujours accuſé nos Rois de ne l'être pas beaucoup). Il étoit encore héritier de la Maiſon de Foix du côté de ſa mere : enfin il étoit en tout le plus avantageux parti que je pouvois eſpérer. Ses maiſons étoient toutes belles & bien bâties ; ſes meubles magnifiques, & beaucoup de pierreries : toutes ces choſes plaiſent aſſez à une Demoiſelle de douze ans. Parmi tout cela je trouvai un homme qui avoit toutes les qualités qui ſont néceſſaires aux autres ; mais non pas celles qu'il faut avoir pour ſa femme, puiſqu'il n'avoit point d'amitié pour moi. Ma grande jeuneſſe m'empêcha d'abord de m'en appercevoir, & même de m'en ſoucier pendant quelques années; enſuite de quoi Mr. d'Epernon ſe brouilla avec Mr. le Cardinal de Richelieu, ceux qui

ont été favoris se soumettant rarement à ceux qui le font ; de sorte qu'il me fallut suivre la fortune de la Maison où j'étois entrée, & me voir hors d'état de profiter de celle de mon oncle. Je passai plusieurs années en Province auprès d'un vieux beau-pere chagrin & mélancolique, avec lequel je m'ennuyois fort. Après sa mort je m'en allai trouver Monsieur son fils en Angleterre, où je ne fus pas mieux traitée de lui qu'à l'ordinaire. Si j'avois voulu, à la mort de M^r^. d'Epernon, me prévaloir de l'occasion, j'étois maîtresse de toutes choses; mais je suis si peu intéressée que je ne m'en avisai pas, & j'avois si bonne opinion de M^r^. d'Epernon, que je ne prévoyois pas en ce temps-là qu'il en dût user avec moi comme il a fait. J'oubliois à dire, que s'il eût voulu se bien conduire avec M^r^. le Cardinal, les fantaisies de M^r^. son pere n'eussent pas prévalu sur la considération que mon oncle avoit pour moi; mais aussi mon crédit n'étoit pas assez grand pour réparer le tort qu'ils se faisoient par leur mauvaise conduite, & celle de M^r^. mon mari ne lui étoit pas avantageuse. Je pourrois dire beaucoup de choses sur ce sujet; mais il n'est pas à propos de se louer soi-même ; il est bon seulement de laisser entendre

que je n'ai pas manqué de pouvoir à ſervir Mr. d'Epernon, s'il y avoit contribué. La ſuite de ſa conduite pour moi eſt une choſe ſi connue de tout le monde, qu'à moins de vouloir faire un manifeſte en ma juſtification, il eſt bon de n'en dire pas davantage. J'ai voulu faire mon Portrait; & ayant dit ce qui m'a ſemblé à propos, je dirai encore une fois ſeulement, que j'ai moins de bonheur que de mérite, & que la ſuite de ma vie n'a pas reſſemblé à ſon commencement.

XV.

Portrait de Mr. d'Entragues, écrit par Mademoiselle.

Vous croyez peut-être que les peintres de ce temps n'oſeroient faire votre portrait, de peur de vous fâcher en vous faiſant des cheveux gris: vous vous trompez fort; car dans un temps où l'on eſt ſi hardi pour toutes choſes, apparemment l'on ne vous craindra pas: toutefois pour vous flatter un peu, il n'eſt pas qu'il n'y ait quelque ancien tableau chez Ferdinand, & l'on s'en ſervira pour y prendre quelques traits de votre jeuneſſe,

afin que les perſonnes qui vous ont vu de ce temps-là, vous puiſſent auſſi-bien connoître que ceux qui vous voyent préſentement : je m'en vais donc commencer.

Etant jeune, vous étiez bien fait, fort agréable & parfaitement galant; je ne ſais ſi vous étiez diſcret; par la vivacité qui vous reſte, l'on peut juger que vous étiez fort étourdi : je ne crois pas que vous en fuſſiez plus mal auprès des Dames, parce que la qualité de coquette va ſouvent avec celle d'étourdie : ainſi le rapport de votre humeur avec celle des perſonnes avec qui vous pouviez faire amitié, étoit une choſe capable d'avancer promptement vos affaires. Je crois que vous étiez libéral, & même prodigue, ce qui eſt d'un grand ſecours pour la galanterie; mais je ne ſais ſi étant jeune vous étiez auſſi grand Seigneur que vous êtes maintenant : rarement l'on a toutes les joies enſemble, & c'en ſont deux bien grandes, que d'être jeune & d'être riche.

Je crois que vous étiez auſſi brouillon & auſſi querelleur que vous êtes maintenant pacifique, que vous aviez autant de querelles pour vous, & que vous en faiſiez autant naître par vos inventions entre les Dames, que vous en accordez

maintenant entre les Meſſieurs, & que vous en appaiſez dans les familles.

Quant à la ſincérité & à la bonne foi, elles ſont nées avec vous; votre cœur eſt généreux, & votre ame auſſi noble que votre naiſſance. Il eſt même facile de ſe perſuader qu'en tout temps vous en avez donné des marques, & que vous avez toujours eu pour vos amis des ſentiments auſſi tendres que je vous en vois, & une auſſi grande cordialité que j'en trouve en vous par ma propre expérience. Jamais ami n'a été ſi commode, & tous ceux qui ne ſont point les vôtres doivent regarder cela comme un effet de leur malheureuſe deſtinée; car il n'y eut jamais un homme né auſſi bon que vous. On connoîtra bien par ce que j'ai dit, & par ce que je dois dire encore, que cette bonté eſt d'une trempe & d'une maniere que l'on en doit autant aimer les effets que la louange. En vérité, un ami tel que vous eſt un tréſor; vous avez tout l'eſprit & toute la capacité qu'il faut avoir pour donner des avis quand l'on vous en demande, & toute la diſcrétion poſſible pour éviter d'en donner quand on ne vous en demande pas, ce qui eſt une choſe très-délicate. Tous ſolides que ſoient vos conſeils, vous les accompagnez de tant d'agréments, que

quand l'on n'auroit rien qui obligeât à vous en demander, je crois que l'on se feroit des affaires pour avoir le plaiſir de s'attirer de vos viſites, & de jouir de votre converſation : mais je craindrois que vous ne priſſiez pas le même plaiſir dans l'entretien des perſonnes que vous voyez le plus ſouvent, ſans le deſſein de les ſervir, ou de leur faire office, choſe à quoi vous êtes toujours diſpoſé pour qui que ce ſoit.

Vous avez une gayeté dans l'humeur que l'âge ne vous a pas ôtée, & qui corrige les défauts, & le déſagrément qui s'y rencontre preſque toujours, & que vous n'aurez jamais. Votre eſprit eſt encore galant, & cela paroît en tout ce que vous faites ; mais d'une maniere ſi convenable à votre âge, que les jeunes gens ne ſauroient y trouver à redire. Il eſt encore le plus univerſel que je connoiſſe ; car avez-vous le matin accordé une querelle, vous allez enſuite voir des dévotes ; d'un arbitrage vous paſſez chez les précieuſes ; de-là chez les Dames les plus coquettes, & vous paſſez le ſoir avec des perſonnes qui ne ſont ni coquettes ni précieuſes, & encore moins dévotes. Apparemment vous ne paſſez pas moins bien votre temps avec ces perſonnes-là, car vous raillez avec elles de

toutes les autres. Vous direz peut-être que vous leur croyez faire plaisir; mais je vous assure qne vous vous en faites bien à vous-même. Entre nous, votre inclination est un peu moqueuse, ce seroit trop de dire médisante. On pourroit s'imaginer que vos chagrins domestiques, qui vous sont sensibles avec raison, pourroient vous rendre fâcheux à vous-même & aux autres; mais personne ne s'en apperçoit: cela marque assez que les ames nobles & bonnes, comme la vôtre, ont une force que les ames communes n'ont pas dans les grandes occasions: c'est assurément un effet de la Providence de Dieu sur vous; mais je ne crois pas que ce soit l'effet de vos prieres, car je ne les crois pas assez ferventes pour l'avoir méritée, non plus que par votre conduite passée, & encore moins par la présente; puisque, comme je l'ai dit, vous n'êtes pas changé en beaucoup de choses par les années: mais comme la prudence donne de certaines mesures convenables à l'état où vous êtes, elle vous fait prendre aussi sur la dévotion de certaines regles pour le dehors, que je souhaite que vous ayez dans le cœur, lorsqu'elles vous seront nécessaires. Je pense qu'après avoir si souvent publié les obligations que je vous ai, je ne puis mieux les reconnoître qu'en vous faisant ce souhait.

XVI.

Portrait d'Amarante, écrit par Mademoiselle.

APrès avoir fait quelques portraits différents en leur maniere, mais semblables en ce qu'ils ont beaucoup plus de radouci que d'ombres, j'ai cru que la variété en feroit plus agréable, si j'en faisois un d'une peinture un peu plus forte, & où il me fallût moins flatter la personne que je voudrois dépeindre. Il m'a semblé pour cela que je ne pouvois prendre un meilleur sujet que celui que j'ai choisi, & que je ne pouvois trouver une personne qui s'en souciât moins, puisque sa conduite montre sans cesse tout ce que j'en vais dire. Elle ne m'a priée ni de parler d'elle, ni de m'en taire, car elle n'est pas ici; mais je suis assurée que si elle y étoit, elle trouveroit très-bon ce que je vais faire, & que tout ce que je pourrai dire d'elle lui plaira, pourvu que je la peigne dans son naturel, puisqu'elle est persuadée qu'il est si beau qu'elle ne connoît point pour des défauts ce que les autres pourroient appeller ainsi.

Elle a beaucoup d'esprit, elle l'a plai-

ſant & agréable au dernier point, fourniſſant toujours à la converſation, & ne tariſſant point de raillerie ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, s'en faiſant même lorſqu'il ne s'en préſente point devant elle. La plupart du temps ce n'eſt que ſur des bagatelles, & cela n'eſt ſoutenu d'aucune ſolidité, ce qui doit faire admirer la beauté de ſon naturel. Elle n'a nulle ſcience qu'à bâtons rompus; cependant elle parle de toutes choſes, & les cite auſſi effrontément que ſi elle en avoit une grande connoiſſance. Elle ne juge pas bien des Vers & des jolies choſes, & elle n'a nulle délicateſſe dans l'eſprit. Elle écrit mal, même en raillerie, elle n'y réuſſit pas ſi bien qu'en converſation. Je ne ſais comment elle a appris toutes les opinions des Philoſophes ſur l'immortalité de l'ame, elle en parle fort bien; mais cette ſuperficie de Science ne lui ſert qu'à établir dans ſon eſprit des maximes peu chétiennes, & elle ne peut s'empêcher d'en donner quelquefois des marques en converſation. Sur la prudence, ſur la regle de ſa vie & de ſon ménage, qui en ſont des dépendances, elle en fait des leçons admirables qu'elle ne met nullement en pratique. Ses yeux ſont fort beaux, ſa bouche & ſes dents belles, ſon teint de même, & les couleurs

en ſont quelquefois très-vives ; mais ſon déréglement à manger, & à dormir, le ternit ſouvent. Elle a la gorge & les mains belles. Elle eſt haute ; mais ſes épaules le ſont auſſi, de ſorte que ſa taille n'eſt pas fort agréables, & ſon embonpoint fait qu'elle ne l'a pas tout-à-fait aiſée. Elle a mauvaiſe grace, danſe mal, & a un certain air gauche à tout ce qu'elle fait ; & à tout prendre, c'eſt une des belles perſonnes de ce temps. Pour ſes cheveux, ils ſont châtain clair ; mais ils ſont ſi mêlés pour l'ordinaire, qu'à peine en diſcerne-t-on la couleur. Elle n'aime rien que ſa perſonne, & néanmoins elle eſt toujours négligée & mal-propre au dernier point. Elle préſume fort de ſa beauté, & elle a quelque raiſon ; mais où elle n'en a point, c'eſt qu'elle croit être plus belle que tout ce qu'il y a au monde, ne ſonge qu'à paroître telle, & avec cela eſt toujours, comme j'ai dit, dans la derniere mal-propreté. Quand elle a des habits magnifiques, ils ſont déſaſſortis ; elle a du linge ſale, & le brocart va ſouvent avec un mouchoir uni, & un point de Veniſe avec un habit de droguet. Il lui prend des ſaillies de dévotion ; lorſqu'elle les a, elle voudroit qu'il y eût des Chartreuſes en France, ne trouvant rien dans les autres couvents

d'aſſez auſtere pour être proportionné à ſon zele. Elle fait des ſermons avec une éloquence admirable, porte à l'extrémité la pénitence que l'on doit faire, & eſt preſque prête dans ces moments d'en faire une publique, ſi elle trouvoit ſous ſes mains un ſac & un cilice. Je crois même qu'elle commande qu'on lui en faſſe; mais dans le temps qu'on y travaille, la dévotion diſparoît, & elle ſe revêt du vieil homme. On aime rarement ſa beauté au point que j'ai dit qu'elle aime la ſienne, ſans être bien-aiſe que les autres en diſent quelque choſe; mais elle a l'humeur plutôt coquette que galante; car dans la galanterie, il y doit avoir beaucoup plus de politeſſe qu'elle n'en fait paroître, & la ſignification de ce mot eſt bien générale, puiſque des perſonnes du monde les plus éloignées de l'amour & de la coquetterie, l'on peut dire quelquefois qu'elles ont l'eſprit galant. Je l'ai vu même appliquer à une grande Princeſſe qui avoit bien de la vertu, & qui a mené une vie qui va juſques à l'opinion de la ſainteté; c'eſt de l'Infante Iſabelle de la Maiſon d'Autriche, qui a ſi long-tems & ſi dignement régné dans la Flandre : on ne parle jamais d'elle qu'on ne la loue d'avoir eu dans l'eſprit cette agréable qualité. Ce n'eſt pas de ce tour-là qu'eſt

galant l'esprit de la Dame que je dépeins: elle aime les fleurettes & les adorations, l'encens lui plaît, & je pense qu'elle est comme ceux à qui l'on en donne dans les Villages, qui, pourvu qu'ils en ayent, ne se soucient pas si c'est du Curé ou du Bedeau. Enfin, cela part plutôt, à dire le vrai, d'une légéreté qui l'emporte après les choses frivoles, que d'une ame qui auroit de l'inclination au mal; car assurément dans le fond, elle est sage: mais cela joint avec cette prudence dont j'ai parlé, fait bien discourir le monde. Il y a des moments dans lesquels si on lui fait des reprimandes, elles les reçoit bien, elle pleure; lui passe-t-il une mouche devant le nez, elle rit. Elle aime le monde, & le monde ne l'aime pas; car bien qu'elle ait de l'esprit, de la beauté & de la jeunesse, le trop grand desir qu'elle a de plaire, déplaît, éloigne les galants; son humeur railleuse la fait haïr des femmes: elle est glorieuse sans savoir pourquoi, & sur cela elle a des hauts & bas que l'on ne sauroit expliquer. Elle n'a point de discernement pour les gens; tout lui est bon, & elle ne s'ennuye de rien, ni avec personne. Elle est extraordinairement paresseuse, elle n'aime aucun exercice; enfin c'est un naturel des plus extraordinaires

du monde : nuls égards, nuls ſoins dans ſa famille, ne ſe ſoucie d'y être ni bien ni mal, de même pour ſes amis, & après tout cela on l'aime quand on la voit. Elle voudroit bien par fois être intrigante ; mais elle n'a pas aſſez de conduite ni de ſecret. Elle aime la muſique, elle s'y connoît ; ſait aſſez bien vivre à la Cour, comme y ayant toujours été nourrie. Je penſe qu'en voilà dit aſſez de bien & de mal pour s'en taire.

XVII.

Portrait de Mr. Guilloire, Secretaire des Commandements de Mademoiselle, écrit par elle-même, à Paris le troiſieme Juillet 1658.

HÉLAS que les gens qui tirent au billet ſont heureux ! car le pis qui leur puiſſe arriver eſt une choſe à quoi ils s'attendent, & s'y attendant, ils s'y préparent. Pour moi je ne ſuis pas ainſi ; quelque menace que l'on m'ait faite qu'on feroit mon Portrait, ſi je ne le voulois faire moi-même, je n'ai jamais cru que qui que ce ſoit ſe voulût donner cette peine : ainſi n'ayant rien prévu, je ne me ſuis prépa-

ré à rien ; & c'eſt pourquoi je n'ai autre choſe à dire ſinon qu'il faut obeïr : Dieu ſoit avec nous.

Je ſuis auſſi petit pour homme, que M^lle^. de Vandy pour femme : tout ce que je crains dans cette comparaiſon, c'eſt de me trop louer après ce qui a été dit d'elle dans ſon portrait. J'ai les cheveux noirs, aſſez clairs ; le viſage en-dehors, le nez grand, & la bouche de même ; je montre fort mes dents que je n'ai pas laides, & MADEMOISELLE dit toujours que j'affecte cela comme une Dame qu'elle connoît ; mais je n'ai garde de me comparer à cette perſonne comme à Mademoiſelle de Vandy, parce qu'elle n'eſt pas ſi agréable à MADEMOISELLE. J'ai les yeux noirs & brillants comme la mine, elle eſt fort affable, & tout le monde s'en loue. Je ſuis cordial & ſincere au dernier point. Jamais homme ne fut ſi bon ami ; je n'ai rien à moi, & cela eſt ſi véritable, que j'ai ſouvent trouvé de mes amis qui ont uſé de mon bien comme du leur, tant ils ſe ſont peu mis en peine de me rendre ce que je leur ai prêté. Je ne juge jamais mal de perſonne ; & ce qui fait que j'ai ſi bonne opinion des autres eſt la bonne intention que j'ai en toutes choſes, qui fait que je juge d'autrui par moi-même ;

je commence néanmoins à croire que je reviendrai de cette opinion, non par ma seule expérience, car elle n'auroit pas été capable de me détromper; mais par celle des autres personnes que je fréquente, à qui je défere en tout, tant parce qu'ils appuyent leur avis sur leur expérience, que par le respect que j'ai pour les conseils qu'il leur plaît de me donner; & ce respect est non-seulement en moi par le devoir, mais par toute la reconnoissance & par toute l'inclination imaginable fondée sur le propre mérite. Je suis l'homme du monde le plus désintéressé, & ma conduite passée le peut prouver, comme tous ceux qui m'ont connu dans tous les emplois que j'ai eus le peuvent dire, & je crois que ceux à qui j'aurai affaire à l'avenir pourront témoigner la même chose. Je suis attaché au dernier point où je le suis. Je suis fidele à toute épreuve. Je suis assez capable en ma profession, & je suis tout propre à le devenir tous les jours davantage; car j'écoute volontiers les avis que l'on me donne : on m'oblige de me reprendre, & de m'apprendre les choses que je ne sais pas. Je suis actif, assidu à mon devoir. Je n'aime aucun plaisir, & je n'ai que celui de faire des visites; quand je m'en prive, ce m'est une peine, & l'on

me fait la guerre que ce m'eſt une ſi grande habitude, que je ne m'en ſoucie que par cette raiſon même qu'il m'eſt indifférent de trouver ou de ne trouver pas ceux que je vais chercher. On me tourmente encore ſur ce que je ſuis dévot, & l'on a coutume de dire que je crains plus le Diable, que je n'aime Dieu. On tire cette conſéquence de ce que j'aime les Moines & leurs Livres : la vérité eſt que j'ai le fond de l'ame pour moi-même, comme j'ai dit que je l'avois pour mes amis; ainſi je ne fais pas contre moi pis que je ne ferois contre les autres. Je ſuis charitable, & je ſuis à une Princeſſe qui l'eſt aſſez pour me faire venir ce ſentiment quand je ne l'aurois pas; & bien que j'exécute tous ſes commandements avec joie, j'avoue que lorſqu'il s'agit des charités, je m'acquitte de ſes ordres avec une diligence que je n'ai pas pour toute autre choſe. J'allois autrefois aux hôpitaux & aux priſons; les Sermons, les Vêpres & le Salut m'étoient plus fréquents qu'ils ne me le ſont préſentement; mais j'ai toujours ouï dire que lorſqu'on fait ſon devoir c'eſt quitter Dieu pour Dieu, & ainſi je n'ai nul ſcrupule de ce changement. Je ne ſuis point vindicatif, je ne hais perſonne; pour peu qu'on me témoigne d'amitié ou de bon-

ne volonté, j'y ſuis ſenſible au dernier point: je ſuis colere, & la colere me rend prompt; mais ces promptitudes durent peu, comme ce qui les fait naître; ma taille le marque; car les petites gens ſont d'ordinaire dépiteux, & la couleur de mon viſage y répond, puiſqu'elle eſt aſſez vive pour l'ordinaire. Les amis que je me ſuis faits en Allemagne, diſent que j'étois galant en ce pays-là; mais ceux qui ne m'ont connu que depuis mon retour le croiront mal-aiſément, & pour ne les pas démentir, je n'en dirai rien. J'aime les enfants & les chiens au dernier point, & je me joue avec les derniers comme pourroit faire la premiere eſpece des petites bêtes que je viens de nommer. Je n'aime point le jeu, hors celui du Trictrac, où je joue peu, ayant d'autres occupations plus ſolides & plus néceſſaires. Me voilà à bout de tout ce que je ſens en moi, & de tout ce que j'eſtimois capable de ſervir à ma peinture: le cœur me bat de l'événement de ce Portrait; car je l'ai fait à mon fort grand regret, & je n'ai pas eu peu de peine à m'y réſoudre.

XVIII.

PORTRAIT de Mademoiselle DE SAUMAISE, *sous le nom de la* JEUNE IRIS, *fait par Madame la Comtesse de* BREGY.

LE dépit d'avoir vu chez vous un si mauvais Portrait de la jeune Iris, me fait plus entreprendre que je ne pourrai peut-être exécuter, en vous en ayant promis un meilleur de ma main. Mais en tout cas, Madame, vous n'auriez pas dû vous promettre un fort bon tableau, puisque vous avez désiré que ce fût mon ouvrage, & je ne vous le donne aussi que pour marque de ma complaisance, & non pas pour marque de mon esprit.

Pour commencer la représentation d'Iris, je vous dirai que sa taille n'est ni grande ni petite; que ses cheveux ne sont point d'une couleur choquante, & qu'enfin ils ne sont que ce qu'il faut qu'ils soient pour lui donner beaucoup de blancheur, que sa jeunesse rend fort vive. Ses yeux sont bleux & assez doux; sa bouche est incarnate, sont nez assez bien fait; sa gorge de belle forme, & fort blanche; ses bras & ses mains de la couleur de sa gorge. C'est

à-

à-peu-près la personne d'Iris, dont l'esprit est judicieux; cela est aidé de beaucoup de choses dont elle a été soigneusement instruite, & que sa retenue empêche de montrer avec empressement, étant née aussi sage que les autres le peuvent devenir, & agissant de maniere à se faire reconnoître pour fille de son admirable pere. Pour son humeur, elle est prompte & un peu fiere; mais la premiere de ces choses ne l'a jamais portée jusques à fâcher personne, & la seconde ne lui sert qu'à prendre plus de soin de se rendre parfaite. Elle est généreuse & sensible pour ses amis; elle leur est fidelle. Ses actions sont sinceres, & ses résolutions constantes. Elle est douce & civile, mais sans galanterie; parce qu'elle s'y trouve si naturellement opposée, qu'elle se défend même les choses permises. Elle n'a jamais desiré ses divertissements; mais elle les prend, de peur d'être incommode aux personnes avec qui elle se trouve. Elle se croit moins aimable qu'elle ne l'est en effet. Elle méprise la beauté, comme les avantages qu'elle peut apporter. Elle n'est point capable des foiblesses des personnes de son âge. Mille choses échappent encore à mon princeau, qui sont dignes de louange dans Iris. De maniere que je suis obligée de

prier ceux qui verront la copie que j'ai fait d'elle, de ne s'y point arrêter, & de prendre plus de ſoin de connoître Iris, que ſa modeſtie ne lui en fera prendre de ſe montrer.

XIX.

PORTRAIT de MADAME la Comteſſe de BRIENNE la Mere, écrit à Paris le 6 Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE.

QUAND on aime paſſionnément la peinture, on ne ſe contente pas ſeulement d'avoir les Portraits au naturel des Dames du ſiecle, & des tableaux de l'Hiſtoire ou de la Fable de la main des plus grands Peintres; on aime auſſi les tableaux de dévotion, puiſqu'il eſt néceſſaire quand on veut parer les palais, que les chapelles & les oratoires ayent leurs ornements auſſi-bien que les galeries. Mais comme ces lieux ne ſouffrent point d'autres images que des Saints ou des Saintes, ſoit des ſiecles paſſés ou des modernes, & que c'eſt du moins ſous leur repréſentation que l'on y peint quelquefois

des profanes, dont la vie donne ſouvent peu de ſujet d'eſpérer qu'elles ſuivront leur exemple, on ne s'étonnera pas, quand on connoîtra la Dame dont je veux parler, que quelque jour ſon portrait ſera mis dans nos Egliſes, non ſous un autre nom que le ſien, ou ſous la figure d'un autre; mais en ſon véritable original, & en ſa vraie reſſemblance, comme l'ayant mérité par ſa vie tout-à-fait exemplaire.

Je ſais que vous avez été fort belle étant jeune, & vous en avez encore d'aſſez beaux reſtes pour le faire croire, & pour faire connoître par la régularité de vos traits & par leur agrément, qu'avant la petite-vérole vous voyiez peu de perſonnes plus aimables que vous. Je penſe que vous aviez auſſi la taille fort belle, puiſque vous êtes encore aſſez menue, & qu'on peut juger que vous ne vous êtes courbée qu'à force de vous être miſe à genoux & d'avoir baiſé la terre. Si j'oſois, je dirois que les haires & les cilices y peuvent avoir part; mais j'aurois crainte d'être étranglée; car votre humilité aura peine à le ſouffrir, & le trop grand excès dans lequel elle eſt en vous eſt tout propre à vous en faire faire d'autres. Quant à la charité, il n'y a que les ſourds qui n'en ayent pas entendu parler, & il n'y a

que les muets qui s'en taisent. Toutefois pourvu qu'ils ayent des yeux, ils en ont quelque connoissance; car l'on ne sauroit aller nulle part que l'on n'en voye des marques. Vous ne vous contentez pas de conserver les temples vivants de Jesus-Christ par la grande quantité de pauvres que vous nourrissez, vous lui en édifiez tous les jours. Il n'y point presque d'Eglise neuve, ou que vous n'ayiez fait bâtir, ou dans laquelle vous n'ayiez des chapelles. Tout le monde sait assez le soin que vous avez de visiter les Hôpitaux, les Prisons, & les pauvres honteux. L'on sait aussi combien vous avez fait mettre de Demoiselles à la Magdelaine qui se trouvoient bien mieux au Marais, & combien vous leur êtes redoutable. Jamais Général d'armée n'alla à l'assaut plus courageusement que vous, quand il est question de la conversion d'une ame. Lorsque vous êtes en repos, c'est-à-dire, hors le temps de vos oraisons & de vos prieres, vous vous occupez à travailler, ou pour faire des chemises aux pauvres, ou des parements aux autels. Vous pourriez aisément faire tout ce que je viens de dire, sans avoir autant d'esprit que vous en avez : mais votre esprit est aussi bien fait qu'il se peut, & vous l'avez

tout-à-fait agréable. La dévotion n'en retranche que la raillerie, à quoi vous êtes portée aussi naturellement qu'à la charité, quoique ce soient deux choses assez contraires : mais le grand abandonnement que vous avez pour l'une vous retient de l'autre, & assurément vous y avez eu quelque peine. Votre conversation est solide & agréable, vous êtes née pour le monde, & pour vous en faire aimer ; vous le savez mieux connoître que personne ; vous avez le même talent pour la Cour, & cela ne peut pas surprendre ceux qui savent comme moi que vous venez de personnes à qui on la faisoit. Vous avez dans le cœur & dans l'ame toute la bonté possible, toute la grandeur de courage que l'on y peut avoir ; & la dévotion n'empêche pas que vous ne sentiez ce que vous êtes, quoique souvent vous n'en vouliez rien faire paroître. Comme vous êtes éclairée & curieuse, & que d'ordinaire les esprits qui le sont, donnent dans les nouveautés, vous auriez tout l'air de les suivre dans la dévotion, ne pouvant plus le faire dans les modes ; mais d'un autre côté vous êtes assez prudente & assez politique pour vous en retirer promptement, si cela n'étoit pas à propos : il vous seroit plus pardonnable qu'aux autres ; vous en

avez un exemple domestique, puisqu'un grand Saint * de vos parents, qui a été un grand personnage dans l'Eglise, a bien donné dans une nouveauté qui a empêché sa canonisation. Je m'en suis souvenue assez à propos ; car, si je ne me trompe, on en fait aujourd'hui la fête. Je voudrois avoir si bien réussi à votre portrait, que l'on pût dire à bon jour bonne œuvre.

XX.

Portrait de Madame de Monglat, *écrit à Paris au mois de Juillet* 1658.

Par Mademoiselle.

JE croirois manquer à l'amitié que j'ai toujours eue pour vous & pour toute votre Maison, & à la reconnoissance que je dois à l'affection que toute votre famille & vous m'avez toujours temoignée, si je ne vous en laissois cette marque, de donner votre Portrait au public. Tous ceux qui vous connoissent, ont toujours trouvé en vous beaucoup de bonnes qua-

---

* St. Pierre de Luxembourg.

lités : mais peut-être n'y connoiſſent-ils pas comme moi tout le bien qu'on en doit dire. Pour le mieux faire paroître, & pour le mieux perſuader, je dirai même juſques aux choſes qui ne ſont pas les meilleures en vous, de crainte que ſi je ne tempérois un peu les louanges qui vous ſont dues, je ne donnaſſe ſujet à la poſtérité de douter que vous en euſſiez autant mérité qu'on vous en doit quand on vous veut faire juſtice.

Vous êtes née dans un palais enchanté, car rien n'eſt plus beau que Cheverny; la beauté du pays, celle de la maiſon, des jardins & des canaux, ne donne pas une moindre idée que celle de l'Iſle d'Alcine, ou du palais d'Apolidon. Quand je me repréſente comme vous y étiez ſervie, & que vous étiez plutôt traitée comme la maîtreſſe que comme la fille de la maiſon, il me ſemble que je puis auſſi vous comparer à la belle Grimaneſe dans l'Iſle-Ferme, puiſque vous étiez après d'un pere, qui ne ſongeoit pas moins à votre divertiſſement, qu'Apolidon faiſoit à celui de cette Reine : il aimoit les plaiſirs autant pour vous que pour lui-même : il avoit une troupe de Comédiens, une bande de Violons, & une Muſique excellente; & avec cela lire les Romans comme vous

faisiez, c'est assez pour faire croire que vous ne vous estimiez guere moins Princesse que Madame Oriane la fille du bon Roi Lisuart. Lorsque vous arrivâtes ici, vous regardâtes un peu le monde de cet air-là, ce qui fut cause que votre procédé ne plut pas; car hors cela vous étiez fort jolie, vous aviez le teint beau & vif, la bouche agréable, les plus belles dents qu'on puisse avoir, le nez un peu retroussé, mais d'une maniere qui ne vous sied pas mal; les yeux noirs, les cheveux bruns, mais en la plus grande quantité du monde; vous aviez la gorge belle, comme vous l'avez encore: mais comme on la montroit de ce temps-là, & que l'on porte des mouchoirs à cette heure, on parle avec plus de plaisir de ce qu'on a vu que de ce qu'on ne voit pas; c'est pourquoi j'ai dit, vous aviez. Vous aviez donc aussi des bras qui s'appellent faits au tour, des mains admirables, & le plus beau coude que j'aye jamais vu; car jamais personne n'a eu, je crois, la peau si unie & si belle que vous l'avez en cet endroit: cela ne doit pas étonner; vous avez la plus délicate blancheur qu'on ait jamais vûe, hors le teint qui est un peu brouillé présentement. Vous aviez la taille la plus aisée & la plus jolie du monde; mais la graisse l'a rendue

un peu groſſiere. Cet air impérieux qui ne plaiſoit pas étoit ſuivi d'un procédé qui étoit de même : vous n'entendiez pas volontiers raillerie, l'on a eu peine à vous y accoutumer ; mais, graces à Dieu, vous en êtes venue à bout, & perſonne ne vous peut connoître ſans dire que vous êtes la meilleure femme du monde. Cela venoit de votre éducation, & que vous étiez toujours accoutumée à entendre dire, plaît-il, maître ? Et comme on n'en uſe pas ainſi à la Cour, même avec ceux qui ſont nés pour commander aux autres, vous paroiſſiez étonnée de ne plus trouver cette obéiſſance qui vous avoit ſemblé ſi douce. Vous êtes civile, & vous avez appris ce qui s'appelle la ſcience du monde, ou ſavoir-vivre. Vous ne manquez à aucun devoir envers ceux à qui vous en devez, & vous reprendriez aſſez volontiers ceux qui y manquent. Vous n'êtes point médiſante, vous excuſez facilement les autres, vous êtes bonne amie, & il ſeroit à ſouhaiter que l'on vous rendît autant de juſtice que vous en rendez à chacun. Vous chantez bien & agréablement. Vous faites des Vers, & vous vous y connoiſſez ; vous avez beaucoup lu, & cela vous a acquis quelque ſcience dont vous vous ſervez à propos dans la converſation. Il n'y a point

de gens raisonnables qui ne vous reçoivent avec joie dans la leur : vous ne la troublez jamais, & vous la savez rendre meilleure quand vous voulez : vous aimez les plaisirs au dernier point, & l'on peut dire de vous, que vous aimez autant à vivre que vous savez goûter la vie. Vous aimez fort la bonne chere, & on la fait grande chez vous, & avec beaucoup de politesse : vous aimez toute sorte de musique, & vous vous y connoissez bien, de même qu'à la peinture & aux bâtiments. Vous êtes magnifique en de certaines choses, assez réservée en d'autres, & mal réglée dans vos affaires, non pas manque de capacité, mais d'application. Vous aimez le jeu, & n'êtes pas belle joueuse ; vous disputez, & vous êtes superstitieuse & inquiete ; car sur le bonheur ou sur le malheur, vous fatiguez fort & ceux qui jouent, & ceux qui vous regardent. Comme vous êtes tendre pour vos amis, quand vous croyez qu'ils ne font pas de même pour vous, vous êtes très-sujette à bouder ; & cela feroit assez propre à vous attirer des démêlés avec eux, quand ils ne sont pas assez raisonnables pour pénétrer dans votre intention qui n'est jamais que bonne. Ainsi quand il vous en arrive, il faut plutôt leur en attribuer la faute qu'à vous. Vous êtes

prompte, & vous revenez auſſi-tôt : vous raillez de bonne grace, & je connois des perſonnes dont vous ne ſauriez vous paſſer de faire voir le ridicule, & qui par conſéquent ſont nées pour vous réjouir, quoique ſouvent elles vous ennuyent. Vous êtes quelquefois chagrine, quoique vous ſoyez très-heureuſe dans votre domeſtique, ayant un mari qui vit fort bien avec vous : mais votre chagrin vient de ce que vous n'êtes pas toujours en fort bonne ſanté. Vous danſez bien, & je vous y ai vu autant de diſpoſition que vous avez préſentement de pareſſe : vous aimez vos aiſes au dernier point : vous n'avez nulle complaiſance ; quoique vous faſſiez tout ce que vous pouvez pour perſuader que vous n'en manquez pas, j'ai découvert que c'eſt pour en attirer des autres. Pour peu qu'on vous ait hantée, vous ne trouvez pas de dupes ; vous ſeriez propre à l'être de bien des gens ; car vous êtes fort ſincere, & peu le ſont préſentement.

XXI.

PORTRAIT de Madame de PONTAC, premiere Présidente de Bourdeaux, de la Maison de Thou : fait par elle-même.

JE fais mon Portrait moi-même, le sujet ne méritant pas d'être touché d'une meilleure main que la mienne. Ce n'est pas que je ne dusse beaucoup appréhender que ce ne soit une grande témérité après ce que j'ai vu ; mais comme il n'est pas possible d'imiter les Dieux, & que je ne prétends pas à cette gloire, je me contente de celle de leur obéir.

Je suis de ces personnes de qui il n'y a ni grand bien, ni grand mal à dire, étant dans la médiocrité pour toutes choses ; ma taille est de ce rang ; je l'ai eue autrefois agréable ; mais ma négligence me l'a un peu changée. Je suis blanche & blonde, les yeux bleus que l'on dit que j'ai assez beaux, le nez grand & aquilin, la bouche petite, & qui feroit belle si elle étoit incarnate ; de belles dents, le bas du visage bien fait, le tour qui ne déplaît pas quoiqu'il soit un peu long. Tout cela ensemble fait la physionomie d'une per-

ſonne ſage & ſpirituelle. Je pourrois dire quelque choſe de mes bras & de mes mains; mais je crois qu'il vaut mieux n'en point parler. Je ne ſais ſi je me trompe; mais j'ai toujours cru avoir de l'eſprit, & l'ame grande & belle, & que ſi j'étois dans le grand monde, j'y aurois peut-être réuſſi: je ſuis même aſſez heureuſe pour qu'on en ſoit perſuadé, & pour avoir mérité l'eſtime de tous ceux à qui j'ai pris ſoin de plaire. Je ſuis née avec une paſſion violente pour les Livres, je la tiens de mes peres qui ſe ſont rendus illuſtres par-là : il ſe trouvera peu de femmes qui ayent plus lu que moi. Cela me donne une connoiſſance preſqu'univerſelle de toutes choſes; mais particuliérement de l'Hiſtoire, à laquelle je me ſuis fort attachée. J'avoue non-ſeulement que je n'ai pas haï les Romans ; mais que je les ai chérement aimés, & qu'ils ont fait tout le divertiſſement de ma jeuneſſe; je m'en ſuis toutefois retirée à l'âge de vingt ans: mais je confeſſe auſſi que c'eſt le plus grand ſacrifice que j'aye jamais fait; car je les aime encore. L'on peut juger par ma conduite ſi j'en ai fait un trop mauvais uſage. Je ſuis bien obligée à Dieu de m'avoir fait les inclinations conformes à mon devoir; car je ſuis naturellement paſſionnée, ce

qui me donnera à combattre toute ma vie ce que je ne pourrois vaincre ſans le ſecours de la piété & de la dévotion, à laquelle j'ai toujours été portée, & qui a été mon ſecours & ma conſolation dans tous les malheurs de ma vie, qui m'ont fait éprouver tout ce que l'amour, la haine & la douleur ont de plus fort. Le grand pouvoir que ces paſſions ont ſur moi, & ce qu'elles m'ont fait ſouffrir, m'en ont enfin guérie, & j'oſe dire qu'elles m'ont miſe en une aſſiette où, avec la grace de Dieu, je ne les crains plus guere. Il n'y a perſonne qui eſtime plus l'humilité que moi, & qui la pratique moins, étant glorieuſe naturellement; dont j'aurois beaucoup de honte, en ayant ſi peu de ſujet, ſi ce n'étoit que l'orgueil eſt un défaut qui m'humilie malgré moi. J'ai le dernier reſpect pour tout ce qu'on appelle vertu, celle qui eſt héroïque me touche juſques au fond de l'ame, & je ne puis m'empêcher de lui porter envie. J'ai toujours cru que nous avions en nous-mêmes notre plus grande félicité, & qu'elle conſiſte plutôt à mériter les choſes qu'à les poſſéder; c'eſt pourquoi je ne me ſuis jamais affligée d'avoir peu de fortune, mais bien d'avoir peu de vertu & de mérite. Je n'aime le bien que pour l'employer; car la

dépenſe me plairoit aſſez; c'eſt ce qui fait que je l'eſtime comme une choſe néceſſaire, & que je me ſervirois volontiers de moyens innocents & honnêtes qui m'en pourroient donner. Je ne crois point que la libéralité ſoit la vertu d'un particulier; je voudrois la pratiquer ſous le nom de la charité, où il y a moins de vanité & plus de mérite. Je ne ſuis point touchée de tous les plaiſirs : je n'aime que les bois, les peintures, & les meubles, pourvu qu'ils ne ſoient pas trop magnifiques; car quand j'aurois tous les biens du monde, je ne voudrois pas l'être : il me ſemble qu'il n'appartient qu'aux Grands, & que c'eſt les profaner que de les mettre à notre uſage. Je ne puis réſiſter à la raiſon, ni m'empêcher de la ſuivre par-tout où je la vois; j'en ſuis quelquefois bien fâchée, car je me voudrois flatter, & je ne ſaurois. Je ſuis colere & impatiente; mais c'eſt ſans fiel & ſans malice, & plutôt par une certaine vivacité & promptitude naturelle qui ne me peut pas donner le temps qui eſt néceſſaire aux choſes. Je ne m'ennuye jamais. J'aime la ſolitude & le ſilence, quoique je parle aſſez. Je ne puis ſouffrir l'injuſtice. J'ai une horrible averſion pour la cruauté & l'oppreſſion; peut-être que c'eſt parce que ce qui m'é-

toit le plus cher y devoit être exposé, ou bien c'est que je suis pitoyable. Il est vrai que je compatis infiniment à toutes les personnes affligées, & sens bien souvent leurs maux comme les miens propres. Je ne crois pas que l'on puisse être heureuse toute seule, & je ne le voudrois pas être. Je prends grand plaisir d'obliger & de servir toutes sortes de gens. Si j'avois du pouvoir, je serois bienfaisante. J'aime à donner & à recevoir: je trouve autant de plaisir à l'un qu'à l'autre, & que l'amitié se conserve par-là. J'aime tendrement ma maison & mes parens: il me semble que ce doivent être nos premiers amis; & que lorsqu'on les peut trouver dans sa famille, on a tort de les chercher ailleurs: quoiqu'ils puissent faire, ils ne me sauroient perdre. Je me pique d'un fort grand secret, m'étant éprouvée là-dessus, & je puis dire que j'ai su, & que l'on m'a conté en ma vie beaucoup de choses importantes. Je ne suis point fine; je crois que c'est parce que je hais fort la fourbe & le mensonge, & qu'il s'en faut servir pour l'être. J'ai le plus grand plaisir du monde à louer les bonnes actions, n'étant point sujette à l'envie, si ce n'est pour la vertu. Je suis toute persuadée que je suis un fort mauvais Peintre, & que je viens de faire un

méchant Portrait, qui ne mérite point d'être vu de celle qui le doit voir; mais puiſqu'elle me l'a commandé, & que je ne le fais que pour lui plaire, ſi j'étois ſi heureuſe que de la pouvoir divertir un moment, je tiendrois ma peine bien employée; car je n'ai prétendu que cela.

XXII.

PORTRAIT de Madame de CHOISY, ſous le nom de PHILIS, par Madame la Comteſſe de BREGY.

PHILIS, puiſque les lettres & les Portraits ſont les ſeuls remedes à l'abſence, j'attendrai le premier de vous, & le ſecond je me le donne; car voyant que les Peintres ne veulent pas me promettre votre tableau avant votre départ, preſſée du deſir de l'avoir, je me ſuis réſolue de le faire moi-même, & de vous l'envoyer. Jugez donc ſi vous le trouverez aſſez reconnoiſſable pour conſentir qu'une peinture où l'art & la ſcience n'ont rien contribué, ſoit miſe à la ruelle de mon lit, comme un ouvrage où ma ſeule amitié a conduit mon pinceau.

Philis n'eſt ni grande, ni petite; ſes

cheveux ſont de ces beaux noirs d'ébene ; ſon teint eſt plus uni que les glaces où elle ſe mire ; ſes yeux ſont petits & bruns, mais ſi vifs, qu'ils ſe font ſentir, & pénetrent bien avant ; ſa bouche eſt petite, ſon nez eſt grand, mais de belle forme, & celle de ſon viſage de la plus agréable ovale du monde. De tout cela ſe compoſe un air qui ne laiſſera jamais aux plus grandes beautés un cœur dont Philis auroit envie. Son eſprit eſt ſi charmant, qu'il n'eſt point de converſation qui ne languiſſe ſans elle. Philis parle bien de toutes choſes, & parlant beaucoup ne parle jamais aſſez pour ceux qui l'écoutent : dans tout ce qu'elle dit, ſe trouve certaine grace naturelle & inimitable à l'art ; ce qui rend Philis un ornement dont la perte dans les lieux qui ne l'ont pas, ne peut être réparée par nulle autre choſe. Son humeur eſt généreuſe ; elle met au rang de ſes plaiſirs l'occaſion d'obliger ſes amis. Elle a bonne opinion d'elle-même ; mais elle l'a moindre que les perſonnes qui lui rendront juſtice. Philis ne paroît jamais dans les lieux que pour en bannir le chagrin ; & voyant comment il lui cede la place & diſparoît devant elle, il ſemble que Philis fait au monde ce qu'Iris fait au Ciel, qui ne s'y montre que pour mar-

quer que le jour s'en va devenir agréable, & que ce qu'elle a devant ſoi de fâcheux ſe va changer en joie; & c'eſt ce que promet la préſence & la converſation de Philis, qui chaſſe des eſprits les plus épais nuages, tant elle les occupe agréablement. Telle eſt Philis, & plus aimable encore que ce que j'ai écrit d'une perſonne dont jamais il n'y aura de bonnes copies, & dont l'Original eſt aſſurément une choſe de prix.

XXIII.

PORTRAIT de LINDAMOR, écrit par Madame la Comteſſe D'ESCHE.

VOus me ſurprenez au dernier point de me demander le Portrait d'une perſonne que vous devriez aſſez connoître par votre propre expérience, ſans m'obliger à vous en faire la peinture; mais comme je ne vous ſaurois rien refuſer, je m'y réſous parce que vous le voulez, & que je crois ne me pas tromper dans la connoiſſance que j'en ai. Au reſte, ne vous imaginez pas que j'employe en ce tableau toutes les vives couleurs dont l'éloquence embellit ſes ouvrages; je n'ai

point de talent pour cela, & je ſuis encore perſuadée qu'il eſt difficile de s'en ſervir, & de demeurer dans les juſtes bornes de la vérité. Ainſi je me contenterai de vous ſatisfaire, & je ne chercherai point d'autre gloire que celle-là.

Je me pourrois bien exempter de vous dépeindre ſa perſonne; mais je trouve qu'il eſt en quelque façon néceſſaire, parce que ſa phyſionomie a quelque choſe qui découvre aſſez ſon humeur. Sa taille, pour n'être pas des plus grandes, ne laiſſe pas d'être aiſée, quoique dans la vérité elle n'ait rien de fort relevé. Il a les cheveux courts & bruns; les yeux de même couleur, mais un peu enfoncés; la bouche grande; la peau bazanée; l'air fier, mélancolique & inquiet, & l'on diroit à le voir qu'il a toutes les affaires de la chrétienté à débrouiller : il eſt néanmoins nonchalant & pareſſeux; & cette habitude de ſon tempérament a été contagieuſe. Pour ſon cœur, tous les mouvements en ſont tiedes; le ſang ni le mérite n'ont pu y faire naître une amitié véritablement établie : ce n'eſt pas qu'il ne donne aſſez aux apparences, & qu'il ne faſſe toutes les démarches d'un bon ami; mais la vérité eſt qu'il n'en a point où il s'agit de l'intérêt, pour petit qu'il ſoit; mais ſi l'ami-

tié & la tendresse sont languissantes dans son cœur, il n'en est pas plus tranquille; il est tyrannisé par les trois plus violentes passions que la Morale nous propose : l'ambition, la jalousie & la colere l'ont toujours possédé, & il semble que sa mauvaise destinée l'ait voulu ainsi pour l'empêcher d'être heureux, quoiqu'assurément la fortune ait fait pour lui plus que raisonnablement il ne devoit espérer ; mais comme l'ambition est insatiable en lui, & qu'il ne se contenteroit pas d'un Royaume, il se plaint de la fortune, comme si elle n'avoit jamais rien fait pour lui. Elle ne s'est néanmoins pas contentée de lui donner la faveur d'un grand Roi, & de l'élever aux plus belles dignités, elle lui a donné une femme d'un sang illustre, d'une vertu exemplaire, & qui possede assurément mille charmes & mille agréments en sa personne. Ne croyez pas pour cela qu'il en soit plus heureux, puisque la jalousie & ses injustes soupçons lui donnent des inquiétudes continuelles, & ce chagrin excite aisément sa colere dans son domestique. Avec tous ces troubles intérieurs, il ne laisse pas de persuader qu'il jouit d'une fort grande tranquillité : il veut même qu'on croye qu'il la tire de la pureté de sa conscience. Ses entretiens ne sont

remplis que de dévotion : il consulte son Confesseur sur les moindres événements, quoiqu'il ne suive presque jamais ses avis. Avec toutes ces belles apparences, il ne fait aucun effort pour vaincre ses mauvaises habitudes : il n'a pu encore parvenir à voir sans envie ceux qui sont au-dessus de lui, & à regarder sans mépris ceux que la fortune lui a soumis : il s'est même établi en Contrôleur-général de la conduite de toutes les femmes : il regle les connoissances de la sienne selon l'opinion qu'il a de la vertu de celles qui la voyent ; il condamne jusqu'aux plus innocents plaisirs, & s'est mis en tête qu'un honnête femme ne doit point avoir autre chose à faire qu'à prier Dieu, ou à conduire sa maison.

Voilà ce que je connois de son humeur, & je crois qu'il n'y a rien à y ajouter, du moins pour ce qui est venu à ma connoissance.

XXIV.

PORTRAIT de Madame la Marquise de MAUNI, fait par elle-même.

PUISQUE c'eſt là mode de faire ſon Portrait, il faut que je faſſe le mien comme les autres. Ce n'eſt pas que je ne prenne mal mon temps, & que mes indiſpoſitions ne m'ayent préſentement un peu défigurée ; mais comme il n'y a pas apparence d'embellir après trente ans, je vais vous dire comme je ſuis faite.

Je ſuis plus grande que petite ; dans mon ordinaire, je ne ſuis ni graſſe ni maigre ; mais preſentement je me puis vanter d'être ſeche comme du bois, & cela me rendroit horrible, ſi je n'avois naturellement les os fort petits. Le teint eſt ma plus grande beauté ; mais la petite-vérole m'ayant fait quelques légeres marques, il n'eſt plus ſi uni qu'il étoit, & tout ce qu'il a d'agréable, c'eſt le coloris. Mes yeux ſont de médiocre grandeur, doux & brillants ; mais ſujets à être battus. J'ai le nez bien fait quand je ſuis dans mon embonpoint ; mais préſentement un peu trop long. Ma bouche n'eſt ni petite, ni gran-

de; mais elle eſt façonnée, & de belle couleur quand je me porte bien. Ma délicateſſe & les mouvements de mon eſprit m'ont rendue ſi journalliere, qu'il y a des temps que je ſuis tout-à-fait mal, & des quarts-d'heure que je ſuis belle; mais comme le temps que je ſuis en beauté, eſt le plus court, avec raiſon je ne m'en pique plus, & tout ce que je prétends eſt qu'on diſe ſeulement de moi que ſi je ſuis fort changée, on s'étonne que je ne la ſois pas davantage. Je n'aimerois pas que l'on s'écriât, *comme elle eſt faite!* car ſur ce ton-là on me feroit dépit. Mes cheveux ſont châtains, épais, & bien plantés. Mes dents ſont ſaines; mais pas trop bien rangées, ſans pourtant faire de mauvais effets; car je les montre peu. Ma gorge n'eſt pas belle; mais, comme j'ai déja dit, mes os ſont ſi délicats qu'il n'y en a point qui la défigurent; la peau en eſt blanche: mes bras ſont ronds, & mes mains bien taillées; mais la graiſſe leur manque, auſſi-bien qu'à ma gorge; ce qui eſt cauſe que ſi je n'y prends peine, l'air de mon habillement n'eſt pas bon. Puiſque les autres ont parlé de leurs jambes, je dirai donc que la mienne eſt belle: je me pourrois encore louer d'autre choſe que l'on ne verra pas pour démentir; mais puiſ-

que l'on n'a pas paſſé plus avant, voilà tout ce que je dirai de mon corps.

J'ai l'eſprit vif & pénétrant, & cette pénétration eſt cauſe que je ne tombe pas dans des fautes à quoi ſont ordinairement ſujettes les perſonnes qui ont du feu, parce que je vois aſſez où les choſes peuvent aller : cela me fait penſer à moi, & j'en parois plus dans les grandes occaſions que dans les petites : c'eſt une marque que la promptitude m'eſt naturelle, & que je n'ai de la patience que par précaution. Je ſuis fort glorieuſe ; mais aſſez habile pour n'avoir jamais fait d'action qui ait donné ſujet de m'accuſer de l'être, en ayant toujours fort craint les pourquoi ; & comme je ne trouve que le Duché qui donne un rang agréable, n'ayant pas eu d'eſpérance d'y parvenir depuis que je ſuis mariée, le plus ou le moins au-deſſous de cela ne m'a jamais touchée le cœur ; parce que ces petites diſtinctions que nous font les Grands venant ſouvent de leur caprice, ſi elles font plaiſir un jour, elles mettent au déſeſpoir quand elles viennent à manquer.

J'ai toujours ſouhaité de faire envie, & j'ai plutôt été en état de faire pitié : ce n'a été qu'à ceux qui me connoiſſent particuliérement ; car parmi les autres gens,

paſſant pour railleuſe, je crois que l'on dit quand je ſouffre, *c'eſt bien fait.* Cependant je ne mérite pas que l'on ait ce ſentiment pour moi, car je ſuis bonne, & ne ſuis point médiſante. Je connois aſſez l'intérieur des gens, & je crois que cela me cauſe une partie de mes maux; car lorſqu'ils veulent diſſimuler, ils n'y gagnent rien; & comme je leur reproche ce qu'ils ont dans l'ame, ils me rendent par quelque menſonge le dépit que je leur ai fait en diſant la vérité. Vous me direz que puiſque je m'apperçois de ce qui me fait mal, je devrois l'éviter; mais je vous répondrai, qu'ici le plaiſir paſſe la peine. J'aime à jouer, parce que la ſociété me plaît, & ſur-tout lorſquelle eſt choiſie. Le jeu a encore cela de bon, que quand il favoriſe les gens, il donne lieu à de petites dépenſes ſuperflues, mais agréables, & que l'on ne feroit pas ſans lui; car quelque revenu que l'on ait, je tiens qu'il le faut dépenſer tout entier aux choſes néceſſaires, & ne point aller au-delà. Si j'en avois ſix fois autant que j'en ai, je dépenſerois ſix fois plus que je ne fais. J'aime que le peu que je donne ſoit ſans qu'on me le demande. Je hais tous les plaiſirs qui fatiguent, comme la chaſſe, les veilles, & ſur-tout le bal, parce que je

n'ai pas trop bien danſé. La Comédie me plaît fort. Je ne m'ennuye pas trop dans un lieu ſolitaire: mais je voudrois qu'il fût à mon choix, de le quitter quand il me plairoit. Si j'étois dans le monde, je n'y donnerois que cinq ou ſix heures le jour, & j'aimerois mieux y être moins que trop. Ma coutume eſt d'employer ſans diſcontinuation une partie de mon temps à rendre ce que je dois à Dieu, n'étant pas aſſez attachée pour en perdre l'habitude, & la reprendre ſans peine. Je ſuis bien-aiſe de paſſer quelques heures du jour à penſer à moi, & à donner l'ordre dans ma maiſon: j'aimerois qu'elle fût propre, & mon train poli, & que ma table fût aſſez bonne pour y avoir deux ou trois perſonnes comme moi ſans façon, & jamais au-delà. Je plains l'argent à la profuſion du manger; j'aime à le mettre en meubles, & je me piquerois volontiers de jouer beau jeu, & de mieux payer que ceux qui ont plus de bien que moi. Je paſſerois avec plaiſir ſix mois à la campagne; mais il faudroit, comme j'ai dit, être ſûre du retour pendant ce temps-là. J'irois volontiers faire quelque ſéjour chez mes amies, pourvu qu'elles fuſſent ravies de m'avoir; car ſans cela elles ne tiendroient rien. J'ai le don de m'appercevoir admirablement

comme je ſuis avec les gens; & ſi ce n'eſt pas comme je ſouhaite, je m'en retire ſans m'en expliquer davantage avec eux. Je crois aſſez aiſément que c'eſt à leur dam; ainſi je ne leur en veux point de mal; mais je les laiſſe très-promptement là, & l'une de mes plus cruelles peines eſt de demeurer un inſtant dans une compagnie où je connois que l'on ne me veut point. J'ai eu la mine galante ſans l'être; mon air gai eſt ſpirituel, & fait croire que j'y avois quelque pente; mais la ſuite en doit avoir détrompé; car quelque ordre qu'on y ait mis, on auroit vu quelque étincelle de ce feu, il ſe ſeroit conté de moi quelques hiſtoriettes, & je ſais bien qu'il ne s'en débite pas où j'aye contribué. Je me perſuade difficilement que les hommes ayent autant d'amour qu'ils diſent: j'en ai beaucoup pour moi-même: cela joint à celui que j'ai pour l'honneur, a été cauſe que je me ſuis aſſez moquée toute ma vie de leurs minauderies. Je ne ſuis point façonniere, cela n'empêche pas que les jolies façons ne me plaiſent aux autres; mais elles ne me conviennent point: enfin, quoique j'aye beaucoup de vivacité, les plaiſirs tranquilles ſont les miens; & comme celui de l'amour ne l'eſt pas, je crois que cette raiſon a beaucoup contribué en-

core à m'en dégoûter. J'aime le repos dans mon domeſtique ; j'aime à y raiſonner, & à faire les choſes de concert : Dieu m'a ſervie à ſouhait de ce côté-là, comme chacun ſait. Je pardonne aiſément les injures. Je ſuis quelque temps ceux qui me les ont faites, de peur des éclairciſſements, & des diſputes que je hais fort ; mais après quelque temps, cela ſe paſſe. La converſation dans un beau lieu, bien à ſon aiſe, avec cinq ou ſix perſonnes bien ſpirituelles, bonnes, & qui ſont du beau monde, fait ma véritable joie. Je crains fort de m'encanailler. Je n'ai jamais eu d'habitude avec perſonne pour qui j'aye eu beaucoup d'empreſſement : je l'aurois voulu avec telles gens qui ne m'auroient pas peut-être aſſez régalée, & je n'en aurois point voulu avec telles autres qui en auroient déſiré avec moi. Je ne ſuis pas trop aimée des petites gens, & je n'ai point l'eſprit vétilleux ; cela fait que ce monde-là me croit ſuffiſante ; mais c'eſt que je n'ai point appris à parler leur langue, car ce n'eſt pas là où je mets ma gloire. Si je diſois à quoi je l'établis, ce ſeroit plutôt faire ici une confeſſion qu'un Portrait, & voilà tout ce que je veux mettre au mien, afin de ne lui donner

que le quart-d'heure que je viens d'employer à le faire.

XXV.

PORTRAIT de Madame la Comtesse de BRIENNE la fille, écrit par elle-même.

TOUTES les personnes de mon sexe sont naturellement envieuses des louanges qu'on donne aux autres, soit par le desir de s'en attirer de mieux fondées, & de ternir la gloire de celles qui se les ont acquises avant elles, soit qu'elles se sentent en effet trop de mérite pour se laisser former un exemple, sans y renchérir en l'imitant. Je ne sais pas si je suis de celles dont je parle; mais il est très-vrai que je ne me suis engagée à faire mon Portrait, outre l'obéissance que je dois au commandement que vous m'en avez fait, que parce que je n'ai pu souffrir que l'on dise, qu'il y a seulement une ou deux Dames dans le monde qui sachent leur Langue, & qui se puissent assez bien connoître pour décrire leur personne au naturel. Après l'aveu que je viens de faire, vous ne sauriez douter que je ne parle avec ingé-

nuité des bonnes & mauvaiſes qualités de mon corps & de mon ame.

Je ſuis aſſez bien faite, comme on peut voir; & quoique je ne ſois pas des plus grandes, j'ai la taille bien proportionnée, mes yeux ſont aſſez beaux, mais peut-être pas ſi doux qu'ils ſeroient en une autre, parce que je ne ſais ce que c'eſt que de les conduire avec affectation. Ma bouche n'eſt pas des plus petites, & n'eſt pourtant pas déſagréable; mes levres ſont vermeilles, & mes dents aſſez bien rangées; j'ai le nez grand, ſans être difforme; le teint fin & délicat, & fort peu altéré de la derniere diſgrace qui lui eſt arrivée; le coloris vif, le tour du viſage aſſez beau, & naturellement un embonpoint honnête. Quant à l'un & à l'autre, ma mauvaiſe ſanté n'y a point fait de tort; ma gorge & mes bras ſont blancs, & n'ont rien de remarquable; mon air eſt bon, & ma grace ne peut être mauvaiſe, quoiqu'on diſe, malgré ma trop grande négligence. Il eſt extraordinaire & preſque incroyable, qu'étant jeune comme je ſuis, j'aye ſi peu d'afféterie & d'attachement à ma perſonne; mais mon eſprit dont je n'ai point encore parlé, & dont je ne manque pas, eſt ſi éloigné des ſentiments qu'ont toutes celles de mon âge, & ſi inſenſible à leurs

plaisirs, que ce soit un défaut ou non, je suis incorrigible sur ce point. Je ne suis point haïe, ni extrêmement mélancolique; j'aime le monde, non pas en général; mais ce qui s'appelle le monde choisi; les conversations des gens savants me plaisent; je me connois bien en beaux esprits, en ceux qui sont galants & polis, & qui savent bien vivre, & distingue fort bien ceux qui sont obscurs & pesants. J'ai un peu étudié, & saurois plus que je ne sais si j'avois voulu m'appliquer, comme j'avois un particulier talent pour apprendre. Je n'aime pas assez la lecture, ayant une aussi heureuse mémoire que j'ai: ce n'est pas que je ne goûte les bons Livres, & que je n'aye connoissance de quelques-uns; mais je suis trop paresseuse pour entreprendre quelque chose qui me gêne. J'écris passablement, & d'un style fort aisé: je peins bien pour une femme, & sais mieux l'orthographe qu'elles ne la savent d'ordinaire. Je parle peu, & suis fort froide, si ce n'est avec les gens avec qui je suis libre. Je ne suis pas trop caressante, ni accablante de civilités; mon principal but est de plaire à quelques gens raisonnables, & de ne me mettre guere en peine si les autres s'accommodent de moi ou non: j'ai peu d'amis, & n'en voudrois pas

avoir davantage ; car je ne pourrois pas être de celles qui partagent ſi aiſément leur cœur, & ſont avec tout cela réguliéres dans les devoirs d'amitié. Quand j'aime & que je ſuis perſuadée qu'on m'aime, j'aime fort tendrement ; & quoiqu'il y ait quelques gens qui en doutent à cauſe de mon humeur languiſſante, il eſt certain que ces gens-là me connoiſſent mal, & que je ſuis attachée à mes amis autant qu'on ſauroit l'être. Je ſuis franche & bonne, & point diſſimulée. Je ſuis un peu railleuſe; mais non pas médiſante. Il ne m'arrive guere d'offenſer perſonne que je n'en aye ſujet. J'ai de l'ambition & de la vraie gloire ; mais plus pour les gens à qui je ſuis attachée, que pour moi-même. J'ai l'ame fiere, & difficilement la puis-je captiver pour les perſonnes à qui je dois du reſpect ; ce n'eſt pas que je ne ſois circonſpecte & fort reconnoiſſante, & que je vouluſſe manquer de régularité. Je me pique d'une parfaite honnêteté ; je n'ai jamais connu aucuns attraits qui emportent les autres. Je crains Dieu & n'appréhende point d'être ſurpriſe à donner des rendez-vous en des lieux ſaints. Je huis heureuſe parce que je ſais me ſatisfaire de ma condition ; & ſi je ſuis à plaindre en quelque choſe, c'eſt de ne pouvoir éviter les maux

qu'elle engage de souffrir. Voilà, Madame, ce que vous avez desiré de moi : si c'eût été quelque chose de plus difficile à exécuter, & de plus agréable, vous auriez été servie tout de même, & aussi à point nommé.

XXVI.

Portrait de Madame la Duchesse de Vitry, fait par elle-même, pour satisfaire à Madame la Marquise de Mauni à qui elle l'adresse.

Après avoir lu le Portrait d'une aussi grande Princesse que celui que je viens de lire, dont la perfection est achevée, & se fait admirer par la vérité avec laquelle il est écrit, il faut être bien hardie pour vouloir en mettre un au jour d'une malheureuse solitaire comme moi, dont la fortune ni la vie n'ont rien d'assez agréable pour vous faire passer un quart d'heure avec quelque sorte de plaisir ; mais pour plaire à ma chere cousine, il n'y a rien que je ne fasse. La seule grace que je lui demande, c'est d'en plaindre les défauts & le méchant style toute seule, sans en réjouir le Public, qui n'est pas d'or-

dinaire charitable. Je devrois craindre une perſonne comme vous, qui avez autant de diſcernement dans l'eſprit que vous en avez; mais je m'en trouve tant de vous avoir pour amie, que je ne crains rien, & commencerai promptement la deſcription de mon humeur, la trouvant plus aimable que ma perſonne, étant naturellement douce, fort gaye, libérale, ſenſible à la joie, & beaucoup plus à la douleur, le chagrin faiſant une impreſſion dans mon eſprit qui ne ſort qu'avec une peine épouvantable quand il me laiſſe la liberté de m'expliquer. J'ai dans ma tête de petites folies qui réuſſiſſent aſſez dans le monde que j'aime encore; mais beaucoup moins que je n'ai fait, m'accoutumant avec plaiſir à la ſolitude qui entretient doucement mes rêveries, à quoi mon inclination naturelle me porte. La plus grande ſatisfaction que je puiſſe ſentir, c'eſt d'obliger mes amis, & de faire connoître mon reſpect aux perſonnes à qui j'en dois, & auxquelles je ſuis ravie d'en rendre, ayant l'ame tendre, & le procédé civil. Je crains les démêlés & les éclairciſſements, & n'en aurai jamais d'une volonté délibérée, quoiqu'on y ſoit contraint dans le grand monde, dont la vie me fatigue, aimant mieux la paſſer

à chercher les moyens de plaire aux personnes que j'aime, & dans des compagnies particulieres de gens choisis à ma fantaisie, & conserver avec soin toute ma vie les mêmes sentiments d'amitié pour les mêmes amies, étant bien-aise de ne changer jamais que l'on ne m'y oblige; encore je veux leur inconstance & leur méchanceté à n'en pouvoir douter, aimant mieux être trompée que de tromper. Je crains tout ce qui donne de la peine, étant assez délicate; mais je suis aisément remise de tous mes maux, étant fort saine. J'aime à dormir, & fort peu à manger: je ne suis pas difficile à l'un ni à l'autre, sur-tout à la bonne chere, ne m'y connoissant point, & ne craignant rien tant que les gens qui en font leur capital, & des plaisirs de cette nature, n'ayant nulle application que pour les choses agréables ou fâcheuses qui arrivent, voulant chercher des remedes à toutes les affaires où je suis persuadée qu'il y en a: celles-là m'affligent moins que les autres; car tout ce qui n'a point de fin me donne le dernier chagrin; comme l'on a plus de fois sujet d'en avoir, que l'on ne paroît souvent mélancolique aux yeux du monde, qui juge sur les apparences, qui sont pour l'ordinaire presque trompeuses toujours.

Je ne ſuis point médiſante : je ſuis curieuſe & ſecrete pour mes amis, & même pour mes ennemis, ne trouvant rien de ſi bas que l'infidélité de quelque nature qu'elle puiſſe être, & en quelque occaſion que ce ſoit. Pour les plaiſirs, celui qui me touche davantage, c'eſt la danſe; je danſe fort bien : j'aime ſur toutes choſes la converſation de mes amis; car les gens du monde, qui auroient le plus d'eſprit, du moment que je ſuis perſuadée qu'ils ſont critiques, & qu'ils n'ont point de bonté pour moi, il m'ennuye dans leur compagnie. J'ai averſion pour tout ce qui s'appelle contrainte, je crains ſur-tout les gens aigres : je cherche la complaiſance ſans aimer la flatterie. Je ſuis fiere quand on me veut mépriſer, & ne me ſoumets pas aiſément quand on veut les choſes de hauteur. Je n'aime pas trop à parler; ce que je dis eſt tourné ſur le pied d'un enjouement doux & brillant; mais j'écris mieux que je ne parle : mon écriture eſt liſible, & n'eſt point belle. Mon penchant naturel eſt pour les gens de guerre, & particuliérement pour ceux dont la valeur ſe fait remarquer ſans ſe vanter. Je ne refuſe pas mon eſtime aux gens de mérite; mais j'ai de l'inclination pour fort peu de perſonnes. Je ſuis réſolue & complai-

ſanté : rien n'eſt ſi aiſé que de bien vivre avec moi, mon humeur n'étant ni jalouſe, ni intriguante, m'accommodant ſans façon à tout ce que je dois pour complaire aux perſonnes qui prennent intérêt à ma façon d'agir. Je ne ſuis ni fine ni diſſimulée; j'aime l'ouvrage, ſurtout la Peinture. Je ſuis aſſez adroite à ce que je fais. Je n'aime point le jeu ; mais j'aime à me promener & monter à cheval : quoique j'aime peu la chaſſe, tous les préparatifs m'en plaiſent, aimant tout ce qui a l'air grand & magnifique, quoique je ne la ſois pas; mais c'eſt plutôt raiſon qu'inclination qui m'empêche de l'être. Les affaires du domeſtique me fatiguent; je m'en remets volontiers ſur ceux qui en veulent prenque le ſoin, n'étant point inréreſſée & me ſouciant même trop peu du bien ; je voudrois retrancher tout ce qui ne paroît point pour faire une dépenſe dans l'ordre, & qui fût belle & agréable, & faite à propos. Mon ambition eſt bornée : quoique j'aye quelque raiſon d'être contente de ma condition ; bien des perſonnes, s'ils étoient en ma place, ſouhaiteroient un plus grand établiſſement ; mais je ferai toujours conſiſter ma vraie félicité à paſſer une vie dans une ſociété douce & tranquille. Ma vraie paſſion eſt pour les Vers ;

mais particuliérement ponr ceux de tendresse. J'aime la musique; mais sur-tout une voix seule, & les violons particuliérement. J'aime médiocrement la lecture; je ne suis point hardie, & je sens bien que je dirois d'assez jolies choses si j'osois me hasarder de parler; j'ai de la mémoire, accompagnée d'un jugement qui s'accommode aux belles raisons du monde, plutôt qu'à une prudence qui répugne trop à une personne de mon âge & de mon humeur. Je me fie rarement; mais du moment que j'ai de la confiance pour quelqu'un, je n'ai plus aucune réserve pour leur dire ma pensée. Il est mal aisé de me tromper, quand j'ai de l'aversion pour une personne, & qu'elle m'a manqué; mais rien n'est si aisé que de le faire quand j'aime. Je suis reconnoissante; mais je n'oublie le mal qu'on me fait que parce que je suis chrétienne. Je ne suis pas dévote, je souhaiterois de l'être sans me donner la peine d'y travailler. Je suis négligente; je n'aime pas à me plaindre par fierté, ne voulant pas faire pitié, quoique je sois bien-aise d'être plainte. J'ai l'esprit assez pénétrant quand je veux m'appliquer; mais je ne le fais pas la plupart du temps par mépris ou par indifférence. Ma folie & mon talent naturel est de contrefaire

les mines & les façons des perſonnes que je vois ſouvent. Je m'habille d'un air galant & propre ; mais toujours négligé. Mais c'eſt aſſez parler de mon humeur, il eſt temps de vous dépeindre une figure fort ordinaire ; ma taille l'eſt aſſez pour la grandeur, quoique je ſois plutôt grande que petite : ce ſera d'elle que je parlerai avec plus de ſoin, étant ce que j'ai de plus raiſonnable. Je ſuis déliée, quoique j'aye l'embonpoint néceſſaire, je l'ai aiſée : mon air eſt libre, gai, doux & fier. Ma gorge eſt blanche, graſſe, & bien faite : je peux dire que j'ai le cou beau) j'en dis un mot, quoiqu'il ne fût pas néceſſaire, parce que je l'aime particuliérement.) Mes bras ſont beaux, & mes mains ſont douces & blanches comme les bras ; mais elles ne ſont pas ſi fort dans mes bonnes graces. J'ai la jambe bien tournée, & le pied bien fait. Je marche toujours vîte & fort bien. La forme de mon viſage eſt ovale, j'en ai le tour agréable, il n'eſt pas gros ; mais mes traits ſont aſſez délicats, hormis mon nez qui eſt gros. Je ſuis blanche, & étois née avec un teint que je puis dire admirable ; mais la petite vérole a ſervi mon malheureux deſtin à ſouhait : elle m'a pourtant laiſſé de belles joues ; c'eſt un échantillon & un reſte de

ſon déſordre; mon nez, qui étoit déja laid, a été achevé par cette aventure; jugez s'il eſt joli : il eſt aſſez relevé pour ſe faire voir de loin. Mes yeux ſont noirs, d'une grandeur agréable, aſſez brillants, & furent ſouvent frippons. Ma bouche n'eſt ni grande ni petite, mes levres ſont fort unies & tout-à-fait rouges, taillées d'une maniere qui donne de l'agrément. Mes cheveux ſont châtain clair, aſſez beaux, j'en ai beaucoup, & tous friſés à groſſes boucles ſans artifice. Mes dents ne ſont ni laides ni belles. Voilà, ma chere couſine, un Portrait fort véritable, & peu touchant : ayez la bonté de le regarder avec autant de tendreſſe que j'en aurai toute ma vie pour votre aimable original.

XXVII.

Portrait de Cloris, fait à Forges, au mois de Juillet 1658.

Par Mademoiselle.

Il eſt impoſſible de boire des eaux à la fontaine, & de ne ſe pas repréſenter lorſqu'on en eſt de retour, les agréables apparitions que l'on y a : les idées en rem-

pliſſent trop agréablement l'imagination pour ne pas donner envie d'en dire quelque choſe. Je pardonnerois aux graveleux, & aux autres malades qui ſentent beaucoup de douleur, de ne ſonger qu'à leur mal; mais pour les bilieux, qui ſont d'ordinaire gens d'eſprit, & même les atrabilaires, ils ſont aſſez capables de bien écrire & de bien parler; car bien que la bile faſſe deux différents effets en ceux ſur qui elle domine, obligeant les uns à beaucoup parler, & les autres à garder le ſilence, néanmoins tous bilieux en général, ou frais ou échauffés, ont l'eſprit bon, & l'on voit plus d'honnêtes gens de ce tempérament-là que de ſots. J'ai un intérêt particulier à m'intéreſſer pour eux, puiſque c'eſt ce qui m'oblige à venir ici: mais je crois que les eaux me feront meilleures cette année que les précédentes, par le plaiſir que j'ai eu d'y voir Cloris; & toutes les perſonnes qui la connoîtront, le jugeront aiſément.

Je crois qu'il n'y a perſonne qui n'ait vu de certaines peintures qui viennent de Flandres, où ſur une belle tête on applique des talques de différents habillements, leſquels, quoique tous diſſemblables, ne laiſſent pas de revenir à la tête, ſuivant le vieux proverbe qui dit qu'à belles gens

tout sied bien. Ainsi on ne s'étonnera pas si j'ai des pensées toutes différentes pour Cloris, & si je la fais voir ici de toutes sortes de manieres, puisque toutes lui siéront bien, & conviendront à son air & à son procédé. Lorsque Cloris paroît, elle brille comme un soleil oriental, à ce que disent ceux qui sont coutumiers de se trouver au lever de cet astre : pour moi je lui fais rarement ma cour à cet heure-là. Tantôt je me représente Cloris, comme la Princesse Galatée lorsqu'elle alloit en déshabillé à la fontaine de la Vérité d'amour, portant elle-même son parasol, & n'étant accompagnée que du petit Meril; car Cloris a un petit laquais du moins aussi joli que lui. Pour elle, elle est de belle taille, non pas des plus grandes; aussi n'est-elle pas des plus petites, mais bien des plus menues. Elle a un air particulier à tout ce qu'elle met, de sorte qu'elle est toujours ajustée dans sa plus grande négligence, & l'on peut dire qu'elle a une négligence affectée qui lui sied fort bien. Elle a de beaux cheveux blonds en grande quantité, & d'une longueur prodigieuse, annellés & bouclés de la maniere que je viens de parler de son ajustement. Cloris est maigre, mais de maniere à lui embellir la taille, & non

pas à nuire à ſon viſage, ni à ſa gorge, non plus qu'à ſes bras qu'elle a beaux. Ses mains ſont belles, & geſticulent ſi joliment, qu'elles expliquent ſouvent les choſes qu'elle veut dire, lorſqu'elle ne ſe veut pas donner la peine de parler. Ses yeux ſont bleus, & ont une douceur langoureuſe, qui vient de la délicateſſe de ſon tempérament, & qui lui ſied fort bien. Sa bouche eſt petite, vermeille, façonnée & façonnante : mais comme l'un eſt auſſi naturel que l'autre, il eſt difficile d'en expliquer les agréments à moins que de la voir. Elle a l'eſprit délicat & vif. Elle ſe connoît aux jolies choſes, aime les Vers, en fait joliment, parle bien, juſte & proprement, mais tout cela quand il lui plaît; car c'eſt la perſonne du monde qui aime le moins à ſe communiquer, & qui eſt la plus réſervée à parler, à moins que les gens lui plaiſent : mais auſſi quand on lui plaît, elle ſe fait connoître, & quand on la connoît elle réjouit fort la compagnie. Elle a des chagrins qui procedent de ſon indiſpoſition, qui s'appellent quelquefois bizarreries; mais ſes plus mauvais moments valent mieux que les meilleurs de beaucoup d'autres. Elle chanteroit bien ſi elle avoit l'eſtomac bon; car elle a le ton de la voix doux, & d'un ſon à en faire

faire le jugement que j'en fais. Elle n'a aucune mémoire ; mais elle tourne ce défaut si galamment, & dit des choses si plaisantes là-dessus, qu'elle divertit plus que ne font tous les récits de ceux qui les font le plus agréablement. Elle est fort bonne amie, & aime avec autant de tendresse & de sincérité ses amis & ce qu'elle doit aimer, qu'il se peut ; mais elle aime sans contrainte & sans méfiance, & en rendant justice aux autres, elle se la rend à elle-même. J'oubliois à dire qu'elle parle Italien, au moins l'a-t-elle long-temps appris ; mais *imparar & voler saper è lo stesso per lei.* Elle monte bien à cheval ; & quand elle va à la chasse avec son bonnet, avec force plumes & un juste-au-corps, il n'y a personne qui ne la prenne pour Diane. Elle est souvent accompagnée d'une Demoiselle que l'on pourroit prendre pour une Druïde ; mais ce n'est pas de celles des Carnutes, leur procédé étoit fort sérieux, & le sien est fort railleur : il est utile pour la santé de Cloris qu'elle soit ainsi ; elle la soulage dans ses maux en la faisant rire de ses plaisanteries ; car elle a toujours en bouche le mot pour rire. Je pense qu'en voilà assez dit pour une personne qui doit avoir l'esprit fort brouillé à force de boire des eaux fort ferrugineuses.

XXVIII.

PORTRAIT de Madame la Ducheſſe de St. SIMON, fait par Madame la Marquiſe de GAMACHES le 7 Juillet 1658.

POUR faire un Portrait qui vous reſſemble, il faudroit un eſprit plus élevé que le mien; car il eſt ſi difficile de bien démêler toutes les contrariétés que je remarque en vous, qu'il ſeroit néceſſaire pour cela d'un caractere tout particulier. Il me ſemble pourtant que mon amitié m'éclaire, & qu'elle me fait découvrir des choſes qui ſeroient peut-être au-deſſus de ma connoiſſance, ſi je vous aimois moins. Votre perſonne eſt, à tout prendre & ſans vous flatter, la plus aimable qui fût jamais. Quoique vous ne ſoyiez pas grande, rien n'eſt mieux fait que vous. Les tailles les plus avantageuſes n'ont pas les agréments qui ſe rencontrent en la vôtre, & vous danſez mieux que toutes celles qui s'adonnent à cet exercice avec le plus d'art & de plaiſir. La blancheur de votre gorge & de vos bras ne cede point à la neige, & vos mains ſeroient fort belles, s'il ne vous avoit pas ſemblé bon d'en manger

les ongles en votre enfance. Vos cheveux ſont ſi bien plantés, qu'ils donnent un agréable tour à votre coëffure, encore qu'elle ſoit preſque toujours négligée. Ils ſont d'un châtain ſi clair que l'on a de la peine à ne vous pas croire blonde, & cette couleur qui vous eſt ſinguliere plaît fort aux plus connoiſſants. Votre teint eſt fin & blanc; mais il eſt ſouvent brouillé par vos maladies, & vos yeux ſont auſſi ſouvent battus par la même cauſe, bien que vous les ayiez naturellement doux & brillants. Votre bouche eſt agréable; vos dents ſont belles, & vous avez le plus beau nez du monde. Tout cela eſt aſſemblé dans un viſage plein, ſi frais, ſi jeune & ſi gai, que ceux qui vous voyent trouvent ſans doute auſſi-bien que moi que vous êtes incomparable; mais votre eſprit a bien d'autres beautés, c'eſt en lui que j'ai découvert ces aimables contraires. Il eſt grand & étendu; mais il eſt quelquefois ſi diſtrait par le grand nombre des choſes qui l'occupent, qu'il en paroît comme aſſoupi. Vous ſortez toutefois de cette diſtraction par un enjouement ſi divertiſſant, & une gayeté ſi ſurprenante, qu'on ne vous connoît pas d'un moment à l'autre, quoique dans le fond vous ſoyez véritablement égale. Les chagrins domeſtiques

qui vous tourmentent, font ceux de votre mauvaife fanté. Vous avez pris trop à cœur de fuivre ponctuellement votre devoir, & cette exactitude vous fait fupporter des chofes fi dures, qu'elles font naître les peines & les maux qui vous accablent. La vivacité de votre efprit vous les fait vivement fentir; mais l'exceffive bonté de votre ame vous les fait fupporter plus tranquillement qu'une autre ne feroit; car vous êtes fi fort née pour la joie, que vous la trouvez toujours en vous-même. Vous êtes douce & flatteufe: vous aimez à fervir vos amis aux grandes & petites chofes. Vous êtes glorieufe & civile. Vous êtes franche, & pourtant quelquefois diffimulée. Vous aimeriez que l'on connût le fond de votre cœur; mais vous trouvez fi peu de gens qui en foient dignes, que je penfe que jamais vous n'y avez laiffé pénétrer perfonne. Vous êtes galante & dévote, & vous ne fauriez haïr ceux qui n'ont point commis d'autre crime envers vous que celui de vous trop aimer. Vous vous divertiffez dans les converfations tendres; mais votre dévotion vous donne de fi cruels retours, qu'elle trouble le plaifir que vous y prenez. Vous vous accoutumez facilement à toutes fortes d'efprits; & bien que les plus polis

vous

vous plaisent davantage, la société de ceux qui le sont moins ne vous fatigue pas tant qu'elle le devroit faire. L'intrigue de la Cour vous plairoit assez : vous voyez bien que vous seriez capable de démêler les plus embrouillées, & l'on peut juger par l'éloquence qui vous est naturelle, que vous pourriez pénétrer dans la plus fine politique. Votre ambition n'est pas bornée par votre fortune, quoiqu'elle soit des plus éclatantes. Il n'y a rien de grand sur la terre où vos desirs ne volent avec emportement ; mais avec cela vous accommodez si bien votre humeur à la nécessité, que vous ne vous ennuyez pas à la campagne ; vous aimez à vous y promener : vous vous plaisez à la lecture : les Vers vous amusent : vous vous divertissez à travailler & à jouer quand on le veut : vous n'êtes jamais inutile, en sorte que la rêverie même vous tient quelquefois lieu d'occupation. Il y a de certains moments que vous passeriez aisément des plus grands plaisirs à une mortification extrême : enfin, Dieu & le monde trouvent leur place dans votre cœur, & la complaisance que vous avez pour l'un ne vous fait rien faire qui offense l'autre. En un mot, vous êtes très-universelle. Voilà, ma chere Duchesse, ce que vous avez desiré de moi.

Je ſouhaite que ce Tableau vous ſoit agréable ; mais je ſouhaite ſur toutes choſes qu'il vous perſuade que je ne ſaurois connoître auſſi parfaitement que je ſais combien vous êtes aimable, ſans vous aimer très-paſſionnément.

XXIX.

Portrait de Madame la Comteſſe de Maure, fait par Mr. le Marquis de Sourdis, à Mademoiſelle de Vandy.

Je ne puis m'empêcher de vous témoigner que j'ai été extrêmement étonné de ne pas voir le Portrait de Madame la Comteſſe de Maure parmi ceux qui ont été faits depuis peu. Je ſais que la difficulté du ſujet eſt capable d'arrêter ce deſſein ; mais l'excellence en doit donner envie, & il y a plaiſir à dire comme le Cid :

Et pour mon coup d'eſſai, je veux un coup de maître.

N'étant pas d'humeur à blâmer perſonne, je ne puis auſſi excuſer les Peintres qui m'ont précédé, qu'en me perſuadant qu'ils m'ont reſervé ce Portrait à faire,

à cauſe de quelque connoiſſance qu'on me donne en cet Art au-deſſus du commun.

Ce n'étoit point la difficulté de peindre les traits du viſage d'Alexandre, qui faiſoit qu'il n'étoit permis qu'à Apelle d'en faire le Portrait; mais c'eſt qu'Apelle étoit excellent en la connoiſſance de la phyſionomie, & que lui ſeul ſavoit donner cet air héroïque qui marquoit les grandes & rares qualités de l'ame d'Alexandre. Je ne prétends pas entreprendre ce Portrait ſur ma ſuffiſance, que je connois être fort médiocre; mais ſur quelque connoiſſance particuliere que j'ai de la phyſionomie, laquelle m'a donné moyen de remarquer en la perſonne de Madame la Comteſſe de Maure, cet air héroïque qui faiſoit en l'ancienne Rome autant de Rois que de Citoyens Romains: auſſi ſon extraction eſt-elle de ce pays ſi fertile en grands perſonnages, qu'ils ſervent encore à préſent dans toutes les parties du Monde, d'un modele de la vraie généroſité, & de toutes les autres vertus: & dans un ſiecle dépourvu de ces ames extraordinaires, la fortune ſans doute nous a donné Mad. la Comteſſe de Maure, pour nous faire comprendre qu'une Ville qui ſe pouvoit vanter de porter une ſi grande quantité de perſonnes

héroïques, étoit à juste titre maîtresse de tout le monde.

Pour ne pas tomber dans la faute de certains Peintres qui commencent leurs ouvrages par les moindres parties, & qui réservent les principales pour la fin, je commencerai ma peinture par les qualités de l'ame, qui sont les plus excellentes parties, & qui ont toujours été estimées telles par M^e^. la Comtesse de Maure, laquelle n'a considéré son corps qu'autant qu'il a été nécessaire pour exercer les fonctions de son ame, quoiqu'il ait toujours été admiré de tous ceux qui l'ont vu.

Sa générosité seroit plus universellement admirée si elle étoit moindre : mais le siecle est si éloigné de cette vertu, qu'il ne peut connoître & admirer assez la perfection & le souverain degré où celle de M^e^. la Comtesse de Maure est parvenue. Sa libéralité a quelquefois égalé celle des Souverains en la grandeur des dons, & les surpasse toujours en la maniere de les distribuer, & au soin qu'elle prend de les cacher : ce qui est d'autant plus rare, que la libéralité est presque toujours accompagnée de vanité, laquelle souvent même en est la cause.

Sa prudence a paru en tant de divers rencontres, & paroît si ordinairement,

que l'on doit dire que ce n'eſt plus une vertu en Mᵉ. la Comteſſe de Maure, mais que c'eſt ſa nature propre; & cela doit être tenu pour un miracle en une perſonne qui a les ſentiments ſi vifs & ſi délicats; effets ordinaires d'un tempérament oppoſé à la prudence.

Sa piété & ſa dévotion n'eſt pas comme celle des autres femmes, fondée ſur la nourriture, & ſur l'habitude ſeulement; elle eſt confirmée par le bon ſens & par un raiſonnement ſolide, qui établiſſent la véritable perfection chrétienne ſans faſte & ſans ſuperſtition.

L'étendue de ſon eſprit paroît en la capacité qu'elle a aux choſes grandes & ſérieuſes, qui ne l'empêchent pas de s'appliquer aux médiocres, & même aux petites, lorſque la compagnie l'oblige d'en parler; & cela eſt fort extraordinaire aux perſonnes de grand eſprit, & principalement à celles de ſon ſexe, qui mépriſent ſouvent les choſes médiocres pour faire croire qu'elles ont un grand eſprit, bien qu'en effet il ſoit petit.

Sa bonté eſt à tel excès qu'elle eſt pour tout le monde, excepté pour elle, qui ne ſe conſidere qu'autant qu'elle eſt utile aux perſonnes qu'elle aime; elle entre tellement dans les ſentiments de ſes amis,

qu'elle en eſt pénétrée, & s'y transforme entiérement.

Sa conduite en tout le cours de ſa vie eſt la bonne & vraie marque de ſon jugement. Son imagination lui repréſente les eſpeces de toutes choſes ſi claires & ſi nettes, qu'elle juge comme les Anges en un moment & par un ſimple regard. Le don de diſcernement des choſes, qui eſt le véritable fondement de la ſageſſe humaine, eſt en elle ſi juſte & ſi exact, que ceux qui la connoiſſent en ſont dans une admiration continuelle.

Je ne puis mieux exprimer ſon ſavoir, qu'en diſant qu'à l'extrême vivacité de ſon eſprit elle a ajouté une lecture continuelle, & qu'elle a une mémoire ſi heureuſe, qu'elle n'a jamais oublié aucune choſe de ce qu'elle a lu en François, en Italien, & en Eſpagnol.

Sa facilité à bien écrire ſur toutes ſortes de ſujets eſt incroyable; & bien que la vîteſſe de ſa plume éblouiſſe les yeux, elle ne peut néanmoins ſuivre la promptitude des conceptions de ſon eſprit: la netteté & la politeſſe de ſon ſtyle ſeroient incomparables, ſi Madame de Longueville n'avoit jamais écrit.

Il eſt temps que je laiſſe aux autres Peintres à travailler ſur ce qui eſt le plus facile

en leur Art, qui eſt la repréſentation des linéaments de ſon viſage, pourvu que l'éclat ne les éblouiſſe pas. Je dirai ſeulement que la nature lui a donné un corps digne de ſon ame, & que j'ai vu la blancheur de ſon teint effacer & ternir celle du ſatin blanc & des jaſmins, dont elle portoit hardiment des guirlandes.

La nature qui ne peut faire aucune choſe parfaite, lui a donné une ſanté ſi délicate, que ne pouvant avoir le repos ſi néceſſaire à la vie à ſes heures ordinaires, elle eſt obligée de le recevoir à celles qu'il veut venir, ce qui l'empêche de régler l'ordre de ſa vie à celui de la plus grande part des autres perſonnes, & on peut dire avec vérité que Madame la Comteſſe de Maure ſeroit une perſonne parfaite, ſi elle pouvoit, comme le reſte du monde, s'aſſujettir aux horloges.

XXX.

PORTRAIT de Mlle. CORNUEL, sous le nom de la Reine MARGUERITE, par Mr. DE VINEUIL, adressé à M. le Duc de la ROCHEFOUCAULT.

QUELQUE divertissement que vous ayiez en Province, je prétends vous faire un grand plaisir de vous rafraîchir les idées de la Reine votre Maîtresse, par un portrait qui représentera au naturel ses traits & ses couleurs; & quoiqu'il y ait de la folie de vouloir vous illuminer sur un sujet que vous connoissez parfaitement, je suis bien-aise de vous montrer sa peinture de ma façon, pourvu que vous me mandiez en confidence si j'ai heureusement rencontré. Mais dès l'abord je me trouve fort embarrassé, & mon imagination ne me fournit pas assez d'invention pour bien mettre au jour cet air gai & enjoué, universellement répandu dans ses discours & ses actions, qui inspirent de la joie à tous ceux qui la voyent, & un violent desir de l'aimer. Sa taille est dans une juste proportion, ni trop grande, ni trop petite, un embonpoint honnête, le visage d'une forme agréable; le teint vif;

& ſes yeux brillants, animés par tant d'eſprits, vous coûtent aſſez cher pour en connoître la vivacité. Je ne ſais ſi vous avez tempéré les ardeurs que toutes ces beautés vous ont cauſées ſur une bouche vermeille, une bouche qui eſt le ſiege du rire & des graces, uue bouche qui dit ſi bien; mais vous l'avez dû faire. Pour le reſte de ſa perſonne, la modeſtie de mon pinceau m'arrête en un ſi beau chemin, & je le voile de ces draperies, telles qu'à quatre heures du matin on voit l'aurore avec Céphale. Enfin, je laiſſe à vos yeux, ou à votre imagination, de m'en faire un Portrait fidele que vous m'envoyerez au premier ordinaire.

Venons aux beautés de l'ame: ſincérité, honneur, fidélité, qui ſont de grands noms, ſont dans leur luſtre dans notre Reine; mais avec tel excès, que les gens défiants la pourroient ſoupçonner de cacher ſon venin ſous de ſi belles apparences; car il eſt impoſſible qu'une ſi belle créature, nourrie dans le monde le plus délicat, ſe ſoit conſervée dans une ſi exacte probité. Comment les guidonneries, les impoſtures, les fourberies débitées par les plus honnêtes gens n'auront-elles pu altérer un ſi beau tempérament? Tout au contraire, elle a vu ces traits empoiſon-

nés, elle les a ſentis, elle en a été percée de part en part, & ſa généroſité lui a fait mépriſer les armes qu'elle pouvoit manier avec adreſſe. En vérité c'eſt une perſonne d'un mérite extrême, & nous ſommes heureux de vivre ſous une ſi juſte domination. Je ne crois pas que Meluſine, quoi que vous puſſiez dire, la valût, & vous devez plus vous vanter de l'avoir pour votre Reine, que de deſcendre de cette Héroïne. Mais venons au grand chapitre d'amour, qui eſt une mer orageuſe, dans laquelle la plupart de nos Infantes ſont naufrage; celle-ci ſe laiſſe doucement conduire au fil de l'eau; mais elle va peu au fond. Il y a pourtant des vagues & des tourbillons ſi impétueux, qu'ils l'engloutiront malgré qu'elle en ait; mais pour les zéphirs de Thierry, & les aquilons de Grammont, l'on peut dire, qu'autant en emporte le vent. Si on l'attaque, elle ſe défend; ſi on la preſſe, elle ſe retire : mais il y a de tels coups, portés par de tels gens, que l'on ne ſauroit parer ni s'enfuir; & ſi par haſard elle les reçoit, c'eſt toujours en ſon corps défendant. Ce que je dis n'eſt pas hiſtorique, c'eſt une pure ſpéculation qui me fait encore ſoupçonner que votre Reine ne ſoit un peu infidelle, & vous ſavez qu'un peu d'infidélité eſt l'ombre la plus

agréable que puiſſe avoir un beau portrait. A ce propos je vous dirai en véritable ſerviteur, que le printemps s'eſt aſſez bien paſſé pour vous ; vous devez encore être content de l'été ; mais gare pour l'automne, car notre Reine croit qu'à la chûte des feuilles tout tombera : prenez là-deſſus vos meſures, & que cela ſoit dit en paſſant. Je ne vous envoye que l'ébauche du Portrait ; je vous prie d'y mettre la derniere main : adouciſſez & ajuſtez les traits à votre mode : cela doit être réſervé à un auſſi grand maître que vous, qui connoiſſez les manieres différentes des beaux originaux : mais n'oubliez pas de parler du zele qu'elle a pour ſes amis, qui va juſques à la ſimplicité. Prenez garde auſſi que le remords ni la ſynderefe n'ont jamais bleſſé l'ame d'une ſi brave Reine. Traitez le chapitre de cette tranquillité naturelle, à ſe réjouir de tout ce qu'elle voit, & à communiquer auſſi agréablement ſa joie aux autres. Dites des merveilles de ſon bel eſprit ; pour ſon cœur vous le devez connoître, il eſt à vous ; mais à la chûte des feuilles il n'y ſera plus, ſi vous ne venez ici.

XXXI.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe D'OLONNE, par Mr. DE VINEUIL.

J'AI penſé, Madame, ne pas obéir au commandement que vous m'avez fait de vous envoyer votre Portrait, parce que je ne me ſentois ni aſſez d'eſprit, ni aſſez d'imagination pour exécuter un tel deſſein; & même je trouvois que l'art avec toutes ſes beautés étoit impuiſſant pour exprimer celles que la nature a pris plaiſir de mettre en votre perſonne. J'avois, Madame, encore une autre petite raiſon qui vaut bien la peine que je vous la diſe; c'eſt qu'il me paroiſſoit qu'il étoit dangereux de penſer ſi fort à vous pendant la canicule, & que l'attachement que l'on a à un Portrait devenant une violente paſſion pour l'original, vous répareriez mal les déſordres que vous me pourriez cauſer. Avec tout cela l'on ne peut retenir le penchant naturel que l'on a pour tout ce qui vous touche, & vous agiſſez d'une maniere ſur nos volontés, que l'on fait plus que l'on ne veut, & même plus que vous ne voulez. A la vérité, quels miracles ne doit-on pas attendre de ces traits divins,

& de ces douleurs admirables dont l'on eſt d'abord ébloui en vous voyant? C'eſt aſſurément pour la blancheur & la vivacité de votre teint que vous m'avez dit ſi ſouvent : *Poca grava y mucha nieve van compiciendo en ſu cara.* Y a-t-il quelque choſe d'impoſſible à ces yeux brillants qui pénetrent tout? N'eſt-ce pas à la plus petite bouche du monde, & à ſes environs, qu'il y a mille Démons qui tendent des pieges à la vie & à la liberté des humains? Ce col de marbre ne fait-il pas le même effet que le viſage? Et lorſque vous êtes laſſée de nous regarder, vous nous préſentez cet objet qui a été formé pour nous enchanter : mais la gorge lui peut diſputer cet enchantement; & s'il faut juger du reſte par ſa beauté, je m'imagine, & il n'y a rien de ſi vrai, que la nature y a renfermé ſes plus riches tréſors, d'autant plus précieux qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe ſe vanter que vous lui en ayiez fait la moindre libéralité. C'eſt un beau champ pour les vœux & pour les deſirs; mais il eſt dangereux de s'y arrêter. La ſeule beauté de vos jambes attireroit de l'étonnement, ſi votre taille qui eſt des plus grandes ne la partageoit. Enfin, Madame, toute votre charmante perſonne reſpire un air ſi noble & ſi piquant,

vos manieres ſont ſi agréables, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſoit touché d'amour, de crainte & d'admiration. Voilà ce que je puis dire ſur votre extérieur; mais tout ce que je dis eſt infiniment au-deſſous de tout ce que je penſe; & ma voix & ma penſée ſont encore plus éloignées de ce que vous voyez dans votre miroir. Venons à l'intérieur; & comme je prétends agir de bonne foi, vous trouverez une exacte reſſemblance à vous-même, exempte de toute flatterie. Votre eſprit conçoit promptement, a le tout le plus galant du monde, & eſt plein de politeſſe. Vous penſez bien & juſtement ſur-tout ce qui ſe dit, & vous parlez avec facilité, & d'une maniere noble & agréable. Vous avez beaucoup d'imagination; mais vous ſuivez trop votre penſée, & vous vous refuſez les réflexions néceſſaires. Cette faculté imaginative que vous poſſédez, quand elle eſt reſtreinte dans la ſeule converſation, plaît au dernier point; mais ſi vous l'étendez au-delà, il eſt à craindre qu'elle ne cauſe un déréglement qui vous fera définir peu avantageuſement dans le monde. Vous ſavez bien, Madame, qu'il vous accuſe de biſarrerie. Hé quoi! tant de beauté & tant d'eſprit joints enſemble vont-ils par des ſentiers unis? Ne ſont-ils

pas tantôt dans les montagnes, tantôt dans les précipices? Et cette inégalité ne fait-elle pas une partie de leur agrément? Je tiens que cette qualité eſt un relief à mon tableau, qui piquera & enflammera davantage. Sérieuſement ceux qui ſont aſſez ſages pour ſe borner de la ſimple amitié, ne la peuvent condamner : mais douleur aux vaincus! je ne prétendois pas parler de ces pauvres victimes, parce que vous me l'aviez défendu; mais le ſoleil eſt-il moins inſéparable de la lumiere, que vous de ces rayons divins que vous répandez dans les cœurs? Et tous ces charmes & ces appas qui vous environnent, ſont-ils ſi innocents qu'on en paſſe les effets ſous ſilence? Il faut pourtant vous rendre juſtice, & avouer qu'encore que vous ayiez le procédé & les manieres les plus galantes du monde, vous n'êtes nullement touchée de ces deſirs de conquête; & que ſi vous devenez ſenſible à quelqu'un, quoique le Ciel ait verſé ſur lui ſes graces à pleines mains, ſes félicités & ſes ſouffrances ſeront ſans pareilles. Vous arrêtez, Madame, mon pinceau dans le plus bel endroit de votre Portrait, dont je ſuis ſi piqué, que je m'en veux venger en vous diſant qu'il me ſemble que vous paſſez promptement d'une paſſion à

une autre, comme de la joie à la tristesse, de l'amitié à l'indifférence ; & que la même chose, & la même personne qui faisoit votre divertissement, dans un instant cause votre ennui ; mais en revanche, je suis persuadé que vous avez de la fermeté pour vos amis, pourvu qu'ils soient agréables ; car votre esprit incapable de contrainte s'abandonne volontiers au plaisir & à l'agrément. Cela feroit croire à ceux qui ne vous regarderoient pas de près, que vous n'aimez ni ne haïssez ; & d'autant plus que vous louez peu, & ne blâmez jamais. C'est aussi ce tempérament qui produit la confiance que vous prenez sans distinction lorsque vous êtes pressée d'un sujet de joie ou de douleur ; & comme vous avez les sentiments beaux & généreux, ennemis des noirceurs & des fourberies, vous pouvez errer par un excès de franchise. Vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas fort sensible aux injures de votre naturel, peut-être aussi par la peine que vous donneroit l'application à méditer une vengeance & à la suivre : elles excitent sur l'heure votre colere & votre ressentiment, qui ne durent pas long-temps ; & sans qne les gens rentrent dans leur devoir, vous les oubliez. Cette bonne qualité est presque toujours accompagnée

d'une mauvaiſe, & préſuppoſe peu de reconnoiſſance pour les ſervices reçus. L'on ne peut aſſez exagérer l'honnêteté de votre procédé, votre douceur & votre agrément, & la joie continuelle que vous inſpirez dans la ſociété. Bref, il faut dire que toutes les vertus agréables qui entrent dans le commerce de la vie, ſont en vous dans leur perfection; pourtant il faut que je m'échappe, & je ne puis pardonner à cette inſolence naturelle que vous avez ſur les affaires de la Cour. Quoi! Madame, la nature & la fortune auront-elles joint à l'envi tant d'avantages en vous, pour les rendre inutiles? Quoi! ces charmes d'eſprit, qui remueroient les montagnes, languiſſent dans une tranquillité profonde? Vous ne connoiſſez ni grandeur, ni ambition, ni intérêt, & vous bornez les préſents du Ciel par une belle deſtinée qui vous a fait naître la joie, les délices & l'ornement du monde? Enfin, vous mépriſez ces vaines Idoles qui ſont adorées aujourd'hui; & vous vous contentez, Madame, d'être la plus aimable perſonne qui vive. Cette vérité acheve votre Portrait, dans lequel vous ne trouverez rien digne de vous que la matiere que j'ai priſe en vous-même: mais vous ſouffrirez que je vous diſe que votre Peintre dans la re-

vue exacte qu'il a faite de toutes vos beautés, a augmenté de respect, d'estime & de vénération pour votre divine personne.

XXXII.

PORTRAIT de Me. la Marquise de GOUVILLE, par Mr. DE JUSSAC, adressé à Mr. de CHAMBRAI.

VOus êtes un cruel ami quand vous me pressez si impérieusement de vous envoyer le Portrait d'une Nymphe que vous voyez tous les jours en propre personne. Ignorez-vous l'avantage que les Originaux ont sur les Copies, & croyez-vous qu'il soit si aisé de peindre de mémoire ? Quel plaisir aurez-vous que je vous fasse voir un mêlange de mauvaises couleurs, & encore plus mal appliquées, pour vous exprimer des traits inimitables ? En vérité, Monsieur, vous n'y avez pas songé, & vous ne vous souvenez plus que je suis un ignorant, que je ne vais point à l'Ecole de la Peinture, & que de moi-même je n'ai jamais étudié ce qui auroit pu m'enseigner la muette ou la parlante. Je ne lis point les Romans de Mademoiselle de Scuderi, & je ne vois point ce qui

ſort du bel eſprit, & des belles mains de la divine Minerve, dont vous me vantez ſi agréablement l'adreſſe naturelle & merveilleuſe. Le moyen que je puiſſe rien faire à la mode, & qu'il me ſoit poſſible en vous peignant la perſonne du monde la plus agréable & la plus charmante, de lui donner un air qui plaiſe & qui charme tout le monde! Il faudroit pour cela que je fuſſe auſſi heureux que ce Peintre qui, toute ſa vie, avoit demeuré dans la Ville, (je penſe que c'étoit Bologne ou Ferrare) & n'avoit jamais travaillé que ſuivant le génie de ſon caprice, ſans aucune connoiſſance des regles de l'Art. Quelques étrangers habiles ayant vu des coups de ſon pinceau, jugerent avec eſtime de la délicateſſe de ſa main, & dirent que cela étoit d'un homme qui pouvoit égaler les plus ſavants dans le métier. Un jugement ſi favorable lui étant rapporté, excita dans ſon cœur la curioſité de courir le pays: il fut à Rome dans un humble deſſein de ſe perfectionner ſous les plus grands Maîtres, dont à peine il ſavoit le nom; mais il n'eut pas ſitôt jetté les yeux ſur leurs ouvrages, que, par une juſte comparaiſon qu'il fit tacitement des ſiens avec eux, il oſa s'écrier hautement: *Anche mi ſon pittore*. En effet, ſelon la tradition dont

je tiens cette hiſtoriette, il ne cede en rien aux Titiens & aux Raphaëls. Plût à Dieu, Monſieur, que j'en puſſe dire autant de moi-même, & qu'en vous obéiſſant aveuglément, je puſſe réuſſir aſſez bien pour me donner une ſemblable vanité, quand j'admirerai ce que vous ou Mr. de Saurez auroit fait pour le Portrait d'Olympe. Mais j'appréhende que vous ne ſoyez pas d'humeur à entendre mes raiſons : regardez donc celui que j'ai tiré de ma mémoire pour elle, & imaginez-vous qu'il eſt ſi bien attaché dans mon cœur, que je ne l'en puis ôter pour vous le repréſenter ſur le papier.

A voir Olympe d'abord on ne ſauroit pas douter que ſa taille ne ſoit des plus avantageuſes; ſon port eſt noble, ſa démarche aiſée, ſon air libre, & elle paroît ſi proportionnée entre la phyſionomie délicate & relevée, qu'on la jugeroit infailliblement digne du Trône, ſi nous vivions parmi des gens qui donnaſſent la couronne aux femmes les plus majeſtueuſes, & les moins contraintes dans la bonne grace. Olympe a les cheveux blonds, mais d'un blond qui ne fait paroître les richeſſes de l'or, qu'autant qu'il faut pour prendre leur couleur précieuſe & agréable; la quantité & la longueur en ſont ſi merveilleuſes,

qu'elle en feroit toute couverte, si son adresse non-pareille ne les relevoit au derriere de sa tête, & ne les attachoit en mille façons de nœuds qui composent sa coëffure : le peu qu'elle en laisse tomber sont annelés, & tiennent frisés par le temps humide, comme par le sec ; en sorte que les jours qu'elle s'abandonne à la nonchalance, ou les jours qu'elle prend soin de s'ajuster, ils accompagnent toujours agréablement le tour de son visage. Sa peau est unie, & le cuir fin & délié, & son teint a une vivacité qui ne meurt jamais, non pas même dans les moments où Olympe est accablée de langueurs. Le coloris de ses joues est si beau qu'on diroit que la neige y veut ensevelir les roses, & que les roses de dépit & de honte de s'y voir ensevelies par la neige, y rougissent aux endroits qu'il faut pour en faire la beauté plus parfaite. Ses yeux sont de ce bleu éclatant qui suit de si près la lumiere du Soleil, & la foiblesse de ceux qui osent les regarder, fait qu'on s'apperçoit assez de la force de leur éclat. Elle a le nez aquilin, & jamais il n'en sortit un mieux tourné des mains de la nature. Ses levres sont d'un rouge admirable, & l'on pourroit assurer que toutes les graces se sont venues loger sur sa bouche, si sa bouche

n'étoit point trop petite pour les contenir, & si on ne les voyoit pas briller à l'entour, & sortir avec ces paroles par une porte d'ivoire qu'il semble que ses dents ont formée :

Non sà com' Amor sana, e come uccide
Chi non sà come dolce ella sospira,
E come dolce parla, & dolce ride.

Il est aisé de s'imaginer que son col & sa gorge ont la blancheur & le plein que les personnes connoissantes desirent pour la perfection de ces parties, qui sont ordinairement imparfaites aux plus grandes beautés : mais il faudroit avoir une vue de Lynx, pour percer tout ce qui empêche de les voir ; car la modestie d'Olympe est si grande, que non-seulement ne s'amusant plus à emprunter le secours des mouches & des afféteries pour parer son visage, elle cache avec un soin extrême ce que la sage austérité a toujours condamné, & ne montre même ses bras & ses mains qu'elle a tout-à-fait belles, qu'autant que le permet la sévere bienséance, & qu'il est nécessaire pour l'usage dont elle ne peut se dispenser. Au reste, Olympe a le ton & l'accent tendre & passionné ; ce qui a fait dire d'elle fort ga-

lamment à un de ſes amis, qui n'a pas ſon pareil pour imaginer juſte, qu'elle étoit pêtrie de paſſion, & cela eſt vrai. Elle chante bien; & quoique ſa voix ne ſoit pas des plus grandes, ni des plus belles, l'oreille ſe tromperoit aſſurément, qui ne jugeroit pas qu'elle eſt des plus douces & des plus charmantes. Enfin, Olympe, à ſa façon d'agir & à ſa mine, ſent extrêmement ſa perſonne de qualité: ſon procédé part de la ſource des beaux ſentiments; en quelque compagnie qu'elle ſe trouve, on remarque en elle un je ne ſais quoi de raviſſant, qui emporte les eſprits à décider que les autres Dames ne l'égalent point, ſans excepter les Princeſſes, qu'elle voit fort ſouvent, & dont la condition l'oblige à leur faire ſa cour pour ſe conſerver dans leur amitié, qui ne lui coûte qu'un peu de cajollerie.

Eh bien, Monſieur, êtes-vous content? Les traits que je viens de vous marquer vous font-ils reconnoître la beauté que vous vouliez voir tirée de ma main? Et après avoir ſi peu réuſſi à dépeindre les qualités du corps d'Olympe, puis-je entreprendre de vous dépeindre celles de ſon ame? Sans doute j'en devrois demeurer-là; mais je vois bien que votre curioſité n'eſt pas ſatisfaite, & que cet abſolu

pouvoir que vous avez ſur ſur moi, exige que j'acheve de vous crayonner la plus belle partie de cette illuſtre perſonne. Je vais donc continuer, quoiqu'il me ſoit difficile de voir, où il n'y a que le grand Artiſan de l'Univers qui puiſſe pénétrer véritablement.

C'eſt une choſe preſque toujours ordinaire que les édifices qui ont au-dehors une belle apparence, ont au-dedans des ouvrages exquis, & que leurs appartements bien ordonnés ſont meublés ſuperbement, & de mille raretés excellentes. Les boîtes où l'art de l'ouvrier éclate plus que les diamants qui brillent autour parmi les pierres précieuſes, enferment toujours quelque tréſor encore plus précieux; & quand bien cela ne ſeroit pas, on peut dire aſſurément d'Olympe:

Chiude in bel corpo anima bella.

L'humeur qui eſt le grand reſſort des mouvements de l'ame, ſe trouve dans la ſienne ſi égale, qu'il ne faut pas s'émerveiller ſi Olympe ſe porte à tout avec une modération & avec une complaiſance qui ne ſe démentent jamais en nulle ſorte. C'eſt ce qui la rend civile, douce, affable, careſſante, diſcrete, & ſecrete comme

elle est. Elle ne se hausse point dans la joie, ni ne s'abaisse point dans la tristesse : le dépit lui fait sentir quelquefois ses pointes ; on diroit qu'il la maîtrise ; mais le dépit ne se change jamais chez elle en une colere criminelle, & les grands sujets qu'elle en a eus en sont une preuve qui ne se peut révoquer en doute. Comme je vous ai dit que le ton de sa voix étoit tendre & passionné, on la peut soupçonner que le cœur, qui en est le principe, (car, comme vous savez, Monsieur, on parle du cœur) on la peut, dis-je, soupçonner que son cœur est détrempé dans la tendresse & dans la passion, & que l'Amour en commanderoit les premiers sentiments, si l'honneur & la réputation des Dames s'établissoient par les conquêtes amoureuses. Mais la raison étant plus forte, tout cela se convertit en pure amitié, dont elle est si obligeante envers ses amis, qu'absents comme présents, elle a un soin extrême de les entretenir, & de les gratifier jusques dans les moindres choses. Elle donne aisément à tout ce qui est permis selon les loix du monde ; son penchant la porte du côté de l'ambition & de la gloire, & son empressement néglige rarement de s'acquérir l'estime des hommes de mérite. Comme elle aime la

magnificence, son inclination va droit aux grandeurs, & à desirer tout ce qui peut la rendre magnifique. Peut-être que si la fortune avoit fait pour elle autant que la nature, elle auroit moins d'inquiétude pour des biens qu'on croit utiles à contenter la vie, & pour lesquels on n'a jamais d'affection réglée, lors même qu'on les possede dans le superflu. Cependant ces illustres défauts ne servent que d'une ombre légere à l'innocence de ses mœurs: & comme elle est entiérement persuadée des solides vérités qui promettent les richesses éternelles, & désabusée de la fausseté des passageres, elle se retient dans un pas si glissant; elle ne succombe point à la tentation, & détournant sa vue de l'ardent trompeur, elle ne s'attache qu'au but principal que la sincere vertu lui propose: car enfin Olympe est vertueuse, elle chérit sa Religion; & si elle n'a pas toute la ferveur des Martyrs, elle ne manque pas toutefois de zele, & ne laisse pas de rendre un culte assidu & respectueux au Dieu dont elle reconnoît avoir reçu tous les avantages dont elle est comblée. Ses actions pieuses se font sans bruit & sans ostentation; elle n'est pas de celles qui en tirent vanité, parce qu'elle croit ne faire que son devoir. Sa sagesse n'est ni fiere, ni

glorieuse; mais aussi elle n'est pas si fort remplie des influences du Ciel, que les vapeurs de la terre n'y entrent un petit. Elle aime les honnêtes gens; mais elle en hait la foule & le trop grand nombre à la fois; tous la cherchent & lui viennent rendre visite, mais elle ne les voit pas tous, & sa porte n'est ouverte qu'aux choisis & aux appellés. Pour ce qui est de son esprit, tout ce que je viens de dire fait assez juger qu'il est du plus beau naturel du monde, & que les plus étudiés n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec lui, quoiqu'il semble qu'il n'ait aucune étude. Olympe a la conversation vive, toujours divertissante, & jamais ennuyeuse: ses reparties sont à propos, spirituelles, & dans la justesse; & quand on est las de tenir sur le tapis les plus importantes affaires, elle ajuste avec tant de galanterie les bagatelles les plus simples, qu'on y trouve à se divertir également. Jamais personne n'eut un meilleur goût pour les bonnes choses. Elle a le don de discernement pour toutes, & la peine qu'elle ne prend point pour s'instruire en feuilletant les Livres, lui donne le plaisir d'entendre avec attachement les gens qui en ont la connoissance. Elle s'applique assez volontiers aux Ouvrages qui courent

les ruelles, & qui volent parmi le beau monde : on ne la ſauroit faire paſſer par les beaux endroits de proſe, qu'elle ne les remarque en toutes leurs circonſtances; & c'eſt ſans doute ce qui eſt cauſe qu'elle fait des lettres ſi jolies. Pour les Vers, c'eſt ſa paſſion, & quoiqu'elle n'en faſſe point, elle les récite comme ſi elle en faiſoit, & de cette maniere qui regne en tout ce qui vient d'elle; c'eſt-à-dire, toujours tendre & toujours paſſionnée. Auſſi prend-elle un particulier divertiſſement à la Comédie & aux Concerts des violons qui touchent les ſens, & réveillent ſi agréablement les belles idées par leur harmonie; mais elle donne rarement de ſon temps à des occupations qui ont une ſuite ſi favorable à la médiſance. Elle s'adonne plutôt au jeu, & lie plus ſouvent des parties de promenade avec des perſonnes dont la haute naiſſance ou la pureté diſſipe le venin des mauvaiſes langues. Elle n'eſt point pour cela ennemie de la ſolitude; au contraire, elle la cherche quelquefois, même au milieu de la Ville. Elle eſt ravie quand elle trouve quelqu'un à qui en parler, & elle prend la campagne pour en jouir plus à ſon aiſe & en plus de liberté: mais comme la Cour eſt le centre des perſonnes qui y ont pris leur nour-

riture, c'eſt l'air où elle ſe plaît davantage, & où s'étant jointe à celles de ſa ſorte, elle auroit aſſez d'attache à démêler des intrigues, s'il s'y trouvoit un peu moins d'infidélité; car elle eſt capable des plus grandes menées & des plus ſérieuſes, & il lui en paſſe quelques-unes pas les mains, qui auroient fait un grand changement de Théâtre, ſi le fil n'eût point rompu ſur la fin de la trame, & ſi la piece eût pu s'achever.

Je penſe, Monſieur, que je ne ferai point mal de finir ici la mienne bruſquement, & de vous avouer qu'il m'eſt avis que j'ai tellement défiguré Olympe au portrait que j'en viens de tirer, que j'ai raiſon de craindre que vous ne la reconnoiſſiez point du tout : j'en jette de honte & de chagrin les pinceaux & les couleurs par terre, & vais eſſayer de me conſoler avec les paroles du galant qui contoit des fleurettes dans les jardins du Palais d'Armide : quand ſa maîtreſſe voulut ſe regarder dans ſon miroir, il entreprit de lui perſuader que la glace ne la pouvoit repréſenter ſi belle qu'elle étoit; *non può* lui dit-il, (s'il m'en ſouvient bien; car je n'ai pas le Livre en ce pays, & je vous conjure de me corriger s'il y a de la faute à ce que je cite.)

Non può specchio ritrar si bella image
Degna proprio del Ciel*, & delle stelle
Puo rimirar le sue sembianze belle.

Tirez de-là une conclusion favorable pour moi ; & si vous ne jugez pas qu'elle puisse sauver l'honneur à mon pinceau, passez hardiment l'éponge sur tous les traits qu'il a formés, seulement à dessein de vous plaire : je me figure que c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre.

XXXIII.

PORTRAIT du ROI, sous le nom de TIRSIS en Berger, par Madame la Comtesse de BREGY.

SI le portrait de Tircis en représentoit la personne avec tout son éclat, vous n'en pourriez soutenir la vue, & mes yeux seroient tellement éblouis de mon ouvrage, qu'ils ne le pourroient achever. Sans considérer donc qu'il est du rang des Dieux, habillons Tirsis en Berger, afin que sous cette forme j'aye la hardiesse de peindre, & vous celle d'approcher son Tableau, pour y voir que Tirsis, défait

de tous les ornements qui d'ordinaire l'environnent, demeure par ſes propres charmes plus aimable encore que tous ces Bergers fabuleux que les Poëtes ont imaginés pour nous plaire, & les bords du Lignon n'ont jamais eu ce que je vous vais montrer ſur les bords de la Seine. C'eſt un Berger, belle Amarante, qui peut porter un ſceptre bien mieux qu'une houlette. Il a le cœur d'un conquérant; & paroiſſant toujours avec ceux de ſon ſexe ce qu'il faut que ſoit un Héros, il n'eſt jamais avec le nôtre que ce que doit être le plus galant & le plus honnête homme du monde. Sa perſonne ſert infiniment à faire valoir le reſte de ſes avantages; car, belle Amarante, il eſt le mieux fait de tous les hommes; il eſt grand & d'une taille ſi parfaite, qu'il n'auroit pas beſoin que vingt ans (qui eſt l'âge du Berger) le laiſſaſſent en liberté de croître davantage. Ses cheveux ſont de la couleur du cedre, ils ſont ſi beaux, & en ſi grande quantité, qu'ils le parent autant qu'une Couronne, & même le font régner en des lieux où les Sceptres ne ſeroient pas toujours obéis. Son viſage n'eſt point beau; mais la beauté n'étant que ce qui plaît, l'on peut dire que le Berger Tirſis eſt le

plus beau du monde ; ſes jambes & ſes pieds ſont ſi parfaitement bien faits, que perſonne ne doit avoit regret qu'ils ſoient pour marcher ſur nos têtes. Il a une facilité & une adreſſe merveilleuſe pour tous les exercices, il danſe mieux que perſonne, & dans toutes les fêtes du Hameau il l'emporte ſur tous les autres Bergers ; mais il ſe contente de mériter les prix, & ne ſe ſoucie pas de les avoir. Il eſt ſi propre & ſi galamment habillé, que cela, joint à ſa bonne mine, le fait toujours prendre pour le Roi des autres Bergers, & les mieux faits ne ſauroient paroître qu'en ſon abſence. Mais, belle Amarante, quelque ſoin que je prenne de vous repréſenter fidélement Tirſis, je ne penſe pas m'en être aſſez bien acquittée, parce qu'il ſe trouve des graces en toute ſa perſonne, & un certain air, qui ne pouvant échapper au ſouvenir, ne laiſſe pas d'échapper au pinceau. Amarante, ce ne ſeroit pas aſſez de vous dire encore tout ce qui eſt aimable au Berger, ſi je ne vous parlois de ſon humeur & de ſon eſprit. Il eſt judicieux, galant & diſcret, & jamais il n'a répondu aux choſes qu'on lui a dites, qu'avec la plus grande juſteſſe & la plus aimable façon du monde ; de ſorte que les converſations où il ſe trouve, ne ſauroient

avoir plus de mal que ſon ſilence, ni plus de bien que lorſqu'il veut parler. Son humeur eſt un peu cachée & dédaigneuſe, mais généreuſe & bonne, & ſi remplie de bonnes qualités, qu'on le peut dire accompli. Ce Berger tel que je vous le repréſente, l'honneur de nos hameaux, étoit ſur le point de mourir, & d'emporter avec lui la joie de tous ceux qui l'approchent, lorſque je reçus votre lettre: préoccupée de la peur de le perdre, je ne vous donnai point comme à mon ordinaire des marques de mon ſoin; mais préſentement que nos craintes ſont changées en l'aiſe de le voir la tête couronnée de lauriers, conduiſant dans nos prairies ſon troupeau de meilleure grace qu'il n'a jamais fait, j'ai voulu vous le peindre en cette maniere, & vous en faire le portrait ſous cet habit champêtre, afin que vous euſſiez plus de plaiſir de voir que c'eſt de ſa ſeule perſonne que ſon tableau reçoit ſon embelliſſement; & que cachant ſon ſceptre ſous la houlette que je lui donne, Tirſis ne laiſſe pas d'être jugé digne de régner en tous lieux; & le Peintre n'étant pas capable de donner des ornement à ſon ouvrage, ne laiſſe pas de l'en croire tout rempli, par la fidelle repréſentation qu'il vous donne de l'aimable Tirſis,

XXXIV.

PORTRAIT de S. A. R. MADEMOISELLE, fait par Madame la Comtesse DE LA SUZE, de la Maison de COLIGNY.

FILLE du Souverain des Dieux,
Qui des Arts les plus glorieux
Mérite l'éternel hommage;
Minerve, viens à mon secours,
Je veux peindre dans cet ouvrage
Le plus rare Objet des nos jours.

Penſant à ce divin Objet,
Cent fois un ſi hardi projet
A ſu me flatter & me plaire;
Et foible pour ce grand Tableau,
Cent fois de ma main téméraire
J'ai laiſſé tomber le pinceau.

Que mon ſort ſera glorieux,
Si par mes Vers ambitieux
Je fais autant pour ma Princeſſe,
Qu'ont fait mes Aïeux autrefois
Par leur épée & leur adreſſe
Pour le ſervice de nos Rois!

D'un air impérieux & doux,
Qui mettroit Junon en courroux,
Sa belle taille eſt animée;

Et l'on voit bien à ſes beaux yeux,
Que le ſang dont elle eſt formée
Eſt le plus beau ſang de nos Dieux.

Sa bouche a mille attraits puiſſants,
Elle ſurprend l'ame & les ſens,
Rien n'eſt ſi doux que ſon langage ;
Le cœur qui reſſent ſon pouvoir
Ne ſait ce qui plaît davantage,
Ou de l'entendre, ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs,
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche ſi belle :
Et prenons ce riche incarnat,
Que prend une roſe nouvelle
Qui veut ſe donner de l'éclat.

Ma peinture ſans la flatter
Pourroit mille traits emprunter
De la Princeſſe de Cythere ;
Mais ſon eſprit eſt au-deſſus,
Et l'on ſait que cette ame fiere
Ne veut rien avoir de Vénus.

Toi, qui, dans un ſi beau deſſein,
Conduis mon eſprit & ma main,
Rends ma noble entrepriſe heureuſe :
Il faut, ô divine Pallas,
Peindre ſon ame généreuſe :
Déeſſe, ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien ſelon mes vœux
Faire voir les ſoins merveilleux
D'une ame en vertus ſi féconde,

Et donner assez de rayons
Au plus brillant esprit du monde
Avec de si foibles crayons?

Venez, divines qualités,
Sagesse, Lumieres, Bontés,
Dont le doux éclat l'environne;
Et pour un si rare tableau
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de son grand cœur,
Dont la gloire seule est maîtresse:
On dira qu'en son plus beau jour
Il y manque quelque tendresse,
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Héroïne a d'attraits!
Qu'elle a de graces & de traits
Où l'art ne peut jamais atteindre!
Qu'elle sait bientôt nous charmer!
Qu'elle est propre à se faire craindre;
Et savante à se faire aimer!

On sait qu'en son juste courroux
Contre ses redoutables coups
Toute la résistance est vaine;
Mais malgré son ressentiment,
Elle punit avec que peine,
Et pardonne facilement.

L'honneur regle ses actions;
Sur les plus fortes passions
Son bel esprit fait prendre empire.

Il cache ce qu'il veut cacher ;
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la dévotion
Sent quelque diſpoſition,
Et voudroit l'avoir toute entiere :
Elle y fait tout ce qu'elle peut ;
Mais c'eſt une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement
Toucher en mon étonnement
La force de ſon grand courage :
Que le danger ſoit ſous ſes pas,
Qu'elle entende gronder l'orage,
Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet eſprit ſans égal,
Cet abord au cœur ſi fatal,
Cette fierté pleine de charmes,
Ce cœur incapable d'effroi,
Mettons-lui ton caſque & tes armes ;
Pallas, on la prendra pour toi.

XXXV.

PORTRAIT d'une Perſonne inconnue dont on ne ſait point l'Auteur.

ETANT un jour entré dans la chambre d'Alcidiane par la permiſſion que la Princeſſe ſa mere m'en avoit donnée, je la trouvai ſi attachée à ſon miroir, que je fus long-temps derriere elle ſans qu'elle s'en apperçût. Quand elle me vit elle ſe leva bruſquement, rougit, & me demanda qui m'avoit donné la liberté d'entrer. Lui ayant dit, elle ſe remit l'eſprit, & approchant d'une fenêtre ſans me rien dire, je lui demandai à quoi elle penſoit avec ſi grand attachement. Je penſois à faire mon Portrait, & je trouvois qu'il eſt très-difficile en ce ſujet de dire toutes les vérités avec modeſtie : mais l'ayant promis à une de mes amies, je vous prie de le faire. Le commandement de cette Princeſſe, à laquelle je ne puis rien refuſer, m'engage à la même entrepriſe que celui qui voulut peindre le Soleil ; je pourrai courre ſa même fortune ; il s'éblouit, & pour vouloir trop conſidérer la lumiere, il la perdit. Il ne m'importe,

je veux obéir. Commençons donc par le tour de ſon viſage.

Cette admirable Princeſſe l'a un peu ovale ; ſes cheveux ſont blonds, un peu dorés ; ſon front bien fait ; ſes yeux, que je regarde avec reſpect & crainte, ſont bleus, bien fendus, naturellement doux, ni trop relevés, ni trop ouverts, ſi agréables, qu'ils impriment d'abord de l'admiration, & ſuſpendent les ames.

Son nez eſt bien fait ; m'ayant commandé d'être ſincere, je ſuis obligé de dire qu'à s'attacher dans une obſervation rigoureuſe, il eſt vrai qu'il eſt un peu gros par le bout ; mais l'éclat de ſon teint & le brillant de ſes yeux m'auroient empêché de faire cette remarque, ſi ellemême ne me l'avoit fait faire.

Sa bouche eſt petite, un peu relevée ; ſes levres bien faites, & de la couleur de ce beau corail qui eſt entre le pâle & le rouge. Ses dents ne ſont point d'ivoire, ni de la couleur de la cire blanche ; mais il ſemble que ce ſoient des perles bien rangées, qui, avec l'incarnat de ſes levres, font un effet ſi beau & ſi attachant, que perſonne ne ſauroit regarder ſa bouche, que l'on n'ait pour elle cette derniere vénération & deſir que l'on a pour les Reliques, quand l'on les montre. Je dirai en un

autre lieu quel eſt le ton de ſa voix. Son viſage s'acheve par un menton qui l'accomplit. Son col n'eſt ni gros ni menu, ni long, ni court, qui, par ſa deſcente bien proportionnée, tombe ſur des épaules de marbre blanc, & commence par une gorge de lait, dont la forme pleine compoſe le plus beau ſein que l'on puiſſe jamais voir pour l'âge de la Princeſſe. Que volontiers je ferois ici une pauſe pour admirer ce chef-d'œuvre de la nature, ſi ce n'étoit que les bras que je vois découverts me convient à leur tour de les conſidérer: ils ſont ronds, blancs, & faits pour être le dépit de toutes les femmes, auſſi-bien que ſes mains, qui ſont ſi bien taillées, qu'il n'y a point de Peintres qui ne ſe trouvent à ſon dîner, pour eſſayer de les former dans leurs eſprits pour en faire quelque copie.

Sa taille eſt belle, grande & aiſée, & ſans pareille. Si je ne dis pas davantage, prenez-vous-en à ſes habits. Pour ſon pied juſques à la cheville, je l'ai vu, il eſt long & étroit, & très-bien formé. Tout ſon corps a un air, un port & une majeſté ſans égale.

Maintenant qu'il me faut décrire les qualités de l'ame qui anime ce beau corps, je me ſens comme une perſonne dans la

foule, qui ne ſait de quel côté ſe tourner; tant d'objets m'étonnent: toutes les vertus ſe préſentent tout-d'un-coup à moi, elles me preſſent, elles me ſollicitent: je ne ſais à laquelle je dois m'engager pour commencer.

La prudence, qui eſt la guide de toutes ſes actions, l'accompagne toujours: elle poſſede les grandes & les petites vertus; la civilité, la douceur & la courtoiſie ſont nées avec elle, auſſi-bien que la piété & la charité. Elle croit que ceux qui reçoivent d'elle des marques de ſa libéralité, lui donnent des moyens de bien faire, & s'en tient obligée. De toutes les paſſions elle n'en connoît qu'une, qui eſt de faire continuellement de belles actions.

Je veux repaſſer ſur ce divin viſage; ſon front, qui eſt uni comme une glace, ne s'eſt jamais ridé, ni par chagrin, ni par colere. Ses yeux, qui ſont admirablement doux, ne ſe ſont rendus dédaigneux qu'à moi. Sa bouche, qui eſt entourée d'agréments & de ris, produit une parole douce, un peu molle, mais nette; & encore qu'elle prononce la juſtice fermement, c'eſt toujours avec douceur.

Son eſprit, auſſi-bien que ſon ame, anime tout ſon corps; elle en a juſqu'au

bout des doigts, qu'elle employe adroitement à toutes ſortes d'ouvrages. Elle joue très-bien du Luth ; elle danſe mieux que les maîtres ; & ſi la bienſéance lui permettoit, elle ſauteroit mieux que les plus diſpos : elle n'ignore que ce qu'elle ne doit pas ſavoir : elle a toutes les graces : l'on peut véritablement dire que l'Auteur de la nature lui a donné par le moyen d'une mere adorable, un rayon de ſa beauté & de ſa bonté, & qu'il ne lui manque rien qu'un bon Peintre.

Si le Diſciple de Saint-Luc ne ſe fût point défié de ſes forces corporelles, il eût bien mieux fait ce Portrait ; mais il a eu peur que ces belles idées ne formaſſent dans ſon cœur un feu inutile & inextinguible. Pour moi je m'abandonne à toute ſorte d'événements.

XXXVI.

PORTRAIT de Madame la Ducheſſe DE CREQUY, par Mr. le Marquis de SOURDIS.

VOUS ſerez ſurpriſe ſans doute du deſſein que j'ai de faire votre Portrait, ſachant que je n'ai pas aſſez d'ha-

bitude avec vous pour m'en bien acquitter, & que votre humeur, qui vous retient ordinairement dans l'étendue de votre famille, en donne peu de connoiſſance aux étrangers. Mais, Madame, les perſonnes de grande vertu & de grand mérite ne peuvent être inconnues; & cette retraite volontaire que vous faites du grand monde, eſt une des principales raiſons qui m'obligent à faire cette peinture.

Il m'eſt aiſé de dire avec tout le monde que vous êtes une des plus belles perſonnes de votre ſiecle, une des plus ſages & des plus vertueuſes. Ces louanges vous ont été données pluſieurs fois; & ſi je n'avois à dire que les mêmes choſes, je n'entreprendrois point de faire votre Portrait.

Je prétends vous faire connoître non-ſeulement au ſiecle préſent, mais à la poſtérité, pour modele d'une femme mariée parfaite. Quelques-uns ont fait la peinture d'une honnête femme; mais nul juſqu'à préſent n'a eu le deſſein que j'ai, qui eſt bien différent du leur, puiſqu'il y a des qualités particuliérement néceſſaires aux femmes mariées, qui ne le ſont pas aux autres.

Si les perfections du corps n'étoient point abſolument requiſes à ce Portrait,

j'épargnerois à votre modeſtie la peine de lire quelques lignes, leſquelles j'accourcirai autant qu'il me ſera poſſible. Le corps a part auſſi-bien que l'ame, à la ſociété du mariage; & pour cette raiſon, une honnête femme doit ſouhaiter d'être belle, pour rendre cette ſociété plus douce & plus agréable à ſon mari: & j'eſtime que rien n'eſt plus doux à un homme que de goûter le contentement d'avoir une fort belle femme, admirée de tout le monde, avec la même ſûreté qu'il pourroit avoir avec une laide, laquelle ne ſeroit deſirée de perſonne. Souffrez donc que je diſe que vous êtes la plus belle de votre ſiecle, & qu'il n'y a rien en vous qui ne ſoit admirable. Mais comme je prétends louer une femme mariée, je ne parlerai que des qualités qui contribuent principalement à la ſatisfaction d'un mari.

Votre taille eſt non-ſeulement de celles qu'on appelle nobles; mais elle a un degré d'éminence entre celles-là: elle paſſe un peu la grandeur & la belle taille ordinaire des Dames, & n'arrive pas à l'excès, qui eſt une choſe fort exquiſe parmi nous autres Peintres, qui donnons à nos figures, pour les rendre parfaites, quelque choſe de plus que la proportion ordinaire.

Votre bonne mine a ſu ſi bien mêler la majeſté, la douceur & la modeſtie enſemble, qu'elle imprime le reſpect à tous ceux qui la voyent; qu'elle attire l'affection & la bienveillance d'un chacun, & qu'elle ôte le deſir à tous.

La beauté de votre teint eſt ſi bien mêlée de blanc & d'incarnat, qu'elle ne peut être comparée ni aux lys ni aux roſes; les lys n'ont pas aſſez de vivacité, ni les roſes aſſez de blancheur; & leur juſte mêlange s'eſt rencontré ſeulement en votre teint, pour nous faire voir cette merveille.

Votre bouche bordée & petite, eſt bien ſans doute de la couleur des roſes; elle ſe pourroit dire ſans pareille, ſi nous n'avions pas vu celle de Madame de Châtillon; & vos dents qui ont le luſtre & la blancheur des perles d'Orient, témoignent que vous jouiſſez d'une entiere & parfaite ſanté. Comme ce ſont les yeux qui font les grandes conquêtes, & que vous ne deſirez plus rien acquérir, je n'en parlerai point, non plus que des autres beautés de votre viſage; parce que j'eſtime que celles dont j'ai parlé doivent donner une entiere ſatisfaction à un mari.

Je ne puis oublier la belle famille que vous avez donnée à votre maiſon, parce que c'eſt une choſe abſolument néceſſaire

dans le mariage pour le rendre parfaitement heureux. Votre piété & votre dévotion sont sans fard & sans ostentation, comme aussi sans superstition & sans bigoterie. Les Eglises que vous fréquentez ne sont pas celles où le beau monde s'assemble, & les heures auxquelles vous y allez ne sont pas celles que l'on appelle des belles Messes, & du coquet.

Votre prudence a paru si éminemment en votre conduite dans la Cour & dans votre famille, que l'envie même n'y a jamais pu trouver à redire : ce qui est d'autant plus difficile, que vous êtes d'une beauté extraordinaire. La retraite volontaire du beau monde dans la grande jeunesse, & l'attache d'une femme mariée à sa famille, sont les véritables marques d'un jugement solide & mûr même avant l'âge. La douceur & l'adresse de l'esprit, qui donnent la facilité de s'accommoder aux humeurs différentes des personnes avec lesquelles on est obligé de vivre, sont des qualités très-estimables en toutes les femmes; mais en une personne jeune & très-belle, c'est un degré de vertu qui ne se peut assez estimer, & c'est le vrai caractere de la perfection d'une femme mariée.

Je crois qu'après ce dernier coup de pinceau, je doit estimer ce Portrait ache

vé, & penſer qu'encore que votre mari en ait l'original, la peinture ne lui en ſera point déſagréable; que ce Portrait lui fera ſans doute cacher celui de Raphaël, dont il ſe glorifie parmi nous, & qu'il avouera au moins que celui-ci ſurpaſſe d'autant l'autre, que la beauté des femmes paſſe celle des hommes.

XXXVII.

Portrait de Monsieur, *fait à Fontainebleau au mois d'Août* 1658.

Par Mademoiselle.

Il eſt plus difficile de faire le Portrait d'une beauté ſans défauts, & en qui la nature n'a rien voulu oublier pour la perfectionner, que celui d'une perſonne envers qui elle a été pareſſeuſe; car la peinture peut ſuppléer en celui-ci par ſon art, & il ſeroit difficile de ſuivre la nature, & même de la pouvoir bien imiter en l'autre. C'eſt pourquoi le deſſein que j'entreprends ne me paroiſſant pas aiſé, j'appréhende de ne pouvoir rien dire d'aſſez digne, d'aſſez beau, ni d'aſſez convenable au ſujet. Mais quand Dieu donne aux

gens des grands desseins, & qu'il leur inspire de beaux sentiments, je me persuade qu'il leur donne aussi les forces nécessaires pour les soutenir, & pour les pousser jusques à la fin. Ainsi me confiant en la Providence divine, je puis en espérer une issue favorable; car pour parler des Divinités, que peut-on implorer que la Divinité même?

La taille de ce Prince n'est pas des plus hautes; mais n'ayant que dix-huit ans, il y a lieu d'espérer qu'il pourra croître: elle est si bien faite & si bien proportionnée, que quand elle demeureroit comme elle est, on ne pourroit pas s'en plaindre, puisque la grandeur des hommes ne regle pas celle de leurs actions, ni de leur courage. Alexandre, Cesar, & Henri IV étoient de moyenne taille; ainsi MONSIEUR doit être satisfait, quand il leur ressemblera en toutes choses, comme il fait déja au dernier en beaucoup. Il a les jambes belles, mais non pas d'une beauté commune; & ses pieds sont aussi-bien faits qu'il se peut. Ses cheveux sont noirs, & d'un lustre admirable; il en a grande quantité, & ils sont bouclés naturellement avec plus de justesse que s'ils l'étoient par artifice: enfin, c'est la plus belle tête du monde. Son visage est long & de belle

belle forme, son nez aquilin comme celui de Henri IV, & assurément MONSIEUR ne lui ressemble pas moins en ses inclinations qu'en cela. Car il est aussi galant qu'il étoit; il a autant d'amour pour les Dames, & par la suite de ses actions on connoîtra qu'il aura autant de passion pour la guerre, où l'on doit souhaiter qu'il soit aussi heureux. Pour la galanterie, apparemment il le sera davantage, puisque jamais homme n'y fut si dupe que Henri IV. MONSIEUR est plus beau, & est mieux fait; mais il n'est pas Roi, & je suis assurée que qui les aura vus tous deux (ce qui est possible) pariera pour MONSIEUR. Il a les yeux beaux, fins, brillants & doux, comme il convient à un homme de les avoir. Son regard est fier & gracieux, son teint d'une blancheur & d'une vivacité, qui montrent la force & la vigueur de son tempérament. Pour sa bouche on ne la peut mieux louer pour sa forme & pour sa grandeur, qu'en disant qu'elle est tout-à-fait semblable à celle de la Reine, puisque la bouche de cette merveilleuse Princesse n'eut jamais sa pareille, & que la beauté qu'on y remarque est au dessus de tout ce qu'on en peut dire. Le ris de MONSIEUR est agréable, il ne montre point ses dents en riant, ce qui est extraor-

dinaire & parfaitement bien, quoiqu'il les ait blanches : enfin, rien n'eſt ſi beau, ſi agréable, ni ſi bien fait que ce grand Prince. Sa mine eſt telle que la doit avoir le fils de tant de Rois & d'Empereurs, dont il eſt ſorti de tous côtés; & quand cela ne ſeroit pas ſu de toute la terre, on le jugeroit à ſon air. Il eſt civil, & particuliérement aux Dames, pour qui il a beaucoup d'amitié, comme j'ai déja dit. Il n'a encore témoigné aucun attachement particulier, que pour une perſonne dont la beauté le méritoit bien, & la rendoit digne de ſon choix; & ſi la mort ne l'eût point ravie, nous aurions vu des marques de ſa conſtance; car je ne doute pas qu'il [illegible]'en eût beaucoup, & la douleur qu'il a [illegible]ée en eſt bien une preuve. Il eſt témoign[illegible] qu'il aime, & connoît bien ferme pour ce[illegible] ceux qui méritent [illegible]t honneur; mais ſa grande bonté pourroit [illegible]ire croire qu'il n'auroit pas tout le diſcernement que je viens de dire; c'eſt pourquoi il eſt bon que l'on ſache que tous ceux qu'il ſouffre, à qui il parle, & à qui il fait du bien, il ne les aime & ne les eſtime pas tous; mais il parle aux uns, parce qu'ils le divertiſſent; ſouffre les autres par bonté, & donne par charité. Car quoiqu'il ſoit libéral, ce ſeroit néanmoins profaner ſes bien-

faits de les mal employer : ainſi il eſt libéral par diſcernement, & charitable par piété. Il a l'ame bonne, & il ſera ſur la dévotion comme ſon grand-pere : il eſt incapable d'injuſtice, il eſt charitable ; & du reſte il ira à Vêpres, enſuite chez les Dames, & du Salut au bal, où il réuſſit à merveilles ; car il danſe bien & de bonne grace. Il aime le jeu, eſt beau joueur, & perd ſon argent en grand Prince : il eſt magnifique, aime toutes ſortes de plaiſirs & de dépenſe ; mais avec regle. Il a de l'eſprit infiniment, & plus de jugement que n'ont d'ordinaire les perſonnes de ſon âge : en cela il tient fort de Charles-Quint, qui, quelque jeune qu'il ait été, a toujours eu beaucoup de prudence : & étant ſon petit-fils, on ne s'étonnera pas de celle qu'il a témoignée en des rencontres où il s'eſt trouvé environné de gens moins prudents que lui ; mais il ſeroit injuſte de tout donner à la naiſſance, & de ne rien dire de l'éducation, dont Monſieur le Cardinal a pris tant de ſoin. L'on doit auſſi louer MONSIEUR de ſon reſpect & de ſa tendreſſe envers le Roi & la Reine, & n'oublier pas la beauté de ſes mains qu'il tient d'elle ; elles ſont ſans doute dignes des ſceptres ; il eſt à ſouhaiter qu'il en puiſſe conquérir, & ſi la Prophétie que

l'on fit à Henri IV, qu'un de ſes enfants conquéreroit l'Empire des Ottomans, a ſon effet, l'on doit deſirer qu'elle s'accompliſſe en lui.

XXXVIII.

Portrait de M. D. L. C.

VOus me demandez des nouvelles du Parnaſſe, illuſtre Meliſſe, & vous ne ſavez poſſible pas que toutes nos muſes ſont depuis quelque temps,

Ou dormantes, ou dépitées,
Ou des eſprits peu viſitées;
Que leur double mont tant chanté
N'eſt plus à préſent fréquenté
Par ces illuſtres, dont les plumes
Ont écrit de ſi beaux Volumes.

Que ces grands hommes ſont rebutés d'écrire, & qu'il n'y a plus que des apprentifs qui s'en mêlent, ou des maîtres ſi peu ſavants, que l'on ne voit plus nul Ouvrage de conſéquence chez les Imprimeurs, ni dans les ruelles. On ne laiſſe pourtant pas d'être importuné de méchantes choſes.

Et comme jadis Bouts-rimés
Inonderent toute la France,
Et qu'ils ne furent ſupprimés
Que par notre propre inconſtance,
Aujourd'hui Portraits à foiſon
Se font voir ſur notre horiſon,
Et ſont les beaux objets de toute l'Eloquence;
Il n'eſt point de petit garçon
Qui n'en donne au Public quelqu'un de ſa façon:
Il n'eſt point de fille ou de femme
Qui ne nous dépeigne ſon ame,
Et qui ne faſſe voir à nud
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce que je trouve d'admirable dans ce nouveau genre d'écrire, c'eſt que ceux qui penſent faire leur Portrait, s'attribuent tout ce qu'ils ont oui dire de beau, ou pour les lumieres de l'eſprit, ou pour les nobles ſentiments de l'ame. Le moindre petit écolier ſe ſent, dit-il, généreux, chaud ami, libéral, éclairé plus qu'il ne paroît; & la moindre petite femme aſſure qu'elle aime ſes amis avec une conſtance inébranlable, qu'elle hait la médiſance & la coquetterie plus que la mort, & qu'elle ne connoît dans ſon cœur nul mouvement d'envie, ni d'avarice. Enfin, tous les hommes ſont des Catons ou des Céſars pour le moins, & les femmes des Lucre-

ces, ou des Octavies. La charmante Délie vous en fera voir quelques-unes de ce style qu'elle a ramassés : cependant recevez celui d'Isabelle, que j'ai entrepris par un commandement exprès, avec protestation de ne la flatter que le moins qu'il me sera possible.

Si ses traits sont peu radoucis,
Si l'on voit des défauts avec de belles choses,
Et si parmi tant d'œillets & de roses,
On y remarque des soucis,
Songez que le Peintre est fidele,
Qu'il a voulu peindre Isabelle,
Et non pas un fantôme agréable à vos yeux.

Vous savez, Melisse, que notre Isabelle a la taille médiocre & grassette. Ses cheveux du plus beau noir, accompagnent merveilleusement la blancheur de son teint. Ses yeux sont noirs, grands, & bien fendus, & toujours plus tristes que gais. Ses sourcils sont naturellement bien faits. Son nez n'a nul des défauts que l'on remarque ordinairement. Sa bouche n'est ni grande, ni petite; la levre de dessous un peu renversée, & assez colorée pour l'être naturellement. Ses dents sont petites, bien rangées & fort nettes; mais non pas extrêmement éclatantes. Sa gorge

eſt une de ſes plus grandes beautés; elle eſt fort bien taillée, graſſe, & fort pleine. Ceux qui ſe connoiſſent en proportions aſſurent qu'elle a le col fort beau, & que cette colonne accompagne merveilleuſement ſa tête & ſa gorge. Ses mains ſont aſſez belles, & ſes bras potelés & blancs. Elle a une beauté que peu de femmes poſſedent; c'eſt la jambe, qu'elle a auſſi-bien faite qu'homme que je connoiſſe : je puis en parler ſans ſcandale, puiſqu'il vous ſouviendra, Meliſſe, que nous nous trouvâmes un ſoir chez elle comme on la ſaignoit par le pied, où nous remarquâmes toutes les proportions qu'une belle jambe & qu'un beau pied peuvent avoir.

Mon pinceau ne va pas plus loin,
Le genou ſeulement n'eſt pas de cette affaire,
Et cetre Dame eſt ſi ſévere,
Qu'à moins que d'être faux témoin,
Je ne puis employer parmi tant de matiere
La couleur de ſa jarretiere.

Ainſi je ne parlerai pas plus long-temps de ſon corps, pour avoir le loiſir de vous entretenir des diverſes inclinations de ſon ame. J'oubliois à vous dire qu'Iſabelle porte parfaitement bien les pieds, qu'elle a la démarche tout-à-fait noble, & une

certaine liberté dans toutes ſes actions, qui marque bien qu'elle eſt femme de qualité. Il eſt mal aiſé d'exprimer ce je ne ſais quoi dans notre Langue; mais il me ſemble que les Italiens appellent cet agrément *le fatezze*, & les Eſpagnols, *un bel donayre*. Nous pouvons dire avec vérité qu'Iſabelle a de l'eſprit autant qu'on en peut avoir, & de cet eſprit brillant, eſprit du monde & de converſation : elle n'a jamais eu aſſez de patience ou d'application pour apprendre les choſes curieuſes; & l'on voit bien que ſi elle en vouloit prendre la peine, elle y réuſſiroit aſſurément, ayant beaucoup de vivacité pour comprendre les choſes les plus difficiles, beaucoup de mémoire & beaucoup de facilité & d'agrément pour les débiter; mais cette humeur négligente qu'elle a naturellement pour toutes les choſes qui lui ſont de la peine, l'empêche de s'appliquer ſérieuſement à ce qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de ſoin : elle n'entend ni Eſpagnol, ni Italien; mais elle parle fort bien ſa langue naturelle, & écrit même en Vers & en Proſe auſſi correctement que les hommes les plus accomplis peuvent écrire. Elle eſt d'un tempéramment bilieux & mélancolique : le bilieux la porte à rechercher ardemment ce qu'el-

le desire; & le mélancolique, à s'affliger deméſurément, lorſqu'elle a quelque ſenſible affliction.

Le courage n'eſt pas ſa plus belle partie ;
Auſſi dit-elle franchement
Que dans le moindre événement,
Sa valeur eſt toute amortie.

Elle n'eſt pas de ſon naturel médiſante; mais lorſqu'elle eſt avec ſes amis particuliers, elle les divertit volontiers par le récit de pluſieurs agréables aventures, qu'elle débite ſi plaiſamment, que les perſonnes même de qui elle parle ne ſauroient s'en choquer, s'ils l'entendoient. Vous ſavez, Meliſſe, qu'Iſabelle a la voix merveilleuſe, & nous pouvons dire avec certitude qu'il y a peu de femmes qui ayent une ſi belle méthode : elle ne grimace point en chantant, & proconce ſi bien toutes les paroles de ſes airs, qu'on les entend auſſi facilement que lorſqu'elle ne fait que parler. Son eſprit eſt le plus facile du monde, & le plus commode; ſon expreſſion naturelle & coulante, & toutes les productions de ſon ame ſont extrêmement libres. Elle n'a nulle inclination pour les beaux habits, ni pour les grands équipages, quoiqu'elle

ſoit d'une qualité à avoir l'un & l'autre. Elle n'a que trop de ſincérité, & prend ſouvent trop de confiance aux gens qu'elle ne connoît que ſuperficiellement.

Elle a pour ſes amis une amitié fort tendre,
Elle les aime conſtamment:
Mais ſes heureux amis éprouvent bien ſouvent
Que ſon cœur ne peut ſe défendre
D'un jaloux mouvement.
Cette inquiete paſſion
Regne dedans ſa fantaiſie,
Et toujours elle dit qu'un cœur ſans jalouſie
Eſt un cœur foible en inclination.

Auſſi a-t-elle pour ſes ennemis toute la haine que l'on peut avoir, ſans pourtant conſentir qu'on leur fît nul outrage ſanglant. Il n'y a perſonne qui éleve ſi fort les gens qu'elle aime, & qui en diſe tant de bien, ni perſonne auſſi qui débite plus agréablement les défauts de ceux qu'elle n'a pas ſujet d'aimer. L'ambition ne l'empêche point de dormir; elle n'en a que pour paſſer ſa vie en repos, & loin des grandeurs où cette paſſion réſide. Elle a aſſez de curioſité pour toutes les choſes qui ſe ſavent dans le monde, ou pour des nouvelles, ou pour des Vers, & pour toutes les galanteries qui courent les ruelles.

Je ne la connois pas d'un naturel ingrat; du moins lorſqu'elle croit avoir reçu quelque ſervice de ſes amis, elle le dit à tout le monde, & chante continuellement leur généroſité. Pour ſa dévotion, je la trouve un peu intercadente; car nous l'avons vue dans des actions de piété ſi extraordinaires, qu'elle en a penſé perdre la vie: auſſi a-t-elle bien ſouvent de certaines ſéchereſſes qui l'éloignent un peu de la perfection: mais toujours peut-on aſſurer qu'elle a le cœur ſoumis & craignant Dieu; mais il eſt plus ou moins ardent à ſon ſervice, ſelon la grace qui l'accompagne.

Elle aime beaucoup le lit; & pour peu de prétexte qu'elle ait d'y faire du ſéjour, elle y paſſe volontiers des journées entieres. Elle employe peu de temps à s'ajuſter, affectant une négligence propre qui ne lui ſied pas mal. Je la crois d'humeur fort libérale, & n'ai jamais remarqué dans ſes actions nulle tache d'avarice.

Telle à mes yeux a paru cette Dame.
Vous qui pouvez juger & du corps & de l'ame,
Jettez ſur ce Portrait vos yeux;
Et ſi quelque couleur vous paroît un peu ſombre,
Si pour le rehauſſer il y manque quelque ombre,
Le Peintre eſt toujours prêt à prendre le pinceau
Pour en faire un tout de nouveau.

XXXIX.

PORTRAIT D'AMARYLLIS.

CHERCHONS, pour peindre Amaryllis,
Des fleurs nouvellement écloses,
Cueillons des œillets & des roses,
Mêlons-y quantité de lys,
Et rassemblons enfin toutes les belles choses.

Corail, rubis, perles, & fleurs,
Astres brillants, lumiere pure,
Riches trésors de la Nature,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuse & divine peinture.

Mais quel ambitieux desir
Dans un si haut dessein m'engage ?
Ah ! que dans un si grand ouvrage
J'aurois de gloire & de plaisir,
Si ma force pouvoit égaler mon courage !

Ce peintre qui dans un Tableau
Assembla tout ce qui peut plaire,
Auroit passé pour téméraire
S'il eût employé son pinceau
Au merveilleux Portrait que je prétends de faire.
Sa Vénus avoit moins d'attraits,
Moins d'agrément & moins de grace,
Et quelque récit que l'on fasse

De ſes beaux & fameux Portraits,
L'illuſtre Amaryllis en charmes la ſurpaſſe.

Mais ſi ce Dieu que tous les jours
Elle fait vaincre dans le monde,
En ce beau deſſein me ſeconde,
Nous pourrons avec ſon ſecours,
Peindre cette merveille en merveilles féconde.

Qu'il tire délicatement
Avecque ſa fleche légere
Le tour des beaux yeux de ſa mere,
Et ce rare & noble agrément
Que nul autre pinceau ne ſauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer,
Et retenir en ſon Empire,
Tout ce qui fait qu'on y ſoupire,
Ce qui tue, & qui fait aimer,
Et ce je ne ſais quoi qu'on ne ſauroit bien dire.

Il faut de rubis pleins de feux
Former ſes deux levres vermeilles,
Et pour achever ſes merveilles,
Mettre des perles entre-deux,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir
Faiſons ſa bouche à demi-cloſe,
Semblable au bouton d'une roſe
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,
Quand la mere du jour de ſes pleurs les arroſe.

Il faut faire ſon teint de lys

Beau comme celui de l'Aurore,
Ou pareil à celui de Flore,
Quand nos champs en ſont embellis,
Et même, s'il ſe peut, plus éclatant encore.

Que ſur l'albâtre de ſon ſein
Tombent négligemment en onde
Sa chevelure vagabonde,
Qui, ſans étude & ſans deſſein,
Dans les chaînes d'amour engage tout le monde.

Et vous, Graces, à votre tour
Venez parer ſa belle tête,
Comme on voit en un jour de fête
Celle de la Mere d'Amour,
Lorſqu'elle ſe propoſe une grande conquête.

Mais c'eſt en vain qu'à mon ſecours,
Pour rendre ſes traits plus fideles,
Avec les trois Sœurs immortelles
J'appelle ici tous les Amours;
Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.

XL.

Portrait de Madame de Chatillon, fait par elle-même.

Le peu de juſtice & de fidélité que je trouve dans le monde, fait que je ne puis me remettre à perſonne pour faire

mon Portrait : de ſorte que je veux moi-même vous le donner le plus au naturel qu'il me ſera poſſible, dans la plus grande naïveté qui fût jamais. C'eſt pourquoi je puis dire que j'ai la taille des plus belles & des mieux faites que l'on puiſſe voir. Il n'y a rien de ſi régulier, de ſi libre, ni de ſi aiſé. Ma démarche eſt tout-à-fait agréable, & en toutes mes actions j'ai un air infiniment ſpirituel. Mon viſage eſt une ovale des plus parfaites ſelon toutes le regles; mon front eſt un peu élévé : ce qui ſert à la régularité de l'ovale. Mes yeux ſont bruns, fort brillants, & bien fendus; le regard en eſt fort doux, & plein de feu & d'eſprit. J'ai le nez aſſez bien fait, & pour la bouche, je puis dire que je l'ai non-ſeulement belle & bien colorée, mais infiniment agréable, par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles & bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Je n'ai pas le teint fort blanc. Mes cheveux ſont d'un châtain clair, & tout-à-fait luſtrés. Ma gorge eſt plus belle que laide. Pour les bras & les mains, je ne m'en pique pas; mais pour la peau, je l'ai fort douce & fort déliée. On ne peut pas avoir la jambe, ni la cuiſſe, mieux faite que je l'ai, ni le pied

mieux tourné. J'ai l'humeur naturellement fort enjouée, & un peu railleuse; mais je corrige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'esprit, & j'entre agréablement dans les conversations. J'ai le ton de la voix tout-à-fait agréable, & l'air fort modeste. Je suis fort sincere, & n'ai pas manqué à mes amis. Je n'ai pas un esprit de bagatelle, ni de mille petites malices contre le prochain. J'aime la gloire & les belles actions. J'ai du cœur & de l'ambition. Je suis fort sensible au bien & au mal: je ne me suis pourtant jamais vengée de celui qu'on m'a fait, quoique ce soit assez mon inclination; mais je me suis retenue pour l'amour de moi-même. J'ai l'humeur fort douce, & prends plaisir à servir mes amis, & ne crains rien tant que les petits démêlés des ruelles, qui d'ordinaire ne vont qu'à des choses de rien. C'est à-peu-près de cette sorte que je me trouve faite en ma personne & en mon humeur; & je suis tellement satisfaite & de l'une & de l'autre, que je ne porte envie à qui que ce soit: ce qui fait que je laisse à mes amis, ou à mes ennemis, le soin de chercher mes défauts.

XLI.

PORTRAIT de la REINE, par Madame la Comteſſe de BRIENNE la Mere.

IL eſt permis aux grands Peintres de prendre de grands deſſeins ; mais qu'une perſonne qui n'a nul art, ni nulle étude, & qui n'a jamais tenu un pinceau, entreprenne un Portrait qui feroit craindre les plus habiles, c'eſt une grande témérité. Je ne nommerai point celle que je veux peindre, je prétends de la faire connoître aiſément, parce qu'elle eſt ſeule ſemblable à elle-même, & je ne crois pas que l'on m'accuſe de flatterie, quand je dirai qu'elle eſt un des plus beaux ouvrages de la toute-puiſſance de Dieu. Auſſi ſans un ſecours céleſte, il ne m'eſt pas poſſible de parler des perfections de ſon corps, ni des admirables qualités de ſon ame.

Sa naiſſance eſt des plus grandes & des plus illuſtres, & les beautés de ſon corps font voir qu'il eſt formé du plus beau ſang du monde. Ses yeux ſont ſi brillants & ſi pleins de feux, qu'ils pourroient brûler tous ceux qui les oſeroient regar-

der, ſi leur éclat étoit ſupportable. Sa bouche n'a point de pareille, parce qu'elle eſt belle de ſes ſeuls agréments, ſans autre affectation. Ses cheveux, la fraîcheur de ſon viſage, la blancheur de ſa gorge, de ſes bras & de ſes mains, qui ſont, ſans contredit, les plus belles du monde, font voir que les années ne peuvent rien ſur elle; car elle a toujours, & en tout temps, les beautés de la plus grande jeuneſſe. Son air eſt doux & agréable, & ſa bonne grace en tout ce qu'elle fait la fait juger digne de toutes les Couronnes de l'Univers. Dans ſon extrême douceur, l'on ne laiſſe pas d'y remarquer une majeſté qui imprime le reſpect & la crainte; mais il me ſemble que ſa bonté, qui eſt aſſurément une très-parfaite image de celle de Dieu, la fait encore plus aimer. Tout ce que je viens de dire de ſon corps ſeroit peu de choſe ſi ſon ame n'étoit incomparablement plus belle; ainſi peut-on dire qu'elle répond non-ſeulement à tout ce qu'il y a de grand dans ſa naiſſance, mais qu'elle eſt enrichie de toutes les vertus chrétiennes, d'une maniere qui ne me permet pas d'en parler: ſon humilité me le défend, qui les cache autant qu'elle peut. Son cœur n'eſt tendre que pour Dieu, car il eſt naturellement fier & glo-

rieux, & très-fenfible aux chofes qui s'oppofent à fes volontés; mais la vertu & la grace ont fi fort changé fes humeurs qu'elle n'en a plus. L'on ne fauroit connoître fi quelque chofe lui déplaît; dans les plus grands déplaifirs, elle n'en fait rien paroître, & il femble qu'elle foit incapable d'aucune paffion: l'égalité de fon efprit lui fait écouter les difcours les plus importants, comme les plus agréables, bien qu'il foit très-délicat & très-éclairé. Rien n'eft fi ferme que fa réfolution, je puis dire qu'elle eft incomparable; elle lui a fait furmonter des chofes fi difficiles, fi furprenantes & fi peu fupportables, qu'elles effaceront un jour, fi l'on écrit fidélement l'Hiftoire de fa vie, tout ce que l'on a dit de ces illuftres Romaines. J'en pourrois donner plufieurs exemples; mais c'eft affez de dire que fon cœur n'a jamais été abattu par aucune peine: bien qu'elle en ait fouffert de toutes fortes, elles n'ont fervi qu'à la fanctifier, & à la faire admirer de ceux qui ont vu qu'en tous les changements de la fortune, l'envie avec toute fa rage n'a pu ébranler fa conftance, ni l'empêcher de conferver la grandeur de ceux qu'elle y a élevés, l'on peut dire, avec juftice; car elle a cette vertu par excellence, & d'une maniere qui n'eft

propre qu'à elle, puisque jamais elle n'a été trompée dans son jugement. Il est réellement dans la raison, que son avis est toujours le meilleur.

Je ne sais si j'ai réussi dans mon dessein; mais je sais bien qu'il me reste tant de choses à dire, dont je n'ai point encore parlé, que je confesse que je n'ai pas fait un Portrait achevé, mais un très-foible crayon d'un si parfait original, & que rien ne m'a fait entreprendre ce grand ouvrage, que la passion que j'ai pour cette auguste personne, qui m'avoit persuadée que je pourrois la peindre comme elle est dans mon cœur.

XLII.

Portrait de Mr. le Comte de Brienne, Secretaire d'État, fait par Mad. la Marquise de Gamaches sa Fille.

Je n'entreprendrois pas de donner au Public le Portrait de Mr. le Comte de Brienne, si je ne me souvenois qu'une fille des siecles passés crut qu'elle ne pouvoit mieux rendre à son pere ce qu'elle lui devoit, qu'en faisant connoître ses vertus à la postérité. J'avoue que la même raison

me porte à faire la même chose, & qu'il me semble que connoissant aussi-bien que je fais les belles qualités de son ame, je ferois tort à ma tendresse, si je ne les dépeignois dans un temps où tout le monde se mêle de dire ce que l'on trouve d'avantageux dans les personnes que l'on aime.

Les choses extraordinaires doivent être aussi traitées d'une maniere toute extraordinaire; c'est pourquoi l'ouvrage que j'entreprends aura plutôt l'air d'une Histoire que d'un Portrait; & comme ce sont les beautés de l'ame que je veux représenter, je me trouve bien empêchée, n'y ayant ni couleurs ni paroles qui puissent dépeindre celles dont je veux parler. Je commence donc par l'enfance de Monsieur de Brienne, d'autant que c'est dès ce temps-là qu'on a jugé qu'il seroit un des premiers hommes de son siecle. Le grand Roi dans le regne duquel il est né, ayant beaucoup d'inclination pour lui, ordonna à son pere qu'il honoroit particuliérement de ses bonnes graces, de le faire élever avec tant de soin, que l'art joint à la beauté de son naturel le rendit capable de le servir dans ce qui se trouveroit de plus élevé. Il n'y a pas une langue, pas une coutume, ni une façon de vivre qu'il ne sache, & qu'il n'ait apprise dans

les Pays étrangers. A ſon retour de ſes grands voyages, où il avoit pris ſoin de former ſon eſprit, il en eut un pareil à apprendre toutes ſortes d'exercices, qu'il ſut parfaitement bien. Son étude fut univerſelle, & par ſa lecture il s'eſt fait une ſi forte idée des plus belles vies des hommes illuſtres de l'antiquité, qu'en vérité je puis dire qu'il eſt preſque à cette heure le ſeul & unique modele qui nous en reſte. Vous en conviendrez avec moi quand je vous aurai dit que ſon ame eſt une des plus belles qui ayent jamais été créés, qu'il eſt intrépide dans les périls, que ſa fermeté a aſſez paru dans ſa mauvaiſe fortune, comme ſa modération dans la bonne, & ſa généroſité à protéger ſes plus grands ennemis; qu'il eſt ſi rempli de l'amour de la juſtice, qu'il la rend toujours, & la conſerve contre ſes intérêts propres. Le reſpect pour ſes Maîtres, & ſa paſſion pour le bien & la grandeur de l'Etat, eſt ce que l'on peut dire ſa paſſion dominante: & bien qu'il ſoit extrêmement tendre pour ſa famille, je ſuis aſſurée qu'il ne me déſavouera pas quand je dirai qu'il la ſacrifieroit avec plus de joie pour le ſervice de ſon Prince, que n'ont jamais fait les plus grands des Romains. Pas un d'eux n'a pu avoir en ſoi-même ni tant de fierté,

ni tant de vraie gloire qu'il en a : elle paroît dans toutes les occaſions qui s'offrent, la grace ſeule les modére; car il ſemble que les vertus chrétiennes ſoient toutes aſſemblées en ſa perſonne. Il eſt ſurprenant qu'ayant vieilli dans la Cour, il n'ait pu s'y corrompre, ni jamais plier à ſa fortune; auſſi a-t-il toujours marché d'un pas égal, faiſant plaiſir à tout le monde, & étant inébranlable dans ſon devoir : & par cette conduite il s'eſt acquis l'eſtime & l'admiration d'un chacun, dedans & dehors le Royaume. Il ne ſurvient rien d'extraordinaire où l'on ne ſoit obligé d'aller à lui; en ſorte que ſes opinions ſont ordinairement la regle de ce qui ſe doit faire, & la vivacité de ſon eſprit fait qu'il ne manque jamais d'expédients dans les rencontres où ſa grande mémoire lui fournit des exemples qui autoriſent ſes réſolutions. L'on ne doit pas être ſurpris ſi tant de grandes choſes ſe rencontrent en un homme d'une taille médiocre; mais ceux qui ſavent l'hiſtoire mieux que moi, ſe ſouviendront, s'il leur plaît, qu'elle n'eſt remplie que de perſonnes aſſez petites, qui ne laiſſent pas néanmoins de paroître au-deſſus des autres par la grandeur de leur mérite. Il a cet avantage, qu'il eſt fort bien fait, qu'il eſt agréable, & à tout

ce qu'il dit, & en toutes ſes actions. Je m'apperçois que le plaiſir que je prends à parler de lui m'emporte trop loin, puiſque je m'arrête à raconter des choſes de ſi petite conſéquence, après en avoir dit un nombre infini de ſi rares. J'en demande pardon à ceux qui liront ce papier, & je les ſupplie de conſidérer qu'il m'eſt ſi glorieux d'être ſa fille, que ne pouvant lui témoigner ma reconnoiſſance des bontés qu'il a pour moi, je ſuis ravie de donner aux autres cette marque de mon reſpect pour lui, & de mon admiration pour ſes vertus.

XLIII.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe de BRIENNE la mere; fait par Madame la Marquiſe de GAMACHES ſa fille.

PLUS les perſonnes ſont illuſtres, plus elles ſont chéries dans leur famille, & plus on veut avoir de leurs portraits. Ainſi bien que le plus grand Peintre de notre ſiecle ait travaillé à faire le vôtre, & qu'il y ait réuſſi d'une maniere digne de lui & de vous, trouvez bon, s'il vous plaît, Ma-

Madame, qu'un très-petit prenne le pinceau, & que ſoit pour faire une copie, ſoit pour faire un original, il ſe donne à lui-même le plaiſir de vous repréſenter ſelon ſon idée.

Comme c'eſt la coutume de parler des perſonnes avant que de parler des qualités de l'ame, je la ſuivrai pour ne rien changer de l'ordre établi par les Peintres les plus fameux, & je dirai que devant votre petite-vérole vous étiez une des plus belles du temps. Vos yeux vifs & paſſionnés, la fineſſe & la blancheur de votre peau, le plus beau nez qui ait jamais été, nous font bien juger que, ſans cet accident, il n'y auroit rien dans le monde de plus beau que vous. Votre air doux & attirant nous fait connoître que vous avez toujours été infiniment aimable, & que vos belles mains étoient dignes de porter tous les ſceptres de ces grands Empereurs dont vous êtes deſcendue. La grandeur & la bonté de votre ame, la grandeur & la délicateſſe de votre eſprit, la force & la généroſité de votre courage attirent, en vérité, l'admiration de tous ceux qui les connoiſſent. La douceur avec laquelle vous pardonnez ſi volontiers les offenſes les plus ſenſibles, me conduiroient, ſans y penſer, à traiter de toutes les vertus chré-

tiennes qui ſont en vous; mais cet illuſtre Peintre les a touchées ſi délicatement, avec tant d'art & avec tant d'éloquence, que j'aurois ſujet de craindre que les choſes que j'écrirois ne puſſent pas même ſervir d'ombres pour relever l'éclat de ſon Tableau. Je me contenterai donc de dire, que n'y ayant rien qui ne ſoit véritable, je ne doute point que ce ne ſoit une des plus fortes pieces ſur leſquelles un jour ſera fondée la bulle de votre canoniſation. Mais puiſque je me ſuis impoſé la néceſſité de ne point parler des effets que la gtace produit en vous, ni de ce grand nombre d'actions héroïques que vous exercez ſans ceſſe envers le prochain, quel moyen que je vous puiſſe faire connoître, étant contrainte de paſſer par-deſſus les ſeuls traits qui vous diſtinguent des autres?

Je ne ſais ſi vous ne me trouverez pas bien folle de m'occuper à cet art que je n'ai jamais appris; mais les heures de ma récréation ne peuvent être mieux employées qu'à chercher le moyen de vous en donner. Si je réuſſis dans ce deſſein, je me croirai fort heureuſe, n'y ayant cherché qu'à vous plaire.

XLIV.

PORTRAIT de la Reine, fait en 1658, par Mad. de MOTTEVILLE, niece de Mr. BERTAUT, Evêque de Séez.

L'on pourra voir par cet Ouvrage qu'elle a autant d'esprit que lui, & qu'elle écrit aussi-bien en Prose qu'il a fait en Vers.

LA mode autorise toutes choses, elle range tous les peuples sous ses loix, & notre Cour la suit ordinairement plus aveuglément qu'aucune de l'Europe. Une grande Princesse, de celles qui, par leur naissance & leur mérite, y tiennent le premier rang, ayant fait une description très-éloquente de sa personne, de ses mœurs & de ses sentiments, plusieurs autres ont suivi son exemple. Mais comme il n'est pas avantageux à tout le monde de paroître en public, & que les médiocres vertus reçoivent peu d'applaudissement sur le Théâtre, beaucoup de ceux & de celles qui ont voulu représenter leurs caracteres, ont été contraints de prendre dans l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes

tout ce que la nature leur a dénié. Ils embelliſſent ce qu'ils ont de bon, ils adouciſſent leurs défauts en leur donnant des explications favorables, & juſques à cette heure je n'ai guere vu de ces portraits par leſquels il me fût facile de reconnoître l'original. Je crois que je pourrois mentir en ma faveur comme les autres, & j'oſe dire qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de trouver en moi quelque choſe de louable. Mais comme je ſuis naturellement fort ſincere, & que le fard m'a toujours déplu, je ſais auſſi que ſi je voulois parler de ma perſonne, & fouiller dans mon cœur avec cette vérité que je révere ſi fort, j'y trouverois tant de choſes qui me pourroient déplaire, que je ſerois ſans doute fâchée de me voir réduite à cette extrémité de faire de moi-même un Portrait de médiocre valeur. C'eſt pour cela que dédaignant les ſujets qui n'ont rien que de commun, je veux chercher ſur le trône une perſonne qui ſoit digne de mes louanges, & publier ce que je ſais de la premiere & de la plus grande Reine du monde. Je ne veux être Peintre que pour elle ; & j'eſpere qu'ayant l'honneur de la connoître depuis mon enfance, & de m'être toute ma vie fort appliquée à cette étude, je pourrai pénétrer plus avant dans ſon ame,

que de plus habiles que moi ne pourroient faire.

La Reine par sa naissance n'a rien qui l'égale : ses Aïeux ont tous été de grands Monarques, & parmi eux nous en voyons qui ont aspiré à la Monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations. Ses sentiments sont tous nobles, elle a l'ame pleine de douceur & de fermeté ; & quoique ce ne soit pas mon dessein en parlant, d'exagérer ses qualités, je puis dire en général qu'il y a des choses en elle qui la peuvent faire égaler les plus grandes Reines de l'antiquité.

Elle est grande & bien faite ; elle a une mine douce & majestueuse, qui ne manque jamais d'inspirer dans l'ame de ceux qui la voyent l'amour & le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siecle, & présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux & le grave s'y mêlent agéablement ; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, & des nations toutes entieres ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche, quoique d'une maniere fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Elle

eſt petite & vermeille, & la nature lui a été libérale de toutes les graces dont elle avoit beſoin pour être toute parfaite. Par un de ſes ſouris, elle peut acquérir mille cœurs; ſes ennemis mêmes ne peuvent réſiſter à ſes charmes; & nous avons vu ſouvent beaucoup de ces perſonnes à qui l'ambition ôtoit la raiſon, nous avouer que la Reine ſe faiſoit mieux aimer par eux, lors même qu'ils avoient le plus de deſſein de manquer à leur devoir. Ses cheveux ſont beaux, & leur couleur eſt d'un beau châtain clair : elle en a beaucoup, & il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains qui ont reçu des louanges de toute l'Europe, qui ſont faites pour le plaiſir des yeux, pour porter un Sceptre & pour être admirées, joignent l'adreſſe avec une extrême blancheur : ſi bien que l'on peut dire que les Spectateurs ſont toujours ravis quand cette grande Reine ſe fait voir, ou à ſa toilette en s'habillant, ou à table quand elle prend ſes repas.

Sa gorge eſt belle & bien faite, & ceux qui aiment à voir ce qui eſt beau ont ſujet de ſe plaindre du ſoin que la Reine prend de la cacher, ſi le motif qui le lui fait faire ne les forçoit d'eſtimer ce qui s'oppoſe à leur plaiſir. Toute ſa peau eſt

d'une égale blancheur & d'une délicateſſe qui certainement ne ſe ſauroit jamais aſſez louer. Son teint n'eſt pas de même, il n'eſt pas ſi beau, & la négligence qu'elle a pour ſa conſervation, ne mettant preſque jamais de maſque, ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'eſt pas ſi parfait que les autres traits de ſon viſage; il eſt gros, mais cette groſſeur ne ſied pas mal avec de grands yeux, & il me ſemble que s'il diminue ſa beauté, il contribue du moins à lui rendre le viſage plus grave. Toute ſa perſonne pourroit enfin mériter de grandes louanges: mais je crains d'offenſer ſa modeſtie & la mienne, ſi j'en parlois davantage; c'eſt pourquoi je n'oſe pas ſeulement dire qu'elle a le pied fort beau, petit & fort bien fait.

Elle n'eſt pas eſclave de la mode, mais elle s'habille bien. Elle eſt propre & fort nette : on peut dire même qu'elle eſt curieuſe des belles choſes; & c'eſt ſans affectation extraordinaire; & beaucoup de Dames dans Paris font plus de dépenſe ſur leurs perſonnes que la Reine n'en fait. L'habitude, & non la vanité, fait ſon ajuſtement; & l'honnête ornement lui plaît, parce que naturellement elle aime à être bien, autant dans la ſolitude, qu'au milieu de la Cour.

Comme Dieu eſt notre principe & nôtre fin, & qu'une Reine chrétienne ne doit être eſtimée que ſelon la meſure de la vertu qui eſt en elle, il eſt juſte de commencer à parler de ſes mœurs par la piété qui paroît un des principaux ornements de cette auguſte Princeſſe. Elle a certainement un grand reſpect pour la loi de Dieu, & ſon deſir ſeroit de la voir bien établie dans le cœur de tous les François. Dans ſa plus grande jeuneſſe, elle a donné des marques de dévotion & de charité; car dès ce temps-là ceux qui ont eu l'honneur de la ſervir ont toujours remarqué qu'elle étoit charitable, & qu'elle aimoit à ſecourir les pauvres. Les vertus avec les années ſe ſont fortifiées en elle, & nous la voyons ſans relâche prier & donner. Elle eſt infatigable dans l'exercice de ſes dévotions; les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, les divertiſſements, ni les affaires ne lui ont pu jamais faire interrompre les heures de ſa retraite & de ſes prieres. Elle a une confiance en Dieu qui eſt extraordinaire, & cette confiance lui a ſans doute attiré ſur elle beaucoup de graces & de bénédictions. Elle eſt exacte à l'obſervation des jours de jeûne, & je lui ai ſouvent oui-dire ſur ce ſujet, que les Rois doivent obéir aux commande-

ments de Dieu & de l'Eglise plus ponctuellement que les autres Chrétiens, parce qu'ils étoient obligés de servir d'exemples à leurs Peuples. Elle a beaucoup de zele pour la Religion, beaucoup de respect pour le Pape. Elle communie souvent; elle révere les reliques des Saints; elle est dévote à la Vierge, & pratique souvent dans ses besoins les vœux, les présents, & les neuvaines par lesquelles les fideles esperent obtenir des graces du Ciel. On entre aisément dans son cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certaines gens, & bien souvent je l'ai soupçonnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révérer la vertu. Ceux qui se conservent dans son estime, ont le pouvoir de lui parler fort librement sur toutes les choses qui regardent son devoir & sa conscience. Elle reçoit toujours leurs avis avec soumission & douceur, & les Prédicateurs les plus séveres sont ceux qu'elle écoute le plus volontiers. Son oratoire est le lieu où elle se plaît le plus; elle y passe beaucoup d'heures du jour; & toutefois selon ce que je lui ai ouï dire d'elle-même avec humilité, elle veut bien qu'on croye qu'elle n'a pas encore ce zele parfait qui fait les Saints, & qui fait mourir le Chrétien à soi, pour vivre seulement à Dieu,

& pour Dieu. Mais il ſemble, vu les grandes & ſaintes diſpoſitions de ſon ame, qu'elle ſoit deſtinée à cette derniere perfection.

La vertu de la Reine eſt ſolide & ſans façon : elle eſt modeſte, ſans être choquée de l'innocente gayeté, & ſon exemplaire pureté pourroit ſervir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle croit facilement le bien, & n'écoute pas volontiers le mal. Les médiſants & rapporteurs ne font ſur ſon eſprit nulle forte impreſſion ; & quand une fois elle eſt bien perſuadée en faveur des gens, il eſt difficile de les détruire auprès d'elle. Elle a l'eſprit galant ; & à l'exemple de l'Infante Clara Eugenia, elle goûteroit fort cette belle galanterie, qui, ſans bleſſer la vertu, eſt capable d'embellir la Cour. Elle déſapprouve infiniment la maniere rude & incivile du temps préſent ; & ſi les jeunes gens de ce ſiecle ſuivoient ſes maximes, ils ſeroient plus gens de bien, & plus polis qu'ils ne ſont.

Elle eſt douce, affable, & familiere avec tous ceux qui l'approchent, & qui ont l'honneur de la ſervir. Sa bonté la convie de ſouffrir les petits comme les grands ; & ſans manquer de diſcernement, cette bonté eſt cauſe qu'elle entre en converſation avec beaucoup de perſonnes fort

indignes de ſon entretien : cela va même juſques à lui faire tort, & je vois bien quelquefois que les perſonnes de mérite, par ces apparences, pourroient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens & les ſots; mais je ſuis perſuadée de cette vérité, que la Reine en cette occaſion donne aux ſages par eſtime & par raiſon, ce qu'elle donne aux autres par pitié, & parce que naturellement elle ne ſauroit faire de rudeſſe à qui que ce ſoit; & quand cela lui arrive, il faut que de grandes choſes l'y forcent. Ce tempérament de douceur n'empêche point qu'elle ne ſoit glorieuſe, & qu'elle ne diſcerne fort bien ceux qui font leur devoir, en lui rendant ce qui lui eſt dû, d'avec ceux qui lui manquent de reſpect, ou faute de connoiſſance, ou pour ſuivre la coutume, qui préſentement veut le déſordre en toutes choſes.

Elle a beaucoup d'eſprit; ce qu'elle en a eſt tout-à-fait naturel. Elle parle bien : ſa converſation eſt agréable, elle entend raillerie, ne prend jamais rien de travers, & les converſations délicates & ſpirituelles lui donnent du plaiſir. Elle juge toujours des choſes ſérieuſes ſelon la raiſon & le bon ſens, & dans les affaires elle prend toujours par lumieres le parti de

l'équité & de la justice : mais elle est pareſſeuſe, elle n'a point lu ; cela toutefois ne la déluſtre point, parce que le grand commerce que la Reine a eu avec les premiers de ſon ſiecle, la grande connoiſſance qu'elle a du monde, & la longue expérience des affaires & de l'intrigue de la Cour, où elle a toujours eu une grande part, ont tout-à-fait réparé ce qui pourroit lui manquer du côté des Livres ; & ſi elle ignore l'hiſtoire de Pharamond & de Charlemagne, en récompenſe elle ſait fort bien celle de ſon temps.

Dans ſa jeuneſſe tous les honnêtes plaiſirs qui pouvoient être permis à une grande Reine, ont eu beaucoup de charmes pour elle ; préſentement elle en a perdu le goût. Ses inclinations ſont conformes à la raiſon, & la complaiſance lui fait faire ſur ce chapitre beaucoup de choſes qu'elle ne feroit pas ſi elle ſuivoit ſes ſentiments. Le théâtre n'a plus d'autre agrément pour elle que celui de complaire au Roi, qui, par la tendreſſe qu'il a pour elle, prend un ſingulier plaiſir à être en ſa compagnie ; & toute la France la doit remercier de cette condeſcendance, puiſque nous devons toujours voir avec joie une telle mere avec un tel fils. Elle aime préſentement le jeu, & y donne quelques

heures du jour. Ceux qui ont l'honneur de jouer avec elle, difent qu'elle joue en Reine, fans paffion, & fans empreffement pour le gain.

La Reine eft de même fort indifférente pour la grandeur & la domination. Sa naiffance l'a élevée tout d'un coup; elle tient tout le refte indigne de fes defirs, & jamais les défauts de Catherine de Médicis ne feront les fiens. Cette grande Reine n'a pas le même fentiment fur l'amitié, elle aime peu de perfonnes; mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de fes bonnes graces, fe peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre fexe a eu cet avantage, de lui avoir donné dans fa jeuneffe des favorites qui ont occupé fon cœur par un attachement fort grand & fort fenfible. La mort du Roi fon mari lui ayant donné par fa Régence un fceptre à foutenir, elle a été obligée de donner fon amitié à une perfonne dont la capacité la pût foutenir, & dans laquelle elle pût rencontrer le confeil avec la fidélité, & les fervices avec la douceur de la confiance. Dans tous fes différents choix, & particuliérement par le dernier, elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement, & que fon cœur n'eft capable d'aucune foibleffe, ni d'au-

cun changement, quand une fois elle eſt perſuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis, il ſemble que la Reine étoit née pour rendre par ſon amitié le feu Roi ſon mari le plus heureux mari du monde ; & certainement il l'auroit été s'il avoit voulu l'être ; mais cette fatalité qui ſépare preſque toujours les cœurs des Souverains, ayant éloigné de la Reine celui du Roi, l'amour qu'elle n'a pu donner à ce Prince, elle le donnoit à ſes enfants, & particuliérement au Roi ſon fils, qu'elle aime paſſionnément : le reſte des perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, ne ſauroient ſans préſomption, & ſans une vanité bien mal fondée, ſe vanter d'être aimés d'elle : ce bien n'eſt réſervé que pour les élus ; mais elle les traite bien, & toutes, chacune ſelon leur mérite, en reçoivent un aſſez favorable accueil pour les obliger à une grande fidélité à ſon ſervice, & à beauconp de reconnoiſſance envers elle. Sa bonté en cette occaſion tient la place de la tendreſſe, dont elle ne fait pas une fort grande profuſion aux pauvres mortels ; mais les choſes qui viennent d'elle, & qui en ont ſeulement quelques apparences, ſont d'un prix ineſtimable, tant par leur rareté que par l'excellence de la perſonne de qui on les reçoit.

Si elle n'eſt pas ſi tendre pour ceux qui ont l'honneur de l'approcher, elle eſt ſûre & ſecrete à ceux qui ſe confient en elle. Son procédé eſt honnête & obligeant. Du côté de la fidélité, elle ſe renferme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui ſouffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en ſa douceur de la conſolation, & ſes oreilles paroiſſent ſi attentives au ſoulagement des miſérables, qu'il ſemble que ſon cœur tout indifférent qu'il eſt, y prend auſſi quelque part. Il me paroît qu'elle n'eſt pas aſſez touchée de l'amitié qu'on a pour elle : mais comme les Rois entendent de tous un même langage, & qu'il eſt difficile de diſcerner la vérité d'avec le menſonge & l'artifice, il eſt aſſez excuſable, & même ſelon la raiſon, de ne ſe pas laiſſer aiſément perſuader ſur une choſe qui, de ſa nature, eſt fort trompeuſe. Elle hait ſes ennemis de la même façon qu'elle aime ſes premiers amis. Par ſon inclination, elle ſe vengeroit volontiers : elle ſeroit capable de porter bien loin ſes reſſentiments; mais la raiſon & ſa conſcience la retiennent, & ſouvent je lui ai oui-dire qu'elle a peine à ſe vaincre là-deſſus. Elle ſe met rarement en colere : ſa paſſion ne la domine pas; elle

n'éclate par aucun bruit indécent à une Princesse, qui commandant un Royaume, doit se commander elle-même; mais il y paroît à ses yeux, & quelquefois elle en a donné quelques marques par ses paroles. De ma connoissance elle n'en a jamais été vivement touchée que pour les intérêts de la Couronne contre les ennemis de l'Etat & du Roi son fils: & par conséquent je puis dire ne l'avoir vue en cet état que par des sentiments dignes de louange.

La Reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion, & en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité; & ce qu'elle leur donne, elle le donne avec joie; mais comme elle néglige les richesses pour elle-même, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'aye reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son ame: elle ne s'étonne point des grands périls; les choses les plus douloureuses, & qui ont le plus agité son ame, n'ont pu apporter du trouble sur son visage, & ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la Couronne. Elle est in-

trépide dans les grandes occaſions; & la mort, ni le malheur ne lui font point de peur. Elle ſoutient ſon opinion ſans ſe relâcher, quand une fois elle la croit bonne; & ſa fermeté va au-delà des raiſons que la politique fait dire aux perſonnes paſſionnées : de-là procede qu'elle ne s'étonne point des diſcours du vulgaire : elle trouve dans ſon innoçence & dans ſa vertu, ſa ſûreté & ſa conſolation; & pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice & l'envie ont coutume de produire, elle a fort mépriſé toutes leurs attaques. Elle eſt toujours égale en toutes les actions de ſa vie : toutes ſes années & ſes journées ſe reſſemblent : elle obſerve continuellement une même regle, & nous l'avons toujours vue faire les mêmes choches, ſoit dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaiſance. Elle eſt tranquille, & vit ſans inquiétude; elle ne puiſe ni dans le paſſé, ni dans l'avenir, aucun ſouvenir, ni aucune crainte qui puiſſe troubler ſon repos : elle penſe ſenlement, ſelon le conſeil de l'Evangile & l'avis des Philoſophes, à paſſer ſa journée, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, ſans ſe plaindre du mal qu'elle y rencontre.

La penſée de la mort ne l'étonne point, elle la regarde venir ſans murmurer contre ſa fatale puiſſance, & il eſt à croire qu'après une fort longue vie, elle recevra cette affreuſe ennemie des hommes avec une grande paix. Je ſouhaite que cela ſoit ainſi, & qu'alors les Anges en reçoivent autant de joie, que les hommes auront ſujet d'en reſſentir de triſteſſe.

XLV.

PORTRAIT de Madame la Ducheſſe D'ÉPERNON, ſous le nom de SYLVANIRE, fait par Madame DE CHOISY.

APRÈS avoir examiné toutes les choſes capables de me divertir dans ma ſolitude, je n'en ai point trouvé qui me pût être plus agréable que de travailler au Portrait de la Bergere Sylvanire ; mais comme c'eſt mon coup d'eſſai, ſi vous ne le trouvez pas parfaitement reſſemblant, regardez-le du côté de l'amitié que j'ai pour elle, & n'y recherchez point la perfection de l'art. Avant que de commencer, il eſt bon que vous ſachiez le talent particulier que les Dieux m'ont

donné, qui eſt que l'amitié que j'ai pour les gens m'éclaire & ne m'aveugle jamais : de ſorte que je vois tout ce qui ſe peut voir dans les perſonnes que j'aime.

La Bergere que je vous veux dépeindre, eſt de taille médiocre, plus grande que petite, ſi bien proportionnée, que jamais perſonne n'a eu un ſi bon air, ni meilleure grace en tout ce qu'elle fait. Elle a le tour du viſage admirable; & ſans être fort belle, les Eſpagnols pourroient dire d'elle qu'elle a le je ne ſais quoi. Ses yeux ne ſont ni grands ni petits; mais aſſez doux; ſon nez eſt fort bien fait; ſa bouche n'eſt point fort petite; mais elle eſt incarnate, & les levres fort unies. Elle a les bras fort beaux, & les mains bien faites, & fort nobles. Quant aux qualités de ſon ame, il ſemble que ce ſoit pour elle que ſoit fait ce Vers de Voiture :

Son cœur de Reine, & ſa grande beauté.

Et l'on peut ajouter que les Reines qui auroient le cœur fait comme elle, mériteroient ſans doute les autels qu'on leur dreſſe quelquefois avec injuſtice.

Cette illuſtre Bergere eſt née courageuſe ſans témérité, hardie ſans inſolence, & bienfaiſante ſans vanité, aimant à faire

du bien ; & si sa fortune répondoit à son inclination, elle répandroit de grandes bénédictions sur tout ce qui l'environne. Elle est fiere, mutine & assez aisée à fâcher, paroissant à l'extérieur plus douce qu'elle n'est en effet, fort indifférente pour toutes les choses qui ne la touchent point, s'ennuyant presque de tout ce qui divertit les autres ; ce qui me fait prévoir que l'avenir lui prépare ou un grand calme dans la dévotion, ou des chagrins insupportables dans la vieillesse. Mais comme elle a toujours servi Dieu, j'espere qu'il ne l'abandonnera pas. Elle est assez fine ; mais si éloignée de tromper personne, que cela la met en état de pouvoir être trompée, jugeant de la probité des autres par la sienne. Elle n'est pas assez défiante, & j'ai remarqué dans sa vie, que qui la veut tromper, le fait assez facilement. Elle n'aime nullement que l'on se mêle de ses affaires, aussi n'aime-t-elle pas à se mêler de celles des autres. Elle est si libérale que je craindrois pour elle, si elle pouvoit disposer de son bien, qu'elle n'en usât comme les Capucins, qui ne gardent rien pour le lendemain. Elle est naturellement la meilleure & la plus vigoureuse amie du monde ; & s'il arrive qu'elle n'en donne pas

des preuves éclatantes à ſes amies, il faut néceſſairement croire qu'elle a été corrompue par quelque méchant conſeil: ſa pente naturelle étant telle, que ſes amies n'ont rien à y ſouhaiter de plus généreux ni de plus fidele. Enfin, la Bergere étoit d'une meilleure fortune que n'eſt la ſienne.

XLVI.

PORTRAIT de Madame de CHOISY, ſous le nom de la CHARMANTE EXILÉE, fait par MADEMOISELLE, le ſecond jour d'Octobre 1658.

J'AVOIS toujours héſité à faire votre Portrait; car il y a tant de bien à dire, qu'étant dans le milieu de Paris tenant votre cour compoſée des plus grands Princes & Princeſſes qui ſoient au monde, & de tout ce qu'il y a de plus honnêtes gens de tout ſexe, l'on auroit cru ſans doute que je ne me ſerois pas contentée de vous la faire par mes viſites, mais que je voulois encore vous la faire par mes écrits. Je penſe que l'on n'aura point ce ſoupçon de moi, ſi je le fais maintenant que vous êtes exilée, & que

c'eſt un état auquel on cherche peu à plaire aux gens, & où l'on ne ſe preſſe guere à donner de l'encens. Je crois même que la vapeur n'en ſentiroit rien, & que le feu ne voudroit pas brûler. Ainſi pour montrer que mes ſentiments ſont plus purs & plus échauffés pour vous, que l'élément de tous qui l'eſt davantage, j'ai été bien-aiſe de prendre ce temps pour faire votre Portrait, dans lequel je parlerai de vous ſans flatterie; & j'y mettrai tout ce que je connois de bien & de mal en vous, avec autant de franchiſe & de ſincérité que j'ai fait dans le mien propre.

Je ne dirai pas comme Madame de Bregis, que vous avez le nez d'une juſte proportion; mais je dirai bien que je le trouve beau, car j'aime fort les grands nez, & la raiſon s'en voit en me regardant, ſans que je le diſe. Votre teint eſt fort uni, il eſt auſſi blanc & auſſi vif qu'une brune le peut avoir, auſſi-bien que votre bouche qui étoit d'agréable forme avant que vos incommodités euſſent terni la couleur de l'un & de l'autre. Vos cheveux ſont d'un fort beau noir, & l'on ne vous peut voir ſans dire que vous avez été la plus belle & la plus agréable brune de notre ſiecle. J'ai ouï

dire que la Reine le jugeoit ainſi, & qu'elle diſoit que vous danſiez parfaitement bien; ce que je crois mal aiſément, parce que vous aimez peu à marcher; & pour bien danſer, il faut bien marcher. Pour votre gorge, vos bras & vos mains, je ne les ai vus que depuis vos maladies; mais leur blancheur me fait croire qu'il n'y manque que de la graiſſe, & que quand vous en aviez tout cela étoit beau. Votre taille eſt de celles ſur leſquelles il n'y a rien à dire, n'étant ni belle, ni laide. Mais venons à votre eſprit; car vous l'aimez beaucoup mieux que votre corps: vous l'avez vif, brillant & agréable plus que perſonne que je connoiſſe: vous parlez bien, délicatement & juſte: perſonne ne fait plus galamment ni plus plaiſamment un récit que vous: vous avez un grand charme pour la converſation, quoique vous ne ſoyez ni railleuſe, ni médiſante. Jamais perſonne n'a décidé avec tant d'autorité ſur toutes choſes & ſur toutes ſortes de gens que vous; je ne dirai pas ſi c'eſt toujours à propos; car vous ſavez qu'il n'y a point de regles ſi générales qui n'ayent leurs exceptions: ainſi je penſe que pour dire la vérité, ceux de qui vous décidez avantageuſement louent non-ſeulement votre eſprit, mais encore

votre jugement : mais ceux pour qui vos décisions ne sont pas favorables, ne parlent que de votre vivacité. Vous êtes charitable aux pauvres ; excitez vos amis de l'être. Vous n'êtes pas chiche de donner de bons conseils sur la dévotion, & de faire des Sermons avec beaucoup d'éloquence ; ils profitent à ceux qui y sont disposés, & sont inutiles aux autres ; mais ceux de St. Augustin font le même effet, quoiqu'ils soient meilleurs, quand ils ne trouvent pas la matiere prête ; & c'est Dieu qui étant l'Auteur de tout, forme les choses comme il lui plaît. Cette même raison est à donner à ceux qui diroient que vous prêchez, & ne pratiquez pas ; car entre nous vous ne faites pas tout ce que vous dites. Vous voulez être dévote ; mais apparemment l'heure n'est point venue, vous ne l'êtes pas, & la grace n'est pas la dominante en vous. Le jeu est une passion si grande, qu'elle pourroit quelquefois lui tenir tête ; car vous m'avouerez qu'il a un grand pouvoir sur vous, & vous savez bien ce que j'en ai toujours dit. Vous aimez le monde furieusement, & les gens choisis ; les fâcheux vous sont insupportables ; & si vous ne faites pénitence en ce monde, je ne doute pas qu'en l'autre vous ne soyez quelques années avec tous

les

les fâcheux & les fâcheuſes du Purgatoire, ſi ce n'eſt que le ſéjour de Balleroi & les Nobles de la Province n'y ſuppléent; ainſi les divinités de ce monde, d'accord avec celles de l'autre, auront commué votre peine. Voici un Portrait où il y a bien des perſpectives & des lointains ; mais comme je l'envoye à la campagne, l'on peut croire que ce ſera pour mettre ſur quelque cheminée ou dans quelque galerie. Vous aimez à parler, comme j'ai déja dit, quoique vous ſoyez mélancolique, votre tempérament l'étant au dernier point. Vous avez beaucoup d'amis, & vous en croyez avoir encore davantage : ce n'eſt pas que vous ne ſoyez fort défiante & fine ; mais c'eſt que vous avez bonne opinion de vous. Vous avez aſſez de vanité & de préſomption ; mais cela eſt bien fondé, à ma fantaiſie. Vous aimez que l'on faſſe cas de vous. Je ne ſais ſi vous êtes intriguante, & ſi vous vous mêleriez volontiers de choſes au-deſſus de vos forces ; car je me défie tant des miennes, que je ne les croirois pas capables de pouvoir juger ſur une matiere ſi délicate, & dans une telle conjoncture où je ne voudrois pas vous blâmer, & où je ne voudrois pas auſſi démentir des gens à qui je dois toute ſorte de reſpect ; ainſi je

n'en dirai rien ; c'eſt aſſez d'avoir tiré l'épée une fois contre eux, & même trop. Pour la galanterie, vous l'aimez fort aux Meſſieurs ; pour aux Dames, je vous en ai vu blâmer quantité. De dire ſi vous l'avez aimée pour vous, je n'en ſais rien ; ne vous ayant connue qu'en un temps où vous ne l'aimiez pas. Je penſe que voilà un fort beau Portrait, & il ne s'en trouvera pas un qui traite de plus de choſes. D'ordinaire les Peintres ne ſont pas univerſels ; ceux qui font des payſages, font mal la reſſemblance : les uns font des fleurs & des fruits ; les autres des bêtes, des batailles, des naufrages & des perſpectives. Pour moi, ſans avoir jamais examiné quel eſt mon talent, j'en peins de toutes les manieres, & je n'en ai point encore fait de ſi hardi que celui-ci ; car il y a de tout un peu, & c'eſt aſſez pour faire fort mal tout enſemble ; mais j'eſpere que vous en excuſerez les défauts ſur la bonne intention.

XLVII.

PORTRAIT d'un VIEILLARD inconnu, à une belle & bonne Religieuse du Pont-aux-Dames.

PUISQUE la regle févere de votre couvent me défend l'entrée de votre cellule, au moins, Madame, fouffrez que mon Portrait y foit reçu, afin que vous l'ayiez fouvent devant les yeux pour en corriger les défauts, & le mettre en état que je puiffe favoir de quelle forte vous defirez que je vive dans la retraite que je veux faire en votre hermitage, à l'exemple de ma belle-mere qui s'imagine déja être dans le Paradis, tant elle reçoit de fatisfaction en cette demeure, où je veux aller fuivre le contre-pied du vice; ainfi que dans le monde, j'affecte de prendre le contre-pied de l'impertinente mode de ce temps, à la façon que ma plume le va dépeindre. Je fuis un vieillard affez raifonnable, fort chauve, & ne pouvant fouffrir de perruque, quoique chacun s'en ferve à préfent : fi peu qu'il me refte de cheveux gris & courts, je les fais bouillir pour les tenir fecs & frifés, aimant mieux la commodité, que la parure de longs

coins enfarinés & engraiſſés de pommade. Je ſuis dans une vigoureuſe ſanté, parce que je fais le contraire des ordonnances des Médecins. J'aime la bonne chere avec le honnêtes gens, ſans la pouſſer dans la crapule; de ſorte que je ne ſouffre aucune incommodité de goutte, gravelle, ni autre infirmité naturelle, quoique j'aye près de ſoixante & dix ans. Je ne ménage point ma vieilleſſe, crainte de vivre juſqu'au décrépite. Mes plaiſirs ne ſont jamais ſemblables, je les prends de tous côtés; & contre l'ordinaire des vieux critiques, je m'accommode au temps : ce qui me donne les entrées dans les cabinets, & me fait ſouhaiter dans la compagnie des plus grands Hommes. Je n'aime pas la fade complaiſance, & je me délecte d'émouvoir la converſation par quelque agréable diſcours, où je ſuis fort opiniâtre. J'ai quitté la ſuite ordinaire de la Cour, pour en tirer mes avantages. Les principaux Miniſtres de l'Etat ſont ſi ſatisfaits de ma conduite dans Paris, que j'en ſuis plus gratifié dans mon libertinagne, que lorſque j'étois Courtiſan plus aſſidu. Je vis avec mes amis ſans cérémonies, & ne leur fais aucune viſite & compliments, crainte qu'elles me ſoient rendues. Je n'approuve pas les vieilles maxi-

mes, ce qui m'a dégoûté de lire les anciens Auteurs, & me suis fort étudié à considérer le grand Livre du monde, où j'ai fait figure en quelques endroits : & dans mon agréable ignorance, j'ai composé des bagatelles en prose & en Vers assez divertissantes. Les Dames me considerent encore plus néanmoins pour s'en servir de confident que de galant; & celles dont la beauté est considérée des grands Seigneurs, ne m'ont jamais touché, pour la peine qu'elles donnent à conserver; & je fais état de ce qui n'est point vu du Public, comme d'un trésor caché. Je crains d'être pris au mot, & je cherche à présent mon divertissement avec les plus retirées : ce qui me fait résoudre de quitter les grandes compagnies pour aller près de votre Hermitage, où je me promets de prendre le contre-pied de toutes les délices de la jeunesse de ce siecle. Jugez, Madame, par ce Portrait, si j'en suis digne.

XLVIII.

Portrait du Roi, écrit à Paris le ſeptieme Octobre 1658.

Par Mademoiselle.

Depuis que c'eſt la mode de faire des Portraits, j'en ai vu quelques-uns du Roi; mais je n'en ai vu aucun fait à ma fantaiſie. Il eſt vrai que c'eſt un ſujet ſi digne, qu'il eſt difficile que perſonne le puiſſe traiter aſſez dignement. Il n'y auroit que lui ſeul, s'il s'en étoit voulu donner la peine. L'on pourroit dire ſur cela ce que les Prédicateurs diſent des trois Perſonnes divines, qu'il n'y a qu'elles qui ſe puiſſent donner les unes aux autres les louanges qu'elles méritent: auſſi il n'y a que le Roi qui puiſſe parler de lui. Néanmoins cette même comparaiſon juſtifie aſſez l'entrepriſe que je fais de ſon Portrait; car puiſque les plus impénétrables myſteres de notre foi ſont ſouvent traités par des perſonnes médiocres, & qu'il eſt permis aux mortels de parler de la Divinité, il me ſemble que j'ai quelque choſe d'aſſez relevé pour pouvoir parler de celle de ce monde, & que l'éclat

que j'en tire ne me servira pas seulement pour m'élever au-dessus du reste des créatures; mais qu'elle me donnera les plus belles lumieres pour me bien acquitter envers elle de tout ce que je lui dois, & une particuliere en ce rencontre pour bien faire son Portrait.

La taille de ce Monarque est autant par-dessus celle des autres, que sa naissance aussi-bien que sa mine. Il a l'air haut, relevé, hardi, fier & agréable, quelque chose de fort doux & de majestueux dans le visage; les plus beaux cheveux du monde en leur couleur & en la maniere dont ils sont frisés. Les jambes belles, le port beau & bien planté. Enfin, à tout prendre, c'est le plus bel homme & le mieux fait de son Royaume, & assurément de tous les autres. Il danse divinement bien, aime les ballets, & s'en acquitte comme de la belle danse. Ce divertissement sied bien aux Rois, & ils sont toujours loués de s'y occuper; parce qu'ils montrent leur adresse, & que c'est donner matiere aux peuples de les louer. Il est même de la politique de témoigner leur vouloir plaire par là: les Empereurs Romains en usoient ainsi; ils se divertissoient souvent aux spectacles; quittant leurs affaires dans le temps que l'on avoit accoutumé d'y aller,

& s'en faiſant une de n'y pas manquer. Il s'adonne fort à tous les jeux d'exercice, & y réuſſit fort bien, tire en volant plus adroitement que qui ce ſoit. Quant à celui de la guerre, il ſait depuis le métier d'un ſimple ſoldat, juſques à celui d'un Général d'armée, & en parle avec autant de capacité que faiſoit le feu Roi de Suede. Il témoigne la plus grande paſſion du monde pour la guerre, & eſt au déſeſpoir de ce qu'on l'empêche d'aller auſſi ſouvent qu'il voudroit aux occaſions, quoiqu'il n'y aille que trop au gré de ceux qui ſavent combien ſa perſonne eſt précieuſe à l'Etat. Il a autant de courage que l'on en peut avoir, & l'on eſt fort aiſe d'avoir eu lieu de connoître par ſes actions, que ſi par un même malheur que Henri IV, il avoit été obligé de reconquérir ſon Royaume, il s'en ſeroit auſſi-bien démêlé que lui par ſa bravoure & par ſa conduite. J'ai oui-dire qu'en cette derniere campagne il encourageoit à bien ſervir & les Officiers & les ſoldats par ſon exemple, & que rien n'eſt plus vigilant, ni plus ſoigneux que lui. Sa ſanté correſpond bien à ſon inclination; car elle eſt auſſi forte & auſſi vigoureuſe qu'il eſt néceſſaire qu'elle ſoit pour réſiſter aux fatigues de la guerre. Son abord eſt froid : il parle peu; mais

aux perſonnes avec qui il eſt familier, il parle bien juſte, & ne dit rien que très-à propos; raille fort agréablement, a le goût bon, diſcerne & juge le mieux du monde, a de la bonté naturelle, eſt charitable, libéral, joue en Roi, & ne fait nulle action qui n'en ſoit.

Il a fort bon ſens pour les affaires, parle bien dans ſes Conſeils, & en public, quand il eſt néceſſaire. Il ſait fort bien l'Hiſtoire, en parle à propos, loue ce qui eſt à louer de ſes Prédéceſſeurs, & en retient ce qui lui eſt néceſſaire pour s'en ſervir dans les occaſions. C'eſt auſſi la plus belle ſcience que puiſſent avoir les Rois, que la connoiſſance de leur pays, du bien & du mal de leurs Ancêtres; car l'on ſe corrige ſur les défauts des autres, & l'on ſe rend plus parfait ſur leurs bonnes qualités, le temps apportant toujours de la politeſſe, & de l'augmentation au mérite, dont les peuples reſſentent de favorables effets. Lorſqu'on l'a peint en Berger, l'on a dit qu'il étoit propre à gagner le prix du hameau; mais qu'il ne s'en ſoucioit pas: pour moi je ſuis perſuadée qu'il eſt fort propre à être galant, & il eſt aſſez tourné de cette maniere; mais je penſe que ce qui l'en empêche, c'eſt qu'il a le goût ſi délicat, qu'il ne trouve point de belle

tournée à ſon point, & que celles de ce temps ne le ſont pas aſſez pour lui. C'eſt encore ſur quoi on le peut louer de ſe connoître ſi bien en beauté : auſſi eſt-il juſte qu'un Roi ſoit plus délicat qu'un Berger. Pâris donna la pomme, parce qu'il en trouva à ſa fantaiſie; il n'en trouve point à la ſienne : il fait bien de ne ſuivre l'exemple de perſonne, étant fait pour en donner aux autres. Il a beaucoup de piété & de dévotion; elle eſt d'exemple & d'édification, & tout comme il la faut pour être ſuivie, n'étant point trop auſtere ni trop ſévere : il a auſſi été élevé de bonne main, puiſque la Reine ſa mere eſt la Princeſſe du monde dont la dévotion eſt plus ſolide & la plus admirable; auſſi en voit-on des effets, puiſque toutes les graces & les bénédictions de Dieu ſont répandues, & ſur la perſonne du Roi, & ſur ſon Etat, dont les proſpérités donnent bien lieu de dire que le jugement du Roi paroît en la confiance qu'il a en Monſieur le Cardinal, puiſque rien n'égale ſes ſoins pour toutes choſes, & les fait ſi heureuſement réuſſir par ſa pénétration. Enfin, le Roi mérite d'être, comme il eſt, l'amour de ſes peuples, la vénération de toute ſa Cour, & la terreur de ſes ennemis.

XLIX.

Portrait de Nestor.

J'Avois cru jusques ici que l'invention des Portraits étoit une chose nouvelle; mais assurément elle ne l'est pas. Dans l'un des Livres des Amadis, (je ne sais si c'est dans l'onzieme ou douzieme) il y en a un du Prince Falange d'Ast, le plus poli & le plus galamment écrit qu'il se puisse; & je défie tous ceux qui en ont fait, soit Auteurs, ou Dames, (car il me semble qu'il y en a assez qui ont réussi en ce genre d'écrire) d'en faire de plus juste, & assurément en cela Amadis est fort à la mode. Quelle joie ce seroit pour beaucoup de gens, s'il y avoit une Urgande, c'est-à dire, pour ceux à qui elle feroit du bien! car pour les autres, je crois que ce leur seroit une grande douleur; mais comme d'ordinaire l'on ne cherche guere que du bien pour soi, & que la charité est de toutes les vertus la moins pratiquée, & sur-tout à la Cour, l'on croira aisément que je n'ai pas l'esprit rempli de ces enchantements qui ne produisent que feux & flammes qui exterminent, & rendent les Dieux ministres de nos vengeanges. Je ne

demande que des palais enchantés, que des douceurs & du repos, & pour moi, & pour mes amis. Mais je m'emporte fort dans des fictions poétiques, & personne ne lira l'exorde de ce Portrait, qui ne croye qu'après avoir dit de si grands mots, je ne fusse dans un enthousiasme tout propre à faire un Poëme héroïque, & que ce seroit plutôt mon style que de travailler en bucolique. Je tromperai les Lecteurs; car je me vais rabattre à une très médiocre prose, pour faire le Portrait d'un homme qui mérite bien que l'on en dise tout le bien que l'on y connoît. C'est une vraie humeur de Romain : assurément il en a beaucoup de bonnes qualités; & s'il me venoit dans l'esprit le nom de quelqu'un de ces grands Consuls, je le lui donnerois; mais ma mémoire me manquant, je lui donnerai celui de Nestor, ayant lu depuis peu dans Aristippe une chose qui lui convient tout-à-fait, sur ce qu'il dit qu'Agamemnon disoit touchant la difficulté qu'il y avoit de trouver des Conseillers fideles pour servir les Princes, qu'entre mille il ne se trouvoit pas un Nestor, & qu'un Nestor valoit un Royaume entier.

Notre Nestor donc est d'entre deux tailles, d'une mine médiocre, les épaules hautes, du reste assez bien fait : il a la tête

d'une bonne grosseur pour y avoir du jugement, un fort grand front, large & dégarni de cheveux, la tête presque chauve, le peu de cheveux qu'il a sont cendrés. Les physionomistes trouvent que c'est comme il faut avoir la tête pour l'avoir bonne, & disent qu'ordinairement les gens aussi mal coëffés que celui dont je parle, sont fort habiles; & presque tous les grands personnages de l'Antiquité étoient de cette maniere : beaucoup des plus grands Ministres qui ont été en France, & dont on voit les Portraits, ont tous la tête dégarnie de cheveux. Il a le nez aquilin, les yeux bleus, le visage olivâtre, l'air mélancolique; tout cela est assez d'un honnête homme; quelque chose de fier, & même plus qu'il ne lui appartient; l'esprit vif & pénétrant pour les affaires, lent pour la conversation, quoiqu'il l'ait agréable; parle peu, à moins que de connoître beaucoup les gens; fait mal aisément connoissance, est d'humeur retirée; s'applique fort quand il veut; mais naturellement il est paresseux; a de l'ambition, mais modérée; ne la voudroit pousser que par les belles voies; est ennemi des bassesses & de la servitude, à moins qu'elle ne lui plaise, & est en état de s'en passer, & de n'en prendre point autre-

ment. Il ne connoît point d'intérêt que celui de ses amis, pour les servir : il seroit libéral s'il lui convenoit de l'être, & le conseilleroit toujours à ceux à qui il convient : il est charitable ; car il convient à tout le monde de l'être. Il connoît Dieu, le sert, le prie & le craint, parce qu'on le doit, par la vénération qu'il a pour les Saintes Ecritures, & non pas par foiblesse, comme beaucoup d'autres gens ; lit les bons Livres ; étudie, en ayant présentement le temps. Il est plus propre qu'homme du monde à faire une retraite, & à vivre comme les anciens Peres de l'Eglise. Il n'est pas extraordinairement savant, ayant eu de jeunesse des emplois & des occupations qui ont interrompu ses études. Il connoît le monde & la Cour, sait comme l'on y vit, entend les affaires du dedans & du dehors du Royaume ; écrit parfaitement bien, & assurément il seroit capable de faire de beaux Livres. Comme l'on peut aussi bien servir Dieu dans le monde que dans le désert, je me persuade que cette pensée lui fera souvent combattre l'attachement qu'il y pourroit avoir, & que le Prince du monde n'emportera en lui aucun avantage sur celui du Ciel, puisqu'il y fera mieux son salut que dans la retraite, la vie qu'il mene en étant

une perpétuelle pour lui. Il eſt colere quoiqu'il paroiſſe tempéré; mais ce ſont des feux de paille : il eſt aſſez aheurté en ſon ſens, & même cela pourroit aller juſques à l'opiniâtreté : il n'en a point dans la haine; car c'eſt l'homme du monde qui en a le moins pour ceux qui lui ont fait le plus de mal, il feroit prêt de les ſervir ſi l'occaſion s'en préſentoit. Il eſt ſans peur; je l'ai vu menacé de foudres & de tonnerres, qui ſont choſes inévitables, & les attendre avec toute la tranquillité poſſible, ſe perſuadant que la divine Puiſſance n'agiſſant qu'avec juſtice, arrêteroit le bras de ceux qui ne la gardent pas ainſi qu'elle. C'eſt l'eſprit du monde le plus pacifique, & ennemi de ceux qui ne le ſont pas, évitant de converſer même avec les gens contrariants, parce que ce procédé lui fait de la peine. Jamais homme n'a été plus éloigné de l'intrigue, & les humeurs intriguantes lui ſont inſupportables : il eſt ſenſible pour ſes amis, reconnoiſſant aux obligations, ferme dans l'adverſité, & ſupporte les diſgraces & les déplaiſirs de la même maniere qu'il feroit la bonne fortune, de laquelle il eſt incapable de ſe prévaloir. Il n'eſt pas méfiant; & s'il ſe confie à peu de gens, il ne garantit jamais rien, tant il a peur de tromper les autres

ſous la bonne foi d'autrui ; car pour lui il n'en manqua jamais à perſonne : on pourroit auſſi avoir la même confiance en ceux de qui il répondroit, qu'en lui ; car il ſe connoît fort bien en gens, & Agamemnon pourroit dire de ceux-là, qu'il ſe trouveroit plus d'un Neſtor.

L.

PORTRAIT de Madame de THIANGE, *fait à Lyon le* 30 *Novembre* 1658.

PAR MADEMOISELLE.

ON s'étonnera que je faſſe mon Portrait en l'état où je ſuis, puiſqu'il faut avouer que je ſuis un peu changée, & que d'ordinaire l'on n'aime pas à ſe montrer de cette ſorte quand on aime ſa beauté. Mais deux ans de Province m'ont appris à ne m'en pas ſoucier ; les réflexions que j'ai faites pendant ce temps-là m'ont fait connoître qu'il faut commencer à ſe détacher du monde par ſoi-même, & que quand mon viſage ſeroit changé, c'eſt de quoi je ne me dois pas mettre en peine. Au contraire, je dois être bien aiſe que l'on remarque ce changement, pour-

vu que l'on s'apperçoive des autres qui font moins visibles, & qui me feront sans doute plus avantageux, puisqu'ils plairont à toute ma famille, pour laquelle je veux avoir autant d'égard à l'avenir, que j'en ai eu peu par le passé; mais jeunesse & sagesse s'accordent rarement ensemble, & ce proverbe a été, je crois, fait pour moi. Ainsi par mon propre aveu, l'on pourra juger de mon changement; & si quelque jour après une longue vie, que j'espere passer en bonne Chrétienne, je mourois en opinion de sainteté, j'aurois un Prélat d'une haute vertu pour témoin de mes bonnes résolutions, qui auroient été exécutées, & qui auroient eu une si bonne fin.

J'ai pris le dessein que j'ai de devenir dévote, en lisant les œuvres de S. Augustin; j'ai toujours eu une particuliere dévotion pour lui, tant à cause de son esprit & de sa sainteté, que par le rapport qu'il y a de sa conversion à celle des gens qui vivent dans ce siecle: c'est par lui que j'espere de réussir à la mienne; mais il m'inspire tant de sentiments d'humilité, que je crains que mon Portrait n'en soit moins ressemblant. J'ai l'air de ce que je suis née, c'est-à-dire, d'une Demoiselle de très-grande qualité, & je me ferois bor-

née à n'être que cela dans un temps autre que celui-ci ; mais maintenant je puis dire ſans vanité que je ſuis Princeſſe, & la quantité de Souverains dont je ſuis deſcendue en font foi : mais il vaut mieux laiſſer dire cela aux autres. Je dirai ſeulement que les alliances de la Maiſon avec celle des Ducs de Guyenne, des Comtes de Limoſin & de Poictiers me laiſſent aſſez croire que je ſuis venue de Roſanire, fille de Policandre, Roi des Pictes. Jugez après cela ſi j'ai bon air, & ſi je l'ai haut: auſſi m'en fait-on la guerre, & ce ſont de ces guerres qui ne déplaiſent pas. Roſanire s'habilloit quelquefois en Bergere avec Galatée, & prenoit plaiſir de ſe promener avec celles qui habitoient ſur les bords du Lignon : apparemment elles filoient leurs quenouilles, & c'eſt un de mes plaiſirs. Je ſuis auſſi familiere avec les petites gens que l'étoit cette Princeſſe de qui j'ai l'honneur de deſcendre. L'on dit que j'ai les yeux beaux, doux, & l'on juge de mes regards ſelon que l'on m'aime. J'ai les dents belles, & la bouche auſſi, le nez bien fait, & le ris agréable, la gorge belle, les mains admirables, la mine mélancolique, quoique j'aye l'humeur fort gaye. L'on a même dit que j'étois emportée lorſque j'étois plus jeu-

ne que je ne ſuis : ce n'eſt pas que je ne le ſois encore aſſez pour être belle ; mais j'ai aſſez d'âge pour être ſage. Quant à la galanterie,

L'on ſaura que Maman mignonne
Se pique de Femme de bien,
Et femme qui pour moins que rien
Etrangleroit une perſonne.

J'ai l'eſprit agréable & divertiſſant, & l'on s'ennuye rarement où je ſuis. Je crois être aſſez plaiſante, au moins la petite fille du grand Euric me l'a ſouvent dit. Je danſe mal, & en cela je ne reſſemble pas à Madame ma biſaïeule, triſaïeule, ou quintaïeule. Il n'y a chanſon au monde que je ne ſache, rien n'égale ma mémoire ; & ſi j'avois voulu l'employer à des choſes plus ſolides, peut-être y aurois-je réuſſi de même ; mais comme l'on ſait que la mémoire & le jugement, ſelon le commun dire, ſont diſcordants, l'on en jugera comme l'on voudra : pourtant je ſais quelques fragments de l'Hiſtoire, & celle de François I m'a plu ſur toutes ; le titre que Marot lui donne me paroît aſſez juſte.

Roi plus que Mars de gloire environné,
Roi le plus Roi qui fut onc couronné.

Enfin, à tout prendre, je crois que j'ai beaucoup plus de bon que de mauvais, & l'on pourroit dire fur moi de certains Vers de Voiture :

> Que qui ne verroit que mes Vers,
> Et ne connoîtroit mes revers,
> L'on m'aimeroit d'amour trop forte.

LI.

Portrait de Madame de Montatere, Religieufe, fait par elle-même, adreffé à Madame la Marquife de Montatere fa belle-fœur.

Vous ne pouviez, fans doute, ma chere fœur, me demander une marque de mon amitié plus difficile à vous accorder, que de faire mon Portrait. Penfez-vous que je vous faffe voir volontiers tous les défauts que je fens en moi, & que je fois bien-aife de me mettre au hafard de perdre votre eftime, pour vous donner un léger témoignage de mon amitié? Et s'il arrive par hafard que je fois obligée à vous dire quelque chofe à mon avantage, fuis-je affurée qu'étant clair-

voyante comme vous êtes, vous en demeuriez d'accord; ou que ſi la juſtice vous empêche de le faire, vous expliquiez au moins mon erreur favorablement? En vérité, je n'avois que trop ſujet de vous refuſer, & peut-être l'euſſé-je fait s'il eût été en mon pouvoir; mais ma volonté eſt abſolument ſi ſoumiſe à la vôtre, qu'il n'y a point d'intérêt ſi puiſſant, que je ne ſacrifie à la joie de complaire à une ſœur auſſi aimable que vous.

Les ſentiments que j'ai pour Dieu feront le premier trait de cette peinture: je vous confeſſent qu'ils ne ſont pas tels qu'ils devroient être, & que je ſouhaiterois; car quoique je le craigne infiniment, & que je puſſe même dire que cette crainte me tyranniſe, ſi ce terme s'accommodoit avec la douceur du joug de notre Seigneur, néanmoins elle n'eſt pas accompagnée d'une amour auſſi forte qu'il le deſire de nous. Vous aurez de la peine à le croire; & il eſt pourtant très-vrai que je ſens une joie continuelle d'être attachée à ſon ſervice d'une maniere particuliere: je vois mille amertumes dans le monde, & mille douceurs dans ma condition, qui me font remercier Dieu d'avoir quitté l'un pour l'autre dans un temps où je n'étois pas très-capable d'en faire un juſte diſcerne-

ment. Mais cette matiere eſt trop ſérieuſe pour être traitée plus au long dans un Ouvrage qui ne l'eſt pas extrêmement : je paſſe donc au reſte. J'ai l'ame bonne, ſans fard & ſans malice ; j'y ſens de la fierté & de la gloire, qui iroit même trop loin ſi la raiſon ne l'arrêtoit ; & elle me rendroit non-ſeulement tout mépris, mais même toute ſupériorité inſupportable, ſi l'eſprit de ma profeſſion ne me les faiſoit ſouffrir. Sur-tout, je ſuis fort ſenſible aux avantages de ma maiſon, & je les deſire plutôt pour ſatisfaire mon humeur, que pour l'intérêt de mes parents. Je ſuis libérale juſques à la prodigalité : le plaiſir de poſſéder les choſes m'eſt ſans comparaiſon moindre que celui de les donner. Jugez, ma chere ſœur, combien ma pauvreté me fait ſouffrir, puiſqu'elle me prive de cette ſatisfaction. J'ai le cœur fort tendre à la compaſſion, juſqu'à en être malheureuſe ; car le mal de tout le monde devient le mien, par la pitié que j'en ai. J'ai du courage, & même aſſez pour entreprendre les choſes les plus difficiles, pourvu que je ſache qu'elles ſoient bonnes & juſtes ; car perſonne n'a jamais été plus timide que moi à faire le mal : je crois que c'eſt plutôt par la crainte du blâme & de la cenſure, que par l'averſion du mal mê-

me; aimant mieux me priver de toute forte de satisfaction, que d'en recevoir le moindre reproche. Ma réputation m'est infiniment chere, & il n'y a que les offenses qu'on m'y peut faire que j'aye de la peine à pardonner, c'est-à-dire, à oublier; car de m'en venger, je n'en suis point capable, & le plus grand mal que je fasse à mes ennemis, c'est de les mépriser. Je suis aisée à fâcher; mais plus aisée encore à appaiser. J'ai de la peine à me rendre à la vérité, quand je me suis engagée à soutenir une opinion qui lui est contraire; mais cette difficulté ne résiste pas longtemps à la raison. Je suis fort reconnoissante; mais non pas assez pour aimer : je ne le fais que par inclination; mais j'ai une extrême joie de servir ceux qui m'ont obligée. J'aime tendrement & constamment; mais rarement; & quand je m'y suis engagée, j'y apporte une complaisance & une confiance entiere, & j'en bannis toute jalousie : je veux être aimée de même. La solitude m'est fort agréable; je ne sais si cette inclination vient de mon naturel, ou si étant nécessaire pour le bonheur de ma profession, j'ai fait de nécessité vertu. Je ne sais de même à qui je dois le mépris que j'ai pour la plupart des divertissements du monde; mais il me semble qu'il m'est

naturel, & qu'en quelque état que j'eusse été, le bal, les collations, ni le Cours ne m'eussent pas charmée. Mon imagination me rend souvent malheureuse; car je me figure toujours les choses pires qu'elles ne sont; & quand le mal est arrivé, je le supporte plus patiemment que je n'en avois fait l'attente. Je suis crédule, hormis au mal que j'entends dire de la plupart du monde. Mes passions sont fort modérées; j'en excepte la tristesse, à laquelle je me laisse abattre pour des sujets assez médiocres; néanmoins je la resserre si bien au-dedans de moi, qu'il n'en paroît rien au-dehors. Je suis assez franche & ingénue: c'est moins par foiblesse que par une certaine bonté qui me fait juger que personne ne me voudroit nuire, non plus que moi aux autres; mais le secret de mes amis m'est néanmoins inviolable. Je ne hais pas à être louée, pourvu que les louanges qu'on me donne m'appartiennent; car la flatterie me fatigue. Mon humeur est assez gaye & fort égale, on me loue particuliérement pour ma douceur & pour ma civilité; mais ni l'une ni l'autre ne sont point à l'épreuve du mépris. Je suis fort paresseuse, je l'avoue fort franchement, depuis que j'ai appris un mot Italien qui favorise bien le parti des fainéants, *è bella*

cosa

cosa di far niente : mais quand ce seroit un défaut, je vous ai vue si empêchée à l'excuser, lorsqu'on nous le reprochoit, que je ne crois pas que vous voulussiez me refuser une grace que vous avez assez souvent besoin qu'on vous accorde. On m'a tant dit qu'il me sied mal de mentir, & que je tremble en le faisant, que je ne le fais point du tout. Je ne manque point d'esprit, je l'ai vif & pénétrant : je parle facilement, & assez bien. Ma conversation est enjouée, & quelquefois assez spirituelle. Je n'écris point mal; mais je ne me saurois donner la peine d'écrire fort élégamment : ainsi mes premieres pensées sont les meilleures, n'en souffrant guere de secondes sur un même sujet. Je suis moins ignorante que la plupart des personnes de mon sexe ; mais ce que je sais ne sert qu'à me faire regretter ce que ma paresse m'a fait négliger d'apprendre. J'aime beaucoup la lecture : autrefois les Romans faisoient mes délices, c'étoit dans le temps qu'il m'étoit permis de les lire ; maintenant les Livres plus sérieux, & plus convenables à ma profession, me plaisent beaucoup davantage.

Je vous ai dépeint la meilleure partie de moi-même ; plût à Dieu que je pusse en retrancher le reste sans rendre ce Por-

trait défectueux; mais puiſque je l'ai commencé, il faut l'achever. Je ſuis plus grande que petite, j'ai la taille aiſée, l'air bon, l'abord doux & civil. Mon viſage eſt modeſte, le tour en eſt ovale, & l'ovale en ſeroit parfaite ſi le menton n'en étoit pas trop pointu. Mes yeux ſont bleus, vifs & brillants, de grandeur médiocre, aſſez ſouvent battus. Mon teint eſt blanc & incarnat, ſujet à rougir un peu trop: cela vient de mon embonpoint, qui eſt meilleur de beaucoup qu'à moi n'appartient. Vous m'avez quelquefois flattée d'avoir la bouche belle, le ſouris agréable, & marquant quelque choſe de fin & de ſpirituel; vous juriez que mes dents étoient admirables; mais peut-être vous moquiez-vous de moi: je ſais bien que vous ne le faiſiez pas, quand vous me diſiez que j'avois le nez petit & trouſſé; mais je ſais bien auſſi qu'il n'eſt pas déſagréable, & qu'il ne me défigure point. J'ai les mains belles, la peau blanche & délicate, & toute ma perſonne eſt nette & propre. Mes cheveux ſont d'un brun cendré; vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'ils deviennent gris, j'en attribue la cauſe à notre coëffure, qui produit ſouvent cet effet, plutôt qu'à l'âge où je ſuis, dont aſſurément on ne doit rien attendre de tel.

Mais enfin, ma chere sœur, trouvez bon que je finiſſe : vous m'avez fait repaſſer bien des choſes par l'eſprit qui n'y doivent plus tenir aucune place, & cet entretien m'en pourra peut-être coûter un autre moins agréable, mais plus ſalutaire, avec mon Confeſſeur. Mais pourvu que ma complaiſance vous ſoit une marque de ma parfaite amitié, & me confirme la poſſeſſion de la vôtre, je me ſerai procuré un grand bien d'un côté, ſi je me ſuis fait quelque mal de l'autre.

LII.

PORTRAIT de Mr. le PRINCE, écrit à Paris le cinquieme d'Octobre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

IL eſt difficile à de petites gens de pouvoir parler des perſonnes fort élevées, & je ne comprends pas comment de médiocres entreprennent de faire les Portraits des Grands ; car s'il n'y avoit qu'à dépeindre les traits du viſage, ce ſont de ces choſes dont tout le monde peut aiſément s'acquitter : mais il n'en eſt pas de même des qualités de l'ame ; car ceux qui ne ſont

pas nés d'une condition à l'avoir élevée, peuvent mal-aiſément exprimer les ſentiments de ceux qui l'ont haute : & cela fait le même effet ſur le théâtre du Monde, que ſur celui des Comédiens, quand de mauvaiſes Troupes de campagne récitent les Vers de Corneille.

L'on trouvera que Monſieur le Prince aura ſujet d'être ſatisfait, puiſque ſes vérités bonnes ou mauvaiſes ſeront dites par une perſonne dont aſſûrément il recevroit le bien & le mal avec une égale vénération, & qui le connoît mieux que perſonne du monde : c'eſt pourquoi il faut donc commencer à en dire ce que l'on en fait, & le louer avec plaiſir ; car c'en eſt un grand de donner à ſes amis les louanges qu'ils méritent avec juſtice, & dans les temps où ils ſont malheureux ; c'eſt une eſpece de conſolation aux ames généreuſes d'en uſer ainſi, & pour ceux qui le font, & pour ceux pour qui on le fait.

L'on pourroit peindre Monſieur le Prince dans le Bal ; car c'eſt ſans contredit l'homme du monde qui danſe le mieux, & en belles danſes, & en ballets. Les habits que l'on y a, & les perſonnages que l'on y repréſente, ſont fort avantageux en peinture, & donnent grande matiere d'écrire ; car comme ce ſont des

Déités de la fable, ces ſortes de ſujets menent bien loin. Mais j'aime mieux en moins dire, & me retrancher ſur la vérité. Je le peindrai donc comme je l'ai vu au retour d'un combat. Sa taille n'eſt ni grande, ni petite, mais des mieux faites, & des plus agréables, fort menue, étant maigre; les jambes belles & bien faites: la plus belle tête du monde; (je parlerai enſuite de ſa bonté) ſes cheveux ne ſont pas tout-à-fait noirs; mais il en a en grande quantité & bien friſés: ils étoient fort poudrés, quoiqu'ils ne le fuſſent que de la pouſſiere; mais aſſurément il eſt difficile de juger ſi celle-là lui ſied mieux que celle de Prudhomme. Sa mine eſt haute & relevée; ſes yeux fiers & vifs; un grand nez, la bouche & les dents pas belles, & particuliérement quand il rit: mais à tout prendre, il n'eſt pas laid, & cet air relevé qu'il a ſied bien mieux à un homme que la délicateſſe des traits. Après avoir dit le jour que je me le repréſente pour le peindre, vous croirez bien qu'il étoit armé; mais que dans ſon Portrait l'on mettra ſa cuiraſſe plus droite qu'elle n'étoit, puiſque les courroyes étoient coupées de toutes ſortes de coups. Il aura auſſi l'épée à la main, & aſſurément l'on peut dire qu'il la porte d'auſſi

bonne grace qu'il s'en aide bien. Voilà à-peu-près ſon Portrait deſſiné ; il ne ſuffit pas de l'avoir habillé, il le faut décorer: nous mettrons les batailles de Rocroi, de Nortlingue, de Fribourg, de Lens, & toutes les Villes qu'il a priſes & ſecourues. L'on verra une bataille prête à donner, l'autre ſe donnera, & il y en aura de données ; car les feux & la fumée des canons ſervent de beaux rembruniſſements à la peinture, auſſi-bien que le ſang & le carnage : & pour les payſages & les perſpectives, les armées en bataille, & les Villes conquêtées ou ſecourues font un bel effet. Aſſurément un Conquérant en fait toujours un fort beau par-tout où il eſt, & donne grande matiere à tous les Arts de ſe bien exercer. Je laiſſerai un champ vuide, me perſuadant qu'il le remplira d'auſſi belles choſes à l'avenir, que celles qu'il a faites par le paſſé pour le ſervice du Roi. Venons à l'intérieur. Ce Prince a de l'eſprit infiniment, eſt univerſel en toutes ſortes de Sciences ; poſſede toutes les Langues, & ſait tout ce qu'il y a de plus beau en chacune, ayant beaucoup étudié, & étudiant tous les jours, quoiqu'il s'occupe aſſez à d'autres choſes. La guerre eſt ſa paſſion domi-

nante. Jamais homme ne fut si brave, & l'on a souvent dit de lui qu'il étoit,

Plus Capitaine que César,
Et aussi Soldat qu'Alexandre.

Il a l'esprit gai, enjoué, familier, civil, d'agréable conversation, raille agréablement, & quelquefois trop ; on l'en a même blâmé, quoique cela n'ait pas été jusqu'à l'excès, comme ont voulu dire ses ennemis. Il est quelquefois chagrin, colere, & même emporté : & sur cela il n'y a personne qui puisse dire qu'il ne le soit pas trop. Il connoît bien les gens, les discerne, & fait grand cas des personnes de mérite. Il est agissant au dernier point : jamais homme ne fut plus vigilant, ni plus actif à la guerre ; il fatigue comme un simple Cavalier, ayant une santé & une vigueur qui lui permet d'être jour & nuit à cheval sans prendre aucun repos. Quand il trouve des gens qui aiment le leur, & qui n'ont pas le service aussi à cœur que lui, il se fâche aisément ; étant difficile que la vie que je viens de dire qu'il mene ne lui échauffe le sang : ainsi voilà sur quoi il s'emporte & se fâche. & c'est le plus grand défaut qu'il ait. Il est bon ami, & sert les siens avec empresse-

ment, & a pour eux cette chaleur avec laquelle il fait toutes chofes. Beaucoup de gens doutent qu'il foit fort tendre, & auffi empreffé que j'ai dit, lorfqu'on ne lui eft pas utile; mais affurément quand il aime une fois, c'eft pour toujours, à moins qu'il y ait des fujets bien légitimes de changer. Il eft vrai qu'il eft mal foigneux & négligent; mais dans les effentielles, ou pour les autres ou pour lui, il eft fort foigneux. Il écrit bien quand il y prend garde; mais il s'y étudie peu: il le fait néanmoins toujours de bon fens, & particuliérement fur la guerre. Il eft méfiant, & fouvent trompé; il croit aifément que l'on l'aime, & il y a quelque juftice à fe fonder fur fon mérite; mais le mérite propre ne donne pas de l'honneur ni de la probité aux gens à qui nous avons affaire. Il fuit fes fentiments, & trouve affez mauvais que l'on les contrarie. Il prend rarement confeil, quoiqu'ayant été affez malheureux pour en fuivre de mauvais. Il aime fon compte, va à fes fins; & fa prudence le fait paffer par-deffus beaucoup de chofes, quand il eft queftion d'y aller. Quoiqu'il ait infiniment de l'efprit, comme je l'ai déja dit, il y a des chofes dans lefquelles il n'eft pas quelquefois d'humeur de s'en fervir. L'on dit qu'il n'eft pas bon politique;

pour moi, je ne la ſuis pas aſſez pour en juger : je ſais bien que, ſelon mon ſens, il pourroit faire bien des choſes qu'il ne fait pas, & que je ſouhaiterois qu'il fît. Il s'abandonne trop dans la guerre, & l'amour des actions d'éclat le touche autant que s'il n'avoit pas une réputation établie; & pour une choſe de cette nature, il ſeroit capable d'en abandonner de fort ſolides, & de ſe conſoler de leur perte par la joie qu'il ſentiroit du ſuccès des premieres. Je ſuis perſuadée qu'il pourroit ſe mieux ſervir de ſon eſprit en pareilles rencontres, & la ſolidité eſt préférable à l'éclat en un certain âge, où la gloire des gens, au-lieu de ſe diminuer, s'affermit. Il eſt juſte & équitable; l'on ne lui entend jamais rien dire qui aille au contraire. Quoiqu'il ſoit violent par ſon tempérament & par ſon humeur, il ne l'eſt néanmoins pas dans ſes actions, & je l'ai vu éviter des occaſions où il craignoit d'être obligé d'en donner des marques, & dans leſquelles même il s'attiroit du blâme par ſa modération. Je ne l'ai point connu dans le temps où il étoit galant; mais l'on dit qu'il l'a fort été, & a eu de grandes paſſions les plus reſpectueuſes & les plus polies du monde; enfin, qu'il pouvoit paſſer pour un Héros de Ro-

man, auſſi-bien en galanterie qu'en guerre : mais je ne l'ai pas vu ; ainſi je n'en dirai rien. Pour libéral, je ne ſais s'il l'eſt plus que le ſont d'ordinaire les Bourbons ; je lui ai pourtant vu faire des libéralités ; mais il y a des temps & des conjonctures qui détruiſent le mérite des choſes, & qui empêchent que l'on ne puiſſe juger ſi c'eſt l'inclination des gens qui agit, ou les cauſes ſecondes qui les font agir. Il a été libertin, & a pu n'être pas fort régulier dans ſes mœurs, comme tous les jeunes gens ; mais aſſurément il en eſt fort revenu, & les principes de la Religion ſont fortement établis dans ſon ame, & beaucoup plus que ceux de la dévotion ; mais l'un attire l'autre, & toutes choſes viennent en leur temps. J'ai oui dire que jamais homme ne fut ſi froid dans les combats, ni ſi intrépide ; rien ne l'étonne, le péril le raſſure & le modére : il donne ſes ordres avec la derniere tranquillité. Il reçoit les louanges avec embarras, & ne veut jamais ouir parler de ſes belles actions, étant perſuadé n'en avoir jamais aſſez fait, & ne trouvant rien qui puiſſe borner ſon courage.

LIII.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe de NOAILLES, Dame d'Atour de la Reine, par Madame la Ducheſſe D'USÈS.

IL y a long-temps que j'ai envie de faire votre Portrait; mais je n'oſois l'entreprendre, parce que je ne croyois pas pouvoir jamais venir à bout de dire tout ce que je penſe ſur votre ſujet. La nature ne m'ayant donné en partage qu'un peu de bon ſens, pour pouvoir démêler ce qu'on voit de beau & de bon en vous, elle m'a refuſé l'éloquence pour bien peindre une perſonne telle que vous.

Vous êtes belle, mais d'une beauté que l'on peut dire fort naturelle; & ſi l'on vous trouve un beau teint, de beaux yeux, & les levres d'un rouge admirable, l'on doit être perſuadé que c'eſt ſans artifice. Vous prenez un trop grand ſoin à ne vous pas accoutumer, à l'exemple de mille autres, à faire de petites façons affectées qui ne ſont propres qu'à diminuer le prix d'une beauté quand elle ne paroît pas naïve; l'on ne vous voit jamais radoucir vos yeux, ni tâcher à faire de petites mi-

nes de la bouche, pour y faire remarquer des agréments, & de faire voir des dents que vous avez fort belles; ni contrefaire votre ton de voix, pour tâcher de prendre auſſi bien par les oreilles que par les yeux ceux qui vous entendent. L'on voit bien que vous laiſſez tout-à-fait le ſoin de votre beauté aux graces naturelles, qui ne ſont pas ingrates de la confiance que vous avez pour elles; elles vous ſervent tout-à-fait bien. Il eſt vrai qu'elles ſont bien ſecourues par votre eſprit, qui vous donne mille bonnes qualités, en vous faiſant dire tout ce que vous dites ſi à propos, & d'un ſi bon air, que cela tient lieu de toutes les minauderies du monde. Vous êtes éloquente ſans paroître ſavante. Vous avez dans l'eſprit un penchant à être plaiſante, & vous remarquez ſi vîte tout ce qui ſe dit dans une converſation, & trouvez ſi promptement ce qu'il y a à dire de bien & de mal, que jamais perſonne n'y a été ſi éclairée que vous. Mais c'eſt un plaiſir que vous ne donnez pas ſouvent à vos amies, parce que vous êtes douée d'une ſi grande prudence, que vous aimez mieux l'étouffer que de vous reprocher que vous vous divertiſſez de votre prochain. Vous êtes bonne, mais fort fiere; pourtant tout-à-fait tendre pour vos amies, dont le nom-

bre eſt fort petit dans votre cœur ; & bien que pluſieurs s'empreſſent à y retenir place, la foule eſt dans la grande chambre, & les choiſies ſont dans le cabinet. Votre choix n'eſt pas par emportement, c'eſt par connoiſſance. Vous ne laiſſez que fort peu agir chez vous l'inclination toute ſeule, vous l'accompagnez toujours de la raiſon. Les ſentiments de votre cœur ſont fort délicats & fort obligeants pour vos amies ; vous vous occupez toujours d'aller au-devant de ce qui leur peut plaire. Mais ſi vous aviez des amants, ils ſeroient bien malheureux, quand ils ſeroient auſſi aimables que l'amour même, & que vous les verriez d'un mérite merveilleux ; car l'honneur de la gloire vous touche au-deſſus de toutes choſes & vous vous en faites un ſi fort rempart, que la galanterie avec tous ſes charmes doit toujours ſe retirer avec ſa courte honte. Je ne ſais ſi vous ne ſerez point fâchée contre moi d'avoir fait votre Portrait, je ſais que vous craignez furieuſement qu'on ne parle de vous, quoique vous ſoyez bien aſſurée que dans la pure vérité ce ne peut être que pour dire des louanges admirables. Enfin, ſi je l'ai entrepris mal-à-propos, je vous en demande pardon.

LIV.

Portrait des Précieuses.

L'On a fait quantité de Portraits, mais ce n'a été que d'une perſonne ſeule; maintenant j'entreprends celui de pluſieurs qui vivent dans un même eſprit, & d'une même maniere. Ce ſeroit preſque une ſorte de République, ſi ces perſonnes n'étoient pas nées dans un Etat monarchique, où l'on auroit grande peine à en ſouffrir. Toutefois la leur eſt d'une nature qu'elle n'eſt pas à redouter; les forces de leurs armes, ni celles de leurs charmes ne doivent faire craindre perſonne; & quelque inclination que les François ayent pour les nouveautés, aſſurément cette ſecte ne ſera point ſuivie, puiſqu'elle eſt généralement déſapprouvée de tout le monde, & le ſujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur plaît. Après cela l'on ne trouvera nulle témérité en moi d'avoir entrepris leur Portrait; au contraire, l'on dira que je ſuis fort du monde & de la Cour, que le torrent m'emporte, que peut-être ſans cela je ne m'en ſerois pas aviſé, & que

ce n'eſt que pour faire comme les autres. L'on dira vrai; car je ſuis de ces gens qui ſont perſuadés qu'il faut vivre avec les vivants, & qu'il ne ſe faut diſtinguer en rien par affectation & par choix; & que ſi l'on l'eſt du reſte du monde, il faut que ce ſoit par l'approbation qu'il donne à notre conduite, que notre vertu nous attire cela, & non pas mille façons inutiles, qui ne ſont jamais dans les perſonnes qui en ont une véritable.

Il me ſeroit difficile de parler de leur beauté; car je n'étois pas en âge de diſcernement lorſque celles à qui l'on en voit quelque reſte, l'étoient en perfection. Pour celles dont j'en pourrois maintenant juger, elles n'en ont aucune; car de peindre comme les Beaubruns, ce n'eſt pas mon talent: il me ſeroit difficile de faire des viſages d'une ovale bien proportionnée à celles qui les ont d'une longueur démeſurée; de faire de beaux nez à celles qui les ont longs & pointus, ou à d'autres fort camardes. Cela m'eſt impoſſible, auſſi-bien que de petits yeux enfoncés d'en faire de grands, & d'en appetiſſer de gros qui ſortent de la tête, quoique toutefois il fût plus aiſé de les y faire rentrer, puiſque le tour en eſt fort décharné & creux. S'il y en a qui ayent de

faux cheveux, ſoit blonds cendrés, ou clairs bruns, il faut bien les leur laiſſer, & il ſeroit difficile de les donner à celles qui les ont roux. Pour la bouche, peu l'ont petite; mais elles ont preſque toutes les dents aſſez paſſables; & quoiqu'elles ſoient & trop grandes & trop plates, & même enfoncées, je vous aſſure que c'eſt ſur quoi la vérité leur eſt plus favorable. Quant à la taille, il y en a qui l'ont paſſable; mais pas une fort belle, puiſqu'il n'y en a point de qui la gorge le ſoit, y en ayant dont le ſein eſt de la groſſeur des meilleures nourrices de la Vallée de Montmorenci; ce qui fait pour l'ordinaire un fort grand creux au-deſſus du ſein. Les autres l'ont plate au dernier point, & je vous aſſure que quand leurs tailles n'auroient pas le déſagrément que je viens de dire, leur air contraint & décontenancé ſeroit capable de les gâter. Elles penchent la tête ſur l'épaule, font des mines des yeux & de la bouche, ont une mine mépriſante, & une certaine affectation en tous leurs procédés, qui eſt extrêmement déplaiſante. Quand dans une compagnie il ne ſe trouve qu'une ſeule Précieuſe, elle eſt dans un ennui & un chagrin qui la fatigue fort, elle bâille, ne répond point à tout ce qu'on lui dit;

& si elle y répond, c'est tout de travers, pour faire voir qu'elle ne songe pas à ce qu'elle dit. Si c'est à des gens assez hardis pour l'en reprendre, ou, pour mieux dire, assez charitables pour l'aviser de ce qu'elle a dit, ce sont des éclats de rire, disant : Ah, Madame, c'est que l'on ne songe pas à ce que l'on dit. Le moyen! Ah, Jesus, est-il possible ? S'il arrive dans cette compagnie une autre Précieuse, elles se rallient ensemble ; & sans songer qu'elles ne sont pas les plus fortes, elles chargent le prochain, & personne n'en est exempt, & cela fort hardiment ; car ce sont des emportements à rire au nez des gens les plus insupportables du monde. Elles ont presque une langue particuliere ; car à moins que de les pratiquer, on ne les entend pas. Elles trouvent à redire à tout ce que l'on fait & à tout ce que l'on dit, & désapprouvent généralement la conduite de tout le monde. Il y en a parmi elles qui font les dévotes, parce qu'elles ont des raisons de famille qui les obligent à prendre ce parti, pour pouvoir vivre avec plus de douceur que si elles en usoient autrement. Il y en a qui ne sont pas de Religion propre à cela, & elles font entendre que c'est la seule cause qui les en empêche. Tout

cela ſe fait par politique, parce que les maris ſont rares pour ces Demoiſelles, & une noce entre elles eſt de ces choſes qui n'arrivent qu'une fois en un ſiecle; la plus grande partie d'elles n'étant pas remplie d'autant de tréſors dans leurs coffres, qu'elles en croyent avoir dans l'eſprit. Elles affectent fort de paroître retirées, quoiqu'elles cherchent fort le monde, ne bougeant de toutes les maiſons de qualité où il va le plus d'honnêtes gens; & même cela ne leur ſuffit pas, puiſqu'elles vont dans celles où la marchandiſe eſt la plus mêlée, enfin chez les perſonnes qui reçoivent toutes ſortes de gens ſans diſtinction. Je dis quelques-unes des Précieuſes; car il y en a qui ne ſe mettent pas tant à tous les jours. Pour les Dames qu'elles hantent, c'eſt ſans en faire différence; car elles en voyent qui leur ſont fort oppoſées, & elles ſont profeſſion, comme j'ai dit, de s'éloigner du monde, & ne laiſſent pas de voir les plus coquettes & les plus évaporées femmes de Paris, ſans que leur hantiſe les en corrige. Pour la Cour, elles y vont rarement, parce qu'elles n'y ſont pas les bien venues. Si elles ſont coquettes, je n'en dirai rien; car je fais profeſſion d'être un Auteur fort véritable, & point mé-

disant : ainsi je ne toncherai pas ce chapitre, étant aussi persuadé qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en matiere d'amitié, comme elles font profession d'être sur l'amour ; car elles n'en ont pour personne : elles ont la bonté de souffrir celle des autres, & d'agréer leurs services quand elles en ont besoin ; mais craignant de trop fatiguer les personnes de qui elles les souffrent, elles veulent honorer plusieurs de la gloire de les servir, chacun à son temps, & leur grand jugement fait son effet ordinaire ; car leur mémoire n'en est point chargée. Il y en a peu qui dansent, parce qu'elles dansent mal. Elles jouent, pour être en quelque chose à la mode. Elles sont fort railleuses & moqueuses, & même des gens qui ne leur en donnent pas de sujet. Je pense qu'en voilà assez pour les faire fort bien reconnoître. Quand j'ai commencé, je craignois ne pouvoir pas faire un bon tableau ; car les Peintres font mal d'ordinaire les choses à quoi ils ne prennent pas de plaisir, & assurément leurs personnes & leurs visages ne sont pas plaisants à regarder, & même je craignois que les traits de mon Portrait ne fussent aussi effacés que ceux de leurs visages ; mais je pense que leur caractere est si bien écrit ici, qu'il réparera en une maniere ce qui sera effacé en l'autre.

LV.

Portrait de Mr. Huet, écrit par Madame D. C.

SI je n'eusse point gagé de vous donner votre Portrait pour une discrétion, je n'eusse jamais cru qu'une personne de ma qualité & de mon humeur eût pu avoir de la répugnance à payer ses dettes; mais je connois en cette rencontre qu'on en peut faire quelques-unes dont on ne s'acquitte pas bien volontiers, vous avouant franchement que j'ai eu de la peine à satisfaire à celle-ci: j'aime néanmoins beaucoup mieux vous devoir cette discrétion qu'à un autre, parce que j'ai beaucoup plus de bien que de mal à dire de vous, & que je puis vous parler franchement de ce que j'en pense, sans vous flatter & sans vous déplaire. Voici donc ce que je trouve de vous.

Vous êtes plus grand & de belle taille, que vous n'avez bon air. Vous êtes mieux fait que vous n'êtes agréable. Vous avez le teint trop blanc, & même trop délicat pour un homme; les yeux bleus, plus grands que petits; les cheveux d'un blond châtain; le nez bien fait; la bouche gran-

de, mais auſſi propre qu'on la peut avoir; car vous avez les levres incarnates, & les dents d'un blanc fort éclatant, & qui ſaute aux yeux. Vous avez le front fort grand. La grandeur de vos traits & de votre viſage fait que vous avez quelque choſe de ces médailles qui repréſentent les hommes illuſtres, (vous vous doutez bien que j'entends plutôt parler de ces grands Philoſophes que des Conquérants.) Je ne ſais ſi ce n'eſt point la grande réputation de ſcience où vous êtes, qui me donne cette idée, ou ſi c'eſt qu'en effet ces hommes illuſtres étoient faits comme vous : mais ſi vous n'êtes fait comme ceux qui ont été devant vous, peut-être que ceux qui viendront après ne ſeront pas fâchés de vous reſſembler, & d'être faits comme vous aurez été. Vous avez les mains fort blanches, & la peau fort fine. Il vous paroît plus de netteté naturelle, que de propreté artificielle. Pour de l'eſprit, vous en avez aſſurément autant qu'on en peut avoir; & votre eſprit reſſemble à votre viſage, il a plus de beauté que d'agrément. Vous l'avez ſolide & capable de toutes les ſciences : j'ai entendu dire à tous ceux qui peuvent en bien juger, que vous ſavez tout ce qu'un homme de votre âge peut ſavoir; que ce n'eſt pas en une ſcience

ſeulement; mais que vous êtes univerſel dans toutes, quoique vous excelliez aux Mathématiques. Vous avez la mémoire ſi heureuſe, que je crois que vous n'avez rien oublié de tout ce que vous avez ſu qui mérite d'être retenu. Je crains que la capacité que vous avez pour les grandes choſes ne vous donne de l'inapplication & de l'incapacité pour les petites, qui ſont de l'exacte bienſéance du monde; ce qui eſt un défaut nuiſible, en ce que la plupart du monde ne jugeant que ſur l'apparence & ſur l'extérieur, quand il n'eſt pas tout-à-fait poli, cela empêche qu'on n'examine le véritable mérite, & qu'il ne paroiſſe. Vous n'êtes pas pourtant incivil; mais votre civilité manque un peu de politeſſe. Ce qu'on peut dire ſur cela à votre avantage, c'eſt que vous pouvez acquérir tout ce qui vous manque, & que vous n'avez rien à retrancher de ce que vous avez; & qu'au-lieu que la plupart du monde a beſoin de travailler à paroître ce qu'il n'eſt pas, vous n'avez qu'à bien paroître ce que vous êtes, pour être reconnu pour un fort honnête homme. Vous avez l'ame bonne à l'égard de Dieu, & vous êtes pieux ſans être fort dévot. Vous êtes fort ferme en la foi, & vous avez ſi bien ſu vous ſervir de la ſcience, (qui gâte les autres, &

qui les fait douter de tout) à vous affermir dans la Religion, que j'eſtime qu'on ne peut croire ce qu'elle nous propoſe plus fermement que vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, & il y a autant à profiter avec vous de ce côté-là que ſur toutes les autres choſes. La bonté de votre ame eſt pour les autres auſſi-bien que pour Dieu; car vous êtes commode, point critique, & ſi peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourroit même quelquefois duper votre eſprit. Vous eſtimez plus légérement que vous ne mépriſez. Vous êtes franc & ſincere, & vous avez la franchiſe d'un vrai homme d'honneur, qui ne ſent rien en ſon ame qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puiſſe avoir honte de dire. Ainſi vous parlez de vos ſentiments fort franchement; mais autant que vous êtes franc ſur ce qui ne regarde que vous, autant êtes-vous réſervé ſur le ſecret des autres: vous y êtes même un peu trop ſcrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice: & vous êtes ſi peu médiſant, que même le reſſentiment ne vous arracheroit pas une médiſance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop ſelon le monde: je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de

ſenſibilité pour la gloire & pour l'honneur ; au contraire vous y êtes déclicat juſqu'à l'excès. Vous êtes ſage, fidele & ſûr autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modeſtie, & juſqu'à avoir honte & être déconcerté quand on vous loue. Il me ſouvient qu'un jour que vous m'aviez fâchée, pour m'en venger, je vous fis rougir devant Monſieur de Longueville, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modeſtie eſt plus dans les ſentiments que vous avez de vous-même, que dans votre air ; car vous êtes modeſte ſans être doux, & vous êtes docile quoique vous ayiez l'air rude. Vous êtes ſi prompt, & vous ſoutenez vos opinions avec une impétuoſité ſi grande, qu'il ſemble qu'elles vous deviennent une paſſion. Vous faites une vie fort honnête & fort irrépréhenſible à un auſſi jeune homme que vous êtes ; & quand vous aurez pris une profeſſion, je crois que vous pratiquerez ce que vous profeſſerez. Vous êtes fort égal ; votre humeur n'eſt ni trop enjouée, ni trop mélancolique : vous ne haïſſez pas pourtant à vous divertir, & vous divertiſſez auſſi fort agréablement les autres. Vous trouvez fort bien le ridicule des choſes, & en cela ſeulement vous avez aſſez l'eſprit de votre pays. Je ne crois pas que

que vous manquiez de tendresse de cœur; mais je crains que votre tendresse ne manque un peu de délicatesse. Vous êtes constant, & fort véritable en vos paroles, quoique Normand. Vous avez une si grande curiosité, qu'il n'y a point de prieres ni d'importunités que vous n'employiez pour la satisfaire. Vous manqueriez plutôt de défiance, que d'en trop avoir; & cela vient de ce que vous jugez des autres par vous-même, & qu'ayant beaucoup de probité & de bonté, vous croyez facilement que les autres en ont. Enfin, vous êtes à mon gré un fort bon garçon, qui avez assurément assez de mérite pour être distingué d'avec mille autres gens, y en ayant fort peu dans le monde qui ayent de meilleures choses que vous dans l'essentiel, & moins de mauvaises: & vous valez bien sans doute qu'on desire de vous acquérir pour ami quand vous ne l'êtes pas, & vous conserver quand vous l'êtes.

LVI.

Portrait de Madame la Marquise de Sévigné, par Madame la Comtesse de la Fayette, sous le nom d'un Inconnu.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des Belles, se mêlent de les embellir pour leur plaire, & n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, Madame, grace au privilege d'inconnu que je suis auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, & vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colere. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand déplaisir, si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, & m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté & une fleur qui assure que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents, & vos cheveux sont incomparables. Je ne veux point vous dire

toutes ces choſes, votre miroir vous les dit aſſez : mais comme vous ne vous amuſez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable & charmante quand vous parlez, & c'eſt ce que je vous veux apprendre.

Sachez donc, Madame, ſi par haſard vous ne le ſavez pas, que votre eſprit pare & embellit ſi fort votre perſonne, qu'il n'y en a point au monde de ſi agréable. Lorſque vous êtes animée dans une converſation dont la contrainte eſt bannie, tout ce que vous dites a tel charme, & vous ſied ſi bien, que vos paroles attirent les ris & les graces autour de vous, & le brillant de votre eſprit donne un ſi grand éclat à votre teint & vos yeux, que quoiqu'il ſemble que l'eſprit ne dût toucher que les oreilles, il eſt pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, & que lorſque l'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque choſe à la régularité de vos traits, & l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger par ce que je viens de vous dire, que ſi je vous ſuis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, & qu'il faut que j'aye eu plus d'une fois l'honneur de vous voir & de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément

dont tout le monde eſt ſurpris. Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités ſolides qui ſont en vous, que je ſais les agréables, dont on eſt touché. Votre ame eſt grande, noble, propre à diſpenſer des tréſors, & incapable de s'abaiſſer au ſoin d'en amaſſer. Vous êtes ſenſible à la gloire & à l'ambition, & vous ne l'êtes pas moins au plaiſir. Vous paroiſſez née pour eux, & il ſemble qu'ils ſoient faits pour vous. Votre préſence augmente les divertiſſements, & les divertiſſements augmentent votre beauté lorſqu'ils vous environnent. Enfin, la joie eſt l'état véritable de votre ame, & le chagrin vous eſt plus contraire qu'à perſonne du monde. Vous êtes naturellement tendre & paſſionnée; mais à la honte de notre ſexe, cette tendreſſe nous a été inutile, & vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à Madame de la Fayette. Ah, Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde aſſez heureux pour que vous ne l'euſſiez pas trouvé indigne de ce tréſor dont elle jouit, & qu'il n'eût pas tout mis en uſage pour le poſſéder, il mériteroit toutes les diſgraces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent ſous ſon empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vô-

tre, dont les ſentiments fuſſent expliqués par cet eſprit galant & agréable que les Dieux vous ont donné! & votre cœur, Madame, eſt ſans doute un bien qui ne ſe peut mériter; jamais il n'y en eut un ſi généreux, ſi bien fait & ſi fidele. Il y a des gens qui vous ſoupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il eſt; mais au contraire vous êtes ſi accoutumée à n'y rien ſentir qu'il ne vous ſoit honorable de montrer, que même vous y laiſſez voir quelquefois ce que la prudence du ſiecle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile & la plus obligeante perſonne qui ait jamais été; & par un air libre & doux qui eſt dans toutes vos actions, les plus ſimples compliments de bienſéance paroiſſent en votre bouche des proteſtations d'amitié, & tous ceux qui ſortent d'auprès de vous s'en vont perſuadés de votre eſtime & de votre bienveillance, ſans qu'ils ſe puiſſent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un & de l'autre. Enfin, vous avez reçu des graces du Ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous, & le monde vous eſt obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités, qui, juſques ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre

toutes, car je romprois le dessein que j'ai fait de ne vous pas accabler de louanges; & de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent dignes de vous, & dignes de paroître,

> Il faudroit être votre Amant,
> Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

LVII.

Portrait de Mr. le Chevalier de Charny.

M'Étant trouvé fort inutile en mon quartier d'hyver, & me voyant dans un village où il n'y avoit ni Gentilshommes, ni Demoiselles, & pas même des Hobereaux; après avoir passé mes journées à chasser & à lire, je trouvois encore beaucoup de temps à m'employer; de sorte que plutôt d'être contraint de chercher la conversation des paysans, je me suis amusé à faire mon portrait. Voici donc ce que c'est de moi, afin que ce qui y sera de mauvais soit corrigé par mes amis, & que ce que l'on trouvera de bon soit cultivé, pour tâcher, par le moyen

de leurs bons avis, de devenir un jour honnête homme.

Je n'ai que faire de prendre le nom de Tirſis, ni d'Abradate, ou pareils noms de Romans, pour ne pas mettre le mien, puiſque celui que je porte eſt un nom emprunté auſſi-bien que ceux-là. Pour moi j'aimerois fort à y mettre mon véritable; mais certaines raiſons m'en empêchent, dont j'ai beaucoup de déplaiſir. J'ai aſſez fait entendre mon âge par ce que je viens dire; on connoîtra auſſi ſans doute ma naiſſance. Je ſuis grand & aſſez bien fait dans ma taille. J'aurai la tête paſſable; car maintenant mes cheveux n'ont pas pris leur croiſſance; ils ſont bruns, & d'une aſſez belle couleur. Je ne ſuis point laid, je n'ai rien qui choque: au contraire, j'oſe dire que mon abord ne déplaît point; car on m'a dit toujours que quand on me voit, je fais reſſouvenir de perſonnes qui ſont honorées & aimées de tout le monde, ſans toutefois avoir l'honneur de leur reſſembler aſſez que pour faire connoître qui je ſuis. Je ne ſais ſi j'ai de l'eſprit, & même je doute que le monde en puiſſe juger; car je me haſarde peu à parler, craignant les railleries que l'on fait d'ordinaire des jeunes gens qui s'émancipent trop. Pour du cœur, je

m'en ſuis ſuffiſamment pourvu : j'ai même de l'ambition ; mais je la retiens juſques à tant qu'il plaiſe à la fortune de me donner lieu de la faire paroître. A propos, j'aime la lecture & la converſation des Dames ; j'ai l'humeur fort galante ; mais je me défie de mon mérite, & c'eſt ce qui m'empêche que l'on ne s'en apperçoive. Il me ſemble que devant que de me haſarder à la galanterie, je dois m'être fort haſardé à la guerre, & qu'il faut avoir fait pluſieurs campagnes à l'Armée, premier de faire un quartier d'hyver à la Cour. Quand je me trouverai aſſez honnête homme pour y pouvoir réuſſir, vous verrez que je ferai rage, & qu'il n'y aura Blondin qui tienne devant moi : je ſerai alors plus propre & plus magnifique que je ne ſuis. Ce n'eſt pas que la fortune ne m'ait déja été favorable en quelque choſe, puiſqu'elle m'a procuré la protection d'une Divinité viſible, plus libérale que la fortune même ; car elle ne fait que du bien, & le fait de ſi bonne grace, qu'en cette rencontre il faut renverſer le Proverbe, & dire qu'il eſt plus glorieux de recevoir que de donner. Elle eſt auſſi plus judicieuſe qu'elle ; car elle ſait faire choix, & regarde autant au mérite qu'à la perſonne : il faut donc que j'en acquiere à

quelque prix que ce ſoit, quand ce ne ſeroit que pour juſtifier ſes bontés envers moi ; j'ai ſeulement à craindre que quelque mouſquetade ne m'attrape en chemin : mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour parvenir où je deſire, elle ne me fera point trop tôt finir ma deſtinée ; car je ſuis perſuadé qu'il faut être Céſar ou rien.

LVIII.

Portrait de Madame l'Abbeſſe de Caen, fait par Mr. Huet.

IL ne vous déplaira pas, Madame, qu'avant que de travailler à votre Portrait, je vous raconte une hiſtoriette qui ſera toute propre à lui ſervir de préambule. Celle qui mérita la premiere les bonnes graces d'Alexandre le Grand, s'appelloit Canpaſte : c'étoit une fille d'une beauté admirable. Alexandre commanda à Apelles de la peindre ; cela ne ſe pouvoit faire ſans la voir, & il étoit difficile de la voir ſans l'aimer ; & en effet, tandis que ce grand Peintre tira les traits de ſon viſage ſur le tableau, Amour, meilleur Peintre que lui, les marqua ſi vivement dans ſon cœur, que jamais depuis

ils n'en purent être effacés. Je vous laiſſe maintenant à faire l'application de cela, & cependant je vais prendre mon pinceau.

Comme c'eſt une beauté à laquelle je ſuis fort ſenſible que celle du nez, & qui eſt peu conſidérée dans les Portraits d'aujourd'hui, quoiqu'elle ſoit la plus apparente, trouvez bon, Madame, que je commence par le vôtre. Il eſt grand, mais de grandeur médiocre; il eſt blanc, un peu aquilin, & rend votre ris fort ſpirituel. Votre bouche, quand il vous plaît, eſt incomparable; c'eſt-à-dire, quand vous ne la laiſſez pas tomber négligemment; elle n'eſt ni trop grande ni trop petite, les levres en ſont vermeilles & façonnées; & quand vous êtes dans votre humeur enjouée, & qu'il vous prend fantaiſie de contrefaire les gens, vous en ſavez faire mille petites grimaces les plus jolies du monde & les plus touchantes. Pour vos yeux, leur réputation eſt ſi bien établie, que je n'ai pas beſoin d'en parler pour faire ſavoir que ce ſont les plus beaux yeux du monde. Vous avez le teint blanc, mêlé d'incarnat, & extrêmement vif. Tout cela compoſe un viſage aſſez plein & fort ouvert, rempli de beaucoup de douceurs, & d'une phyſionomie haute; & ce viſage

étant ſoutenu d'une taille grande & fort pleine, vous donne une majeſté très-convenable à votre dignité. On ne peut imaginer de plus beaux cheveux que les vôtres ; ils ſont d'un blond cendré, & friſés d'une maniere fort agréable, & ils accompagneroient admirablement bien votre viſage, à ce que j'ai pu juger, quand ils ſe ſont dérobés par haſard au ſoin que vous prenez de les cacher. N'ayant jamais vu votre gorge, je n'en puis parler : mais ſi votre ſévérité & votre modeſtie me vouloient permettre de dire le jugement que j'en fais ſur les apparences, je jugerois qu'il n'y a rien de plus accompli. Vous avez de quoi faire de très-belles mains, la peau en eſt blanche & fine, & elles ſont tout-à-fait bien taillées ; mais l'indifférence que votre vertu vous oblige d'avoir pour votre corps, comme pour la plupart des choſes de la terre, vous empêche d'en prendre le ſoin. Vous avez l'air fort relevé, & faiſant aſſez connoître que vous êtes une perſonne de haute qualité, & d'une naiſſance très-illuſtre. Cet air eſt fier dans l'abord ; mais il ſe radoucit à meſure que la familiarité vient. La joie & la gayeté vous ſont ſi naturelles, que dès que vous vous mêlez d'être triſte, la triſteſſe vous abat incontinent : cependant

vous vous y laissez emporter aisément, & le peu de résistance que vous avez contre elle, vous fait perdre la grande égalité qui est d'ailleurs dans votre humeur. Vous avez tant de santé & d'embonpoint, que vous êtes souvent malade à force de vous bien porter. J'aurois appris quelles sont ces maladies, si vous ne m'eussiez pas commandé derniérement de m'éloigner tandis que vous en entreteniez votre Médecin.

Tout ce que j'ai dit est peu de chose en comparaison de ce que je vais dire sur le chapitre de votre ame, dont les beautés vous rendent mille fois encore plus aimable que celles du corps. Votre ame est pleine de piété; mais non pas d'une piété scrupuleuse, inquiete, basse, rude, chagrine, & qui s'arrête à l'écorce du bien & de la vertu; mais d'une piété solide, constante, gaye, facile, & qui prend la vertu pour son principe. Ç'a été par cette piété que vous avez quitté les grandes fortunes qui vous attendoient dans le monde, pour choisir une vie solitaire & laborieuse; & c'est maintenant par elle que vous en supportez les peines & les austérités avec une force & une patience non-pareilles, & même avec joie & avec plaisir. Après cette qualité, je ne vois rien

en vous de plus recommandable que votre bonté : je ne ſais pas quel jugement en font les autres ; mais pour moi, Madame, j'en ſuis ſi touché, que ſi vous me voulez bien permettre de vous parler un peu moins reſpectueuſement que je ne dois, je vous aſſurerai que ce fut principalement par cette bonté que d'abord vous gagnâtes mon cœur, & que vous le poſſédez encore préſentement ; & comme c'eſt une bonté à durer long-temps, puiſqu'elle vous eſt naturelle, je ne prévois pas que je puiſſe jamais reprendre ce que vous m'avez ôté. Sérieuſement vous êtes digne par-là de l'admiration & de l'amour de tout le monde ; car vous avez une indulgence pour tous les défauts, & une condeſcendance pour toutes les foibleſſes, qu'on ne peut aſſez louer. Vous vous ſervez de cette bonté fort à propos ; car vous l'employez envers ceux qui s'en rendent dignes par leur ſoumiſſion ou par leur répentir ; mais contre ceux qui s'opiniâtrent dans le mal, au-lieu de le reconnoître & s'en corriger, ou qui manquent à ce que vous croyez vous être dû, vous vous ſervez de votre fierté avec hauteur.

Comme vous êtes bonne, vous avez auſſi les défauts des bonnes gens. Vous êtes prompte & colere ; mais c'eſt un feu

qui eſt éteint auſſi-tôt qu'allumé, & qui ne laiſſe aucune fumée, ni aucune noirceur dans votre ame. Vous croyez aiſément le bien, & vous n'êtes pas aſſez ſoupçonneuſe : mais Dieu garde de mal qui l'eſt encore moins que vous. Vous aimez les gens de bien & de mérite; mais vous n'avez pas la force de rebuter ceux qui ſe couvrent de l'apparence de la probité, quoique vous ayiez reconnu leurs vices : car vous ne vous contentez pas d'aimer la vertu, vous ne ſauriez même haïr ce qui la contrefait & qui l'imite; ou ſi vous le pouvez haïr, vous ne pouvez le maltraiter. Je ne comprends pas comment étant telle que je dis, vous pouvez être diſſimulée & ſecrete au point que vous l'êtes; mais on ne peut pas mieux cacher ſa penſée, & déguiſer ſes ſentiments que vous faites, quand la prudence vous y oblige : car quoique vous ſoyez naturellement fort franche & ingénue, néanmoins vos réflexions & votre expérience vous ont appris que tout le monde n'eſt pas ſi bon que vous, & que le ſecret n'eſt pas ſeulement utile, mais même qu'il eſt ſouvent néceſſaire. Vous êtes extrêmement & même trop ſenſible à votre réputation; car bien que nous ſoyions obligés d'en être fort ſoigneux, néanmoins quand

nous avons fatisfait à notre devoir, nous devons nous repofer fur la netteté de notre confcience, fans nous foucier beaucoup de la calomnie, & des difcours du fot & malicieux vulgaire.

Mais paffons à votre efprit; vous vous fentez fans doute fi forte là-deffus, que vous êtes déja affurée du bien que j'en dirai. Vous avez raifon; car vous avez l'efprit d'une activité incroyable, d'une compréhenfion fi vive à concevoir les chofes, & d'une fi grande promptitude à les produire, qu'à peine vous peut-on fuivre. Vous êtes fort éloquente, particuliérement quand vous êtes émue de quelque paffion; mais felon mon jugement, vous écrivez mieux encore que vous ne parlez: vos termes font choifis, votre énonciation eft nette & riche, & vos penfées font juftes; en forte qu'on prendroit plutôt vos écrits pour les Ouvrages d'un Académicien, que d'une perfonne de votre fexe. Auffi êtes-vous affurément bien au-deffus, & par vos lumieres naturelles, & par celles que vous avez acquifes. Votre efprit s'étend jufques au bout de vos doigts, dont vous favez faire toutes fortes d'ouvrages avec une adreffe inimitable; & même vous contrefaites fi bien les écritures, que fi vous étiez née Notaire, vous

euffiez couru grande fortune d'être reprife de juftice.

Il ne me refte plus qu'à parler de votre cœur, pour achever mon entreprife. Vous l'avez plein de courage & de réfolution. Vous êtes ferme dans l'adverfité, & modefte dans la profpérité. Vous avez de la gloire ; mais c'eft de la belle, & qui vous porte à defirer les grandes chofes : & pour dire le vrai, étant ce que vous êtes, vous ne fauriez fans baffeffe n'avoir pas beaucoup d'ambition. Vous êtes fplendide & libérale, & vous avez encore retenu de votre naiffance l'amour pour l'éclat & pour la pompe. Vous avez bonne opinion de vous-même, autant que l'humilité dont vous faites profeffion vous le peut permettre ; & cette opinion me femble fort légitime & bien fondée. Vous êtes capable d'aimer, & d'aimer long-temps : je ne fais fi ce pourroit être pour toujours ; mais de qui peut-on faire ce jugement ? Vous avez divers degrés d'amitié ; dans la diftribution que vous en faites, vous donnez peu à la reconnoiffance, davantage au mérite, mais prefque tout à l'inclination : ainfi quand on peut parvenir à l'honneur de vos bonnes graces, il en faut favoir gré principalement aux étoiles. J'eftime que vous feriez capable de faire

beaucoup pour ceux qui feroient du nombre de ces élus, & que pour les obliger vous iriez même au-devant, non-feulement de leurs demandes, mais auffi de leurs fouhaits. Quel rang dois-je donc croire, Madame, que je tiens parmi eux, puifque par mille prieres, & après mille promeffes, je ne puis obtenir de vous une grace fort légere, fi je ne l'achete encore au prix de ce travail? Mais j'efpere enfin que puifque je m'en fuis acquitté, finon avec fuccès, au moins avec diligence, vous ne me laifferez pas languir plus longtemps dans l'attente d'une faveur que vous ne devriez pas refufer au moindre de vos amis.

LIX.

PORTRAIT de MADEMOISELLE, par Mr. DE SEGRAIS.

DESCENDS de la montagne à la double colline,
Et quitte les concerts de la troupe divine;
Apollon, ton ſavoir, des ans victorieux,
Ne ſe limite point aux airs mélodieux:
Tu ſais mille ſecrets aux mortels ſecourables;
Il n'eſt point, quand tu veux, de douleurs incurables;
Seul tu connois des Cieux les mouvements certains,
Dans les Aſtres tu lis le deſtin des humains:
Mais je laiſſe chercher ces ſciences fameuſes
Aux avares eſprits, aux ames curieuſes;
Toujours j'abandonnai mon tranquille loiſir
Aux appas innocents d'un honnête plaiſir.
Maintenant tranſporté de l'ardeur qui me pique,
Tu me fais concevoir un deſſein magnifique;
Et l'objet qui m'anime à ce pompeux deſſein,
Mérite le ſecours de ta divine main.
Donc, ſi par toi fleurit la noble Architecture,
Le travail immortel de la lente Sculpture,
Le divin Art d'Apelle, & les crayons ſavants
Encor ſi renommés par leurs traits décevants;

Pour l'honneur de ces lieux, là Pallas de notre âge,
Viens toi-même, grand Dieu, diſpoſer mon ouvrage ;
Architecte aujourd'hui, Peintre, & docte Sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'Auteur.

L'Orne délicieuſe arroſe un ſaint bocage,
Que Malherbe autrefois ſur ce plaiſant rivage
Planta de ſes lauriers ſur le Pinde cueillis,
Et dont eſt ombragé tout l'Empire des Lys.
Et moi, ſi je reviens de la longue carriere,
Où l'ardeur de quitter la terreſtre pouſſière
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illuſtres pas qui conduiſent aux Cieux :
Si j'aborde jamais la plage reclamée,
Courbé ſous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les deſtine encore à ce charmant ſéjour,
Ma célebre Patrie, & mon premier amour.
Là, ſi des ſaints lauriers j'oſe approcher ces palmes,
Je pourrai les voir croître, & ſous leurs ombres calmes
Le reſte de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laiſſer mon nom vivant.

Mais tel qu'ayant fini ſa courſe vagabonde,

Le nocher rechappé de la fureur de l'onde
Pour acquitter les vœux promis aux immortels,
Soudain fait ſur le bord fumer leurs ſaints Autels,
Ou de la nef au Temple append la triſte image,
Pâle encore, & tremblant des terreurs du naufrage :
Tel voulant célébrer la grande Déité,
Qui me guide au ſentier de l'immortalité ;
Par qui j'oſe eſpérer de garantir ma vie
Du ſouffle envenimé de la mordante envie ;
Et dont les doux regards illuminent mon cœur
Du beau feu dont tu fais ſentir la vive ardeur ;
Par ton divin ſecours dans ce ſacré bocage
D'un Temple merveilleux je médite l'ouvrage.

Tu m'entends, c'en eſt fait, bientôt l'ouvrage eſt prêt,
L'étoffe eſt aſſemblée, & le deſſin te plaît.
De ton brillant palais, du char de la lumiere,
Tu prends pour le former l'éclatante matiere.
Sur vingt degrés de jaſpe aux portes on parvient,
Les portes ſont d'argent, que l'or joint & ſoutient.
Dieux! que ce Temple eſt vaſte ! auſſi la renommée
N'en ſera pas ſitôt par la terre ſemée,
Que les Rois enchaînés viendront de toutes parts
S'immoler à la Nymphe, au feu de ſes regards ;
Et les Peuples unis à ce grand ſacrifice,
Tâcher par mille vœux de la rendre propice.

Mais la masse s'éleve, & semble dans les Cieux
Cacher avec orgueil son faîte audacieux.
Les riches lames d'or de diverse figure,
Du dôme font briller la superbe structure.
Abandonne la regle, & songe aux ornements
Dont le travail s'égale aux prix des diamants.
En cent marbres divers, sur la voûte élevée
Des Héros ses aïeux soit l'histoire gravée;
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau
Imitant le travail de l'artiste ciseau,
Semble faire sortir des épaisses murailles
De ces grands Conquérants les célebres batailles:
Qu'ici le fier Martel sur un cheval fougueux
FOULE les bataillons du More belliqueux,
Au trône des Césars éleve Charlemagne,
Qui donne l'Italie, & délivre l'Espagne:
Que l'Auguste Philippe, & Charles le Vainqueur,
Chassent, comme troupeaux, l'Anglois usurpateur;
Qu'il gagne ses vaisseaux, qu'il en coupe les cables,
Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables.
Que si tu veux mêler dans ces affreux combats
La fameuse Pucelle ensanglantant son bras,
Pour marquer son courage & sa vaillante adresse,
Emprunte la fierté de ma grande Princesse.
Là, que dans un long ordre on voye aux champs de Mars
Les Bourbons déployer leurs nobles étendards;

Car quiconque a porté ce nom rempli de gloire,
En a par mille exploits consacré la mémoire.
Que sur cent grandes nefs paroisse au premier rang,
Le Roi vaillant & saint, source de ce beau sang,
Voler aux bords du Nil, & transporté de zele,
Affranchir le Jourdain du joug de l'infidele.
Qu'ici le grand Henri par ses illustres faits
Ayant fait refleurir l'Abondance & la Paix,
Sous l'éclatant lambris de la voûte azurée,
Savoure les douceurs d'éternelle durée,
Boive le doux Nectar avec les Immortels,
Et comme eux des humains reçoive des Autels.
Que sur ses pas hardis, par mille funérailles,
Gaston sappe les tours, & s'ouvre les murailles:
Peins Courtrai, Graveline, & ses flancs meurtriers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers;
Et figure si bien comme il les mit en poudre,
Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse foudre.

Je m'égare, & me perds dans ce vaste sujet;
Suis moi, Pere des Arts, & regle mon projet.
Loin d'offrir tout le Temple à cette illustre Race,
Il faut, tout grand qu'il est, en ménager la place:
L'objet qu'à mille Rois j'y veux faire adorer,

Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer;
Et ſi tu veux tracer ſes belles aventures,
Il n'en faut point chercher aux ſombres ſépul-
tures.

TELLE qu'on voit Diane à l'ombrage d'un bois,
Le dos encor chargé de ſon riche carquois,
A ſon bal inviter la troupe des Dryades,
Et ſurpaſſer l'éclat des blondes Oréades:
Telle au premier tableau placé dans un beau
jour,
Paroîtra la PRINCESSE au milieu de ſa Cour,
Autant par ſon air haut, que par ſon origine,
Des Nymphes ſurpaſſant la majeſté divine:
Soit qu'aux tons raviſſants d'un concert plein
d'appas,
Elevant ſa démarche, & meſurant ſes pas,
Plus brillante que l'or dont ſa robe étincelle,
Elle attire à la fois tous les regards ſur elle;
Soit qu'avecque ſa troupe en un bocage épais,
De la grande Junon quittant le grand palais,
Sous l'habit innocent d'une ſimple Bergere,
Elle danſe aux chanſons ſur la verte fougere.

DANS un plus vaſte champ peins dans l'autre
tableau,
Qu'elle pourſuive un cerf qui gagne un clair
ruiſſeau:
Marque loin au-devant de ſa leſte cohorte,
Son cheval glorieux du fardeau qu'il emporte,
Qu'il paroiſſe hennir, que l'herbe ſous ſes pas

Demeure ferme & droite, & ne ſe courbe pas ;
Et qu'à ſes prompts élans on voye en groſſes ondes
De la Nymphe flotter les belles treſſes blondes :
Qu'elle ait un dard en main, qu'elle ſemble lancer,
Que ſon rapide cours paroiſſe devancer.

NON loin, pour figurer ſon belliqueux courage,
Peins deux camps animés d'une pareille rage,
S'appeller au combat par des cris furieux,
Et les Chefs avancés ſe menacer des yeux ;
La Princeſſe les voir, & d'un front intrépide
Réprime la fureur de tant de ſang avide ;
D'un viſage aſſuré paſſer les rangs épais,
Et ramener les Chefs au deſir de la paix.
Marque en ſes yeux brillants le beau feu qui l'anime
Pour les cœurs embraſés d'un deſir magnanime ;
Et fais briller encor ſur le front des ſoldats,
L'amour qu'ils ont conçu pour ſes divins appas.

MAIS le ſon éclatant des guerrieres trompettes
Ne lui fait point haïr nos champêtres muſettes :
Elle n'ignore point que ſans tes verds lauriers,
Flétriſſent dans l'oubli ceux des plus grands Guerriers.
Laiſſe donc dans les camps les armes ſanguinaires,

ET

Et passe pour le suivre aux antres solitaires :
Soit pour la peindre assise entre les doctes Sœurs,
Goûtant de leurs concerts les charmantes douceurs.
Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque,
Sans dédaigner les jeux de la scene comique :
Soit que ton feu céleste en sa grande ame épris
Tu te peignes toi-même admirant ses écrits,
Et faisant remarquer leur beauté naturelle
Aux graces qui jamais ne s'éloignerent d'elle.
Pour mieux représenter par quels charmants accords
Un si puissant génie anime un si beau corps,
Exprime comme un mot de sa bouche éloquente
Peut calmer la fureur d'une foule insolente :
Fait que l'on pense voir un grand Peuple irrité,
S'adoucir à l'aspect de tant de majesté ;
Et voir tomber des mains de ce monstre sauvage
Les grès & les tisons dont il armoit sa rage.

Sur-tout, Dieu du Savoir, il faut dans un tableau
D'un art ingénieux, & d'un dessin nouveau.
D'amour par-tout vainqueur faire voir la défaite
Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.

Qu'en ce bocage épais de myrthes amoureux,
Dans le triste maintien d'un chasseur malheureux,
Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere,
Il vienne se sauver dans les bras de sa mere ;

Lui montre ſon carquois vainement épuiſé,
Son flambeau ſans lumiere avec ſon arc briſé ;
Semblant, pour l'engager en ſa grande querelle,
Lui dire que la Nymphe eſt plus charmante qu'elle.

Qui pourra le nier, quand ſur le ſaint Autel,
Du ciſeau, qui rendit Phidias immortel,
Ta main voudra tailler ſon adorable image,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ouvrage ?

Mais quel marbre aſſez rare en ſa vive blancheur,
Peut montrer de ſon teint l'éclat & la fraicheur,
Qui conſervant des lys la candide innocence,
Prouve ſi dignement ſon auguſte naiſſance ?

Quels feux, ſi ce n'eſt point un de ces clairs rayons
Dont tu ſais animer tout ce que nous voyons,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables
Ses yeux, moins à des yeux, qu'à toi-même ſemblables,
Quand par tes doux regards, en un jour clair & pur,
Tu fais du vaſte Olympe étinceler l'azur ?

Est-ce aſſez des rubis, ou de l'éclat des roſes
Dans l'aimable ſaiſon nouvellement écloſes,
Pour marquer cette bouche, où ces charmantes fleurs

Toujours. comme au Printemps, font briller
leurs couleurs,
Cette bouche adorable, & féconde en miracles,
Et par qui déformais tu rendras tes oracles?

Mais que je crains pour toi, qu'enfin ayant
formé
Ce beau corps, tel qu'il eft, d'un albâtre animé,
Un feu qui n'éteint point ne coule dans ton ame
De ces deux monts de neige, où tout defir s'en-
flamme :
Garde-toi d'y jetter un regard curieux ;
Attache à fes habits tes foins induftrieux ;
Marques-y cet air libre, & cette négligence
Qui les met au-deffus de leur magnificence:
Plus belle que Vénus elle en hait les appas,
Et ne veut reffembler qu'à la chafte Pallas:
Donne-lui donc un cafque à l'ondoyant pan-
nache,
Laiffe pendre à fon bras la terrible rondache ;
Que fa divine main plus propre à prendre un
cœur,
Semble agiter ce dard d'Illion la terreur;
Ce dard qu'en mille lieux a fuivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Pourfuis, docte Artifan, d'un art ingénieux
Ouvre fur le genou fes habits précieux,
Pour laiffer de fa jambe admirer la figure,
Et d'un pied fi bien fait l'agréable ftructure.
C'eft alors, qu'adorant ton ouvrage achevé,
Tu reprendras la lyre, & d'un ton élevé

Tu chanteras sa gloire, où par mille Cantiques
Vanteras son courage & ses faits héroïques:
Tu diras que ce cœur si fier, si généreux,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux;
Qu'il sert aux opprimés de refuge & d'asyle,
Dans l'un & l'autre sort pour lui-même tranquille;
Que libre, & des périls ne pouvant s'étonner,
Par sa seule parole il se laisse enchaîner,
Est sûr en sa promesse, est sensible, & fidele
Aux secrets, aux ennuis qu'on partage avec elle.
Tu diras que sincere en ses affections,
Elle ne connoît point d'indignes passions;
Que d'une juste main dispersant ses richesses,
Sa façon de donner redouble ses largesses;
Qu'elle fait au mérite un gracieux accueil,
Civile sans bassesse, & fiere sans orgueil;
Sans que cette douceur savante en l'art de plaire
Inspire aux plus hardis un penser téméraire.
Tantôt tu chanteras dans un air concerté
De ce fécond esprit la vive activité,
Les rapides élans qui l'élevent de terre,
Percent la région où se fait le tonnerre,
Lui font voir d'un clin d'œil les siecles les plus vieux,
Et la font pénétrer dans les secrets des Dieux.
Ajoute qu'elle est juste, intrépide, immuable;
Vante encor de ses doigts l'adresse inimitable:
Mais quand tu finiras par tant de piété,

Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté,
Et nous faire nier leur juſte providence,
De ne lui donner pas un ſceptre en récompenſe?
Grand Dieu pour m'élever à tes airs raviſſants,
Epure mes eſprits, illumine mes ſens.

AINSI jamais ton Iſle incertaine & flottante
Ne ſe voye expoſée à la vague inconſtante;
Et puiſſe s'effacer l'amour infortuné,
Dont ton cœur ſoupira pour l'ingrate Daphné.
Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage
Ne dérobe aux Mortels ton radieux viſage;
Jamais il ne ſoit rien de ſi charmant que toi,
Hors la Nymphe & l'objet qui me tient ſous ſa loi.

FIN.

TABLE DES *MATIERES*

Contenues dans cet Ouvrage.

Le Chiffre Romain désigne le Volume, & le Chiffre Arabe la page.

A.

AGLIÉ (le Comte Philippe d') son caractere. IV. 268.

Aignan (la Comtesse de St.) VI. 268.

Aignan (le Duc de St.) achete le Gouvernement du Havre. V. 278.

Aiguillon (Mad. d') niece du Cardinal de Richelieu. I. 38. Elle tâche d'engager Mademoiselle de Montpensier à épouser le Roi d'Angleterre. II. 31. Elle fait enlever Mademoiselle de Beauvais, & l'envoye en Italie. 135. Traits de son imprudence. III. 88. Offres généreuses que lui fait le Cardinal Mazarin. 169, 270.

Albret, (le Maréchal d') est mal avec Monsieur le Prince IV. 227.

Alegre, (Mlle d') héritiere d'Auvergne. VII. 127.

Alençon, (Mademoiselle d') sa naissance. I. 147. Elle hait sa Gouvernante Madame de Langeron. V, 163. Elle est attaquée de la petite vérole. 287. Son mariage avec Mr. de Guise. 319.

Alibert, (Monsieur d') est arrêté par ordre du Cardinal Mazarin, & pourquoi. IV. 11.

Alincourt, [Mr. d'] eſt relégué à une de ſes Terres, & pourquoi. VII. 129.
Alluye, [la Marquiſe d'] VII. 59.
Amarante, ſon Portrait. VIII. 182.
Amarillis, ſon Portrait. VIII. 300.
Ambeville, [Mr. d'] Lettre qu'il remet à Mademoiſelle de Montpenſier de la part du Roi.. III. 184.
Amiens, [Mr. l'Evêque d'] éloge de ce Prélat. III. 202, 203.
Amoretti [l'Abbé d'] eſt envoyé à la Cour de France pour négocier le mariage de la Princeſſe Marguerite de Savoye avec Louis XIV. IV. 249. Il a audience du Roi. 251. Demande qu'il fait à S. A. R. & au Cardinal Mazarin. IV. 165.
Angleterre [la Reine d'] eſt contrainte de quitter ſon pays, & de ſe réfugier en France. I. 106. Elle débarque en Bretagne au Port de Breſt. *ibid.* Une maladie l'engage à aller prendre les eaux de Bourbon. *ibid.* Le Roi & la Reine de France viennent la prendre dans leur carroſſe. *ibid.* On la fait loger au Louvre. *ibid.* Elle exagere toutes ſes proſpérités paſſées. 109. Elle apprend la mort de ſon mari qui eut la tête tranchée. 219. Inquiétude où elle ſe trouve en apprenant la défaite des Troupes du Roi ſon fils. II. 28. Elle s'attache en France aux intérêts de la Cour contre les mécontents. 144. Raiſons qui l'engageoient à prendre ce parti. 166. Elle cherche à marier ſa fille avec le Duc de Savoye. V. 79. Elle envoye en Savoye Mr. Deſchappelles pour y commencer cette négociation. *ibid.* Sa mort. VI. 87.
Angleterre. [la Princeſſe d'] Son mariage avec Monſieur. V. 188. Elle accouche d'une fille morte. 293. Elle tombe dangereuſement malade & ſe croit empoiſonnée. VI. 94, 95. Sa mort. 98. Sentiments dans leſquels elle mourut. 99, 100. On ouvre ſon corps pour l'examiner. 101. Elle eſt enterrée à S. Denis. 109. Son portrait par la Comteſſe de Bregis. VIII, 147,

Angleterre [la Princesse Royale d'] meurt de sa petite-vérole. V. 178.
Angleterre, [le Roi d'] Voyez *Galles* [le Prince d']
Angoulême, [Mad. d'] conseil qu'elle donne à Mlle de Montpensier. VI. 282. *& suiv.*
Anjou, [le Duc d'] second fils de Louis XIII, naît au mois de Septembre 1640. I. 54. Il est attaqué de la rougeole, & ensuite de la dyssenterie. 161. Son rétablissement. 162. Il reçoit la Confirmation. 252. Son Portrait. IV. 141. Démêlé qu'il a avec le Roi son frere. 170. Plaintes que fait de lui le Cardinal Mazarin. 182. Ses occupations à l'âge de dix-sept ans. 204. Il reçoit des faveurs de la Princesse Palatine. 221. Son mariage avec la Princesse d'Angleterre. V. 189. Après la mort de cette Princesse, il se remarie avec la fille du Prince Palatin. VI. 283. Ce qui se passa à ce mariage. *ibid & suiv.* Voyez *Monsieur*.
Anjou, (Mr. le Duc d') fils de Louis XIV, tombe dangereusement malade. VI. 276. Sa mort. 277.
Anville, (le Duc d') son attachement pour le Cardinal Mazarin. V. 71.
Apremont, (Mademoiselle d') Elle découvre à Mademoiselle de Montpensier tout ce que fait son mari contre les intérêts de cette Princesse. III. 151, 152.
Apremont. (Monsieur d') De Valet qu'il étoit, il s'érige en Gentilhomme. II. 346. Il agit contre les intérêts de Mlle. de Montpensier. III. 151, 152. Il obtient la charge de Lieutenant de la Venerie de S. A. R. III. 243.
Araucourt (Monsieur), Gentilhomme Lorrain, obtient les bonnes graces de Madame Royale. IV. 8. On l'éleve au-dessus de son mérite & de sa naissance. *ibid.* On lui ôte ses biens. *ibid.* Il se retire en Suisse. *ibid.*
Arbon, (Mad. d') femme de l'Intendant de Mr. le Tellier, chez qui on tient cachés le Comte

de Toulouse & Mlle. de Blois, enfants de Louis XIV & de Mad. de Montespan. VII. 6.

Ardilieres. Lieu renommé par un grand nombre de Miracles. I. 33.

Armagnac, (Madame d') est nommée par le Roi pour aller conduire Mademoiselle de Valois à Turin. V. 257, 258. Elle est chassée de la Cour, & pourquoi. VI. 2.

Arnaud. (Monsieur) Grand nombre de filles & de Sœurs qu'il a à Port-Royal des Champs. III. 307. Il s'adonne à la dévotion. *ibid.*

Arras. Siege de cette Ville. III. 34.

Arscot, (le Duc d') VI. 268.

Artagnan, (Mr. d') conduit Mr. de Lauzun à Pignerol par ordre du Roi. VI. 290. Sa mort. 322. Ses belles qualités. *ibid.*

Artagnan, (Mr. d') neveu du précédent, fait à Mlle. de Montpensier le récit de ce qui s'étoit passé lorsque Mr. de Lauzun fut conduit à Pignerol. VI. 297. Eloge qu'il fait de Mr. de Lauzun. 300. Belles qualités de Mr. d'Artagnan. 384.

Aubigeon. (Mr. le Comte d') Démêlé qu'il a avec un Gentilhomme qui lui fait mettre l'épée à la main. III. 267. Suite de ce différend. 288. On sollicite contre lui. *ibid.* Il est obligé de se sauver. *ibid.*

Aulnay, (le Chevalier d') Lieutenant des Gardes de Mr. de Verneuil. VII. 99.

Aumale, (Mlle d') Son mariage avec le Roi de Portugal. V. 311. On rompt ce mariage, & elle épouse ensuite le frere du Roi. *ibid.* & 312.

Aumont, (Mr. le Maréchal d') ménage une entreprise sur Ostende; mais elle ne réussit pas. IV. 198. Il est fait prisonnier. 199. Son différend avec le Duc d'Elbœuf. 222. Il achete du Duc de Bournonville le Gouvernement de Paris. V. 261. Il assiege & prend Courtrai. 329.

Autriche (Dom Juan d') vient en France *incognito* à son retour de Flandres pour se rendre en Espagne. V. 11. Son portrait. *ibid.* Marque qu'il donne de sa fierté. 12. Il voit la Cour. *ibid.*

Autriche, (la Marquise d') bâtarde de l'Empereur Rodolphe. V. 337.

Auvergne, (le Comte d') VII. 94.

Ayen, (Mr. le Comte d') Capitaine des Gardes du Roi, arrête le Chevalier de Lorraine. VI. 25.

B.

BADE (la Princesse de) est chassée de la Cour. VI. 2.

Balbazes, (Mr. de Los) son éloge. VII. 1.

Ballet pour lequel on choisit une bande de jeunes Princesses. I. 10. Ce qu'il y eut de remarquable à ce Ballet. 10, 11.

Baptiste, Florentin, Baladin du Roi. IV. 317. Son talent à faire des Vers. *ibid.*

Bar (Monsieur de) garde les Princes en prison. I. 308. Ordre qu'on lui donne de ne les pas mettre en liberté qu'à certaines conditions. *ibid.*

Baraille, (Monsieur) Officier dans la Compagnie de Mr. de Lauzun. VI. 160. Son éloge. *ibid.*, 161. Il quitte le service de Mlle. de Montpensier pour vaquer à son salut. VII. 76. Il refuse un sac de mille pistoles dont Mr. de Lauzun vouloit lui faire présent. 78.

Barbezieres. (Mlle.) est chassée du service de Madame, & pourquoi. V. 233.

Barge (Mr. la) tué au siege de Dunkerque. IV. 203.

Bar-le-Duc, Mr. le Prince de Lorraine s'en rend maître avec son armée. II. 331.

Bartet. (Mr.) Le Parlement décrete contre lui. II. 10. Il offense Mr. de Candale. III. 92. Vengeance qu'en tire ce dernier. *ibid.* Il est exilé. 125.

Baudits (Monsieur) obtient un Régiment à la priere de Mlle. de Montpensier. II. 195.

Baviere. (la Princesse de) Voyez *Dauphine* (Mad. la)

Beaufort (Monsieur de) chef d'une Cabale nomméele *Parti des Importants.* I. 81. Il est arrêté. *ibid.* Il devient en faveur auprès de la Reine. 92. Son inimitié avec le Cardinal Mazarin, 93. Il est fait prisonnier & conduit au Bois de Vincennes. *ibid.* De quoi on l'accusoit. *ibid.* Ce qu'il fit pendant les troubles de Paris. 214. Ses belles qualités. 225. Suite d'un différend qu'il eut avec Mr. de Gersé. 234, 235. Action imprudente qu'il fait. II. 80. Il se bat avec Mr. de Nemours. 88. Il fait ensuite la paix. *ibid.* Cette réconciliation n'est qu'en apparence. 89. Il tue Mr. de Nemours en duel. 219, 220. Il est exilé. 235. On sollicite en sa faveur pour procurer son retour. IV. 181. Il revient à la Cour. 189, 190.

Beaume, (la Marquise de la) niece du Maréchal de Villeroi. IV. 318. Sa grande beauté. *ibid.*

Beaupré. (St. Germain de) Plaintes que Mr. de Louvois fait de lui au Roi, & à quel sujet. VI. 257. Mlle. de Montpensier s'employe en sa faveur. *ibid.*

Beauveau (le Marquis de) Gouverneur du Prince Charles. V. 43.

Beauvais. (Mlle de) son mariage avec le Marquis de Richelieu. II. 334. Mad. d'Aiguillon la fait enlever, & l'envoye en Italie. 335.

Beauvilliers, (Mr. de) fils de Mr. le Duc de St. Aignan. VII. 129.

Bec-de-Corbin. Deux Compagnies de Gentilshommes ainsi nommés. V. 151.

Belai, (Monsieur) Médecin de Blois & Consultant de Monsieur. V. 70. Son habileté. *ibid.*

Believre. (Mr. le Premier-Président de) Sa mort. III. 257.

Believre. (Madame Dupleffis) Ses belles qualités. IV. 274.

Bellebat. (l'Abbé de) Proverbe qu'il propofe à Madame de Fiefque. IV. 249.

Bellebrune. (Monfieur) Gouverneur d'Hefdin. IV. 168. Sa mort. *ibid.*

Bellefonds (le Maréchal de) s'attache à voir Mlle. de la Valliere. VI. 353.

Beloi. (Monfieur) Mefures qu'il garde à l'égard de Mademoifelle de Montpenfier. V. 89.

Beloi (Madame de) eft faite Dame-d'Honneur de Mademoifelle d'Orléans. V. 188.

Belzunce, (Mr. de) beau-frere de Madame de Nogent. VII. 52.

Benferade. (Mr.) Bon mot de ce Poëte. II. 271.

Bertaut (le fieur) eft roué pour avoir agi contre l'Etat. III. 169.

Berte, (Monfieur la) Gentilhomme, donne un coup d'épée par derriere au Chevalier de Montrevel, dont il meurt quelque tems après. III. 266. On décrete contre lui. *ibid.*

Bertier, (Monfieur) Evêque de Montauban. V. 254, 255.

Bertin, (le Comte de) frere du Duc de Bournonville. VI. 271.

Béthune. (Monfieur le Comte de) Son grand mérite. I. 20. Un de fes enfans reçoit du Cardinal Mazarin une Abbaye de 30000 liv. de rente. III. 274. Il achete du Duc de Bournonville la Charge de Chevalier d'Honneur de la Reine. V. 260.

Béthune (le Chevalier de) obtient une Compagnie de Mademoifelle de Montpenfier. II. 231. Sa grande fobriété. III. 240. Son différend avec Madame de Thianges. 241. Il lui demande pardon. 242. Son amour pour Mademoifelle des Marais. 289. Son caractere. 292. Son amour pour fa Maîtreffe augmente. IV. 130. Il l'enleve. 173. Son Portrait par Mademoifelle. VIII. 144.

Béthune (Madame de) est faite Dame d'Atour de la jeune Reine. V. 159.
Beuvron, (le Chevalier de) un des Favoris de Monsieur. VI. 122.
Biscara (Monsieur) se brouille avec Mr. de Marsillac, & pourquoi. V. 15. Le Roi l'envoye à la Bastille. *ibid.* Il en sort au bout de quelques jours. *ibid.* On fait des recherches sur sa généalogie. 16.
Bitaut (Monsieur) est fait prisonnier. II. 38.
Blainville, (Mr. de) fils de Mr. Colbert, épouse Mlle de Tournay-Charente. VII. 91, 92. Le Roi lui ôte la charge des bâtiments, & pourquoi. 114.
Blancmenil (Mr. le Président de) est arrêté. I. 185.
Blois, (Mademoiselle de) fille de la Valliere. Voyez *Marianne*.
Blois, (Mlle de) fille de Louis XIV & de Madame de Montespan. VII. 6. On la méne à Bourbon, où elle meurt. 55. Son éloge. *ibid.*
Bon. (Monsieur le) Ses belles qualités. III. 102. Mademoiselle de Montpensier tâche de l'engager à son service. *ibid.* La chose n'a pas lieu, & pourquoi. 103, 104.
Bonnelle (Madame de) exilée. II. 334.
Bontems. (Monsieur) Lettre qu'il donne au Roi de la part de Mlle. de Montpensier, où cette Princesse demandoit la permission de pouvoir se marier avec Mr. de Lauzun. VI. 150.
Bonville. (Monsieur) Ses belles qualités. III. 180. Il meurt d'apoplexie. 182.
Bonzi (Monsieur de) obtient l'Evêché de Beziers. V. 160. Il négocie le mariage de Mademoiselle d'Orléans avec le Prince de Toscane. 183. Il fait son entrée d'Ambassadeur extraordinaire de Toscane, & fait la demande de cette Princesse. 189.
Bossu (Madame la Comtesse de) se retire dans un Couvent de Religieuses. III. 172. Histoire

de ses malheurs. *ibid.* Sa vie débordée. 177.
Bossuet (l'Abbé) nommé à l'Evéché de Condom. VI. 97. Il assiste Madame à l'article de la mort. *ibid.* Il est fait Précepteur de Monseigneur, & ensuite Evêque de Meaux. VII. 6.
Bouchage, (le Comte de) devenu dans la suite Duc de Joyeuse. VII. 36.
Bouillon (Monsieur de) rentre en grace à la Cour. I. 61. On lui donne le commandement de l'Armée du Roi en Italie. 62. On l'arrête à Cazal, d'où il est mené prisonnier à Lyon. *ibid.* Il rachete sa vie par la cession de sa Souveraineté de Sedan. *ibid.*
Bouillon (Madame de) est arrêtée. I. 259. Sa mort. IV, 25.
Bouillon, (Madame de) niece du Cardinal Mazarin. Voyez *Mariane.*
Boulay (Monsieur le) écrit à Mademoiselle de Montpensier pour la liberté de son fils fait prisonnier à Valenciennes par les Troupes de Mr. le Prince. III. 205. Il n'obtient rien, & pourquoi. *ibid.* & 206.
Boulenerie (Monsieur de la) se jette dans un fossé & se casse le cou. III. 38, 39.
Bourbon (Mademoiselle de) se marie avec Monsieur de Longueville. I. 59.
Bourdeaux (la Ville de) assiégée par les Troupes du Roi. I. 278. Les Bourdelois envoyent des Députés. 280. On fait une trêve. 284. On accorde une Amnistie. 286. Le Roi entre dans la Ville. 294.
Bourdelois (les) sont plus propres pour l'exécution que pour le conseil : ils vont fort vîte, & n'ont pas grand jugement. I. 296.
Bourges. La Cour prend la Tour de cette Place, & la fait abattre. II. 19.
Bourgueil, Abbaye, sa belle situation. I. 33.
Bournonville, (Mr. de) Chevalier d'Honneur de la Reine & Gouverneur de Paris. V. 205. Il vend sa Charge de Chevalier d'Honneur au

Comte de Béthune, & son Gouvernement au Maréchal d'Aumont. 261.
Brachet. [Monsieur] Décret du Parlement contre lui. II. 10.
Brancas [le Comte de] obtient un Régiment de Cavalerie. II. 230, 231.
Brayer, [Monsieur] Médecin de la Faculté de Paris, consulté par Mlle, de Montpensier. III. 91.
Brays, [Monsieur] son caractere. III. 180, 181. Jugements qu'en porte le Comte de Béthune. IV. 80, 81. Raisons pour lesquelles il ne veut plus retourner en Hollande où il avoit servi long-tems. 84, 85. Il entre au service de Mademoiselle de Montpensier. 98. Cette Princesse l'envoye à Turin, & pourquoi. V. 47. Il exécute sa commission. 64. *& suiv.* Preuve qu'il donne de sa prudence. VI. 240. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 141.
Bregis, [la Comtesse de] Portraits de sa façon. VIII, 147. 162. 192. 209. 270.
Breuil, [le Marquis du] de la Maison de Damas. IV. 308. Ses grands biens. *ibid.* Il achete le Gouvernement de Dombes. *ibid.*
Brézé [Monsieur le Duc de] est tué d'un coup de canon au siege d'Orbitelle. I. 127.
Brezé, [Mademoiselle de] niece du Cardinal de Richelieu, se marie avec le Duc d'Enguien. I. 55, 56. Elle est envoyée dans le Couvent un an après son mariage, pour y apprendre à lire & écrire. 56. Sa mort. 310.
Brienne, [Monsieur de] Secretaire d'Etat. V. 141. Son Portrait. VIII. 312.
Brienne [Mademoiselle de] se marie avec le Marquis de Gamache. I. 60.
Brienne [Madame de] suit la Reine dans tous les Couvents & à toutes les dévotions. III. 201. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 194. Autre Portrait par la Marquise de Gamaches sa fille. 312. Portrait de sa façon. 305.

Brienne (la Comteſſe de) ſa fille, ſon Portrait fait par elle-même. VIII. 222.
Briſack. (la Ville de) Pont d'une hauteur épouvantable que l'on y voit. VI. 332, 333. Deſcription de cette Ville. *ibid.*
Briſſac (Monſieur de) eſt chaſſé de Paris avec Madame ſon épouſe. IV. 216. De quoi on l'accuſoit. 220.
Broue (Monſieur) tué dans une bataille. II. 142.
Brouilly, (Monſieur) Aide-Major des Gardes. VI. 60. 297.
Brouſſel [Monſieur de] eſt arrêté. I. 185. Son éloge. 186.
Brulard, [Monſieur] Premier Préſident du Parlement de Dijon. IV. 253. Harangue qu'il fait au Roi. *ibid.* Sa grande capacité. *ibid.*
Brules. [Monſieur des] Propoſition qu'il fait à Mademoiſelle de Montpenſier. II. 276. *& ſuiv.*
Brulon, [le Comte de] Breton. IV. 262. Son grand commerce en Piémont. *ibid.*
Brunier, [Monſieur] premier Médecin de S. A. R. V. 70.
Buckingham. [Mr. le Duc de] Propoſition qu'il fait à Mademoiſelle de Montpenſier. VI. 261. Il eſt envoyé en France par le Roi d'Angleterre pour faire des propoſitions de paix. 315. Il parle au Roi de France en faveur de Mr. de Lauzun. *ibid.* 316. On tâche de ruiner le crédit qu'il a ſur l'eſprit de Sa Majeſté. 316, 317.
Bury [le Comte de] bleſſé dans un duel. II. 221.
Buſſillet. (Mr. de) Chevalier d'Honneur du Parlement de Dombes. VIII. 8.
Buzanval, (Monſieur de) Evêque de Beauvais, ſon éloge. IV. 79.

C.

Cadaval, (le Duc de) Portugais, épouſe par Procureur, Mlle. d'Harcourt. VI. 339.
Caën (l'Abbeſſe de) ſon Portrait fait par elle-même. VIII. 149. Autre Portrait fait par Monſieur Huet. 393
Carilus (la Marquiſe de) eſt aimée de Mr. le Prince de Savoye. IV. 271.
Callieres, (Mr.) Gentilhomme de Normandie, Auteur de la Vie du Duc de Joyeuſe qui ſe fit Capucin. VII. 36, 37.
Collin, (Mademoiſelle de) fille de Mr. Risbourg, Gouverneur de Bruxelles. VI. 79. Elle ſe familiariſe avec le Roi. *ibid.*
Calvimont (Madame de) quitte ſon mari pour ſuivre le Prince de Conti. IV. 75. Scandale qu'elle cauſa par cette conduite. *ibid.*
Cambiac (Monſieur) ſe trouve engagé dans de mauvaiſes affaires. III. 169.
Cambout. (Mr. du) VI. 268.
Cambrai (la Ville de) aſſiégée par les Troupes du Roi pendant les Guerres civiles. I. 234. On eſt obligé de lever le ſiege. *ibid.*
Camilly, (Madame la Comteſſe de) ſon caractere. VII. 53.
Candale. (Monſieur de) Mauvais traitement qu'il fait à Monſieur Bartet. III. 92, 93. Il eſt attaqué par le Chevalier de Montrevel. 264, 265. Fâcheuſes ſuites qu'eut cette affaire. 266. Le Roi met auprès de lui un de ſes Gentilhommes ordinaires. *ibid.* Il reçoit ordre du Roi de ſortir de Paris, & pourquoi. 290. Il meurt à Lyon. IV. 151.
Cantocarrero (Don Fernand Voues de) Secretaire d'Etat d'Eſpagne. V. 141.
Capitor, eſpece de folle qui vint à Paris avec Dom Juan d'Autriche. V. 14. Son portrait. *ibid.* On la renvoye comblée de préſents. *ibid.*

Carignan. (Madame de) Son différend avec la Comtesse de Soissons, IV. 249, 250.
Casselny, (George de) Espagnol, est mis à la Bastille, & pourquoi. I. 107, 108. Il est rélâché & conduit hors du Royaume. *ibid.*
Castelmior, (le Marquis de) Favori du Roi de Portugal. V. 242.
Castille, (le Connétable de) Gouverneur de Flandres. VI. 78. Il envoye son fils naturel au Roi, & pourquoi. *ibid.*
Câtillon. (Mr.) VII. 268.
Caumont. Histoire de cette Maison. VI. 188, 189.
Cavours, (Mr. le Comte de) Piémontois, se marie avec Mademoiselle Trésefon, maîtresse du Duc de Savoye. V. 252.
Cazard. (le Pere) Conseille à Mademoiselle de la Valliere de se faire Carmélite. V. 353.
Chabannes. (Monsieur Antoine de) Pourquoi il fut disgracié. III. 20.
Chabot. (Monsieur) Ses belles qualités le font aimer de Mademoiselle de Rohan. I. 115. Il met tout en œuvre pour l'avoir en mariage. 116. Personnes qui s'intéressent à faire réussir son entreprise. 117. On lui fait obtenir un brevet de Duc. 118. Il se marie. 119.
Chaise (le Pere de la) fait obtenir l'Abbaye de Saintes à Me. de Lauzun. VII. 138.
Chaise Perault, (Monsieur la) Conseiller de Poitiers. IV. 117. Son éloge. 128.
Chambord. Description de ce Château, I. 18.
Chantilly, (le Comte de) sa mort. VI. 317.
Champigny, bourg ainsi nommé qui avoit appartenu à Mademoiselle de Montpensier. I. 23. On le cede au Cardinal de Richelieu. *ibid.*
Champlatreux. (Monsieur de) On fait entourer sa maison par des compagnies des Gardes, & pourquoi. III. 197. Plaintes du Parlement à ce sujet. 198.
Chandenier, (l'Abbé de) neveu du Cardinal de la Rochefoucault. IV. 258.

Chandré, (Mr. Fontaine) tué à la prise de Saint-Denis. II. 148.

Charles, (le Prince) neveu de Monsieur de Lorraine, est envoyé à Blois. V. 143. Il devient amoureux de la fille de Madame de Raré. *ibid.* Il fait la cour à Mademoiselle d'Orléans, & s'attache ensuite aux Demoiselles de Mancini. V. 160. Son portrait & son caractere. 173. Il cesse d'avoir entrée chez Mademoiselle de Mancini. 175. Il recherche Mademoiselle de Nemours l'aînée en mariage. 209. On signe le contrat. 210. Il se retire secretement de la Cour, & se rend à Vienne auprès de l'Empereur.

Charny, (Mr. le Chevalier de) fils naturel de Gaston, Duc d'Orléans, Mademoiselle le prend auprès d'elle. II. 381. Lui donne le nom de Chevalier de Charny. *ibid.* Ce que dit le Duc d'Orléans, lorsqu'il apprit que Mademoiselle avoit pris chez elle ce jeune homme. 382. Ne veut pas que cette Princesse le mene à Blois ni à Orléans. *ibid.* Proposition que lui fait Mlle. de Montpensier. III. 104. On l'envoye à l'Académie. *ibid.* Mauvais service que lui rend la Comtesse de Fiesque. 294. Mademoiselle de Montpensier lui achete une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de la Couronne. IV. 193. Son portrait. VIII. 390.

Charôt (Mr. de) reçoit ordre de vendre sa Charge à Mr. de Duras. VI. 320.

Chartres, (Mademoiselle de) quatrieme fille de Monsieur, II. 335. Sa naissance *ibid.* Sa mort. III. 186.

Chaseron, (Mr.) Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi. VI. 297.

Chastelet, (le Marquis de) Mestre-de-Camp du Régiment de Cavalerie de S. A. R. V. 264.

Châteauneuf. (Monsieur de) On lui ôte les Sceaux, II. 7.

Château-Portien. pris par Monsieur le Prince. II. 331.

Chatenoi, petite ville appartenant aux Chanoines de Strasbourg. VI. 329. Hiftoire du Bailli de cette ville. *ibid. & fuiv.*

Châtillon (Mr.) VI. 268.

Châtillon (Madame de) Sa grande beauté. II. 40. Elle tâche de plaire au Prince de Lorraine. 271, 272. Mépris que ce dernier en fait. *ibid.* Elle eft aimée du Roi d'Angleterre. III. 168. Ses différentes aventures. 169. Elle eft obligée de fe tenir cachée, & pourquoi. *ibid.* Sa grande familiarité avec Mylord Digby, 170. On la menace de la mettre en prifon. 293. Elle fe brouille avec l'Abbé Fouquet, & à quelle occafion. IV. 177. Préfents qu'elle en reçoit. 140. Son portrait fait par elle-même. VIII. 302.

Chavigny (Monfieur de) confpire la perte de Monfieur de Noyers. I. 65. Il eft arrêté au Bois de Vincennes après les barricades, & enfuite relâché. II. 7. Son grand efprit & fa grande capacité. 50. Il a un différend avec Monfieur le Prince. 278. Sa mort. 279.

Chaumont, (Madame de St.) fœur de la Maréchale de Grammont. IV. 64. On la propofe pour être Dame-d'honneur de Mademoifelle de Montpenfier. *ibid.* Difgrace qui lui arrive. VI. 19. Elle fe retire dans un Couvent de Carmélites. *ibid & fuiv.*

Chaunes (le Duc de) achete la Charge de Commandant des Chevaux-Légers. V. 278.

Chemeraut (Mad.) eft chaffée de la Cour. I. 5

Chenailles (Monfieur) écrit à Mademoifelle Montpenfier en faveur de Mad. de Longueville. III. 12.

Chenonceaux, ancienne maifon d'une figure fort extraordinaire. I. 34. Sa defcription. *ibid & fuiv.* A qui elle appartient. 35.

Chévreufe. (Mademoifelle de) On propofe de la marier avec le Prince de Conti. II. 6. Ce mariage eft rompu. 8.

Chiverny. (Mademoiselle de) Son mariage avec Mr. de Montglat. I. 69,
Choisy, (Monsieur de) Sa mort. V. 251.
Choisy. (Madame de) Son humeur. II. 13. Propositions qu'elle fait à Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* 14. *Voyez encore* IV. 167. Elle reçoit ordre de se retirer en Normandie, & pourquoi. 219. Elle écrit à Monsieur contre la Reine & contre le Cardinal Mazarin pendant la maladie du Roi, 237. Elle fait sa cour à Madame, & pourquoi. V. 251. Sa mort. VI. 18. Son portrait, VIII. 209. Autre portrait. 330. Portrait de sa façon. 331.
Choisy, maison de Mademoiselle de Montpensier. VII & *suiv.*
Cinq-Mars (Monsieur de) devient favori du Roi. I. 50. Le Cardinal de Richelieu en fait son confident. *ibid.* On lui fait son procès, & il est exécuté. 60.
Clérambaut (Madame la Maréchale de) est faite gouvernante de Mademoiselle à la place de Me. de St. Chaumont. VI. 22. Elle passe pour savante. *ibid.*
Clinchamp (Mr. le Baron de) commande les troupes du Roi d'Espagne, données à Monsieur le Prince. II. 44. Ses belles qualités. *ibid.* Son origine. 45.
Cloris, son Portrait par Mademoiselle. VIII. 240.
Coadjuteur (Monsieur le) devient ami de Mademoiselle de Montpensier après s'être brouillé avec elle. II. 33, 35. Promesse qu'il lui fait. 39. Il est fait Cardinal. 43. On lui donne à Paris le nom de Cardinal de Retz. *ibid.* Sa haine contre Mr. le Prince. *ibid.* Il fait faire une assemblée de Noblesse dans le Vexin, & pourquoi. *ibid.* Il est arrêté & conduit au Bois de Vincennes. 332. Idée qu'en donne le Cardinal Mazarin. IV. 66, 67.
Cœur. (Jacques de) Sa disgrace. III. 20.
Colbert, (Mr.) Contrôleur-général, sa mort. VII. 113.

Coligny (Monſieur de) ſe bat en duel avec Mr. le Duc de Guiſe. I. 97.

Colmar. Louis XIV fait raſer les fortifications de cette ville, & déſarmer les Bourgeois. VI. 231.

Colonne (le Connétable) ſe marie avec une des Demoiſelles Mancini. V. 282.

Comminges (Monſieur de) harangue Mademoiſelle de Montpenſier. V. 255.

Contarini, (Mr. de) Ambaſſadeur de Veniſe en France. VI. 338.

Conti (la Princeſſe de) Voyez *Martinozzi*.

Conti (Monſieur le Prince de) eſt arrêté. I. 256. Il eſt malade & en danger de ſa vie. 302. Le Clergé fait demander ſa liberté. *ibid.* Cette demande n'eſt pas accordée. *ibid.* On le tranſfere de Marcouſſi au Havre. 310. Il eſt mis en liberté. II. 2. On propoſe de le marier avec Mademoiſelle de Chevreuſe. 6. Diſpenſe du Pape pour ce mariage. *ibid.* Mais il eſt rompu. 8. Il ſe marie avec Mademoiſelle de Martinozzi, niece du Cardinal Mazarin. III. 36. On lui donne le Gouvernement de Guyenne & la Charge de Grand-Maître de la Maiſon du Roi. IV. 74. Il ſe jette dans un excès de dévotion. *ibid.* Il devient amoureux de Madame de Calvimont. 75. Le Roi lui donne le Gouvernement de Languedoc après la mort de S. A. R. V. 107. Le Roi Louis XIV n'eſt pas content de ſa conduite. VII. 201. Il meurt de la petite-vérole. 132.

Cordoue (Dom Antonio de) eſt fait priſonnier. V. 337.

Cornuel (Mademoiſelle) ſon Portrait. VIII. 248.

Courci. (la Princeſſe) Ses belles qualités. I. 218.

Courtenay. (Madame de) Bon accueil qu'elle fait chez elle à Mademoiſelle de Montpenſier. III. 210, 211.

Courtenai-Chevillon. (Madame de) Ses belles qualités. III. 3.

Courtin. (Monſieur) VI. 267.

Courtrai. Cette place eſt aſſiégée & priſe par les Troupes du Roi. I. 126.

Coutance. (l'Evêque de) Ses belles qualités. IV. 15.

Créquy (le Duc de) eſt envoyé en Angleterre vers Cromwel en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. IV. 204. Il eſt chargé de porter à l'Infante d'Eſpagne de la part du Roi une caſſette pleine de bijoux. V. 120.

Créquy (le Marquis de) attaque les ennemis qui venoient au ſecours de Lille, & les défait. V. 236, 237.

Créquy (Madame de) eſt faite Dame-d'honneur de la Reine en la place de Me. de Richelieu. VII. 16. Ses belles qualités. *ibid.*

Créquy (Mademoiſelle de) ſe marie avec le Marquis de Lesberg. VI. 2.

Créquy, (Mademoiſelle de) ſœur de la précédente, ſe marie avec le Comte de Jarnac de la Maiſon de Chabot. VI. 10. Elle eſt faite Dame d'honneur de Mlle. de Montpenſier avec des appointements conſidérables. *ibid.*

Créquy, (la Ducheſſe de) ſon Portrait. VIII. 290.

Cromwel. La Cour de France fait alliance avec lui. III. 105. Il envoye un Ambaſſadeur en France. 106. Sa mort. IV. 240.

Cugniac (le Marquis de) a une aventure tout-à-fait remarquable. I. 211.

Cumont. (Monſieur de) Ses belles qualités. III. 56.

Cyran. (l'Abbé de St.) Son éloge. III. 306. Le Cardinal de Richelieu le fait mettre en priſon. *ibid.* La Reine l'en fait ſortir. *ibid.*

Cyrus (c'eſt Mr. le Prince, voyez *Enguyen*) ſe rend le maître de la Paphlagonie. VIII. 45. Il rend viſite à la Reine de Miſnie, (la Comteſſe de Maure) & fait la cour à la Princeſſe de Paphlagonie (Mademoiſelle de Vandy) à laquelle il rend viſite habillé en femme. 52. Liberté qu'il prend avec elle. *ibid.*

D.

D'Alibert, (Monsieur de) son caractere. IV, 294.

Damville. (Monsieur) Son caractere. III. 17 & *suiv*.

Dandilly, (Monsieur) s'adonne à la dévotion. III. 307. Il se retire à Port-Royal, où il est visité par Mademoiselle de Montpensier. 311. Ses occupations dans ce Monastere. *ibid*,

Darrêts (Monsieur) obtient la survivance de la Charge de son pere. III. 221. Il devient amoureux de Mademoiselle de Pienne, fille de Madame de Fiesque. *ibid*. Billet qu'il lui écrit. *ibid*.

Dauphin, (Monseigneur le) sa naissance le 1. Novembre 1661. V. 195. Joie de toute la France à cette occasion. *ibid*. On lui donna Madame de Montauzier pour Gouvernante. 206. Son mariage. VII. 8. Un dévoyement le réduit à l'extrêmité. 17. Après avoir pris inutilement toutes sortes de remedes, il est guéri par un spécifique qui étoit une maniere d'œufs de poissons. 25.

Dauphine, (Madame la) son Portrait. VII. 5. Elle se marie à Châlons. 7. Présent considérable qu'on lui fait. 9.

Dax. (Mr. de) VI. 293, 294.

Desan. (Me. du) Son extraction. VI. 12. Ses belles qualités. *ibid*. On l'envoye en Toscane, & pourquoi. 14. Elle est faite Dame d'honneur de Me. de Guise. *ibid*.

Denys (la ville de) prise par Monsieur le Prince. II. 145 Elle est reprise par les troupes du Roi. *ibid* & *suiv*. Ce qui se passa dans cette occasion. 146. & *suiv*.

Deschapelles. (Monsieur) est envoyé en Savoye par la Reine d'Angleterre, & pourquoi. V. 80.

Des Marais (Mademoiselle), est aimée du Chevalier

valier de Béthune. III. 289, 292. Le Chevalier l'enleve au sortir de la Messe. IV. 173.

Digby, (Mylord) sa passion pour Madame de Châtillon. III. 169. Comment il avoit fait connoissance avec cette Dame. 170.

Diolet (Mr.) tué au siege d'Etampes. II. 160.

Dole (la ville de) prise dans trois jours par les Troupes du Roi. VI. 1.

Doncheri, petite ville, est assiégée & prise par les Troupes du Roi. I. 54.

Duché, (Mr.) Conseiller de Poitiers. IV. 127.

Duel. Le Roi fait renouveller avec rigueur les Edits des Duels, & à quelle occasion. III. 267.

Dumont (Mr.) fait prisonnier par Mr. le Prince. II. 145.

Dunkerque. Siege de cette place, & ce qui s'y passa. IV. 200, 201. Le Roi y fait faire des fortifications. VI. 257.

Dunois, (le Comte de) fils aîné de Mr. de Longueville. V. 83. On veut le marier avec la seconde fille de S. A. R. *ibid.*

Duplessis (Mr. le Maréchal de) fait un plaisant conte au sujet de la Princesse Palatine. IV. 221. Il est Gouverneur de Monsieur. *ibid.* Déclaration qu'il fait au Cardinal Mazarin pendant la maladie du Roi. 237.

Duras (Mr. de) commande l'Infanterie à des fortifications que le Roi faisoit faire à Dunkerque. VI. 257.

E.

Elbœuf (Mr. le Duc d') dégradé de l'Ordre des Chevaliers, & pourquoi. I. 7. Il se déclare contre Monsieur. 317. Mépris qu'en fait S. A. R. 318. Son différend avec le Maréchal d'Aumont. IV. 222. Il veut se battre avec Mr. de Villequier. 223. Le Roi lui donne une garde. *ibid.* Il est attaqué & blessé par Mr. de Villequier. 224.

Elbœuf, (Me. la Duchesse d') Bâtarde de Henri IV. V. 113. Ce qu'elle fit pendant qu'elle étoit Mademoiselle de Vendôme. *ibid.*

Emeri, (Mr. d') Ambassadeur pour le Roi de France auprès de Mr. de Savoye. IV. 188.

Eneve, (le Pere) Jésuite. IV. 304. Ses sermons à la mode que tout le beau monde va entendre. *ibid.*

Enguien, (Mr. le Duc d') son mariage avec Mlle. de Brezé. I. 55. Il ne consent à ce mariage que pour ne pas déplaire à Mr. le Prince son pere. 56. Il tombe dangereusement malade. *ibid.* Gagne la bataille de Rocroi. 85. Grands progrès qu'il fait en Allemagne. 102, 110. Victoire qu'il remporte à Norlingue. *ibid.* Il passe pour le plus grand Capitaine de son siecle. *ibid.* Il tombe dangereusement malade. 111. Sa forte passion pour Mademoiselle du Vigean. 112. Promesse qu'il fait de l'épouser. *ibid & suiv.* Il l'oublie tout-d'un-coup. *ibid.* Il va commander l'armée en Champagne. 124. Il se trouve au siege de Courtrai où il s'expose beaucoup. 126. Ses services ne sont pas récompensés. 127. Une grenade lui brûle le visage au siege de Mardick. 130. Il prend le nom de *Mr. le Prince* après la mort de son pere. 147. Il va commander l'armée en Catalogne. *ibid.* Gagne la bataille de Lens. 184. On le fait arrêter. 256. Ecrit que le Roi fait lire contre lui. 257. On veut le sauver, mais l'entreprise ne réussit pas. 292. On le transfere de Marcoussi au Havre. 310. Monsieur agit de concert avec le Parlement pour sa liberté. *ibid.* Remontrances du Parlement à ce sujet. 313. Il est servi par Guitaut dans sa prison. 315. Sa sortie du Havre. II. 1. Grande joie du peuple à cette occasion. 2. On lui donne avis qu'on doit l'arrêter. 11. Il se retire à St. Maur. *ibid.* Son retour à Paris. 12. Il se bat contre les troupes du Roi. 19. Lettre qu'il écrit à Mademoiselle

de Montpensier. 42. Autre lettre de ce Prince à la même. 96. Grand danger qu'il court d'être pris par les Troupes du Roi. 97. Il fait le valet pour se déguiser. *ibid.* Il passe toute la France pour se rendre à Bordeaux. 98. Il arrive à l'armée qui l'attendoit, & va droit à Montargis. 101. Et se rend maître de cette Ville. 102. Il attaque l'armée Mazarine, & remporte la victoire. 114, 115. Il se rend à Paris pour s'opposer aux intrigues du Cardinal de Retz. 119. Il se rend maître de St. Denis. 145. Mr. de Turenne l'attaque au fauxbourg de Saint-Antoine. 187, 188. Preuves qu'il donne de sa bravoure. 189, 190. Il donne un soufflet au Comte de Rieux. 226. Il veut tuer Mr. Vallon, Lieutenant-Général. 240. Il met en déroute l'armée du Maréchal de la Ferté. III. 154. Il entre en triomphe dans Valenciennes. *ibid.* Il cherche à s'accommoder avec la Cour. IV. 168. Cette affaire ne réussit pas, & pourquoi. 169. Il est battu par le Maréchal de Turenne. 202, 203. Il envoye Mr. Guitaut à la Cour. V. 43. Son retour à la Cour. 62, 63. Il est blessé à la main au passage du Rhin. VI. 317. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 363.

Enguien, (Monsieur le Duc d') fils du précédent, V. 159. Son portrait. *ibid.* On veut le marier avec Mademoiselle de Montpensier, qui rejette la proposition qu'on lui en fit. 233. Son caractere. *ibid.* Son mariage avec la seconde fille de la Princesse Palatine. 266.

Enguien, (la Duchesse d') seconde fille de la Princesse Palatine. V. 266. Son mariage avec le Duc d'Enguien. *ibid.* Magnificence des noces. 267, 268.

Entragues. (Mr. d') Son portrait. VIII. 177.

Entragues, (Madame d') son habileté. IV. 2.

Epernon. (Mr. le Duc d') Aversion du Parlement de Bordeaux pour lui. I. 268. Ce qui fait naître du désordre dans ce pays. *ibid.* Son dé-

mêlé avec le Comte de Montrevel. III. 264. Fâcheuses suites de ce différend. *ibid.* & *suiv.* Il reçoit ordre du Roi de se retirer de Paris. 290. Il reçoit Sa Majesté à Cadillac, une de ses Maisons. V. 32. Ses Charges & ses grands revenus. 33.

Epernon, (Me. la Duchesse d') Son portrait. VIII. 172. Autre portrait. 338.

Epernon, (Mademoiselle d') aimée du Duc de Joyeuse, ou Chevalier de Guise. I. 92. 98. Elle est attaquée de la petite-vérole. 103. Soin qu'en prend ce Duc pendant sa maladie. 104. 105. Elle se jette dans la dévotion. 138, 139. Prend la résolution de se faire Carmélite. *ibid.* On parle de la marier avec le Prince Casimir, frere du Roi de Pologne. 193. Sa dévotion rompt ce dessein. 194. Elle prend l'habit de Carmélite. 195.

Epinay, (Monsieur l') Commission dont il est chargé par Mlle. de Montpensier. III. 107.

Epinoy. (le Prince d') VI. 271.

Epinoy (Mlle. d') VI. 270.

Erville (Mr. d') Gouverneur de Pignerol. VII. 47.

Escars (le Comte d') fait prisonnier en Flandres. II. 159. Il s'offre de faire entrer un convoi de poudre dans Etampes, ce qui lui réussit. *ibid.* Son éloge. *ibid.* & 171.

Esche. (la Comtesse d') Portrait de sa façon. VIII. 211.

Espagne (le Roi d') se marie avec Mademoiselle fille de Mr. frere de Louis XIV. VII. 1. 2.

Espagne. (la Reine d') Sa mort. I. 107.

Essein (Mr.) obtient de Mr. de Lauzun la charge de Secretaire des Dragons. VI. 69.

Estrades. (Mr. d') Gouverneur de Dunkerque, est fait prisonnier. I. 320. On le relâche. 321.

Etampes (la Ville d') assiégée par Mr. de Turenne. II. 152. On y fait entrer un convoi de poudre. 159. Le siege est levé. 163.

Etrées. (Mr. le Cardinal d') Reproche qu'on lui fait. V. 311. Ses belles qualités. 312.

Etrées (le Comte d') eſt fait priſonnier. III. 155.

Etrées. (Mr. le Marquis d') eſt tué dans une bataille. III. *ibid.*

Eugene (le Prince Eugene de Savoye) recherche Mademoiſelle de Mancini en mariage. III. 256. Ce mariage s'accomplit. 257.

F.

Faber (Monſieur) aſſiege Stenai. III. 34. Il s'en rend maître. *ibid.* Il eſt fait Maréchal de France. IV. 236.

Fable en Vers burleſques ſur le mariage de Mlle. de Montpenſier & de Mr de Lauzun. VII. 177. *& ſuiv.*

Fagon, (Mr.) Médecin en qui Madame de Monteſpan avoit grande confiance. VII. 55.

Faiſan. (l'iſle du) Deſcription de cet endroit, renommé par les conférences qui s'y tinrent pour le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne. V. 110.

Falcombridge (Mylord) eſt envoyé par Cromwel à la Cour de France, IV. 204.

Ferrand, (Monſieur) Conſeiller au Parlement, tué dans une émeute. II. 209.

Ferrier, (le Pere) VI. 244.

Ferté. (Mr. le Maréchal de la) Son armée eſt miſe en déroute. III. 154. Il eſt fait priſonnier. *ibid.* Il fait le ſiege de Montmedi. IV. 27. Il aſſiege Gravelines. 226. Il s'en rend maître. 235.

Fetau, (Madame de) Veuve d'un Officier du Parlement de Dombes. IV. 301. Son éloge *ibid.*

Feuillade, (Mr. de la) diſcours qu'il tient à Mlle. de Montpenſier au ſujet de Mr. de Lauzun. VII. 60.

Fienne (Mr. de) publie que Mlle. de Montpenſier aime paſſionnément le Roi d'Angleterre. II. 36.

Fienne (Madame de) chaſſée de la Cour, IV. 216. Son caractere, 217. Combien elle eſt intéreſſée. 220.

Fieſque (le Chevalier de) tué au ſiege de Mardick, I. Son éloge. 130.

Fieſque. (Madame la Comteſſe de) Son éloge. 72. Elle eſt faite gouvernante de Mademoiſelle de Montpenſier. 73. De quelle maniere elle commença ſa fonction. 74. Elle en agit avec trop de hauteur. 75. Loix qu'elle veut impoſer à ſon éleve. 78, 79. Sa mort, III. 8.

Fieſque (Mr. le Comte de) eſt envoyé par Mr. le Prince pour ſigner un traité avec Monſieur. II. 40, 41. Il range le peuple ſous l'obéiſſance de S. A. R. 47. Sa mort. V. 69. Comment il ruina ſa fortune & celle de toute ſa famille. *ibid. & ſuiv.*

Fieubet. (Mr.) VII. 94.

Flamarin (le Marquis de) eſt tué, II. 199. Prédiction faite à ſon ſujet. *ibid.*

Flavacourt, (Mr. de) Gouverneur de Giſors, reçoit Mademoiſelle de Montpenſier avec toute la Bourgeoiſie ſous les armes. III. 177, 178.

Fleix (le Comte de) tué au ſiege de Mardick, I. 129.

Fleix, (Me. la Comteſſe de) Dame-d'honneur de la Reine, IV. 45.

Fleury, (le Marquis de) favori de Madame de Savoye, IV. 270. Son portrait. *ibid.* Indignation de Mr. de Savoye contre lui, V. 67.

Foix, (Mad. de) Abbeſſe de Saintes, ſa mort, VII. 138.

Folle. Hiſtoire d'une folle enfermée toute nue dans un cachot, I. 32.

Fontaine, (Mademoiſelle de) fille de la Dame d'Atours de Madame, I. 114. Son éloge. *ibid.*

Fontevrault, (l'Abeſſe de) fille naturelle de Henri IV & de Mademoiſelle des Eſſarts, I. 30.

Fontevrault, Abbaye de fondation Royale, I. 33. Grandeur de cette Maiſon. *ibid.*

Forges. Agrément de cet endroit, III. 179, 180. Combien ce lieu est fréquenté. *ibid.* Saison propre à prendre ces eaux, 181.

Fouilloux. (Monsieur) favori du Cardinal Mazarin, tué dans un combat; II. 201.

Fouquerolles, (Madame de) Son caractere, I. 315. Proposition qu'elle fait à Mademoiselle de Montpensier. *ibid.*

Fouquet, (Monsieur) Surintendant des Finances, régale le Roi & la Reine à Vaux, V. 161. Il est arrêté à Nantes par ordre du Roi. 194.

Fouquet. (l'Abbé) Le Parlement décrete contre lui, II. 10. Il fait pendre deux hommes envoyés en Flandre pour assassiner Monsieur le Prince, III. 170. Sa conduite à l'égard de Mademoiselle de Montpensier, IV. 12. & *suiv.* Ce qui se passa dans une entrevue qu'il eut avec elle. 18. Démêlé qu'il a avec Madame de Châtillon, 177. Présent qu'il lui fait. 180. Il tâche de rendre un mauvais service à Mr. de Marsillac. V. 6, 7. & lui suscite une querelle qui eut des suites, 15. *Voyez encore* VIII. 67, 68.

Fourille, (Monsieur) Lieutenant-Colonel des Gardes, V. 57.

Fourille. (Me. la Marquise de) Son éloge, I. 21.

Fretoy, (Madame de) confidente du Duc de Lorraine, V. 179.

Fretoy, (Mademoiselle de) fille de la sous-gouvernante de Mademoiselle d'Orléans, V. 187.

Fronde. Origine de ce terme, I. 189, 190.

Frontenac. (Monsieur de) Son caractere, III. 8.

Frontenac (Madame de) Son éloge, II. 9. Elle refuse de coucher avec son mari. 312. Elle est dans les bonnes graces de Mademoiselle de Montpensier, III. 6. Haine qu'elle a pour son mari. 9. Elle devint Dame-d'honneur de Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* Elle se retire du service de cette Princesse, IV. 9, 10. Histoire de sa vie, VIII. 61. & *suiv.*

Fuentes, (le Marquis de) Ambassadeur d'Espagne, V. 126.

Furnes assiégé & pris, I. 133.

Furstemberg, (le Comte de) tué dans une bataille, II. 142.

Furstemberg. (le Comte Guillaume de) Son arrivée à Paris, V. 181. Ses belles qualités. *ibid.* Il est mis en prison en Allemagne. *ibid.*

G.

GALLES (le Prince de) est envoyé en France pendant le malheur des affaires d'Angleterre, I. 130. Son Portrait. *ibid.* Sujétion qu'il a pour Mlle. de Montpensier. 142, 143. Il la demande en mariage après la mort du Roi son pere, 229. Ce mariage n'a pas lieu 233. Il revient en France après s'en être absenté. 236. Entrevue qu'il a avec Mlle. de Montpensier. 237, 238. Il passe par la France pour aller en Ecosse, II. 20. Il leve une armée considérable. *ibid.* Il est défait, & obligé de se sauver. *ibid.* Ce qu'il fit après ce désastre. *ibid. & suiv.* Discours qu'il tient à Mlle. de Montpensier. 21, 22. On lui propose de changer de Religion. 31. Il y consent, & à quelles conditions. *ibid.* Il se retire de France. III. 105, 106. Il recherche Me. de Châtillon en mariage, IV. 99. Il va en Espagne, & repasse en France, V. 39. Il demande en mariage Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin. *ibid.*

Gamache (le Marquis de) se marie avec Mademoiselle de Brienne, I. 60.

Gamache. (la Marquise de) Portrait de sa façon, VIII. 238, 308, 312.

Gar, (le pont du) ouvrage d'une structure singuliere, fait par les Romains, V. 50.

Garo (le Marquis de) envoyé à Mr. de Candale de la part du Chevalier de Montrevel,

pour lui demander satisfaction d'un affront, III. 264.

Celais (Mad. de St.) se fait Carmélite après avoir été au service de la Reine, VI. 232. Sa mort. *ibid.*

Gelatille (la Reine) ou Me. la Comtesse de Fiesque, VIII. 53. Histoire de sa vie. *ibid. & suiv.* Son caractere. 55. Elle est aimée d'un Prince Italien (du Comte de Fiesque.) 56. Ils se marient sans s'aimer. 61. Le Prince vient à mourir, & sa femme se remarie. 60, 61.

Georges, (le Pere) Capucin & grand frondeur, II. 49.

Georges (Mad. de St.) est faite gouvernante de Mademoiselle de Montpensier, I. 3. Ses belles qualités. *ibid.* Sa mort. 70.

Geran, (le Comte de St.) ami du Prince Charles, V. 187.

Germain. (Mylord) Proposition qu'il fait à Mlle. de Montpensier de la part du Roi son maître, II. 29. Autre entretien qu'il a avec elle sur ce sujet. 35.

Germain, (la Marquise de St.) Dame d'Atours de Madame de Savoye, IV. 267.

Germain, (Mr. de St.) Maître d'hôtel de Mademoiselle de Montpensier, VI. 240.

Gersé (le Marquis de) devient amoureux de la Reine, I. 251. Il est tourné en ridicule & chassé. *ibid.* On le fait sortir de Paris, IV. 216. De quoi il étoit accusé. 220.

Gesvres. (Monsieur de) on lui donne la Charge de premier Gentilhomme, VI. 7. Il se défait de celle de Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi entre les mains de Mr. de Lauzun. *ibid.*

Glocester. (le Duc de) Sa mort. V. 166.

Godeau, (Monsieur) Evêque de Vence, V. 79.

Gontier, (le Président) est obligé de vendre une maison de plaisir, & pourquoi, VII. 29.

Goufreville, (Monsieur de) se marie avec Mademoiselle de Prie, V. 317.

Gouille, (Monsieur) est fait prisonnier, II. 121. On le relâche. *ibid.*

Goulas, (Monsieur) détourne Mademoiselle de Montpensier d'épouser le Roi d'Angleterre, II. 32. Il aime Mad. de Puisieux, III. 51. Lettre qu'il écrit à Mlle. de Montpensier pour tâcher de rentrer dans ses bonnes graces. 286.

Gouville, (la Marquise de) Son Portrait, VIII. 258.

Grammont (le Maréchal de) va à Madrid en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, demander l'Infante en mariage, V. 30.

Grammont (Mademoiselle de) son mariage avec le Duc de Valentinois, V. 59. Sa grande beauté. *ibid.*

Grancé, (Mr. de) Gouverneur de Monsieur, frere de Louis XIV, IV. 221.

Grandpré, (le Comte de) fait prisonnier, III. 155. Offre obligeante qu'il fait à Mlle. de Montpensier. 254.

Grandry. (Monsieur) Proposition qu'il fait à Mlle. de Montpensier de la part de Monsieur de Mantoue d'acheter le Duché de Nevers, III. 210.

Gras. (Monsieur de) Danger auquel il est exposé dans une émeute de peuple, II. 47.

Gravelines. Siege de cette place par le Maréchal de la Ferté, IV. 226. Elle est prise, 235.

Grignan (le Baron de) tué au siege de Mardick. I. 129.

Guenaut, (Mr.) Médecin de la Faculté de Paris, consulté par Mlle. de Montpensier, III. 91.

Guerchy, (Mademoiselle de) fille de la Reine. Galanterie de Mr. de Joyeuse pour elle, I. 114.

Guerchy, (le Marquis de) se marie avec Mlle. de Pienne, III. 36.

Guériniere, (Monsieur la) Maître-d'Hôtel de Mademoiselle de Montpensier, III. 285.

Guiche. (le Comte de) Son indifférence pour sa femme, IV. 150. Sa passion pour la fille de

Me. de Beauvais. *ibid.* Il est blessé au siege de Dunkerque, 221. Son caractere. *ibid.* Sa grande familiarité avec Monsieur, frere du Roi. 303. 304. Il se fait une affaire à la Cour, V. 9, 10. Sa passion pour Madame. 206. Emportement de Monsieur contre lui, 232. On l'envoye commander les troupes à Nancy. 233. Il va en Pologne, & pourquoi. 236.

Guiche, (la Comtesse de) mariée à treize ans, IV. 150. Elle n'est pas aimée de son mari, & pourquoi. *ibid.*

Guilloire, (Monsieur) est proposé pour être Secretaire de Mademoiselle de Montpensier, IV. 115. S. A. R. y donne son consentement. 123. Il commence l'exercice de cette Charge. 125. Ses belles qualités. *ibid.* Il découvre le dessein qu'avoit Mademoiselle de Montpensier de se marier avec Mr. de Lauzun, VI. 154. Il en parle à Mr. de Louvois. 155. Il obtient les bonnes graces de Mr. de Lauzun qu'il avoit désobligé dans cette occasion. 204. Mademoiselle de Montpensier veut s'en défaire, & pourquoi, 238, 239. Mauvais service qu'il tâche de rendre à Mr. de Lauzun. 243. Bassesses qu'il fait pour conserver son emploi. 248. Il le perd. 250. Son Portrait, VIII. 187.

Guise, (Mr. le Chevalier de) Voyez *Joyeuse.*

Guise, (Me. de) revient d'Italie où la Cour l'avoit reléguée, I. 76, 98. Sa mort, III. 108. Son testament. 101.

Guise, (Mademoiselle de) fille de Madame de Guise, I. 77, 98. Ses chuchotteries envers Me. sa mere empêchent le mariage du Duc de Joyeuse son frere. 98.

Guitaut (Monsieur) est blessé d'un coup de mousquet, II. 183. Il vient à la Cour de la part de Monsieur le Prince, V. 43.

Guitri, (Mr.) est tué au passage du Rhin, VI. 316.

Guyon (l'Abbé de) est chargé de toutes les af-

faires du Roi ; II. 120. Il est arrêté par ordre de Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* On le met en liberté. 143. Il est fait Evêque de Tulles. *ibid.* Son éloge. *ibid.*

H.

*H*ALLIOT, (Monsieur) Médecin de Bar-le-Duc, entreprend de guérir la Reine-mere de son Cancer, V. 297.

Harangues que Monsieur le premier Président du Parlement de Dombes fit à Lyon, au Roi, à la Reine, à Monsieur, au Cardinal Mazarin, & au Chancelier, IV. 298. *& suiv.*

Harcourt, (le Comte de) assiege la ville de Cambray. 233. Il est obligé de lever le siege. 234. Livre bataille à Mr. le Prince, II. 19. Reçoit le Gouvernement de Normandie pendant la prison de Mr. le Prince. 97, 98.

Harcourt, (Mlle. d') se marie avec le Duc de Cadaval, Portugais, IV. 339.

Haro, (Dom Louis de) travaille à la paix avec le Cardinal Mazarin, V. 30.

Hautefeuille, (Monsieur de) se marie avec Mlle. de St. Remy, V. 270.

Hautefort, (Me. de) est aimée de Louis XIII, I. 43. & haïe du Cardinal de Richelieu. 47. Elle est chassée de la Cour. 50. On la rappelle. 92.

Hericourt, (Monsieur) tué en duel, II. 221.

Hilliere, (Mr. la) VII. 78.

Hocquincourt, (Monsieur le Maréchal d') commande l'armée du Roi, II. 44. Il ruine toutes les terres de S. A. R. & tout le Blaisois. *ibid.* Ses troupes sont mises en déroute. 116. Il se retire en Flandre, IV. 199. Il est tué au siege de Dunkerque. 200. On lui trouve dans sa poche une lettre de Me. de Ligneville, qui l'avertissoit qu'il ne vivroit pas long-temps. 201.

Holac (le Comte de) reçoit une Compagnie de Gendarmes de Mlle. de Montpensier. II. 231. Mr le Prince s'emporte contre lui, & le menace de l'envoyer à la Bastille. 236. Il fait sa paix, 238. Son différend avec Mr. de Tavannes. *ibid.* Il est arrêté par ordre de Mr. le Prince, III. 208. Présent qu'il envoye à Mlle. de Montpensier. 210.

Hollande (la) est presque toute conquise par le Roi de France, VI. 317.

Hôpital. (le Maréchal de l') On lui donne le Gouvernement de Champagne pendant la prison de Mr. le Prince, II. 98. Combien il est haï des Parisiens. 181. Son mariage, IV. 151.

Hôpital. (la Maréchal de l') Son portrait, & l'Histoire de sa vie, IV. 151.

Hortense, (Mlle.) niece du Cardinal Mazarin, est demandée en mariage par le Roi d'Angleterre, V. 39. Le Cardinal n'y veut pas consentir. *ibid.* & 40. Elle se marie avec le fils du Maréchal de la Meilleraye, qui prend le nom de Duc de Mazarin. 182.

Hozier (le Sieur d') fait connoître à Mademoiselle de Montpensier de quelle Maison elle descendoit. III. 22.

Humieres, (le Marquis d') de la Maison de Crevant, V. 151.

Humieres, (Me. la Maréchale d') VI. 79.

Hyde, (Mr. le Chancelier) marie sa fille avec le Duc d'Yorck, V. 177. Sa grande habileté. *ibid.* Il est chassé d'Angleterre, & vient en France. *ibid.*

I.

Jalace. (Mlle.) Sa beauté, VI. 345. Elle est aimée de Mr. de Louvois. *ibid.*

Jansénistes, pourquoi les Jésuites ont donné ce nom à quelques Savants qui s'étoient retirés à Port-Royal, III. 308.

Janſenius. La Sorbonne condamne quelques-unes de ſes propoſitions, III. 309. Scandale cauſé par les diſputes arrivées à l'occaſion de cette condamnation. 309, 310.

Jarnac. (la Comteſſe de) Voyez *Créquy.* (Mlle. de)

Jarnac, (le Comte de) de la Maiſon de Chabot, ſe marie avec une des Demoiſelles de Créquy, VI. 10.

Jarnac, (Me. de) VII. 17.

Jean-Antoine, (le Pere) Jéſuite, propoſe à Monſieur le mariage du Duc de Neubourg avec Mademoiſelle de Montpenſier, II. 349. Entretien qu'il eut avec elle à ce ſujet. 365. *& ſuiv.*

Jean, (les Comtes de Saint-Jean de Lyon) IV. 260. Privileges & qualité de ces Chanoines. 261.

Jéſuites, d'où eſt venue leur haine contre Meſſieurs Arnaud & le Maître, III. 109. On excuſe leur conduite. 310.

If, Château ſitué à une lieue & demie avant dans la Mer, & à la même diſtance de Marſeille, V. 96. Sa deſcription. *ibid.*

Illiers, (le Marquis d') fils de Mr. d'Entragues, eſt envoyé vers Mademoiſelle de Montpenſier, & pourquoi, V. 261.

Impératrice, (l') meurt d'apoplexie pendant ſa groſſeſſe, I. 124.

Importants. (le Parti des) Nom qu'on donna à un parti qui ſe fit contre la faveur du Cardinal Mazarin, I. 81. Chef de cette cabale. *ibid.* Tout ce parti tombe. 93.

Inconnu, Portrait d'une perſonne inconnue, VIII. 278.

Infant, (le Cardinal) meurt d'une fievre tierce, I, 66. Les Eſpagnols accuſés de l'avoir empoiſonné. *ibid.* Il avoit eu deſſein de ſe rendre maître de la Flandre. *ibid.* Louis XIII avoit réſolu de lui donner Mlle. de Montpenſier en mariage. 67. Son éloge. *ibid, & ſuiv.*

Infante. (l'Infante d'Espagne) Le Maréchal de Grammont se rend à Madrid pour la demander en mariage, V. 30. Présent magnifique que lui fait le Roi Louis XIV avant son mariage, V. 120. Cérémonie de ce mariage. 123. *& suiv.* Ses belles qualités. 130. Elle fait une fausse couche. 163. Elle accouche le 1 Novembre 1661 de Mr. le Dauphin. 195. On l'avertit par une lettre de la passion du Roi pour la Valliere, 235. Elle est attaquée de la rougeole, & communique cette maladie au Roi. 262. Elle accouche d'une fille. 273. Elle met au monde au bout de huit mois de grossesse une seconde fille qui ressemble à un petit nain Maure. 291. Elle apprend que le Roi étoit devenu amoureux de Mad. de Montespan, qu'il n'aimoit plus la Valliere. 333. Elle accouche du Duc d'Anjou, VI. 3. Réjouissances à cette occasion. *ibid.* Elle accouche encore d'un garçon. 316. Sa mort, VII. 108. *& suiv.*

Joinville (Monsieur le Chevalier de) frere du Chevalier ou Duc de Joyeuse, I. 77.

Jouarre. Remarque sur le Couvent qui s'y trouve III. 202, 203.

Jouë (Monsieur) reçoit à Lyon S. A. R. frere de Louis XIV, IV. 261.

Jouy (le Baron de) Bailli du Beaujolois, prie Mademoiselle de Montpensier d'être la marraine d'un de ses enfants, IV. 260.

Jourdain, (le Pere) Jésuite, instruit la Princesse Palatine dans la Religion Catholique, VI. 284.

Joyeuse (Monsieur le Duc de) fait sa cour à Mademoiselle d'Epernon, I. 92. Il lui témoigne sa passion. 98. Opposition qu'on fait à ce mariage. *ibid.* Soins qu'il prend de sa maîtresse dans le temps qu'elle avoit la petite-vérole. 104, 105. Sa galanterie pour Mademoiselle de Guerchy. 114. On veut le marier à Mlle. d'Angoulême. *ibid.* Il est blessé, III. 35. Sa mort. 36.

Joyeuſe, (le Cardinal de) Ancienneté de ſa Maiſon, 35. Ce qu'il fit avant ſa mort. 36. Son éloge. *ibid.*

Iſle inviſible. (la Relation de l') VIII. 3. *& ſuiv.* Température de ſon climat. 10. Elle eſt ſans nom & inhabitée. *ibid.* Sa circonférence. 11. De quoi elle eſt entourée. *ibid.* Ses Havres, ſes Ports & ſes Places. *ibid.* Aventures de celui qui en a fait la découverte. 13. *& ſuiv.* Forêts de l'Iſle. 29, 30. Ses prés, ſes rivieres, ſes lacs & ſes ruiſſeaux. 31. Animaux de diverſes eſpeces qui ſe trouvent dans les forêts. 32. *& ſuiv.* Ses carrieres où l'on trouve toute ſorte de pierres précieuſes. 36. Qui ſont ceux que l'on devroit tranſporter dans cette iſle pour la peupler & la rendre un ſéjour agréable, 38. *& ſuiv.*

Juſſac (Mr.) eſt fait Gouverneur du Duc du Maine, VII. 98. Son éloge. *ibid.* Portrait de ſa façon, VIII. 258.

L.

L*D. C.* Son Portrait. VIII. 292.

Lainé, (Mr.) Miniſtre de Mr. le Prince en Eſpagne. V. 120. Ses belles qualités. *ibid.*

Lainé (Mad.) dévote ſéculiere dans les Carmélites. I. 303. Elle cherche à parler à la Reine qui va la voir. *ibid.* Diſcours qu'elle tient à cette Princeſſe contre le Cardinal Mazarin. 304.

Lamy. (Monſieur) Aide-de-Camp. V. 335.

Landes, (Mr. des) fait Commandant de St. Denis. II. 145.

Langeron (Madame de) eſt faite Gouvernante des enfants de S. A. R. V. 162. Son caractere. *ibid.* Elle quitte le ſervice de Mlle d'Orléans. 187.

Langlée, (Mademoiſelle) bonne amie de Mr. de Lauzun. VII. 68.

Lanſac (Mad. de) eſt faite Gouvernante des deux fils de Louis XIII. I. 59. Elle a ordre de ſe retirer. 92.

Laon. (Monsieur de) Voyez *Etrées* (le Cardinal d')
Lauzun. (Mr. de) Voyez *Peguilin* (le Marquis d')
Lauzun. (Mad. la Comtesse de) VII. 93. Elle vient à Paris chez Mr. de Lauzun, & se fait Catholique. 138. Le Roi lui donne l'Abbaye de Saintes. *ibid.*
Lauzun (Mademoiselle de) entre au service de la jeune Reine. V. 158.
Leche. (le Marquis de) Son éloge. V. 129.
Lemeque. (le Baron de) Son éloge. II. 71.
Lesbourg. (le Marquis de) se marie avec Mlle. de Créquy l'aînée. VI. 2. Sa grande qualité. *ibid.*
Lesbourg, (Mad. de) Voyez *Crequi* (Mlle de)
Lettres. Deux lettres supposées, trouvées chez Mad. de Montbazon. I. 82 *& suiv.* De Monsieur le Prince à Mademoiselle de Montpensier. II. 42. De S. A. R. à Mademoiselle de Montpensier sa fille. 91. De Monsieur le Prince à la même. 96. Du même à la même 115, 116. De l'Abbé de Vaiavoir au Cardinal Mazarin 124. De Mr. l'Abbé Fouquet. 265. *& suiv.* De Mr. le Prince à Mademoiselle de Montpensier 265 *& suiv.* Du Duc de Neubourg à la même, 363, 364. Du Duc de Beaufort à la même. III. 108, 109. Du même Duc à Monsieur le Comte de Béthune, 111. De S. A. R. à Monsieur de Choisy, 128 *& suiv.* De Mademoiselle de Montpensier à Monsieur le Comte de Béthune, 134 *& suiv.* De Monsieur de Beloy, Capitaine des Gardes de S. A. R. au même. 251. *& suiv.* Du Maréchal de Turenne à Mademoiselle de Montpensier. V. 239, 240. Réponse de cette Princesse, 248, 249. De Monsieur le Duc de Savoye à Mademoiselle de Valois. 256, 257. De Mademoiselle de Montpensier au Roi pour avoir la permission de se marier avec Monsieur de Lauzun. VI. 147 *& suiv.* De la même à Madame d'Epernon, dans le temps que son mariage fut rompu. 223. *& suiv.* A Madame de Motteville, VII. 151. *& suiv.* Réponse de Mad. de

Motteville 160 & *suiv.* Du Roi Louis XIV. pour faire connoître au Public les raisons qui l'avoient engagé à rompre le mariage de Monsieur de Lauzun avec Mlle. de Montpensier, 272 & *suiv.* A Madame de Pontac, Premiere Présidente de Bordeaux. VIII. 3. A Mr. de Buissillet. 8, 9, à Madame la Marquise de Monglat, 43 & *suiv.*
Lévi, [Mad. la Marquise de] VII. 79. Discours qu'elle tient à Mademoiselle de Montpensier au sujet de Mr. de Lauzun. *ibid.*
Liancourt [Mr. de] est envoyé en prison dans une Tour de l'Isle de Ré, & pourquoi, VII. 129.
Ligneville. (Madame de) Elle prédit sa mort & celle du Maréchal d'Hocquincourt. IV. 201.
Lindamor, son Portrait. VIII 211.
Lionne, [Mr. de] Président de la Monnoye: Voyez *Paphlagonie.* [Histoire de la Princesse de]
Lixein. (Madame la Princesse de) Accident qui lui arriva. III. 160. Son caractere. *ibid.*
Lomelini, [Monsieur] Commandant des Armées du Pape. V. 52.
Londe (le Marquis de) tué au siege d'Etampes. II. 160.
Longueville (Monsieur de) se marie avec Mademoiselle de Bourbon. I. 60. On l'envoye en Italie commander l'Armée du Roi. 62. Il est arrêté. 256. On le fait sortir de prison. II. 3. Il est tué au passage du Rhin. VI. 316.
Longueville. Voyez *Paul.* (le Comte de St.)
Longueville, (Madame de) son mariage avec le Duc de Longueville. I. 59. La Cour donne ordre de l'arrêter à Dieppe, 259. Elle se retire en Hollande, & de-là à Stenai, 260. Ses belles qualités. III. 183. Sa réconciliation avec Mademoiselle de Montpensier. VI. 251 & *suiv.*
Longueville, (Mademoiselle de) se marie avec Mr. de Nemours. IV. 24. Son démêlé avec Mad. de Carignan 249, 250. Elle cherche à marier ses deux Filles, & va en Piémont pour étaler leurs charmes. V. 271. Mauvais succès de cette entreprise. 272. Sa mort. 273.

Longueville, Voyez *Orléans*. [l'Abbé d']

Loquman, (Monsieur) Colonel Suisse, donne à toute la Cour le divertissement du combat d'un Ane avec un Ours, V. 103. Accident qui arriva dans cette occasion. *ibid.*

Lorme. (Monsieur de) Son éloge. VI. 196.

Lorraine, (Monsieur le Duc de) amoureux de la Reine de France. I. 38. Son arrivée à Paris. II. 156. Son caractere 158, 159. Raillerie qu'il fait des Dames. 161. Traité qu'il fait avec Mr. de Turenne, 163. Discours qu'il tient à Mademoiselle de Montpensier. 251, 252. Il veut la marier avec l'Archiduc, 281. Les Espagnols le font arrêter. III. 11. Il est transferé en Espagne, 35. Il vient à Paris sans équipage. V. 171. Il devient amoureux de la fille d'un Apothicaire. *ibid.* Il veut marier le Prince Charles son neveu avec Mademoiselle de Montpensier, 179, 180. Il continue d'être passionné pour Marianne Pajot, fille de l'Apothicaire. 210. Il passe un Contrat de mariage avec elle. 211. Le Roi lui fait enlever cette Maîtresse. *ibid.* Désespoir où il est lorsqu'il eut appris cette nouvelle, 269. Présent qu'il fit à cette Demoiselle. *ibid.* Il devient amoureux de Mlle de St. Remi, & veut l'épouser. *ibid.* Il retourne dans ses Etats, & fait la cour à une Chanoinesse avec laquelle il veut se marier, 270. On empêche ce mariage. *ibid.*

Lorraine. (le Duc François de) Les Espagnols l'envoyent querir en Allemagne après la prise de son frere. III, 35. Il reste au service des Espagnols. *ibid.*

Lorraine, (le Chevalier de) Voyez *Vaudemont*.

Lorraine, (Mlle. la Princesse Marguerite de) mariée à Monsieur Pere de Mademoiselle de Montpensier. I 38. Opposition que l'on fait à ce mariage 39. Le Roi ne reconnoît ce mariage valable que peu de temps avant sa mort, & à quelles conditions, 94, 95. Son arrivée en

France, *ibid.* Une fausse grossesse ruine sa santé. 98. Elle accouche d'une fille. *ibid.* & ensuite de Mademoiselle d'Alençon 147. Puis de Mademoiselle de Valois 199. Elle a un fils, ce qui cause une grande joie à toute la Cour, 273. Histoire de ce qui lui arriva lorsqu'elle fut obligée de sortir de Nancy pour aller joindre Monsieur en Flandres, 274 *& suiv.* Elle accouche d'une quatrieme fille, nommée Mademoiselle de Chartres. II. 333. Ce qu'elle fit à la mort de S. A. R. son mari. V. 84 *& suiv.* Elle demande au Roi sa protection pour elle & pour ses enfants, 89. Sa mort. VI. 309.

Lassandiere, (Monsieur) Lieutenant de Chatelleraut. IV. 119. Son éloge. *ibid.*

Louis XIII. [Ses amours pour Madame d'Hautefort) I. 45. La chasse étoit un de ses plus grands plaisirs. *ibid.* Il souffre qu'on lui parle avec liberté du Cardinal de Richelieu. *ibid.* On trouve après sa mort dans sa cassette de grands Procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit eus avec ses Maîtresses. *ibid.* Il étoit sujet à des boutades, 48. Il se rend à Mézieres, & dispose les quartiers de son Armée pour le siege de Doncheri, 57. Il part de Paris pour le Roussillon au mois de Février 1642, 54. Il tombe malade & meurt, 80. Pieux sentiments où il étoit avant sa mort. *ibid.*

Louis XIV. Sa naissance. I. 46. Il reçoit la Confirmation, 252. Il a pour parrain Monsieur, & pour marraine, Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* Son voyage à Bordeaux pendant les troubles, & ce qui s'y passa, 293 *& suiv.* On prend les armes à Paris pour l'empêcher de sortir de la ville. 321. Il est fait majeur. II. 15, 16, 17. Il va au siege d'Etampes. 154. Il est sacré à Rheims. III. 32. Ce qui se passa à cette occasion. 33. Son amour pour Mademoiselle de Mancini. 214. Il se trouve au siege de Montmedi. IV. 12. Il fait l'amour à Mademoiselle la Motte-Houdancourt. 143. Il de-

vient indifférent à son égard. 144. Sa grande familiarité avec la Comtesse de Soissons. 147. Démêlé qu'il a avec Monsieur son frere. 170, 171. Il tombe dangereusement malade. 204. Son rétablissement. 207. On travaille à le marier avec la Princesse Marguerite. 242, 243. Il se rend pour cet effet à Lyon ou Mad. Royale devoit se trouver. 243. & *suiv.* Il voit cette Princesse & la trouve à son gré. 264. Entretien qu'il a avec elle. 265. Sur ces entrefaites, le Roi d'Espagne envoye offrir la paix & le mariage de l'Infante avec Sa Majesté. 267. Il devient indifférent à l'égard de la Princesse Marguerite. 281, 282. Ce mariage n'a pas lieu, & pourquoi. 286. Son départ de Lyon. 291. & *suiv.* Il fait le voyage de St. Jean de Luz, où l'on devoit conclure son mariage avec l'Infante d'Espagne. V. 23 & *suiv.* On fait courir le bruit qu'il demande à la Reine & au Cardinal Mazarin la permission d'épouser Mademoiselle de Mancini. 28. Présent qu'il envoye à l'Infante. 120. Le mariage se fait. 127. Il conclut la paix avec le Roi d'Espagne. 137. & *suiv.* Il devient amoureux de Mademoiselle la Valliere. 206. Il la retire d'un Couvent dans lequel elle s'étoit jettée. 209. Il fait de nouveau la cour à Mademoiselle la Motthe-Houdancourt, & lui donne un présent qu'elle refuse. 221, 222. Il a la Rougeole. 262. Son amour pour la Valliere devient public après la mort de la Reine Mere. 307. Il rend de fréquentes visites à Madame de Montespan. 327. Il va en Franche-Comté & prend Dole dans trois jours. VI. 1. Son Portrait sous le nom de Tirsis en Berger. VIII. 270. par Mademoiselle. 350.

Louison Roger. Passion de Monsieur frere du Roi Louis XIII. pour cette Fille. 116. Ses belles qualités. *ibid.*

Louvois (Mr. de) devient amoureux de Mademoiselle Jalace, & cesse de l'être dans la suite. VI. 345.

Lude, (le Comte de) eſt fait Grand-Maître d'Artillerie, VI. 8. Il donne ſa Charge de Premier Gentilhomme à Monſieur de Geſvres. *ibid.*

Luſſan (le Comte de) obtient une Sous-Lieutenance des Gendarmes de Mademoiſelle de Montpenſier. II. 232. Il eſt mis à la Baſtille. 236. On l'en fait ſortir. 238.

Luxembourg (Mr. de) obtient la Charge de Monſieur de Lauzun. VI. 317. Il eſt laiſſé par le Roi du côté d'Utrecht, pour y commander. *ibid.* Il eſt arrêté & mis à la Baſtille, & pourquoi. VII. 18. Il eſt mis en liberté. 50.

Luxembourg. (St.) Pourquoi il n'a pas été canoniſé. V. 55. Il fait un grand nombre de miracles. *ibid.*

Luz. (St. Jean de) Deſcription de ce Village, où toute la Cour s'étoit rendue pour le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne. V. 110.

Lionne, (Monſieur de) Secretaire d'Etat, régale le Roi, la Reine & toute la Cour. V. 21.

M.

MADAME, femme de Monſieur, frere de Louis XIII. Voyez *Lorraine.* (Mademoiſelle la Princeſſe Marguerite de)

Madame, femme de Monſieur, frere de Louis XIV. Voyez *Angleterre.* (la Princeſſe de)

Madame, femme de Monſieur, frere de Louis XIV. Voyez *Palatine.* (la Princeſſe)

Mademoiſelle, fille de Gaſton, Duc d'Orléans. Voyez *Montpenſier.*

Mademoiſelle, fille de Monſieur, frere de Louis XIV. Se marie avec le Roi d'Eſpagne. VII. 1. Mortification qu'elle reçoit de la part du Dauphin. 2.

Magdelaine, (Mr. de la) ſes belles qualités. IV. 121.

Maigrin. (Mr. de St.) demande Mademoiſelle du Vigean en mariage. I. 113. La choſe eſt ſans ſuccès. *ibid.* Sa mort. II. 201.

Maigrin, (Mademoiselle de St.) Passion de Monsieur pour cette fille. I. 103. Madame en témoigne de la froideur à Mad. de Montpensier. 105. Brouilleries entre cette derniere & St. Maigrin. *ibid.*

Maillé, [Claire-Clémence de) VII. 32.

Maine, (Mr. le Duc du) fils naturel de Louis XIV & de Madame de Montespan. VI. 251. Sa naissance. *ibid.* & 352. Ses belles qualités. VII. 20. Il est boîteux, & on le mene en Hollande pour être redressé. *ibid.* Mademoiselle prend la résolution de le faire son héritier, & à quelles conditions. *ibid.* Remerciments qu'il en fait à cette Princesse. 25. On lui donne un Gouvernement, & le Gouvernement de Languedoc. 99.

Maintenon, (Mad. de) Voyez *Scarron.* (Me.)

Maître, (Monsieur le) se retire à Port Royal des Champs. III. 307.

Maître-d'hôtel qui se tue, parce que Mr. le Prince s'étoit fâché contre lui. VI. 254.

Malandri, (Monsieur) Gouverneur de Montmedi, est tué au siege de cette Ville. V. 52.

Malepique, (le Marquis de) Grand-Maître des Cérémonies. V. 140.

Mancini, (Monsieur de) Beau-frere du Cardinal Mazarin. III. 256. Il prédit la mort de sa femme & de sa fille. *ibid.*

Mancini, [Monsieur] neveu du Cardinal Mazarin, blessé dangereusement. II. 201. Son éloge. *ibid.* Il accompagne le Duc de Crequy en Angleterre. IV. 204. Grands biens que lui laissa son Oncle. V. 182.

Mancini, (Alphonse) petit neveu du Cardinal Mazarin, vient en France. III. 127. Il tombe en se bernant, & se casse la tête. IV. 140. Il passe pour un prodige. *ibid.* Combien il fut regretté du Cardinal Mazarin. 140, 141.

Mancini, (Madame de) sœur du Cardinal Mazarin. III. 256. Sa mort. *ibid.* Priere qu'elle fit à ce Cardinal avant sa mort. 256, 257.

Mancini, [Mademoiselle de] Louis XIV. lui fait la cour. IV. 242, 243. *& suiv.* Elle est mariée au Connétable Colonne, ce qui la met au desespoir. V. 182.

Mancini, (Mademoiselle de) est aimée de Louis XIV. III. 214. Elle est recherchée en mariage par le Prince Eugene de Savoye ou Comte de Soissons. 256. Raisons qui retardent ce mariage. *ibid.* Il s'accomplit. 257. Son Portrait. IV. 7. Elle accouche d'un fils. 139. Son testament. 248.

Mancini, (Mlle de) est recherchée en mariage par Mr. de Mercœur. I. 313. Oppositions qu'y fait Mr. le Prince. *ibid.* Ce mariage s'accomplit. II. 10. Sa mort. III. 256. Sa beauté. *ibid.*

Mandat, (Mr. de) VII. 25. Un de ses parents guérit Mr. le Dauphin d'un devoyement qui l'avoit reduit à l'extrêmité. *ibid.*

Manderhail, (le Comte de) Doyen du Chapitre de Strasbourg. VI. 328.

Manicamp, (Monsieur) Plaisanterie qu'il fait en présence de S. A. R. IV. 303.

Mantoue, (le Duc de) vient a la Cour de France, III. 126.

Mardick, assiégé & pris par S. A. R. I. 110. Les Espagnols reprennent cette Place. 129. Elle est assiégée de nouveau par les troupes du Roi. *ibid.*

Maré, (Monsieur le Comte de) meurt d'une blessure, II. 116, 117.

Marguerite, (la Princesse) fille de Madame de Savoye, IV. 241. On travaille à la marier avec Louis XIV. *ibid. & suiv.* Elle arrive à Lyon où elle trouve Sa Majesté. 264. Jugement qu'en porta le Roi, lorsqu'il la vit pour la premiere fois. *ibid.* Entretien qu'elle prend avec ce Prince. 265. Son Portrait. 268. Son caractere. 269. Son mariage avec Louis XIV n'a pas lieu, & pourquoi. 286. Son indifférence à cet égard. 290. Son départ de Lyon. 291, 292. Elle se marie

marie avec le Duc de Parme, V. 115. Etonnement que causa ce mariage. *ibid.* Sa mort. 116.

Marianne, (Mademoiselle) petite niece du Cardinal Mazarin, vient en France, III. 127. Son mariage avec Monsieur de Bouillon, V. 209.

Marianne, (Mademoiselle) fille naturelle de Mademoiselle de la Valliere & de Louis XIV, V. 321. Le Roi la reconnoît, & elle paroit publiquement chez Madame Colbert. *ibid.* Elle est légitimée sous le nom de Mademoiselle de Blois, 338.

Marie, (la Princesse) fille du Duc de Nemours, & ensuite Duc de Mantoue, est demandée en mariage par le Roi de Pologne, I. 134. Un Ambassadeur vient faire cette demande au mois de Sept. 1645. *ibid.* Magnificence de cette Ambassade. 135. Cette affaire est conclue d'abord. 136. Célébration des noces. *ibid.* Cette Royauté ne plut pas à bien des gens. 138.

Mariemont, Maison de plaisance du Roi d'Espagne, que la Reine d'Hongrie, sœur de Charles V, avoit fait bâtir, VI. 267.

Marigny, (Monsieur de) sa belle lettre sur une médaille, III. 47.

Marion, (Mr.) plaide contre les Jésuites du temps de Henri IV. 309.

Mars, (Mr. de St.) Commandant de la citadelle de Pignerol, VI. 349.

Marsillac, (Mr. de) s'absente de la Cour, & pourquoi. 304. Sa passion pour Madame d'Olonne, V. 6. Son mariage avec la petite fille de Monsieur de Liancourt. 7. Il a un démêlé avec Mr. de Biscara. 15. Il est envoyé à la Bastille. *ibid.* Il en sort quelques jours après. *ibid.*

Martinozzi, (Mad. de) niece du Cardinal Mazarin, se marie avec le Prince de Conti, III. 36. Elle fait deux fausses couches, IV. 74. Elle se jette dans la dévotion pour imiter son mari,

76. Elle accouche d'un fils qui ne vécut que neuf jours, & vint au monde tout couvert d'ulceres. 240.

Martinozzi, (Mademoiselle de) niece du Cardinal Mazarin, & sœur de la précédente, se marie avec le Prince de Modene, III. 126.

Masaumini, (Monsieur) Gentilhomme du Comté d'Eu, VI. 242.

Mascarani, (Monsieur) Secretaire des Commandements de S. A. R.. IV. 10.

Masi, (Monsieur) Ecuyer de Mademoiselle de Montpensier, & envoyé à Blois pour faire des compliments à Madame sur la mort de S. A. R. son époux, V. 79.

Maestricht, (la ville de) est attaquée par Louis XIV, & prise dans onze jours de tranchée ouverte, VI. 321.

Matha, (Monsieur de) est dans les intérêts de Monsieur le Prince, III. Son caractere. 4. Il devient amoureux de Madame de Frontenac. 72.

Mathomini, (Monsieur) Gentilhomme, V. 265.

Matignon, (Monsieur de) VI. 129.

Mauni, (la Marquise de) son portrait par elle-même, VIII. 215.

Maupertuis, (Mr.) VI. 298. Il est chargé de conduire Mr. de Lauzun de Pignerol à Bourbon, VII. 46.

Maure, (Madame la Comtesse de) son éloge. III. 72. Elle reçoit chez elle tous les Beaux-Esprits, V. 31. Voyez *Misnie* (la Reine de). Son Portrait, VIII. 242.

Mazarin, (le Cardinal) prend le maniement des affaires après la mort du Cardinal de Richelieu, I. 65. Son autorité s'établit. 93. Exemple de son incapacité & de son peu de jugement. 111. Autre exemple qui prouve la même chose. 126. Il tâche d'affoiblir le crédit de Monsieur le Prince. 156. Mais inutilement. *ibid.* Il trompe Mademoiselle de Montpensier,

163. On le pend en effigie dans tous les carrefours de Paris. 307. Il va en Champagne & reprend Rethel qui avoit été pris par Mr. de Turenne. 311. Vers par lesquels on tourne sa bravoure en ridicule. 312. Son retour à Paris. *ibid.* Remontrances au Roi pour son éloignement. 318, 319. Il se retire. *ibid. & suiv.* Son retour en France, II. 37. Monsieur envoye des troupes pour l'empêcher de passer. 38. Bataille à cette occasion. *ibid.* Il passe sans difficulté, & arrive à la Cour. *ibid.* Résolution que l'on prend de le chasser du Royaume. 206. Il fait venir ses trois nieces à la Cour, III. 257. Grand cas qu'il faisoit d'Alphonse Mancini son petit neveu, IV. 140, 141. Magnificence de sa maison. 186, 187. Il fait tirer une loterie aux Dames & Messieurs de la Cour de la valeur de 500000 livres. 187. Il devient dangereusement malade, V. 179. Sa mort. 181. Il n'est pas fort regretté. 182.

Mazarin, (le Duc de) son mariage avec Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin, V. 182. Grands biens que lui laissa ce Cardinal. *ibid.* Il se jette dans une dévotion outrée, VI. 5.

Mazarin, (la Duchesse de) Voyez *Hortense.*

Mazir. (le Comte de) VII. 78.

Meaux, Beauté du degré de l'Evêché, III. 207.

Meille, (le Comte de) blessé & fait prisonnier au siege de Dunkerque, IV. 202. Il meurt de ses blessures. *ibid.*

Meilleraye, (Monsieur de la) fils du Maréchal de ce nom, se marie avec Mlle. Hortense, niece du Cardinal Mazarin, & prend le nom de Duc de Mazarin, V. 18. Voyez *Mazarin.* (le Duc de)

Même, (le Comte de Ste.) premier Ecuyer de Madame, V. 264.

Menehould (la ville de Ste.) assiégée, II. 231. Elle capitule. *ibid.*

Mercœur (Monsieur de) fait la cour à Mademoiselle de Mancini, I. 313. Opposition que fait Mr. le Prince à ce mariage. *ibid.* Il déclare son mariage au Parlement, & épouse cette Demoiselle, II. 110.

Merlin. (Monsieur) Tumulte excité dans Paris à son occasion, I. 100.

Messimieux, (Mr.) Chevalier d'honneur du Parlement de Dombes, IV. 309. Son caractere *ibid.*

Meulen, (van der) habile Peintre, VII. 31.

Mignot, (Mad.) femme du Lieutenant-Général de Villefranche en Beaujolois, IV. 301. Son éloge. *ibid.*

Milandon, (Mademoiselle de) du pays de Liege, entre au service de Mlle. de Montpensier, VI. 3.

Milanton (Mr.) VI. 268.

Mines. (Sainte Marie aux) Description de cette Ville, VI. 226.

Miossens. Voyez *Albret.*

Miron, (Monsieur) Conseiller, tué dans une émeute à Paris, II. Son éloge. *ibid.*

Misnie, (la Reine de) ou la Comtesse de Maure, VIII. 46. Son Portrait. *ibid.* Son caractere. *ibid. & suiv.* Elle est visitée par Cyrus. (Mr. le Prince) 52. Elle est aimée d'un jeune Chevalier. (le Comte de Grammont) 55.

Modene (le Duc de) vient à la Cour de France, III. 126. Son mariage avec Mlle. Martinozzi, niece du Cardinal Mazarin. *ibid.*

Moine. Sentiment de Louis XIV sur un Moine qui est hors de son Couvent, VI. 155.

Molé. (Monsieur de) On lui donne les Sceaux, II. 7.

Molina, (Madame) femme-de-chambre de la Reine de France, VII. 10. On la renvoye en Espagne comblée de biens & de présents. 11. Elle parle avec imprudence de Mademoiselle de Montpensier & de Mr. de Lauzun. 12.

Monaldesqui, (le Marquis de) Grand Ecuyer de

la Reine de Suede, IV. 136. Mauvais offices qu'il rend au Comte Sentinelli. 137. La Reine de Suede le fait tuer dans la galerie de Fontainebleau, & pourquoi, *ibid.*

Montglat, (Madame de) de la Maison de Hurault de Chiverny, désignée sous le nom de la *Reine Uralinde*, VIII. 80.

Monsieur, pere de Mlle. de Montpensier, se brouille avec le Roi, & sort de France, I. 6. Son retour en France. 7. Sa passion pour Louison Roger. 10. Il est épris de la beauté de Mlle. la Princesse Marguerite de Lorraine. 38. Il l'épouse secretement. *ibid.* L'Abbé de la Riviere est envoyé de sa part à la Cour pour traiter son accommodement. 68. Il revient en France, & se reconcilie avec le Roi. 94. Sa Majesté qui n'avoit pas voulu consentir à son mariage, le reconnoit valable, & à quelles conditions. 94, 95. Il va en Flandre commander l'armée du Roi. 98. Il assiege Gravelines, & prend cette place. 101. Son retour à la Cour. 102. Il devient amoureux de Mlle. St. Maigrin. 103. Il se rend à l'Armée, 109. Il assiege & prend Mardick, & ensuite Bourbourg *ibid.* Autres places dont il se rend encore maître. *ibid.* Il revient à la Cour. 113. Son départ pour Amiens. 124. Il devient amoureux de Mlle. de Saujon. 141. & lui écrit. *ibid.* Il se plaint du Cardinal Mazarin. 314. Envoye des troupes pour empêcher ce Ministre de rentrer en France, II. 37. Il se déclare contre lui. 39. Combien il fut pénétré de douleur à la mort de Mr. de Valois son fils. 232. Mauvais traitement qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier sa fille. 64. & *suiv.* Il s'emporte contre elle. *ibid.* Il se raccommode avec la Cour. III. 97. Il voit le Roi, la Reine & le Cardinal Mazarin. 221. *Factum* fait en sa faveur. 258. Il gagne un procès. 262. Comment il reçut Mademoiselle de Montpensier en se réconciliant avec elle. 296.

297. Il se trouve fort incommodé d'une grosse Loupe qu'il avoit au milieu du dos. V. 48. Conseil que lui donnent les Médecins. *ibid.* Il est attaqué d'une violente maladie. 70, 71. Sa mort, 75. Dispositions où il se trouva avant de mourir. 87, 88. Extrait de son oraison funebre faite par un Récollet. 173, 174.

Monsieur, frere de Louis XIV. Voyez *Anjou*. Son Portrait, VIII. 287.

Montaigu (Mylord) tâche de porter Mlle. de Montpensier à épouser le Roi d'Angleterre, II. 31.

Montal (Mr.) sort de Charleroi pour se jetter dans Tongres, 319, 320.

Montalais (Mademoiselle) entre au service de Madame, V. 208. Elle est chassée, & pourquoi. 233.

Montargis. (la ville de) Monsieur le Prince s'en rend maître, II. 102.

Montatere. (Me. de) Son Portait par elle-même. VIII. 354.

Montausier, (Mr. de) Gouverneur de Saintonge & d'Angoumois, V. 31. Il est fait Gouverneur de Mr. le Dauphin, VI. 104. Son grand mérite. 105.

Montausier, (Madame de) ses belles qualités, V. 31. Elle est faite Gouvernante du Dauphin, 206. Elle achete la Charge de Dame-d'honneur de la Reine. 278. Son éloge. *ibid.* Elle tombe malade d'une peur qu'elle avoit eue d'une grande femme qui avoit tout-à-coup disparu à ses yeux, VI. 103. Sa mort. 163, 283. Voyez encore quelques particularités touchant cette Dame, VIII. 72. & *suiv.* Sous le nom de la *Princesse Aminte.*

Montbazon (Madame de) aime le Comte de Soissons, & en est aimée, I. 51. Copie de deux billets qu'elle trouva chez elle. 82, 83. & *suiv.* De qui venoient ces billets. 90, 91. Elle reçoit ordre du Roi de se retirer de la Cour.

92. On l'envoye en exil, II. 334. Elle meurt de la rougeole, III. 270. Ses défauts. 271.
Montbrun. (Monsieur) Avis qu'il donne à Mlle. de Montpensier, IV. 208, 209.
Montchevreuil, (Monsieur de) Gouverneur du Duc du Maine, se casse un bras, VII. 98.
Mondejeu, (Monsieur le Maréchal de) offre obligeant qu'il fait à Mlle. de Montpensier, III. 253. Il devient le Maréchal de Schulemberg, IV. 236.
Montespan, (Mr. de) voit avec peine l'amitié du Roi pour sa femme, VI. 103. Son caractere. *ibid.* Il insulte Mad. de Montausier. 104.
Montespan. (Mad. de) Discours qu'elle tient sur les amours du Roi avec Mlle. de la Valliere, V. 324. Elle est attaquée de la rougeole. 326. Elle est aimée de Louis XIV. 327, 333. Elle accouche du Duc du Maine, & quelques années après de Mlle. de Nantes, VI. 351. Elle se retire, ce qui afflige fort le Roi, VII. 5 Son retour. *ibid.* Elle a Mlle. de Blois & le Comte de Toulouse qui furent tenus fort cachés. 6. *ibid.* Conseil qu'elle donne à Mlle. de Montpensier. 41. Sa faveur diminue à mesure que celle de Mad. de Maintenon augmente. 99.
Montglat (Monsieur de) se marie avec Mademoiselle de Chiverny, 69.
Montglat. (Mad. de) Son Portrait, VIII. 198.
Montgommerie, (Mestre-de-Camp, IV. 193.
Montigny, (Monsieur de) Capitaine d'une Compagnie qui servoit de garde aux deux fils de Louis XIII, I. 58. Il reçoit du Roi la moitié d'un écu d'or, dont le Roi retint l'autre moitié, & pourquoi. *ibid.*
Montmedi, (la ville de) assiégée par le Maréchal de la Ferté, IV. 27. Elle est prise. 52.
Montmorency, (Madame de) Religieuse aux filles de Sainte Marie à Moulins, est visitée par la Reine, IV. 319. Aventure extraordinaire qui lui arrive. *ibid.* & 320. Elle pardonne au

Cardinal de Richelieu qu'elle regardoit comme la cause de la mort de son mari. *ibid.* Elle dispose de son bien. *ibid.* Ses grande infirmités causées par ses pleurs continuels. 320. 321. Preuves de son amour pour son mari. 322.

Montmouth, (le Duc de) fils du Roi d'Angleterre, vient en France, V. 358. Ses belles qualités, *ibid.* Il est cause que Monsieur & Madame se brouillent, VI. 3. Il fait au Roi de France des propositions de paix. 315.

Montpensier. (Madame de) Grand'mere de Mlle. de Montpensier qui suit, & mariée à l'âge de 10 ans, VI. 38.

Montpensier. (Mlle. de) Commencement du malheur de sa maison. I. 2. Grands biens que sa mere lui laissa en mourant. *ibid.* Equipage qu'on lui donne après cette mort. 3. Sa Gouvernante. *ibid.* Combien elle étoit aimée de la Reine sa grand'mere. 4. Chagrin que lui cause l'éloignement de Monsieur. 6. Commissaires établis pour l'administration de son bien. 7. Filles de qualité qui étoient ses plus grandes amies. 9. Sa haine pour le Cardinal de Richelieu. *ibid.* Elle va jusques à Limours à la rencontre de Monsieur. 10. Elle le reconnoît après une longue absence. *ibid.* Preuve qu'elle donne de son horreur pour le vice. 22. Elle est recherchée en mariage par le Comte de Soissons qui avoit dessein de l'enlever. 52. Son mariage avoit été résolu avec le Cardinal Infant. 59. Combien elle fut touchée de la mort de Me. de St. Georges sa gouvernante. 71. On lui donne pour seconde gouvernante Me. la Comtesse de Fiesque. 72, 74. Mortifications qu'elle en reçoit. 76, 77. Elle va à la rencontre de la Reine d'Angleterre qui se réfugioit en France. 106. On propose de la marier au Roi d'Espagne qui étoit veuf. 107. On élude ensuite cette affaire. *ibid.* Elle té-

moigne qu'elle n'auroit pas voulu être Reine d'Espagne. *ibid.* La Reine d'Angleterre veut lui persuader que le Prince de Galles est amoureux d'elle. 131. Sujétion que ce Prince a pour elle. 142. Elle se flatte d'épouser l'Empereur. 146. Le Cardinal Mazarin la flatte de faire réussir ce mariage. 148. Elle le souhaite elle-même ; mais Monsieur tâche de l'en détourner. *ibid.* Elle devient dévote à l'exemple de l'Empereur. 150. Desir qu'elle a de se faire Carmélite. *ibid.* Elle en parle à Monsieur qui tâche de l'en détourner. 151. Elle abandonne cette résolution. 152. Elle se jette dans la dévotion. 158. On lui fait entendre qu'elle ne doit pas se flatter d'épouser l'Empereur. 163. Son ressentiment contre la Cour à cette occasion. 164. Réprimande que lui fait la Reine. 172, 173. Chagrin qu'elle en reçoit. 176. Ses sentiments peu républicains. 201. Proposition qu'on lui fait de se marier avec le Roi d'Angleterre. 228. *& suiv.* Ce mariage n'a pas lieu. 233. Ce Prince lui communique lui-même son dessein. 237, 238. Elle est attaquée de la petite-vérole. 250. Son voyage de Bordeaux & ce qui s'y passa. 393. *& suiv.* Offre que lui fait la Reine d'Anglererre de la marier avec le Roi son fils. II. 27, 28. Entretien qu'elle a avec ce Prince. 30. Elle refuse ce parti. 36. Lettre qu'elle reçoit de Monsieur le Prince. 42. Elle part pour Orléans. 53. Ce qu'elle fit pendant son voyage. 54. *& suiv.* Messieurs de la ville d'Orléans lui font savoir qu'ils ne veulent pas la recevoir. 61. Elle prend néanmoins la résolution de s'y rendre. 62, 63. Elle arrive à la porte qu'elle trouve fermée & barricadée. 64. Ses instances pour entrer. 65. Prédiction que lui fit alors le Marquis de Vilene : Dangers auxquels elle s'expose pour se rendre dans la ville. 66, 67. Elle fait rompre une porte & entre. 69. Deux

hommes la portent en triomphe ſur une chaiſe de bois. 70. Diſcours qu'elle tient au Gouverneur & aux Meſſieurs de la Ville. *ibid.* 71. Honneurs qu'on lui rend. 72. Fatigues qu'elle eut ce jour-là. *ibid.* Harangue qu'elle fit dans l'Hôtel-de-Ville. 76. *& ſuiv.* Elle ſe rend aux Fauxbourgs où elle tient conſeil. 84 *& ſuiv.* Réſolution que l'on y prit. 86. Elle n'eſt pas de l'avis de Mr. de Nemours. *ibid.* Elle rentre dans la ville. *ibid*, 89. Réſolution hardie qu'elle prend. 90. Ordres qu'elle donne pour empêcher le déſordre. 92, 93. Ses occupations. 118, 119. Son départ d'Orléans. 128. Honneurs qu'on lui rend près d'Etampes. 127. Son arrivée à Chartres, 132. & Paris. 136. Joie extraordinaire que l'on témoigne en la voyant. *ibid. & ſuiv.* Combien elle eſt eſtimée des Eſpagnols. 168. Danger auquel elle s'expoſe dans une émeute qu'il y eut à Paris. 209, 210. Elle pleurt la mort de Mr. de Valois ſon frere. 233. Mr. le Prince de Lorraine veut la marier avec l'Archiduc. 281. Ordre qu'elle reçoit du Roi de déloger des Tuileries. 285. Embarras où elle ſe trouve. *ibid. & ſuiv.* Elle ſe retire de Paris. 301 *& ſuiv.* Rencontre qu'elle fait d'un Jacobin qui lui parle d'elle-même ſans la reconnoître. 305 *& ſuiv.* Raiſons pour leſquelles elle ne voulut pas ſe marier avec l'Electeur de Baviere. 340. Elle travaille à la vie de Madame de Fouquerolles. 343. Recueils qu'elle fait imprimer. *ibid.* On veut la marier avec le Duc de Neubourg. 349. Elle mépriſe ce parti. 350. Moyen qu'elle trouve d'augmenter ſon revenu. 351. Inſtances qu'on lui fait pour épouſer le Duc de Neubourg. 360. *& ſuiv.* Lettre qu'elle reçoit de ce Duc. 363. 364. Elle va à Orléans, III. 1. Mécontentement qu'elle a de S. A. R. ſon pere. 3 *& ſuiv.* Elle choiſit Mad. de Frontenac pour ſa Dame d'honneur. 9, 10. Sa généalogie. 21, 22. Elle

tombe dans une espece de mélancolie. 50. Reproche qu'elle fait à Monsieur son pere du peu d'amitié qu'il a pour elle. 51. Ses sujets de chagrin. 53. Projet qu'elle forme de se retirer pour quelque temps du monde. 54. On l'en détourne. *ibid.* Elle gagne son procès contre Mr. de Richelieu. *ibid.* Elle est toujours persécutée par S. A. R. 80 *& suiv.* Résolution qu'elle prend de se retirer au Val-de-Grace. 81. On l'en détourne. *ibid.* Nécessité où elle se trouve d'entrer elle-même dans le détail de toutes ses affaires. 85. Elle cherche à gagner les bonnes graces du Cardinal Mazarin. 94, 95. Elle va prendre les eaux de Forges. 178 *& suiv.* Visite qu'elle rend à la Reine de Suede, & ce qui se passa à cette occasion. 190 *& suiv.* On propose de la marier avec Monsieur, frere du Roi. 201, 202. Elle est attaquée d'une colique bilieuse. 207. La nature toute seule la guérit. 208. Elle s'employe pour procurer la liberté au Comte de Holac arrêté par ordre de Monsieur le Prince. 209. 210. On lui propose d'acheter le Duché de Nevers. *ibid.* Elle reçoit un Arrêt du Conseil. 226. Elle écrit à tous ses Juges pour leur recommander sa cause. 260. Elle gagne son procès. 261. Lettre qu'on lui attribue mal-à-propos. 285. Elle rentre dans les bonnes graces de S. A. R. & lui rend visite. 296. Ce qui se passa à cette visite. 297 *& suiv.* On lui attribue un testament par lequel elle donne tout son bien à Mr. le Prince, IV. 2, Son démêlé avec l'Abbé Fouquet. 12. *& suiv.* Elle part pour se rendre à la Cour qui alloit à Sedan. 27. Son arrivée à Sedan. 44. Ce qui se passa à son arrivée à la Cour. *ibid. & suiv.* On lui propose plusieurs Dames d'honneur. 65. Elle tire à la Loterie du Cardinal Mazarin un diamant de quatre mille livres. 187. Son voyage à Lyon avec toute la Cour. 260 *& suiv.* Elle suit la

cour à St. *Jean-de-Luz*. V. 23 *& suiv.* Elle se brouille avec le Maréchal de Turenne, & à quelle occasion. 29, 31. Elle compose un Mémoire au sujet de Mlle. de Vandy. 32. Proposition que lui fait le Cardinal Mazarin d'épouser le Roi d'Angleterre. 39. Elle refuse ce parti, & pourquoi. 40. Son mépris pour Monsieur de Savoye. 46 *& suiv.* Elle apprend la mort de Mr. son pere. 75. Combien elle fut sensible à cette perte. 169 *& suiv.* On lui propose de nouveau le mariage du Roi d'Angleterre, mais elle ne veut pas y consentir. 170, 171. Mr. le Duc de Lorraine lui fait proposer le mariage du Prince Charles son neveu. 180. Réponse qu'elle fit à cette proposition. 181. Promesses que lui fait ce Duc lui-même. *ibid.* Le Maréchal de Turenne tâche de l'engager à se marier avec le Roi de Portugal. 215 *& suiv.* Elle refuse encore ce parti 218 *& suiv.* Elle écrit au Roi sur ce sujet. 221 *& suiv.* Elle prie Sa Majesté de donner ordre de ménager son mariage avec le Duc de Savoye. 227. Réponse que lui fit ce Prince. *ibid.* Le Roi, mécontent d'elle, lui ordonne de se retirer à St. Fargeau. 229. A quoi elle s'occupa dans cette solitude. 232. Monsieur le Prince veut la marier avec le Duc d'Enguyen son fils; mais elle ne veut pas y consentir, & pourquoi. 233. Lettre qu'elle reçoit du Maréchal de Turenne, qui lui fait de nouvelles instances pour son mariage avec le Roi de Portugal, 239 *& suiv.* Réponse de cette Princesse au Maréchal. 248, 249. Elle demande au Roi la permission de pouvoir se retirer de Saint-Fargeau. 260. Elle se rend à Vernon, & de-là à Eu. 264. Elle reçoit permission du Roi de retourner à la Cour. 274. Accueil qu'on lui fit. 275. Elle commence à rechercher les occasions d'entretenir Mr. de Lauzun, VI. 9, 18. Elle forme la résolution de se marier, & jette la vue sur Mr. de Lau-

zun. 30 *& suiv.* Raisons qui l'engagent à faire choix de ce Seigneur. 31, 32. Embarras où elle se trouve à cette occasion. 35, 36. Entretien qu'elle a avec lui sur le mariage. 39 *& suiv.* Voyez encore 47, 48. Elle lui déclare qu'elle veut se marier. 71 *& suiv.* Elle lui donne à deviner avec qui. 85. On veut la marier avec Monsieur, frere du Roi. 114 *& suiv.* Elle refuse ce parti. 124. Elle n'ose nommer à Mr. de Lauzun la personne qu'elle aime. 128, 129. Elle lui donne un billet dans lequel elle avoit écrit ces mots : *C'est vous.* 130, 131. Réponse à ce billet. 133. Long entretien qu'elle a avec lui sur ce sujet. 136 *& suiv.* Elle écrit au Roi pour lui demander la permission de conclure ce mariage. 147 *& suiv.* Réponse de Sa Majesté à cette lettre. 151. Elle parle elle-même au Roi. 159 *& suiv.* Elle envoye faire cette demande au Roi par Mrs. les Ducs de Créquy & de Montausier, le Maréchal d'Albret & Monsieur de Guitri. 164, 174. Le Roi y donne son consentement. *ibid.* Conseil que lui donne Mr. de Montausier de se marier d'abord. *ibid.* & 175. S. A. R. & la Reine s'opposent à ce mariage, *ibid.* 176. Le Roi se fâche contre l'un & l'autre à ce sujet. 181. Elle porte ses plaintes à Sa Majesté contre Monsieur, & pourquoi. 184 *& suiv.* Le Roi lui répond d'une maniere qui la satisfait. 187. Exemples qu'elle allegue pour faire voir qu'elle pouvoit faire ce mariage sans blesser sa gloire. 190, 191. Substance du contrat de mariage. 201. Le Roi lui donne ordre la veille du mariage de le venir trouver. 207. Il lui déclare qu'il ne veut pas donner les mains à ce mariage, & pourquoi. 208, 209. Désespoir où se trouve cette Princesse en apprenant cette nouvelle. 209 *& suiv.* Discours qu'elle tient à Sa Majesté à cette occasion. *ibid.* Elle se retire chez elle toute en pleurs, 214. Elle reçoit vi-

site de Mr. de Lauzun, qui vient la remercier de l'honneur qu'elle lui avoit voulu faire. 214 & *suiv.* Belles promesses que lui fait le Roi pour la consoler. 216, 217. Elle donne par contrat tout son bien à Mr. de Lauzun. 220, 221. Lettre qu'elle écrivit à Madame d'Epernon dans le temps de sa plus grande affliction. 223, 224. Elle commence à reparoître à la Cour. 226. Elle obtient du Roi la permission de voir & d'entretenir Monsieur de Lauzun. 228. Sa Majesté écrit à tous les Ambassadeurs dans les pays étrangers, pour leur donner part des raisons qu'il avoit eues de rompre ce mariage. 256. La Princesse est brouillée avec Me. de Longueville, & refuse de se raccommoder avec elle. 250. Elle change de sentiment, & se réconcilie. 251. Elle tombe malade. 253. On lui propose de se marier avec le Duc d'Yorck. 259. Combien elle fut saisie en apprenant que Mr. de Lauzun avoit été arrêté par ordre du Roi. 286. Récit qui lui fut fait de tout ce qui s'étoit passé lorsque Mr. de Lauzun fut conduit à Pignerol. 297 & *suiv.* Me. de Longueville lui propose de se marier avec son fils. 236. Sa réponse à cette proposition. *ibid.* & *suiv.* Elle fait bâtir à Eu un Hôpital, où elle met des sœurs de la Charité pour l'instruction des enfants. 358. Elle prend la résolution de faire Monsieur le Duc du Maine son héritier, & à quelles conditions. VII. 20. Proposition qu'elle en fait faire à Madame de Montespan. 21. Elle fait en faveur du Prince une donation de la Souveraineté de Dombes, & un contrat de vente du Comté d'Eu. 27. Elle achete une maison près de Paris. 29. Elle y fait bâtir. 32. Magnificence de cette maison 31. & *suiv.* On lui conseille de se retirer secretement avec Monsieur de Lauzun. 41. Donation qu'elle lui fait. 55. Le Roi la prie de déclarer ce qu'elle avoit fait en faveur

du Duc du Maine. 56. Lettre qu'elle écrit à Me. de Motteville sur la vie solitaire. 151. Autre lettre qui sert de replique. 167. Preuves qu'elle allegue pour faire voir que l'esprit galant n'est point opposé à la véritable piété. 88. & *suiv.* Histoire des amours de cette Princesse & de Mr. de Lauzun. 191 & *suiv.* Elle écoute avec plaisir ses discours flatteurs. 201. 202. Espérance dont elle le flatte. 210, 211. Expédient dont elle s'avisa pour lui déclarer qu'elle l'aimoit. 236 & *suiv.* Voyez encore quelques particularités touchant cette Princesse, VIII. 66 & *suiv.* sous le nom de *Reine des Amazones.* Son Portrait fait par elle-même. 127 & *suiv.* par la Comtesse de la Suse. 274. par Segrais. 402. de sa façon, 127 & *suiv.* celui du Roi, de Me. de Choisy, 333, 363, 166, 172, 177, 182, 187, 194, 198, 233, 287, 342.

Montpezat, (le Marquis de) Gouverneur d'Arras, V. 332.

Montrésor (le Comte de) est mis en prison pour des intrigues. I. 119. Fourberie dont on l'accuse. 121.

Montrevel, [le Comte de] Lieutenant de Roi en Bresse, a un démêlé avec Mr. d'Epernon. III. 264. Suites de ce différend. *ibid.* & *suiv.*

Montrevel (le Chevalier de) attaque Monsieur de Candale l'épée à la main. III. 265. Il est blessé par Mr. la Berte. 266. Sa mort. *ibid.* Suite de cette affaire. *ibid.*

Moresan. (Mad. de la) Son peu de prudence. VI. 350.

Moret (le Comte de) obtient du Roi le Gouvernement d'Hesdin. IV. 168. On lui refuse la porte lorsqu'il en veut prendre possession. *ibid.*

Mortemar (Monsieur de) donne sa Charge de Premier Gentilhomme de la Chambre à Monsieur de Villequier. VI. 4.

Mortemar. (Mademoiselle de) VIII. 75 & *suiv.*

Motte, (Mr. de la) Major de Dragons, est fait

Brigadier dans les Gardes du Corps à la sollicitation de Mr. de Lauzun. VI. 62.

Motte-Houdancourt (Mr. le Maréchal de la) reçoit à sa maison de campagne le Roi de France & la Reine de Suede. III. 213. Magnificence de sa maison. *ibid.*

Motte-Houdancourt, (Madame la Maréchale de la). Sa beauté. III. 214. Elle succede à Mad. de Montausier dans la Charge de Gouvernante du Dauphin. V. 279. Elle fait honneur à la Cour. *ibid.*

Motte-Houdancourt. (Mademoiselle de la) Egards que Louis XIV. a pour elle. IV. 143. Présent qu'il lui fait. *ibid.* Le Roi continue à la voir, & lui fait un nouveau présent qu'elle refuse. V. 222, 223.

Motteville. (Madame de) Entretiens pieux qu'elle a avec Mlle. de Montpensier. V. 116. Commerce de lettres qu'elles ont entr'elles sur la vie solitaire. 117. Ses belles qualités. 118. Une de ses lettres à Mlle. de Montpensier. VII. 160. & *suiv.* Portrait qu'elle fait de la Reine. VIII. 315.

Mouy. (la Marquise de) Ses belles qualités. II. 26.

N.

Nanci, Description de cette Ville. VI. 324.

Naine, monstrueuse créature que la Reine de France avoit amenée d'Espagne. VII. 13.

Nantes, (Mlle. de) fille de Louis. XIV & de Mad. de Montespan. VI. 351. Sa naissance. *ibid.* Le Roi son pere pense à la marier avec Mr. le Duc. VII. 134. Ce mariage a lieu. 137.

Nanteuil. (Mlle. de) VI. 270.

Nantouillet. (le Marquis de) Tué dans un combat. II. 202.

Nassau. (Guillaume de Nassau, Prince d'Orange). Son éloge. I. 127.

Nax. (Monsieur) Indignation de Monsieur contre

lui. III. 76. Ordre de S. A. R. pour le faire sortir du service de Mademoiselle de Montpensier. 77. Présent qu'il reçoit de cette Princesse. 95, 96. S. A. R. lui envoye une lettre de Cachet pour aller à Perpignan; mais il s'absente après en avoir été averti. 252, 253.

Navailles (Mr. le Duc de) quitte le Gouvernement de Bapaume pour prendre celui du Havre. V. 204. On lui donne ordre de se défaire de cette Charge. 277.

Navailles (Mad de) reçoit ordre de se retirer de la Cour. V. 277. Ses belles qualités. *ibid.* 278.

Nautre. (Mr. le) Conseil qu'il donne à Mlle de Montpensier. VII. 29.

Nemond. (Mr. le Président de) Mlle. de Montpensier lui recommande sa cause, III. 260.

Nemours (Mr. de) devient amoureux de Madame de Châtillon. I. 215. Différend qu'il a avec Mlle. de Montpensier. II. 86. Il se bat avec Mr. de Beaufort. 87. Et fait ensuite la paix avec lui. 89. Cette réconciliation n'est pas sincere. 98, 99. Il est blessé dans un combat. 117. Il est tué en duel par Mr. de Beaufort. 119, 220. Défense de l'Archevêque de faire des Prieres publiques pour lui. 221. Ses belles & mauvaises qualités. 223, 224. Son Portrait. *ibid.* Sa haine contre Monsieur le Prince. *ibid.*

Nemours, (Monsieur de) Cadet du précédent. IV. 23. Il quitte l'Etat Ecclésiastique. *ibid.* Son Portrait. *ibid.* Il fait la cour à Mademoiselle de Longueville, & l'épouse. 24, 25.

Nemours, (Madame de) Voyez *Longueville*, (Mademoiselle de)

Nemours, [Mademoiselle de) l'aînée, est recherchée en mariage par le Prince Charles. V. 209. On signe le Contrat. 210.

Nerlieu (Monsieur de) tué par Monsieur le Duc de Beaufort. I. 214.

Nestor. Son Portrait. VIII. 347.

Neubourg (Mr. le Duc de) recherche Mademoi-

selle de Montpensier en mariage. II. 349 *& suiv.* Il lui écrit à ce sujet. 363, 364.

Nevers. [Monsieur le Duc de] Son mariage avec Mademoiselle de Thianges. VI. 171. Ses fréquents voyages à Rome. *ibid.*

Nevers. (Madame de) Voyez *Thianges.* (Mlle de)

Neuillant. [Mademoiselle] Son éloge. I. 81. Elle devient suspecte à Mademoiselle de Montpensier. 105. L'Abbé de la Riviere fait le galant de cette fille. *ibid.*

Nicolai. (Mademoiselle de) Son mariage avec Mr. de Vardes. III. 197.

Noailles, (Madame la Comtesse de) Dame d'Atours de la Reine. IV. 45. Son Portrait par Madame la Duchesse d'Usez. VIII. 371.

Nogent (Mr. de) est tué au passage du Rhin. VI. 316. Comment il s'étoit conduit à l'égard de sa femme. 342. 343.

Nogent, (Madame de) Sœur de Monsieur de Lauzun. VI. 85. Ses belles qualités. *ibid.* Déclaration que lui fait Mademoiselle de Montpensier. 92, 93. Combien elle est touchée de la mort de son mari tué au passage du Rhin. 315. Projets qu'elle fait. 343.

Norlingue, Fameuse bataille qui s'y donne. I. 110.

Noyers. [Monsieur des] On conspire sa perte, & il se défait de sa Charge. I. 65.

O.

OLONNE, (Madame d') est aimée du Comte de Guiche. IV. 304. Voyez encore V. 6. Passion du Marquis de Silleri & de Monsieur de Marsillac pour elle, *ibid.* Il lui arrive une aventure qui la met mal avec la Reine 170. Son Portrait. VIII. 252.

Orange (la Princesse d') vient à Paris voir la Reine d'Angleterre sa mere. III. 105. Accueil qu'on lui fit. *ibid.* Son aversion pour la Hollande. 166.

Orléans, (Mr. le Duc d') ſe marie avec Mlle. de Nantes, fille de Louis XIV. & de Mad. de Monteſpan. VIII. 139. Son Portrait. *ibid.*

Orléans, (l'Abbé d') fils aîné de Mr. de Longueville, qui voulut ſe faire Jéſuite, & prit l'habit, puis le quitta, & ſe fit Prêtre enſuite. VI. 357.

Orléans, (Mademoiſelle d') Sœur de Mademoiſelle de Montpenſier. V. 160. On lui donne une groſſe cour de filles de ſon âge. *ibid.* Elle eſt aimée du Prince Charles de Lorraine ſon couſin. *ibid.* Elle hait ſa Gouvernante Madame de Langeron. 163. Elle cherche à ſe marier avec le Prince de Toſcane, & communique cette réſolution à Mademoiſelle de Montpenſier. 164, 165. Elle change de réſolution. 184. Elle penſe de nouveau à ce mariage pour obéir au Roi. 186. Elle eſt fiancée. 189. On fait la cérémonie du mariage. *ibid.* Préſent qu'elle reçut du Grand Duc. *ibid.* Elle donne ſes audiences. 190. Elle reçoit un préſent du Roi. 191. Son départ de Paris. 193 *& ſuiv.* Son inclination pour le Prince Charles de Lorraine. 197. Comment elle fut reçue du Grand Duc. 226. Elle accouche d'un fils à Florence. 270. Sa grande complaiſance pour ſon mari. *ibid.* Sa mort. 271.

Oppede (Mr. le Préſident d') ſe fait haïr, & pourquoi. V. 59. Grand pouvoir que lui donne la Cour. 60. Il envoye un homme aux Galeres. 61.

Oublieurs. Perſonnes à qui on donna ce nom, & pourquoi. I. 200.

P.

PABE, (Mr.) Gentilhomme de Mr. de Lauzun. VI. 280.

Pajot, (Marianne) fille de l'Apothicaire de Mademoiſelle de Montpenſier, 171. Monſieur le Prince de Lorraine en devient amoureux. *ibid.*

& 172. On passe le contrat de mariage. 211. Le Roi la fait enlever & conduire à la Ville-l'Evêque *ibid*, 212. Présent qu'elle reçut du Prince de Lorraine. 269.

Palafox, (Dom Jean de) Evêque d'*Osma*, ce qu'il dit de Ste. Thérese, VII. 189, 100.

Palatine (la Princesse) fait parler d'elle dans les affaires, I. 305, 306. Elle est recherchée par Monsieur de Guise. 306. Elle s'habille en homme & sort de France. *ibid.* Elle se fait nommer en Flandres *Madame de Guise. ibid.* Son retour en France où elle reprend son nom. *ibid.* Elle se marie en cachette avec le Prince Edouard. *ibid.* Son caractere. 307. Elle abandonne le parti de Monsieur le Prince, II. 12. & s'attache à la Reine & au Cardinal Mazarin. 13. Conseil qu'elle donne à Mademoiselle de Montpensier. 33. Faveur qu'elle accorde à Monsieur, frere de Louis XIV, IV. 221. Mortification qu'elle reçoit, V. 149. Elle marie sa seconde fille avec le Duc d'Enguyen. 266.

Palatine, (la Princesse) fille de l'Electeur Palatin, se marie avec Monsieur frere du Roi, VI. 283. Ce qui se passa à ce mariage *ibid.* Elle se fait Catholique, ce qui avoit été une des clauses du mariage. 284. Ses belles qualités. 288. Son arrivée à St. Germain, & ce qui se passa alors. *ibid.* Elle accouche d'un fils. 323.

Paluau. (Monsieur le Comte de) Ses belles qualités, I. 299. Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier. *ibid. & suiv.*

Palvoisin, (Madame de) veuve de Boisrogré de la Maison de Châtillon, place sa fille auprès de Mademoiselle de Montpensier, V. 318.

Paphlagonie. (Histoire de la Princesse de) qui est Mlle. *Vandy*, VIII. 45. *& suiv.* Voyez *Vandy*. (Mlle de) Son éloge. *ibid.* & celui de son pere. 46. Elle apprend toutes les Langues. 47. On l'envoye chez la Reine de Misnie. (la

Comtesse de Maure) sa tante. *ibid.* Son grand éloignement pour la galanterie. *ibid.* Elle est aimee de Cyrus (Mr. le Prince) qui lui rend visite habillé en femme. 52. Le Chancelier de la Reine Gelatille (c'est Mr. de Lyonne, Président de la Monnoye) lui fait la cour. 54. Et on le trouve poignardé devant la porte de la Princesse. 60, 61. Sa maniere de vivre. 62.

Parme (le Duc de) recherche & épouse la Princesse Marguerite de Savoye, V. 115. En quoi consiste son mérite. *ibid.*

Parthenie, (la Princesse) ou la Marquise de Sablé, VIII. 50. Elle craint la mort, & cherche les moyens de se rendre immortelle. 51. Ses belles qualités. *ibid.* Elle s'éloigne de la Cour, & se retire parmi un nombre de Vierges. 59.

Particelli. Voyez *Tora.* (le Président de)

Pastranne (le Duc de) contribue à son malheur & à sa fin tragique par ses discours imprudents, VII. 2, 3.

Patris, (Monsieur) Capitaine de Limours, III. 302.

Paul, (le Comte de St.) fils cadet de Mr. de Longueville, VI. 355. Son Portrait *ibid.* & *suiv.* Les Polonois veulent l'avoir pour Roi. 356. & *suiv.* On cherche à le marier avec Mlle. de Montpensier. *ibid.* Sa mort. 357.

Peguilin, (le Marquis de) Cadet de la Maison de Lauzun, V. 151. Son différend avec le Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi. *ibid.* Il est envoyé à la Bastille, & pourquoi, 224. Ses belles qualités. *ibid.* Preuves qu'il donne de sa bravoure. 314. Combien il se distingue des autres Officiers. 315. Il est fait Colonel Général des Dragons. 316. Belle action qu'il fit au siege de Courtrai. 328. Et à celui de Lille. 335. Il attaque les Ennemis, & se trouve percé de dix coups d'épée. 336. Estime que le Roi a pour lui, VI. 4. Sa Majesté lui donne la

Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. 7. Il se défait de la Charge qu'il avoit dans les Chevaux-Légers, & donne celle de Colonel-Général des Dragons à Monsieur de Ranes. *ibid.* Son grand désintéressement & son attachement pour la personne du Roi. *ibid. & suiv.* Conseils qu'il donà Mlle de Montpensier. 39. *& suiv.* Il évite par discrétion de rencontrer cette Princesse & de lui parler. 49. Il s'explique avec elle d'une maniere qui la tient dans l'embarras. 47. 48. Le Roi le fait Lieutenant-Général. 51. Egards qu'il a pour Mlle. de Montpensier. 61. Ses sentiments sur le mariage. 66. *& suiv.* Il conseille à cette Princesse de se marier avec Monsieur. 107. Il la supplie de ne plus lui parler, de ne lui pas écrire, & de ne lui envoyer personne. 109 *& suiv.* Il la rencontre, s'entretient avec elle, & fait semblant de ne rien comprendre à ce qu'elle lui dit à son sujet. 121, 122. Il fait l'indifférent à son égard. 124. Il en reçoit un billet par lequel il apprend que c'est lui-même que cette Princesse aime. 130, 131. Il fait semblant de n'y pas ajouter foi. 132. Sa réponse au billet. *ibid.* Il a avec elle un long entretien sur cet article. 137 *& suiv.* Il consent qu'elle communique sa résolution au Roi, & qu'elle demande son consentement pour ce mariage. 147. Seigneurs députés vers Sa Majesté pour cet effet. 164. Le Roi permet ce mariage. 174. mais S. A R. & la Reine s'y opposent. *ibid. & suiv.* On lui conseille de ne pas tarder à se marier, mais il ne veut pas suivre cet avis, & pourquoi. *ibid.* Monsieur de Montausier lui fait de nouvelles instances sur cet article. 196, 397. On fait le Contrat de mariage. 200, 201. Le Roi donne un contre-ordre & empêche la conclusion du mariage la veille qu'il devoit se faire. 208 *& suiv.* Il va remercier Mademoiselle de Montpensier de l'honneur qu'elle lui avoit voulu

faire. 214. Ce qui se passa dans cette entrevue. 215 *& suiv.* Preuve qu'il donne de son grand désintéressement, lorsque Mademoiselle de Montpensier voulut lui donner tout son bien. 220, 221. Conseil qu'il donne à cette Princesse. 226. Il reçoit du Roi la permission de la voir & de lui donner ses avis. 227 *& suiv.* Il est arrêté par ordre du Roi. 287. Il est conduit à Pignerol par Monsieur d'Artagnan. 290. Ce qui se passa dans ce voyage. 297. Avec quelle force & quelle patience il supporte son état 299, 300. Discours qu'il tient à ceux qui le conduisirent au lieu de son exil. *ibid. & suiv.* Mrs. de Louvois & le Tellier lui sont contraires, & pourquoi. 345. Le Roi le veut faire Duc & Maréchal de France, mais il le refuse. 347. On l'accuse de fierté. *ibid.* & 348. Il tombe dangereusement malade. 349. 350. Il pense se sauver de sa prison après avoir fait un trou à sa cheminée, mais il est arrêté par la Sentinelle d'un Magasin. 359. Il trouve moyen d'écrire sans que ses Gardes s'en apperçoivent. 360. On lui envoye un Chirurgien pour le guérir d'un bras dont il ne s'aidoit pas. *ibid.* On le fait sortir de Pignerol pour aller à Bourbon. VII. 43. Lettre pleine de tendresse qu'il écrit à la Maréchale d'Humieres, & qui tombe entre les mains de Mademoiselle de Montpensier. 51. On l'envoye dans la Citadelle de Châlons-sur-Saone. 53, Plaintes que fait de lui Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* Donation que lui fait cette Princesse, mais dont il n'est pas content. 54. Il va à Amboise. 57. Le Roi lui permet de revenir, & à quelles conditions. 59. Airs galants qu'il se donne avec les femmes. *ibid.* Il voit le Roi après être sorti de prison, & vient remercier Mademoiselle de Montpensier. 61. Il n'en agit pas bien à l'égard de cette Princesse. 66 *& suiv.* Il lui attribue tous ses malheurs. 71. Ses emporte-

ments. 75. Il trouve mauvais que Mademoiselle de Montpensier eût fait bâtir Choisy. 88 & *suiv.* Il se met dans le grand jeu. 116. Il va au siege de Luxembourg. 122. Il vit dans l'obscurité, & fait parler de lui. 159. Histoire de ses Amours & de Mademoiselle de Montpensier. 191 & *suiv.* Comment il s'y prit pour gagner les bonnes graces de cette Princesse. 195 & *suiv.* Mademoiselle l'écoute favorablement. 201, 202. Il lui propose de chercher un Confident. 203 & *suiv.* Il la trouve un jour à sa toilette dans une attitude qui le surprend agréablement, & ce qui se passa alors. 207 & *suiv.* Invention dont il s'avise pour savoir si son bonheur étoit vrai ou faux. 214 & *suiv.* Sa grande assiduité auprès de Mademoiselle qu'il entretient agréablement & avec esprit. 221, 222. Il l'engage à faire le voyage de Flandres avec la Cour, pour être à portée de jouir de sa présence. 223 & *suiv.* Il tire d'elle une déclaration d'amour, & comment. 136 & *suiv.* Ce qui se passa après cette déclaration. 241 & *suiv.* Il en parle au Roi. 263, 264. Sa Majesté consent à tout, mais on la fait changer de sentiment. 269.

Pelletier, (Mr.) Conseiller d'Etat, obtient la Charge de Contrôleur Général, vacante par la mort de Mr. Colbert. VII. 113.

Perefixe, (Monsieur) Archevêque de Paris. VI. 240. Sa mort. *ibid.*

Perot, (le Président) chassé de Paris. IV. 216.

Pertuis. (Mr.) Un des amis de Mr. de Lauzun. VII. 19. Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier. *ibid.*

Philippa, jeune fille que la Reine de France avoit amené d'Espagne. VII. 13. Ses belles qualités. *ibid.* Son mariage avec Mr. de Vizé. *ibid.* Histoire de sa vie. *ibid.*

Piancesse, (le Marquis de) Premier Ministre de Mr. de Savoye. IV. 268. Son humeur. *ibid.*

Picolomini (le Duc d'Amalfi) assiege Armentieres. I. 153. Ses belles qualités. *ibid.*
Pienne, (le Marquis de) Gouverneur de Pignerol. VI. 318.
Pienne. (Madame de) Ses belles qualités. II. 347.
Pienne. (Mademoiselle de) Son mariage avec le Marquis de Guerchy. III. 36. Présent que lui fait Mademoiselle de Montpensier. *ibid.* Elle est aimée du fils de Mr. de la Tour, qui lui écrit un billet. 221.
Pimentel (Monsieur) est envoyé par le Roi d'Espagne à la Cour de France, pour proposer la paix & le mariage de l'Infante avec Louis XIV. IV. 294. Il commence à paroître à la Cour. V. 21.
Pleigo, (la Comtesse de) Camériere de la Reine. V. 153.
Plessis-Prâlin (le Maréchal de) gagne la bataille de Sommepuy, & y fait beaucoup de prisonniers. I. 311.
Poncet. (Monsieur) l'Archevêque de Paris lui donne la Cure de S. Eustache, ce qui cause une sédition. I. 99, 100. On lui ôte cette Charge. 100.
Pons. (Mademoiselle de) Galanteries de Monsieur le Duc de Guise pour elle, I. 114.
Pontac, (Madame de) Premiere Présidente de Bordeaux, à qui l'on dédie la Relation de l'Isle invisible, VIII. 5. Son éloge *ibid.* Son portrait par elle-même. 209.
Pordeac, (Madame de) mere de la Maréchale de Roquelaure, VII. 37.
Port-Royal. (le couvent du) Eloge de plusieurs savants qui s'y étoient retirés, III. 306 *& suiv.* La Cour défend d'y recevoir des écoliers. 310. Vie édifiante des Religieuses de ce Monastere. 311.
Portraits. Recueil de divers Portraits imprimés en 1659. par ordre de Mademoiselle, VIII. 90.
Portugal, (le Roi de) se marie avec Mademoi-

ſelle d'Aumale, V. 311. Il eſt relégué dans une iſle. *ibid.*

Portugal, (la Reine de) Voyez *Aumale* (Mlle d')

Pouſſé, (Me.) Belle-ſœur du Curé de St. Sulpice, achete la Charge de Dame-d'atours de Madame, V. 282.

Prebon, (Monſieur.) tué en duel, III. 268.

Précieuſes. Leur Portrait, VIII. 374.

Préfontaine. (Monſieur) S. A. R. veut le faire ſortir du ſervice de Mademoiſelle de Montpenſier, III. 80. Il exécute cet ordre & ſe retire dans la ſolitude. 81, 82. Services qu'il avoit rendus à ſa maîtreſſe par ſa bonne conduite, 86. Raiſons que S. A. R. avoit de ſe plaindre de lui. 89. Marque de ſon grand déſintéreſſement. 96. On lui envoye une lettre de cachet de la part de S. A. R. pour ſe rendre à Arras; mais il s'abſente après en avoir été averti. 253. S. A. R. s'obſtine à ne pas vouloir qu'il rentre au ſervice de Mademoiſelle de Montpenſier, IV. 111. Il eſt bien reçu du Cardinal Mazarin. 183.

Préſident (le premier Préſident du Parlement de Rouen) meurt ſubitement un moment après avoir fait ſa harangue au Roi, I. 125. Son grand mérite. *ibid.*

Prêtre, (Monſieur le) grand joueur, IV. 215.

Prie (Mademoiſelle de) quitte le ſervice de Madame, 207. Sa grande qualité & ſon mérite. *ibid.* Elle ſe retire dans un couvent. *ibid.* Son voyage à Rome. 283. Son mariage avec Monſieur de Goufreville. 117.

Prince, (Monſieur le) commande dans Paris pendant l'abſence du Roi, I. 60. Sa mort. III.

Prince. (Monſieur le) Voyez *Euguyen.*

Puilaurent (Monſieur de) eſt conduit au Bois de Vincennes où il meurt priſonnier, I. 11.

Puiſieux. (Madame de) Son caractere, III. 51. Elle eſt aimée de Monſieur Goulas, *ibid.*

Q.

Quinski. (le Comte de) Plaisanterie qu'on lui fait faire, II. 137. Il est fait prisonnier. 203.

R.

Rache (le Comte de) se marie avec la sœur de Mademoiselle Milandon, VI. 3.

Ralle (Monsieur le) est fait prisonnier, II. 120. Son éloge. *ibid.* Il est mis en liberté sous certaines conditions. 122.

Rancé, (Mr. l'Abbé de) Premier Aumônier de S. A. R., V. 85. Ses belles qualités, 86. Histoire abrégée de sa vie. *ibid. & suiv.*

Ranes (Monsieur de) reçoit de Mr. de Lauzun la Charge de Colonel-Général des Dragons, VI. 7.

Rantzau, (Monsieur de) Lieutenant-Général, agit avec succès au siege de Bourbourg, I. 109. Il est fait Maréchal de France. 110.

Raré, (Madame de) Gouvernante des enfants de Monsieur, II. 254. Elle perd cette place, & pourquoi, V. 162.

Ravon, vilain lieu dans les montagnes de Vosge, VI. 198.

Reine (la), grand'mere de Mademoiselle de Montpensier, est obligée de sortir de France; I. 4. Divisions que sa disgrace fit naître à la Cour. 5. Sa mort. 60. Son éloge. 277.

Reine, (la) femme de Louis XIII, devient grosse, I. 4. Mystere que l'on fait de cette grossesse. *ibid.* Elle accouche d'un fils. 46. & du Duc d'Anjou. 54. On la menace de lui ôter ses enfants. 59. Elle apprend la mort du Cardinal Infant son frere. 87. Disgrace où elle avoit toujours été pendant la vie de son mari. 88. Ce qu'elle fit la premiere année de son veuvage. 89. Son voyage de Bordeaux pendant

les troubles. 187 & *suiv.* On lui prédit une maladie, ce qui arriva. 304. Son rétablissement. 305. Elle est incommodée d'un cancer, qu'on lui ouvre mal-à-propos, V. 252. Elle se met entre les mains du Curé de Vanvre pour en être guérie. *ibid.* Elle se fait traiter par Monsieur Halliot, Médecin de Bar-le-Duc, qui entreprend de la guérir. 297. On lui annonce que son mal est sans remede. 298. Tranquillité avec laquelle elle reçut cette nouvelle. 300. On lui donne l'Extrême-Onction. 302. Sa mort 304. Son testament. *ibid.* On porte son corps à St. Denis. 305 & *suiv.* Son portrait, VIII. 305. Autre portrait par Madame de Motteville. 315.

Reine de France, femme de Louis XIV. Voyez *Infante.*

Remecourt. (Mademoiselle) Son caractere, II. 10. Elle se fait Religieuse. *ibid.*

Remy, (Mr. de St.) premier Maître-d'Hôtel de Madame, V. 170.

Remy (Madame de St) empêche le mariage de sa belle-fille avec le Duc de Lorraine, V. 269, 270.

Remy. (Mademoiselle de St.) Sa beauté, V. 170. Le Duc de Lorraine en devient amoureux & veut l'épouser. 269. On la tient en prison. *ibid.* Son mariage avec Mr. de Hautefeuille. 270.

Rethel (la ville de) prise par le Maréchal de Turenne, & reprise ensuite par le Cardinal Mazarin, I. 311. Monsieur le Prince s'en rend maître, II. 331.

Retz. (le Cardinal de) Voyez *Coadjuteur.*

Rhodes, (Monsieur) Grand-Maître des Cérémonies, V. 147.

Rhodes, (Madame de) On la propose pour être Dame-d'honneur de Mademoiselle de Montpensier, IV. 64.

Ribaupierre. (le Comte de) VI. 326.

Richardiere, (Monsieur la) Gentilhomme de Nor-

mandie, V. 239. Repréſentations qu'il fait à Mademoiſelle de Montpenſier de la part du Maréchal de Turenne. *ibid.* & 240.

Richebourg, (le Marquis de) frere du Prince d'Eſpinoi, VI. 271.

Richelieu, (le Cardinal de) à quelles conditions il vouloit faire rentrer Monſieur en grace à la Cour, I. 9. On lui fait le ſacrifice de la tête de Mrs. de Cinq-Mars & de Thou. 62. Il eſt dangereuſement malade. *ibid.* Cherche à ſe venger de tous ceux qui lui font ombrage. 63. Il meurt le 4 Décembre 1542. 64. Sa grande autorité & ſa belle réputation. *ibid.* Ses conſeils ſuivis après ſon trépas. *ibid.* Le Roi apprend la nouvelle de ſa mort avec indifférence. *ibid.* Cette mort donne de la joie à une infinité de perſonnes. 66. Charges & Gouvernements qu'il laiſſe à ſes héritiers & à ſes amis. *ibid.*

Richelieu (Mr. le Duc de) perd ſon procès, III. 241 & *ſuiv.* Mauvaiſes raiſons alléguées par ſon Avocat. 263.

Richelieu (le Marquis de) ſe marie avec Mademoiſelle de Beauvais, II. 334. Ses belles qualités. *ibid.*

Richelieu (Madame de) eſt faite Dame-d'honneur de Madame la Dauphine, VII. 18.

Richelieu, (le château de) Sa grande magnificence, 26, 27.

Ricouſſe, (le Sieur) eſt roué pour avoir agi contre l'Etat, III. 169.

Rieux. (la Comte de) Diſpute qu'il a avec le Prince de Tarente, II. 225. Il reçoit un ſoufflet de Monſieur le Prince. 226. Il eſt mis à la Baſtille. 227. Monſieur de Lorraine l'en fait ſortir. *ibid.*

Riſauvilliers, deſcription de cette petite Ville, VI. 326.

Ris, (Monſieur de) tué en duel, II. 220.

Risbourg, (la Marquiſe de) femme du Gouverneur de Bruxelles, VI. 79.

Riviere (l'Abbé de la) eſt envoyé par Monſieur à la Cour pour traiter ſon accommodement, I. 68. Rend un mauvais office à Mademoiſelle de Neuillant. 105. Il ſe retire de la Cour. 258.
Rochefort, (la Maréchale de) eſt faite Dame d'Atours de Madame la Dauphine, VII. 14.
Rochefort (Monſieur de) entre dans les intérêts de Meſſieurs le Tellier & de Louvois avec un dévouement abſolu, VI. 4. Promeſſes que lui font ces deux Meſſieurs. *ibid.* On lui donne la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. *ibid.*
Rochefoucault (le Cardinal de la) poſſede l'Abbaye de Tournu pendant ſoixante ans, IV. 258.
Rochefoucault (Monſieur le Duc de la) reçoit un coup de mouſquet qui entre par un coin de l'œil, & ſort par l'autre. II. 182.
Rocheguion (Mr. de la) tué au ſiege de Mardick. I. 129.
Rocheguion (Mr. de la) eſt relégué à une de ſes terres, & pourquoi. VII. 129.
Rochepoſé. (le Marquis de) Son Portrait. VIII. 137 *& ſuiv.*
Roche-ſur-Yon. (Mr. le Prince de la) VIII. 127.
Rohan (Monſieur de) reçoit le Brevet & les lettres de Duc. II. 227. Il en obtient la vérification du Parlement. 229.
Rohan (Madame de) s'oppoſe au mariage de ſa fille avec Monſieur Chabot. I. 118. Elle ne peut en empêcher la concluſion. 119. Moyens qu'elle cherche de s'en venger. *ibid.*
Rohan. (Mademoiſelle de) Ses belles qualités. I. 114, 115. Partis conſidérables qu'elle refuſe. *ibid.* Son inclination pour Monſieur Chabot. *ibid.* Elle ſe marie avec lui. 119.
Rolin, (Monſieur) Chancelier des Ducs de Bourgogne, & Fondateur d'un Hôpital. IV. 256.
Rollinde. (Mr.) On veut le mettre au ſervice de Mlle de Montpenſier. VI. 147. Ses belles qualitez. *ibid.* Il entre chez cette Princeſſe, 249.

Romain. (Mr. de St.) Ses belles qualités. III. 289.

Ronchi, (Monſieur de) Capitaine aux Gardes, eſt fait priſonnier. IV. 199.

Roncherolles, (Monſieur de) Gouverneur de Bellegarde eſt fait priſonnier. I. 320. Il eſt relâché. *ibid.*

Ronmecourt, (Monſieur) Lieutenant des Gardes du Corps du Roi. V. 211. Il enleve par ordre du Roi Mariane Pajot que Mr. de Lorraine vouloit épouſer. *ibid.*

Ronviere (Monſieur la) fait terminer une diſpute ſurvenue en préſence du Roi. IV. 314. Il appelle le Comte de Mansfeld en duel. *ibid.*

Roquelaure. (Mr. de) Son caractere. VI. 249.

Roquelaure. (Madame de) Sa grande beauté. III. 279. Sa mort. IV. 132.

Roquette, (Mr. l'Abbé) aſſiſte Monſieur de Candale à la mort. IV. 152.

Roſpiglioſi. (le Chevalier) Aventure au ſujet d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit. V. 53, 54.

Rubel, (Monſieur) tué dans une bataille. II. 142.

S.

SABLÉ (la Marquiſe de) Voyez *Parthénie.* (la Princeſſe)

Saler. (Monſieur) Son éloge. III. 10. Commiſſion dont il eſt chargé de la part de Monſieur le Prince. 11, 12.

Salle, (Monſieur la) Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi. III. 202. Il tire à la Loterie du Cardinal Mazarin un diamant de quatre mille écus. IV. 146.

Savauſe. (Monſieur de) Son caractere. III. 57.

Saujon. (Monſieur) Idée qu'en donne Mademoiſelle de Montpenſier. I. 183. Il fait ſa cour à cette Princeſſe. 141. Se défait d'une Compagnie au Régiment des Gardes. 165. On l'arrête. 166. Il eſt interrogé. 168. Raiſons de ſa détention. 172. On le transfere de chez le

Prévôt de l'Isle au Château de Pierre-Encise à Lyon. 191. Il est mis en liberté. 201. On le fait Gouverneur de la Souveraineté de Dombes. 260. Ses intrigues avec Mademoiselle de Fouquerolles. II. 110.

Saujon (Mademoiselle de) est faite fille d'Honneur de Madame. I. 141. Ses belles qualités. *ibid.* Monsieur en devient amoureux. *ibid.* Elle en reçoit une lettre. *ibid.* Reproches que lui fait Mademoiselle de Montpensier sur cette inclination. 150. Elle se retire aux Carmelites. 241. On l'en fait sortir. 243. Elle accepte la Charge de Dame d'Atour de Madame. *ibid.* Ses défauts. 244. Elle vend sa Charge de Dame d'Atour à Madame de Poussé. V. 282.

Saumaise. (Mademoiselle de) Son Portrait. VIII. 192.

Savoye. (le Prince Thomas de) Sa mort. III. 126.

Savoye (Mr. le Prince) fait demander en mariage la fille de S. A. R. IV. 166. Réponse qu'il en reçut. 18. Son amour pour la Marquise de Cailus, & pour Mademoiselle Tresefon. 273. Il vient à Lyon où il trouve la Cour de France. 275. Son Portrait. 276. Son caractere. *ibid.* & *suiv.* Il épouse Mademoiselle de Valois, troisieme fille du second mariage de S. A. R. V. 252. Lettre qu'il écrit à cette Princesse. 256, 257.

Savoye (Madame de) arrive à Lyon où elle trouve le Roi de France & sa Cour. IV. 263. Son Portrait. 268. Ses belles qualités. *ibid.* Sa grande dévotion 272, 273. Chagrin qu'elle a de ne pouvoir marier sa fille la Princesse Marguerite avec Louis XIV. 286 & *suiv.* Présents que lui fait le Cardinal Mazarin. 290. Son départ de Lyon. 291, 292. Sa mort. V. 270.

Savoye. (Madame de) *Voyez* Valois. (Mademoiselle de)

Scarron. (Madame) Ses belles qualités. VI. 351. Elle est faite seconde Dame d'Atour de Ma-

dame la Dauphine. VII. 14. Le Roi Louis XIV. commence à l'aller voir. 42. Sa faveur augmente, & celle de Madame de Montespan diminue. 98.

Scuderi. (Mademoiselle de) Nom qu'elle donne à Mademoiselle de Vandy. V. 31.

Sédition excitée à Paris au sujet d'un Impôt. I. 98. 99. Autre sédition qui dura trois jours à l'occasion de la Cure de St. Eustache qui étoit devenue vacante. 99, 100. Troisieme sédition excitée dans la même Ville. 185 *& suiv.*

Segrais. (Monsieur) Son caractere. V. 174.

Seignelay. (Mr. de) Plaintes qu'il fait de Mr. de Lauzun à Mlle. de Montpensier. VII. 124.

Selles. Description de cette maison. I. 18.

Sennecey (Madame de) revient faire sa Charge de Dame d'Honneur de la Reine après son exil. I. 91. Elle est faite Gouvernante de Louis XIV. 92.

Sentinelli, (le Comte de) Favori de la Reine de Suede. IV. 136.

Sentinelli, (le Chevalier de) Capitaine des Gardes de la Reine de Suede. V. 136. Il tue le Marquis de Monaldesqui par ordre de la Reine, & pourquoi, 137.

Servien, (Monsieur) Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier de la part de la Reine. I. 315. Lettre qu'on lui attribue. II. 234.

Sevigné, Son Portrait par Mad. de la Fayette. VIII. 386.

Silléri (le Marquis de) amoureux de Madame d'Olonne. V. 6.

Simon, (Monsieur de St.) premier Ecuyer, est disgracié. I. 50.

Simon. (la Duchesse de St.) Son Portrait. VIII. 238.

Sirié, (la Marquise de) Dame d'Honneur de la Princesse Louise. IV. 268.

Soissons. (Monsieur le Comte de) Ses soins assidus pour Mademoiselle de Montpensier. I. 12.

X v

Le Roi va en Champagne lui faire la guerre. 51. Il eſt aimé de Mademoiſelle de Montbazon. *ibid.* Haine que lui porte le Roi. 52. Ses belles qualités. *ibid.* Sa mort. *ibid.* Il avoit eu deſſein d'enlever Mademoiſelle de Montpenſier pour l'épouſer. 52.

Soiſſons. (le Comte de) Voyez *Eugene.*

Soiſſons, (Madame la Comteſſe de) ſe conſole aiſément de la mort du Comte ſon Fils. I. 53.

Soiſſons, (la Comteſſe de) Voyez *Mancini.*

Soubiſe (Madame de) reçoit du Roi une augmentation de penſion, & pourquoi, VII. 25. Elle donne ſujet au Roi Louis XIV d'être mécontent d'elle. 17. Lettre emportée qu'elle écrivit à Sa Majeſté. *ibid.*

Sourdis, (Monſieur le Marquis de) eſt arrêté. II. 60. On le ſoupçonne d'être Mazarin. 203. Son différend avec Mademoiſelle de Montpenſier, 111. Il ſe réconcilie avec elle, 113. Portraits de ſa façon. VIII. 242, 282.

Stenai. Siége de cette Ville par Monſieur Faber. III. Elle eſt priſe. *ibid.*

Strasbourg (la Ville de) ſe rend au Roi Louis XIV, qui y fait entrer des troupes. VII. 55.

Suede. (la Reine de) Son Portrait. III. 191. Maniere dont elle s'habilloit. *ibid.* Eloge qu'elle fait du Prince de Condé, 194. Réception qu'on lui fit à Paris, 211. Elle eſt viſitée de tous les Savants. *ibid* & 212. Elle choiſit l'Evêque d'Amiens pour ſon Confeſſeur *ibid.* Elle eſt viſitée du Roi, de Monſieur & du Cardinal Mazarin. *ibid.* Ce qui ſe paſſa entre leurs Majeſtés dans une autre entrevue. 213. Elle ne plaît pas à la Cour, & pourquoi, 214. Elle tourne les Jéſuites en ridicule à l'occaſion d'une Tragédie. *ibid.* Elle conſeille à Louis XIV de ſe marier avec Mademoiſelle Mancini. *ibid.* Ses ſentiments ſur le mariage & ſur les dévotions de Rome. 217. Elle fait tuer dans la galerie de Fontainebleau le Marquis de Monal-

desqui, & pourquoi, IV. 137. Comment on regarde cette action. 138. Portrait de cette Princeſſe, VIII. 162.

Sulli, (Mr. de) fils de Mr. du Verneuil, VI. 256.

T.

TALON, (Monſieur) Avocat-général, III. 260. Mademoiſelle de Montpenſier lui écrit pour lui recommander ſa cauſe. *ibid.* Il fait des merveilles dans cette occaſion. *ibid.* Précis de ſon Plaidoyer. 161. Il gagne ſa cauſe. *ibid.* Remerciments que lui font S. A. R. & Mademoiſelle de Montpenſier. 262, 263.

Tambonneau. (le Préſident) VI. 329.

Tarente, (le Prince de) fils de Monſieur le Duc de la Tremouille, leve des troupes pour ſervir Bordeaux contre Mr. le Prince, I. 318. Son éloge. *ibid.* Son portrait fait par lui-même, VIII. 121.

Tarente. (la Princeſſe de) Son Portrait fait par elle-même, VIII. 98. Portrait de ſa fille, âgée de 7 ans. 160.

Tavannes. (Monſieur) Son différend avec le Comte de Holac, II. 236 *& ſuiv.*

Tellier (Monſieur le) eſt fait Secretaire d'Etat, I. 65. Son éloge, II. 73.

Termes, (Monſieur de) premier Gentilhomme de la Chambre de S. A. R., IV. 95.

Terrail (Mr. le) tué au ſiege de Mardick, I. 129.

Themines (Monſieur le Marquis de) tué au ſiege de Mardick, I. 529.

Thianges. (Mr. de) VIII. *& ſuiv.*

Thianges (Madame de) gagne les bonnes graces de la Reine de Suede, III. 212. Diſpute qu'elle a avec le Chevalier de Béthune. 241. Son Portrait par Mademoiſelle, VIII. 352.

Thianges (Mademoiſelle de) ſe marie avec Mr. le Duc de Nevers, VI. 171.

Thionville, (la ville de) Idée que l'on donne de

ses fortifications & de ses logements, VI. 321.
Thou (Monsieur de) est exécuté, I. 60.
Tilladet, (Monsieur) Capitaine au Régiment des Gardes, est chassé de la Cour. 63.
Tilliere. (Mademoiselle la Comtesse de) Ses belles qualités, I. 72.
Tosle. (Mr.) VI. 316.
Toisé, Impôt auquel on avoit donné ce nom, & qui fut cause d'une sédition, I. 98. *& suiv.*
Tonnay-Charente (Mlle. de) se marie avec Mr. de Blainville, fils de Mr. Colbert, VII. 92.
Tore, (le Président de) devient amoureux de Madame de Savoye, IV. 288. Histoire curieuse à ce sujet. *ibid.*
Toscane (le Grand-Duc de) recherche Mademoiselle d'Orléans en mariage, V. 183. Il en fait faire la demande par son Ambassadeur extraordinaire. 189. On fait la cérémonie du mariage. *ibid.* Il vient en France après avoir été en Angleterre, VI. 10. Son Portrait 16. Ses belles qualités. *ibid.*
Toscane. (la Duchesse de) Voyez *Orléans*. (Mademoiselle de)
Toulouse, le Comte de) fils de Louis XIV, & de Madame de Montespan, VII. 6, 7. Son portrait. 58. Discours que tint la Reine lorsqu'elle le vit. *ibid.*
Toulouse, (l'Abbé de) porte le Prince de Conti à changer de vie, IV. 75.
Toulouse. (la ville de) Ses beautés, V. 35.
Tour, (Monsieur la) Lieutenant-Colonel en Languedoc, tué dans un combat, II. 117.
Tour (Monsieur la) obtient une charge de Mademoiselle de Montpensier, IV. 82. Il en agit mal avec cette Princesse. *ibid.*
Tresefon, (Mademoiselle) est aimée du Prince de Savoye, IV. 273. Son Portrait. 274. Son mariage avec le Comte de Cavours, Piémontois, V. 252.
Tricomini, espèce de fou qui appartenoit à la Reine, femme de Louis XIV, VI. 277.

Trimouille. (Madame de la) Son éloge, IV. 122. Son Portrait fait par elle-même, VIII. 112.

Trimouille, (Mlle. de la) Son portrait fait par elle-même, VIII. 106.

Toisville. (Monsieur) Capitaine des Mousquetaires de la Garde, est chassé de la Cour, à la sollicitation du Cardinal de Richelieu, I. 63.

Turenne, (le Maréchal de) assiege la ville d'Etampes, II. 153. Ce siege fait périr une grande partie de son armée. *ibid.* Il est obligé de lever le siege, 163. Il attaque Monsieur le Prince. 187, 188. Belle retraite qu'il fait. 280. Son éloge. *ibid.* Autre belle retraite qu'il fait, par laquelle il conserve son armée, III. 155. Il remporte une victoire sur Monsieur le Prince, IV. 200, 201. Il propose le mariage du Roi d'Angleterre avec Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin, V. 40. Cette négociation ne réussit pas. *ibid.* Il tâche de porter Mademoiselle de Montpensier à épouser le Roi de Portugal. 213 *& suiv.* Ce mariage n'a pas lieu. 228 *& suiv.* Il est exilé, & pourquoi, VII. 228.

V.

Vair. (le Chancelier du) Belle maison qu'il avoit autrefois fait bâtir. VII. 31.

Valentinois (le Duc de) épouse Mlle. de Grammont fille du Maréchal. V. 58. Son Portrait. 59.

Valfuse, (Mademoiselle de) sœur de la Marquise de Risbourg. VI. 79.

Valliere, (Mademoiselle de la) fille de Madame de St. Remi qu'elle avoit eue de son premier mariage. V. 170. Elle entre au service de Madame par le moyen de Mad. de Choisi. 289. Elle est aimée du Roi, 206. Elle se jette dans un Couvent de Religieuses, où le Roi va la chercher pour la ramener, 209. Elle accouche d'une fille nommée Marianne, 321. Chagrin qu'elle cause à la Reine, 322 *& suiv.* Elle ac-

couche d'un fils légitimé ſous le nom de Comte de Vermandois. 338. Elle devient mécontente de Madame de Monteſpan qui étoit auſſi aimée du Roi. VI. 240, 241. Elle ſe jette dans un Couvent. 242. Le Roi envoye Mrs de Lauzun & Colbert pour la ramener. *ibid.* Son retour. *ibid.* Son Portrait. 351. Bruits que l'on fait courir à ſon ſujet. 352. Elle ne plaît plus au Roi, & ſe retire de la Cour pour ſe faire Carmélite. 354.

Vallon, (Monſieur) Lieutenant-Général, eſt cauſe par ſa négligence de quelque déſordre parmi les troupes. II. 239. Il eſt grondé de Mr. le Prince. *ibid.* Il refuſe d'exécuter les ordres du Prince, qui veut le tuer. 240. Il ſe retire chez lui, & eſt ſuivi d'un grand nombre d'Officiers. 242. Il rentre en grace avec Mr. le Prince. 243.

Vallot, (Monſieur) Premier Médecin du Roi, fait ouvrir le Cancer de la Reine mere. V. 292. On blâme ſa conduite à cet égard. *ibid.*

Valois. (Monſieur de) Sa naiſſance. I. 273. Sa mort. II. 232. La Cour défend de l'enterrer à St. Denis. 234.

Valois. (Mademoiſelle de) Sa naiſſance. I. 199. On paſſe ſon Contrat de mariage avec Mr. le Duc d'Enguien. II. 98. Son mariage avec le Duc de Savoye. V. 252. Son départ pour Turin. 256.

Vandi. (Mademoiſelle de) Son éloge. III. 72. On la tourne en ridicule, & pourquoi. 220. Madelle. de Scuderi lui donne le nom de *Princeſſe de Paphlagonie.* V. 31. Mémoire que fit Mademoiſelle de Montpenſier à ſon ſujet. *ibid.* Son Portrait par Mademoiſelle. VIII. 170.

Vantelet. (Monſieur) Son caractere. III. 223. Mad. de Fieſque le menace de lui faire donner des coups de bâton. 224. Prudence avec laquelle il ſe conduiſit dans cette rencontre. 225.

Vardes (Monſieur de) ſe marie avec Mademoi-

selle de Nicolai, fille du Premier Président de la Chambre des Comptes. III. 197. Difficulté qu'il y eut pour ce mariage. *ibid.* Il est envoyé prisonnier dans la Citadelle de Montpellier, & pourquoi. V. 235.

Vasse (le Marquis de) est fait prisonnier. II. 143.

Vaubourg, (Mr.) neveu de Mr. Colbert. VII. 27.

Vaubrun, (Mr. de) tué en Allemagne. VI. 343.

Vaucluse, (la Fontaine de) lieu renommé par la solitude de Pétrarque qui y composa tous ses Ouvrages de Poésie. V. 100.

Vaudemont, (Monsieur de) fils de Mr. de Lorraine & de Madame de Cantecroix. V. 337. On le regarde comme bâtard, quoiqu'il croit avoit été légitimé. 338. Il s'attache à Monsieur & devient son Favori. VI. 3. Il déplaît à Madame. *ibid.* Le Roi le fait arrêter, & pourquoi. 23 *& suiv.* Il est conduit à Lyon, & mis à Pierre Encise. 26. On le transfere au Château d'If. 27. Il est relâché, & va à Rome. *ibid.*

Velasco, (Dom Pedre de) fils naturel du Connétable de Castille, Gouverneur de Flandre. VI. 78. Il vient faire des compliments au Roi. *ibid.*

Vendôme (Monsieur de) reçoit le Gouvernement de Bourgogne par commission pendant la prison de Mr. le Prince. II. 97.

Vermandois, (le Comte de) fils de la Valliere & de Louis XIV, V. 338. Il est légitimé au Parlement de Paris, & mis entre les mains de Madame Colbert. *ibid.* Le Roi son pere n'est pas content de sa conduite, & pourquoi. VII. 114. Il meurt au siege de Courtrai. 115.

Verneuil, (le Duc de) fils naturel de Henri IV. VI. 34. Sa mort. 70.

Vertus (Mademoiselle de) s'enferme dans un Couvent. III. 29. Elle cherche à se raccommoder avec son mari. 30.

Vérue, (le Comte de) Gentilhomme Piémontois, & Favori de Mr. de Savoye. IV. 165.

Sa paſſion pour la Marquiſe de Caïlus. *ibid.* Ce qu'il fit après la mort de ſa Maîtreſſe. *ibid.* Raiſon pour laquelle il fut envoyé en France. *ibid.*

Vérue, (la Comteſſe de) Dame-d'Honneur de Mad. de Savoye. IV. 267.

Viarſet, Chanoine de Liege, qui tâche d'obtenir cette Principauté. VII. 8.

Vieillard. Portrait d'un vieillard inconnu, VIII. 339.

Vieuville (le Marquis de la) dégradé de l'Ordre des Chevaliers, & pourquoi, I. 7.

Vieuxbourg, (Monſieur) Capitaine aux Gardes, eſt fait priſonnier, IV. 199.

Vigean, (Mlle. de) Forte paſſion du Duc d'Enguyen pour cette fille, I. 112. Sa ſage conduite avec ce Prince. *ibid.* Elle eſt recherchée en mariage par St. Maigrin. 113. Ce mariage n'a pas lieu. *ibid.* Elle ſe fait Religieuſe. *ibid.*

Vignacourt. (le Marquis de) Propoſition qu'il fait à Mlle. de Montpenſier, II. 273.

Vi[illegible]ne (le Marquis de) Son éloge, II. 66. Prédiction qu'il fait à Mlle. de Montpenſier. *ibid.*

Vi[illegible]ermont (Monſieur) eſt fait priſonnier au ſiege d'Armentieres, I. 153.

Villacerf, (Mr.) Maître d'Hôtel de la Reine de France, VII. 11.

Villemareuil, (Monſieur) de la famille des Caſtilles, Surintendant du pere de Mademoiſelle de Montpenſier, VII. 70.

Villemonté (Mr. de) ſe fait d'Egliſe par le mauvais état de ſes affaires, & devient Evêque de St. Malo, V. 91.

Villemontier, (Mr. de) Intendant de Poitiers, VI. 13.

Villeneuve (le Chevalier de) eſt fait priſonnier,

Villequier (Mr.) eſt en faveur auprès de Monſieur frere du Roi, IV. 222. Son différend avec le Duc d'Elbœuf. 223. Il l'attaque & le bleſſe. 224. Il eſt obligé de ſe retirer en Hol-

lande. *ibid.* Il obtient la Charge de Premier Gentilhomme de la Chambre, VI. 4. & donne celle de Capitaine des Garde-du-Corps à Mr. de Rochefort. *ibid.*

Villers-Cotterêts, maiſon du Duc de Valois, VII. 57.

Vineuil. (Mr. de) Portraits de ſa façon, VIII. 248, 252.

Vitaux. (le Baron de) Ses belles qualités, II. 80, 81. Il reçoit dans un combat une bleſſure dont il meurt. *ibid.*

Vitri. (la Ducheſſe de) Son portrait fait par elle-même, VIII. 226.

Vivonne (Monſieur de) obtient la Charge de Général des galeres, VI. 4.

Viſé, (Monſieur de) Porte-manteau de la Reine de France, ſe marie avec Mlle. Philippa, VII. 13. Voyez *Philippa.*

Viſé (Mad. de) Voyez *Philippa.*

Uralinde. (la Reine) Voyez *Montglat.* (Mad. de)

Vrilliere, (Mr. de la) Secretaire d'Etat, V. 74.

Uxelles (le Marquis d') eſt tué au ſiege de Gravelines, IV. 235.

Uxelles. (la Marquiſe d') Ses belles qualités, IV. 257.

W.

WIRTEMBERG (le Prince Ulric de) ſe marie avec la fille du Prince de Barbançon après s'être fait Catholique, VI. 263. 264. Il abandonne ſa femme, & reprend ſa premiere Religion. *ibid.*

Wirtemberg, (le Prince de Montbelliard de) petit Souverain, vient ſaluer Louis XIV. avec un pauvre équipage, VI. 324, 335.

Wirtemberg, (Mad. de) fille du Prince de Barbançon, ſe marie en ſeconde noces au Prince Ulric de Wirtemberg, VI. 315. Elle quitte ſon mari, & pourquoi. *ibid.* Elle cherche à marier ſa fille avec le Duc d'Yorck, ce qui ne lui réuſſit pas. 336.

Y.

YORCK. (le Duc d') Son Portrait, I. 222. On propose de le marier avec Mlle. de Longueville, II. 36. Ce mariage n'a pas lieu. *ibid.* 37. Il épouse la fille du Chancelier Hyde, alors Fille d'honneur de la Princesse Royale sa sœur, V. 177.

Yorck, (la Duchesse d') fille du Chancelier Hyde, V. 177. Ses belles qualités la font estimer & considérer. 178.

Fin de la Table des Matieres.

5202 033

DATE DUE

Demco, Inc. 38-293

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 012 871 49